

**Une vie si
convenable
(French Edition)**

**Johan-Frédérïk Hel Guedj
Ruth Rendell**

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

RUTH

RENDELL

UNE VIE

SI CONVENABLE



Titre original :
The Child's Child

Éditeur original :
Viking, Penguin Books Ltd., Londres

© original : Kingsmarkham Enterprises Ltd., 2012

ISBN original : 978-0-670-92220-8

Pour la traduction française :
© Éditions des Deux Terres, janvier 2015

Couverture : © Getty Images

ISBN : 978-2-84893-195-1

www.ruthrendell.fr

www.les-deux-terres.com

Couverture

Page de titre

Page de copyright

2011

Chapitre 1

Chapitre 2

Chapitre 3

Chapitre 4

Chapitre 5

Chapitre 6

Chapitre 7

Chapitre 8

Chapitre 9

1929 - L'Enfant née d'une enfant

Chapitre 1

Chapitre 2

Chapitre 3

Chapitre 4

Chapitre 5

Chapitre 6

Chapitre 7

Chapitre 8

Chapitre 9

Chapitre 10

Chapitre 11

Chapitre 12

Chapitre 13

Chapitre 14

Chapitre 15

Chapitre 16

[Chapitre 17](#)

[Chapitre 18](#)

[Chapitre 19](#)

[Chapitre 20](#)

[Chapitre 21](#)

[Chapitre 22](#)

[Chapitre 23](#)

[Chapitre 24](#)

[Chapitre 25](#)

[Chapitre 26](#)

[Chapitre 27](#)

[Chapitre 28](#)

[Chapitre 29](#)

[2011](#)

[Chapitre 1](#)

[Chapitre 2](#)

[Remerciements](#)

[Biographie de l'auteur](#)

[Du même auteur](#)

[Dans la même collection](#)

[À découvrir en e-book](#)

2011

CHAPITRE 1

Le livre était sur la table devant nous, ainsi que la théière, les deux tasses et une assiette de tartelettes de Noël aux fruits secs. C'était un *livre* et non pas le manuscrit auquel je m'étais attendue et, pour être sincère, que j'avais un peu redouté.

– Imprimé à compte d'auteur, comme vous voyez, a précisé Toby Greenwell.

– Votre père s'en est chargé lui-même ?

– Eh bien, oui.

Il a pris le volume et me l'a tendu. Comme beaucoup de livres de ce genre, il était nu, sans jaquette, mais une couverture en papier glacé montrait la photo d'une jeune fille avec des nattes et vêtue d'une tunique d'écolière, debout au milieu d'un pré verdoyant. Le titre du roman avait été inscrit en lettres noires par quelqu'un qui n'était guère un expert de l'art du lettrage dans une police comme le Times Roman. Du travail d'amateur.

– Quand nous nous sommes parlé, ai-je fait, vous m'aviez expliqué que votre père avait mentionné ce livre mais qu'avant sa mort et celle de votre mère, vous ne l'aviez jamais eu sous les yeux. C'était un romancier tout à fait reconnu. Il avait... combien de titres a-t-il publiés ?

– Douze. Ce n'étaient pas des best-sellers mais ils ont été... enfin, « salués unanimement » serait la formule appropriée, je crois, n'est-ce pas ?

Toby n'est pas écrivain lui-même et ne l'a jamais été. Il est architecte, désormais à la retraite, et vit avec son épouse et leur seul enfant encore au foyer, une maison qu'il a dessinée de sa main, dans les collines du Surrey. Nous nous sommes rencontrés dans celle de Highgate qu'il a héritée de sa mère six mois plus tôt, demeure de style gothique victorien et qu'il n'admire guère, bien qu'il y ait grandi. Martin et Edith Greenwell y ont vécu des années 1930, quelque temps avant la naissance de Toby, jusqu'à la mort de Martin, puis celle d'Edith. C'était là, en passant son contenu en revue, dont la totalité lui appartenait maintenant, qu'il avait trouvé ce roman dans une bibliothèque du bureau de Martin, un ouvrage en effet édité à compte d'auteur. Je lui ai demandé s'il se souvenait de ce que son père lui avait dit de *L'Enfant née d'une enfant* et des raisons pour lesquelles il n'avait jamais été publié.

– Mon père m'avait mentionné ce titre, m'a répondu Toby, et c'est ainsi que j'ai su de quoi il s'agissait. Il ne m'avait pas précisé qu'il l'avait fait imprimer et relier et... enfin, tel que vous le voyez aujourd'hui. J'en ai été surpris, c'est le moins qu'on puisse dire. Mais en définitive plus si surpris que cela lorsque je me suis souvenu de ce qu'il m'en avait raconté. Il faut que vous sachiez que ma mère s'est violemment opposée à toute tentative de le faire paraître. C'est de lui que je tiens cela, pas d'elle. Apparemment, elle refusait toujours d'en discuter.

J'ai demandé à Toby s'il avait abordé le sujet avec elle.

– Oh, oui. Après la mort de papa. J'ignorais l'existence de ce volume relié, à l'époque. Je croyais qu'il était resté quelque part au milieu de ses papiers, sous forme manuscrite. Les réflexions de ma mère ont été mémorables. Il ne faut pas oublier qu'elle était née vers la fin de la Première Guerre mondiale et qu'elle était déjà très âgée quand nous avons parlé de ce livre.

– Qu'en disait-elle ?

– Qu'elle l'avait lu mais que cette lecture la dégoûtait trop pour qu'elle le termine. Je crois que c'était en partie dû au fait qu'il s'agissait d'une histoire vraie, ou écrite d'après une affaire bien réelle, concernant une personne que mon père avait connue. Si le texte était publié, aucune de leurs relations ne leur adresserait plus la parole, mais elle était certaine que personne ne le publierait. Et elle avait raison. Il a bien essayé avec la maison d'édition pour laquelle travaille votre frère... ils avaient publié tous ses ouvrages précédents, il y en avait neuf à l'époque... et son éditeur lui a suggéré certains changements. Le personnage de Bertie pourrait être transformé en femme, par exemple. Maud aurait trois ans de plus que dans le roman.

Mais leurs objections touchaient surtout à la dimension homosexuelle du récit. On était en 1951, seize ans avant la loi légalisant une relation homosexuelle privée entre adultes consentants.

– J’imagine que votre père n’a pas accepté d’amender le texte ?

– Non, et quand vous le lisez, vous comprenez la raison de son refus. Je ne suis pas critique littéraire, mais je vois bien que si l’on veut comprendre pourquoi il a souhaité l’écrire et pourquoi il refusait de rien y changer, il faut essayer de se plonger dans le genre de climat qui régnait à l’époque. D’où cette édition à usage privé. Voyez-vous, il ne s’agissait pas seulement pour lui d’inciter à davantage de compréhension envers les homosexuels, mais aussi de transformer l’attitude vis-à-vis des enfants illégitimes et de ce qu’il appelait les « mères célibataires ». Comment les appelle-t-on de nos jours ?

Cela m’a fait sourire. Toby avait de ces moments de naïveté.

– Des parents isolés, je pense, lui ai-je répondu.

– Mais cette formule désigne aussi les pères.

– Je sais. Et cela s’appelle l’égalité des sexes. Ou le politiquement correct.

– Quoi qu’il en soit, voilà, c’est l’autre thème du roman. « Thème », est-ce le mot ?

– Je suppose, ai-je fait. Oui, pourquoi pas ?

– Bien, alors, l’un des thèmes concerne l’injustice du traitement réservé aux gays dans les années 1930 et 1940 et l’autre l’injustice avec laquelle les... euh, les parents isolés et leur progéniture étaient traités. Il y a un frère qui est gay... c’est l’homme que connaissait mon père... et sa sœur, qui a un bébé illégitime...

Je l’ai interrompu.

– N’en dites pas plus. Laissez-moi le lire. (J’ai jeté encore un coup d’œil au livre avant de le glisser dans mon sac.) Je ne suis pas agent littéraire, vous le savez. Je suis maître de conférences à l’université, et je travaille sur une thèse qui se trouve être plus ou moins liée à l’un des thèmes de ce texte.

– C’est votre frère, n’est-ce pas, qui a suggéré que vous seriez peut-être la bonne personne pour le lire. Je croyais qu’il le lirait, mais comme il me l’a rappelé, il a beau travailler dans l’édition, il s’occupe du marketing, pas de la partie éditoriale. (Toby s’exprimait là presque avec humilité.) Je voudrais juste que vous me disiez si vous estimez que ce livre trouvera un éditeur. Je crois que j’ai trop écouté ma mère et que j’ai encore tous ses commentaires en tête.

Je lui ai répondu que j'allais le lire, évidemment, mais que cela risquait de me prendre un peu de temps.

– Je suis sûr que mon père aurait apprécié que vous y jetiez un œil. Il avait envie de le voir publié tel quel, et non pas expurgé, aseptisé, à seule fin d'être adapté à des lecteurs bornés.

– Je ne suis pas certaine que « bornés » soit le terme approprié, ai-je rectifié. Ils étaient de leur temps. Ils composaient la société de l'époque. Quel que soit mon avis sur le livre de votre père, je peux vous garantir que personne ne voudra l'expurger. Nous vivons dans un climat moral et dans un contexte où les comportements sexuels sont entièrement différents, c'est un autre monde. (Je l'ai observé, devinant qu'il songeait à la désapprobation de sa mère.) Vous savez, parmi les jeunes gens d'aujourd'hui, bon nombre d'entre eux ou même la plupart ne comprendraient pas de quoi nous parlons, vous et moi.

– C'est vrai. Mes propres enfants ne comprendraient pas.

Dans un élan de confiance, il a ajouté :

– Ma mère est morte. Cette histoire n'aurait pu être publiée de son vivant, mais maintenant, si. C'est ce que je ne cesse de me répéter, et pourtant je me sens de plus en plus coupable de ce que je suis en train de faire.

– Il sera amplement temps de vous sentir coupable s'il est publié, et quand il le sera. Laissez-moi d'abord le lire.

J'ai emporté *L'Enfant née d'une enfant* chez moi, où ma grand-mère avait possédé la totalité des douze romans de Martin Greenwell en édition reliée. C'étaient des éditions princeps, toutes avec leur jaquette d'origine, chacune ornée d'une véritable petite œuvre d'art, tout l'opposé de l'esthétique de la maquette à l'enfant avec ses nattes dans un pré verdoyant. J'ai vérifié à l'intérieur, mais *L'Enfant née d'une enfant* n'était évidemment pas mentionné dans la liste des œuvres précédentes de Greenwell. Il m'est alors revenu en tête qu'une amie de ma mère m'avait confié un jour avoir passé clandestinement un exemplaire du *Sexus* d'Henry Miller à la douane en rentrant de France par bateau, dans les années 1950. À des années-lumière de la contrebande d'aujourd'hui, où il se serait agi de drogues, et non d'un livre.

CHAPITRE 2

Tout en enseignant dans une université de l'ouest de Londres, je travaillais à une thèse de doctorat sur un sujet apparemment sans lien avec des membres de ma famille ou mes amis : les parents isolés ou, selon la formule qu'avait employée Toby Greenwell, les mères célibataires. Comme me l'a fait remarquer ma directrice de mémoire après avoir appris quel sujet j'avais choisi (et l'avoir accepté, certes à contrecœur), dans un contexte où près de la moitié des femmes ne se marient pas, la formule aurait pu paraître un peu absurde. Ainsi donc, les « parents isolés ». L'idée était de s'intéresser à ces femmes-là dans la littérature anglaise, mais je me demandais quand même – tout comme Carla, ma directrice de thèse – s'il ne fallait pas élargir le sujet à la vraie vie. À la réalité. Cela rapprocherait-il trop mon propos d'un traité de sciences sociales ?

À la mort de ma grand-mère, je m'étais déjà lancée dans la lecture de tous les romans anglais sur lesquels je réussissais à mettre la main et qui traitaient soit de l'illégitimité, soit des mères d'enfants illégitimes. J'habitais dans un appartement de l'Ouest londonien que je partageais avec deux autres femmes et un homme, une configuration qui n'avait rien d'inhabituel dans le Londres surpeuplé des années 2000. La veille de sa mort, je lui avais rendu visite à l'hôpital, où elle avait été admise depuis une semaine à peine. Une attaque l'avait laissée invalide, sans la défigurer, mais elle n'était plus capable de prononcer un mot. Je lui avais tenu la main et je lui avais parlé. C'était une grande lectrice et elle connaissait toutes les œuvres de Thomas Hardy et d'Elizabeth Gaskell, comme quantité d'autres auteurs que je lisais pour ma thèse. Mais quand je les mentionnais

devant elle, elle ne donnait aucun signe d'avoir entendu et pourtant, juste avant de m'en aller, j'ai senti une légère pression de sa main sur la mienne. Le lendemain matin, j'ai reçu un coup de téléphone de ma mère. Ma grand-mère, sa mère, était morte dans la nuit.

Elle avait quatre-vingt-cinq ans. Un bel âge, comme on dit. Personne ne parle jamais de « vilain âge », mais je suppose qu'en l'occurrence le mien, vingt-huit ans, ou celui de mon frère, trente, pourraient correspondre à cette définition. Nous avions pile celui auquel les gens se lassent de partager un appartement avec des colocataires sans pour autant avoir envie de se coincer avec un énorme emprunt pour un deux ou trois pièces, mais à l'époque du décès de notre grand-mère nous ne voyions pas d'issue à cette situation. Nous pleurions sa disparition. Nous étions allés à l'enterrement, tous les deux en noir, moi parce que c'est chic, Andrew parce que gay, attentif à la mode et possédant un costume noir qui mettait en valeur sa minceur. Ma mère portait une robe grise et n'arrêtait pas de pleurer, ce qui ne lui ressemblait guère, quelles que soient les circonstances. Le lendemain, les avocats de ma grand-mère nous ont appris qu'elle nous léguait sa maison de Hampstead, à mon frère et à moi.

Je viens de me montrer honnête en disant ce qui nous avait poussés à mettre du noir, alors autant que je le reste : je l'avoue, nous espérions quelque chose. Verity Stewart – nous l'avions toujours appelée Verity – avait un fils et une fille à qui léguer sa fortune considérable (ce qu'elle a fait), mais comme nous étions les seuls petits-enfants, j'avais imaginé que nous pourrions hériter d'une part chacun, suffisante, disons, pour nous permettre de gravir le premier échelon de l'accession à la propriété. Au lieu de quoi nous avons récupéré une propriété en bonne et due forme, une belle et grande maison près du Heath.

Fay, ma mère, et son compagnon, Malcolm, ont cru que nous prendrions la décision la plus raisonnable, la plus pratique qui soit : la vendre et partager le produit de cette vente. Au lieu de quoi, nous avons pris la décision la plus déraisonnable qui soit et nous l'avons gardée. À l'évidence, une maison comptant quatre salons, six chambres et trois salles de bains (plus une bibliothèque d'à peu près trois mille ouvrages) était assez vaste pour accueillir un homme et une femme qui s'étaient toujours bien entendus. Nous avons omis de tenir compte du fait qu'il n'y avait qu'une seule cuisine, un seul escalier et une seule porte d'entrée, nous félicitant de ce que nous n'écoutions ni l'un ni l'autre de la musique fort ou ne risquions guère d'organiser une fête à laquelle l'autre ne serait pas invité. Il y a une chose à laquelle nous n'avons jamais pensé, sans que je sache bien pourquoi. Nous étions tous les deux jeunes, et si nous n'avions aucun partenaire pour

le moment, nous en avons déjà eu plusieurs, et tôt ou tard nous aurions vraisemblablement un amant ou une maîtresse, soit lui, soit moi, ou peut-être même tous les deux simultanément.

Dans le cas d'Andrew, cela s'est produit assez vite.

James Derain est romancier, ses livres sont publiés par la maison d'Andrew, tout comme ceux de Martin Greenwell, et c'est pour cela qu'Andrew était informé de la production littéraire de ce dernier. Ils s'étaient rencontrés lors d'une soirée d'éditeur. Ce ne pouvait être à l'occasion de l'anniversaire de la naissance d'Oscar Wilde, ni même de sa mort, il était trop tard pour ça, mais c'était bien en rapport avec Wilde, l'un des héros de James Derain. À cette fête, James avait parlé à Andrew de Martin Greenwell et d'un livre qu'il avait écrit mais jamais publié, basé sur la vie du grand-oncle de James. Cette soirée avait marqué le début de leur amitié. Elle avait débouché sur une liaison – et sur un amour qu'ils avaient fêté par un week-end à Paris. Ils s'étaient rendus sur la tombe récemment restaurée du poète. Cette rénovation avait été faite dans le respect de la blancheur immaculée de l'originale créée par Epstein, avant que la pierre ne soit abîmée par le rouge à lèvres de toutes les femmes venues l'embrasser depuis tant d'années. Qui aurait cru que le rouge à lèvres serait capable de laisser sa marque sur le marbre ? Ces empreintes de lèvres avaient enchanté Andrew, cela venait un peu compenser toutes ces femmes qui, après la déchéance de Wilde, lui crachaient dessus dans la rue, avait-il remarqué.

Andrew et moi avons divisé la maison *grosso modo*, moi me réservant les pièces de la moitié gauche, à l'étage et en bas, et lui celles de la moitié droite. Tout était pour le mieux : j'avais une salle de bains, il en avait deux. Je gardais trois chambres et le bureau de Verity, et mon frère le bureau de mon grand-père Christopher et trois chambres. Mais nous devons partager la cuisine, qui était énorme et située de mon côté.

– Dans combien d'endroits as-tu déjà habité, m'a demandé Andrew, en étant contrainte de partager la cuisine avec d'autres personnes ?

J'ai réfléchi, j'ai essayé de les compter.

– Quatre endroits. Mais dans un lieu de cette taille, cela me fait un autre effet.

– Essayons. Si cela devient insupportable, nous ferons aménager une deuxième cuisine.

Cela ne m'inquiétait pas vraiment. Habiter cette maison était merveilleux – en ces premières semaines – et comme ma grand-mère je passais presque tout mon temps à savourer mes lectures. C'était le

printemps, il faisait chaud et j'étais installée dehors dans le jardin, confortablement assise au fond d'un fauteuil en osier avec une pile de volumes posés sur la table devant moi, rien que des récits fictionnels de grossesses non désirées et de naissances illégitimes. Je levais de temps à autre les yeux pour « contempler la verdure », comme l'écrit Jane Austen. Or je n'ai trouvé dans ses œuvres qu'une seule naissance de cet ordre, un seul « enfant naturel », et cette Harriet Smith, pour qui Emma tente une mission impossible, celle d'encourager un homme d'église, et donc un gentleman, à l'épouser. Harriet a beau être la fille d'un gentleman, d'une manière ou d'une autre sa naissance illégitime, si elle lui permet d'épouser un fermier, l'empêchera d'épouser tout autre homme situé plus haut dans l'échelle sociale.

Il y a un livre que je n'ai pas ouvert, c'est *L'Enfant née d'une enfant*. Sur le moment, je n'en ai eu aucun remords, mais j'en ai tout de même fait part à Andrew, qui est sorti dans le jardin avant de partir à son travail. Il n'avait pas exactement oublié l'existence de cet ouvrage, mais avant qu'il ne lui revienne à l'esprit, on eût dit qu'il l'extrayait des profondeurs de sa mémoire.

– Il est resté un demi-siècle dans un placard, a-t-il remarqué. Cela ne ferait pas de mal qu'il y traîne encore un peu.

Cet après-midi-là, il s'est produit un événement qui aurait une grande importance dans ma vie, autant que dans celle d'Andrew. J'ai fait la connaissance de James Derain.

CHAPITRE 3

La première chose que chacun remarquerait chez James, c'est à quel point il est bel homme. Pas bel homme comme un acteur, parce que les acteurs ne sont plus nécessairement aussi beaux qu'ils l'étaient autrefois. Ou que l'étaient les stars de cinéma. Andrew avait accumulé une énorme collection de DVD de films des années 1930 et 1940, où les stars masculines, Clark Gable, Cary Grant, James Stewart, Gregory Peck, étaient d'une beauté saisissante et, dans l'ensemble, ressemblaient à James. Ou plutôt c'était lui qui leur ressemblait. Et peut-être davantage à Cary Grant qu'aux autres. J'ai entendu dire que la star américaine n'était pas très intelligente. Si tel était le cas, la ressemblance ne s'étendait pas à ses méninges, car James, pour sa part, était franchement très brillant. Il était – enfin, il *est* – grand, mince, le cheveu noir et son hâle a l'air toujours parfaitement naturel. Les yeux sont d'un bleu profond, la dentition est celle de tous les Américains, ayant apparemment été confiée aux bons soins d'un dentiste de Boston. C'est un homme sans défaut, des mains parfaites aux doigts fuselés, et ses pieds, que j'ai vus nus dans le jardin par une chaude journée, sont forts et bien dessinés, mais sans aucune imperfection.

Je l'ai décrit comme si je le trouvais séduisant, ce qui était le cas, mais seulement comme on peut trouver désirable un homme que l'on voit en peinture ou en photo. Même si je l'avais effectivement trouvé séduisant, j'aurais réfréné mon désir car il était à Andrew et je sais à quel point il est vain pour une femme d'éprouver une attirance sexuelle pour un homme gay. En fait, il me déplaisait plutôt, un sentiment que je me suis aussi efforcée de réprimer.

Je les ai croisés dans le hall. Ils venaient d'entrer dans la maison et Andrew s'est chargé des présentations. « Salut », m'a fait froidement James, avant de précéder Andrew sur la droite, car on lui avait déjà dit, je suppose, que le côté droit de la maison était celui de mon frère, et le gauche le mien.

J'ai donc pris sur moi, en me disant qu'il devait être timide ou juste mal à l'aise avec les femmes. Il est resté cette nuit-là mais pas la nuit suivante, d'après ce que j'ai pu voir. Le lendemain matin, je me suis aperçue que je guettais son départ et, quand j'ai entendu Andrew le raccompagner, puis quand je l'ai vu marcher dans la rue depuis la fenêtre de mon bureau, je me suis sentie soulagée. Un soulagement que j'ai refoulé, en me disant que je devais m'abstenir de juger quelqu'un sur la base d'une simple rencontre isolée et, une semaine plus tard à peu près, lorsqu'il est revenu, je me suis focalisée sur tout le bien que cela procurait à Andrew qui, à la minute où James se montrait, avait l'air heureux.

Il a commencé à fréquenter Dinmont House bien plus souvent que ce n'était le cas au début. Dans le cadre d'une relation amoureuse, c'est normal, bien sûr. Si la relation ne faiblit pas, elle va se renforcer. Je me suis rendu compte que j'y pensais beaucoup trop, que je me perdais en conjectures, et même que je guettais les moindres signes indiquant qu'ils se percevaient comme un couple et non plus comme deux personnes qui « sortent ensemble » – c'est une formule bidon, mais elle exprime l'amorce de ce qui ne deviendra peut-être jamais une relation sérieuse. S'agirait-il de cela ? À mes yeux, la pire des issues possibles serait qu'ils aient l'intention de vivre ensemble. En d'autres termes, que James vienne habiter ici. J'aurais pu poser la question à Andrew, mais je me suis dit que je n'avais aucune envie de lui mettre des idées en tête. C'était idiot de ma part, car qui aurait pu être convaincu de vivre avec un amant parce que sa sœur l'aurait suggéré ?

Désireuse d'observer des signes, je les ai invités à prendre un café, un samedi matin. James était là depuis le jeudi soir. Nous nous sommes installés dans ma pièce préférée, le bureau de Verity. Il était rempli de livres, comme le salon de réception (le nom que lui donnait Verity), la salle à manger et plusieurs chambres inutilisées. Des livres sur les rayonnages, des livres dans les vitrines, entassés par endroits sur trois rangées, une calée contre le fond et deux autres devant. James a pris l'*Adam Bede* de George Eliot, qui était posé sur la table, couché côté couverture, y a jeté un coup d'œil, tourné quelques pages et avoué qu'il n'aurait jamais la patience de lire quoi que ce soit de ce genre.

– Cette manière qu’il a d’écrire sans plus finir, des paragraphes et des paragraphes, des pages et des pages. Des descriptions et du dialecte... c’est ennuyeux à pleurer.

– « Il », c’était une femme, ai-je observé.

J’étais choquée, parce que je croyais que tout le monde le savait, et puis James est lui-même un auteur publié. Mais j’étais aussi choquée de ma réaction, et de m’être adressée à lui sur un ton aussi méprisant. Je déployais encore de gros efforts pour l’apprécier.

– Pourquoi se fait-elle appeler George, alors ?

– Parce qu’elle avait plus de chances d’être publiée que si elle avait utilisé son vrai nom.

– N’était-ce pas malhonnête ?

J’avais beau lui parler sur ce ton, je n’avais aucune envie de me disputer, aussi me suis-je contentée de répondre que c’était une façon originale de considérer la chose, et avaient-ils déjà pris leur petit déjeuner ? Aimeraient-ils grignoter quelque chose ?

– Non, merci, sœur, m’a fait Andrew. (Il avait contracté cet emploi d’un diminutif aussi peu usité que démodé quand nous étions enfants.) On a tous les deux la gueule de bois. Un café, ça ira.

James l’a dévisagé.

– *Sœur* ? C’est stupéfiant. Je n’avais encore jamais entendu personne prononcer ce mot-là.

J’ai réussi à lui faire un grand sourire, en revanche, je le crains, mes yeux sont restés froids. Et pourtant, j’étais bien décidée à l’apprécier en dépit de tout et, après leur départ, je me suis replongée dans le roman dont James Derain, le *romancier*, croyait qu’il avait été écrit par un homme. Citant un passage de la Bible, Verity me répétait tout le temps de ne pas trôner au fauteuil des moqueurs, aussi me suis-je résolue à n’être ni moqueuse ni cinglante, pas même en pensée. Me voici donc replongée dans *Adam Bede* (en me disant que l’erreur de James était de celles qu’un intellectuel pouvait aussi commettre) et, en avançant dans ma lecture, je me suis aperçue que nulle part George Eliot ne précise véritablement que Hetty Sorrel, à dix-sept ans, va avoir un bébé. Hetty a été séduite par Arthur Donnithorne, ce que nous sommes également amenés à supposer. On ne nous montre qu’un échange de baisers. On sème quelques indices, on parle d’un grand chagrin qui hante la pauvre Hetty, mais l’idée qu’elle puisse être enceinte n’est jamais évoquée. Il ne fait aucun doute que James jugerait cela malhonnête, mais ceux d’entre nous qui connaissent un tant soit peu la pruderie victorienne ont conscience que l’auteur, qui

voulait voir son roman publié, n'osait pas se référer directement à la grossesse hors mariage de la jeune fille. Nous n'apprenons l'existence du bébé qu'au moment où l'on annonce à Adam qu'il est mort et que Hetty est traduite en justice pour meurtre.

Nous sommes censés être en 1799, et bien que George Eliot ait écrit dans les années 1850, les attitudes morales n'avaient pas changé ou très peu. Avant de commencer *Adam Bede*, j'avais lu un article sur une école du Cheshire ouverte spécialement pour de jeunes mères âgées de quinze ans ou moins : elles pouvaient y préparer l'équivalent du brevet des collèges en amenant leur bébé avec elles. On était aux antipodes du sort réservé à Hetty Sorrel. La notion de scandale et de honte telle qu'elle existait encore au milieu du ^{XX}^e siècle avait totalement disparu. Tout ce qui touchait à la punition et au châtiment éternel également. J'ai de nouveau exploré *Adam Bede* dans les détails, et je me demandais si Hetty savait même qu'elle était enceinte, si vivre dans une ferme ne lui avait pas permis d'apprendre que ce qui se passait entre Arthur et elle risquait d'avoir ce résultat. Mais enfin, non, si personne n'expliquait aux jeunes filles qu'elles pouvaient tomber enceintes, établiraient-elles le lien entre elles-mêmes et une vache s'accouplant à un taureau dans un champ ?

Tout cela m'avait au moins distraite d'Andrew et James. J'ai repris mon *Adam Bede*. Seule George Eliot avait la capacité de m'amener – moi ou une autre, me dis-je – à véritablement approuver l'idée qu'un homme comme Adam Bede épouse une femme pasteur méthodiste. Sa décision ne nous inspire aucune aversion ou aucun mépris ; nous ne levons pas les yeux au ciel sous prétexte qu'il l'a épousée, un choix imposé par sa mère, qui plus est, une femme âgée et difficile. Nous éprouvons même un soulagement coupable qu'il ne puisse maintenant plus épouser la pauvre Hetty puisqu'elle a été déportée pour son crime. Je me suis demandé ce qu'Anthony Trollope aurait tiré de tout cela. Il y a au moins un enfant illégitime dans ses romans, mais cette enfant devient une femme riche qui a des relations et dont la vie connaît une fin heureuse. Je suis ensuite passée à Fanny Robin dans *Loin de la foule déchaînée* de Thomas Hardy, une autre pauvre fille engrossée, qui, à l'approche du « confinement », est obligée de se réfugier dans un foyer de charité. Elle manque de se marier mais se rend par erreur dans la mauvaise église. Pourtant, c'est elle qu'aime le sergent Troy, et pas Bathsheba Everdene, qu'il épouse. Et c'est fou, n'est-ce pas, tout le bien que cet amour peut faire à Fanny quand elle meurt en couches, seule et misérable.

J'ai cherché à déterminer quand les condamnations de « mères célibataires » avaient cessé. Il est facile de savoir quand elles ont commencé : dans un lointain passé, depuis une éternité, depuis que le

mariage existe – ce mariage que les hommes cherchaient de leur mieux à éviter et dont les femmes rêvaient et pour lequel elles luttaienent. Mais à quel moment la société a-t-elle arrêté d'ostraciser ces jeunes filles, vantant même leurs mérites et les encourageant à retourner faire des études, y compris avec leur bébé, et à former des projets d'avenir ? La culture chrétienne conservatrice des années 1950 interdisait toute relation sexuelle avant le mariage à beaucoup de femmes, mais tout cela a changé avec l'arrivée de la pilule. Je trancherais pour la seconde moitié des années 1960, à peu près la période où l'homosexualité a cessé d'être un crime.

Cette dernière réalité, que je venais de mentionner en toute innocence parce que nous avions évoqué la possibilité d'une extension aux couples de même sexe de la législation sur l'union civile, a provoqué une dispute entre James et moi, cette querelle que j'étais justement décidée à éviter. Je n'avais pas prévu ça – aurais-je dû ? Et puis j'essayais de l'apprécier, de descendre de mon piédestal, le fauteuil des moqueurs. Je me l'étais un peu imaginé, ce fauteuil, je me le représentais comme un siège encombrant que j'aurais mis en vente sur eBay, une antiquité, une vieillerie, en réalité. Donc, ayant écarté le sujet et espérant nouer une amitié entre lui et moi, je les avais invités à dîner. J'étais assez bonne cuisinière, en ce que j'osais me lancer dans des trucs censés constituer de véritables prouesses culinaires, et ce soir-là c'était un soufflé au fromage suivi d'un plat d'agneau aux aubergines, de vague inspiration grecque, car je savais qu'Andrew apprécierait. James a goûté sans commenter. Ils avaient apporté le vin, une bouteille de blanc et une de rouge, et je m'étais décidée à boire de cette piquette de supermarché, tout au moins à en goûter un verre. Que le vin ne soit pas très bon, cela ne m'a guère surprise parce que c'était celui qu'ils buvaient tous les jours. Non par manque de fonds. James était riche, indépendamment même des ventes de ses livres. Je crois qu'il avait un père fortuné.

Je leur ai montré *L'Enfant née d'une enfant*, qu'Andrew avait déjà eu sous les yeux, naturellement, dont James savait tout par le lien avec son grand-oncle, et je leur ai parlé des deux thèmes du livre, parce qu'ils étaient particulièrement indiqués. Que l'un de ces deux thèmes ait été proche de ma thèse était une coïncidence bien utile et nous avons attaqué le fromage quand James m'a demandé, sur un ton aimable, comment progressaient mes recherches. Cela m'a conduite à lui parler de ma tentative de déterminer la date à laquelle la maternité hors mariage avait cessé d'être une situation honteuse et en quoi cette date coïncidait à peu près avec celle où l'homosexualité avait cessé d'être illégale, du moins dans un cadre privé.

Il m'a répondu très grossièrement, et sur un tout autre ton.

– C’est sans comparaison. Envoyer des hommes en prison parce qu’ils étaient gays, c’était scandaleux, une insulte à leurs droits fondamentaux. Tes filles, c’était juste qu’elles étaient regardées de haut par une bande de vieilles bonnes femmes.

Je lui ai répondu qu’en 1967, personne n’avait entendu parler de droits fondamentaux, et quant à « mes » filles, leurs souffrances étaient d’un ordre comparable. Si des hommes gays se suicidaient par crainte d’être démasqués, des jeunes femmes redoutant de se couvrir de honte en faisaient autant.

– Aucune fille n’est allée en prison pour avoir eu un bébé, m’a-t-il rétorqué.

– Mais si, ai-je insisté. Ou l’équivalent. On les internait dans des hôpitaux psychiatriques, qu’à l’époque on appelait des asiles de fous, sans autre motif que d’avoir eu un enfant sans être mariées. Certaines d’entre elles y restaient des années.

– Je n’ai jamais entendu parler de ça. Cela ne se peut pas. Il est possible que cela se produise dans les romans que tu lis, mais pas dans la vraie vie. Andy, parle-lui de Wilde enchaîné au poste de Clapham Junction.

C’était donc ainsi qu’il appelait mon frère.

– Il m’en a parlé, ai-je fait. De toute façon, j’étais au courant. Crois-moi, je ne prétends pas que les hommes gays n’aient pas enduré de terribles souffrances, je le sais. Je dis simplement que les femmes aussi.

– Non, ce n’est pas ce que tu dis. (James a tellement rempli son verre de pinot noir qu’il l’a fait déborder.) Tu te comportes comme toutes les femmes, tu revendiques une part excessive des maux de ce monde. Tu te poses en victime, comme toutes les autres.

– James, a dit posément Andrew.

– Non, il n’y a pas de « James » qui tienne. Tu n’as pas besoin de la défendre, elle sait se débrouiller toute seule. Ces filles-là n’avaient qu’à se mettre une bague au doigt et tout allait bien pour elles. Les hommes, eux, étaient en butte à l’ostracisme, ils se faisaient agresser, tuer. Mon grand-oncle... celui du livre... a subi un chantage, il a été mis hors la loi. Il vivait tous les jours dans la terreur d’être découvert. (James me regardait à présent, cessant de parler comme si je n’étais pas là.) Cette thèse, là, que tu écris, en établissant une espèce de parallèle entre la loi de 1967 et les femmes qui prennent la pilule, c’est une insulte à tous ces hommes qui ont souffert. Nombre d’entre eux sont encore vivants, ils doivent avoir la soixantaine, tout au plus.

C'est scandaleux pour eux. Heureusement, ce ne sera jamais publié, en tout cas pas sous une forme où ils risqueraient de le lire.

Andrew s'est levé, il est allé chercher un torchon et il a essuyé le vin renversé. Il est plus sensible que je ne le suis, peut-être devrais-je dire plus tendre, et son visage avait viré à l'écarlate. La main qui tenait le torchon tremblait. Il était amoureux de cet homme, ce devait être ça, et j'étais atterrée.

– Nous aurions peut-être intérêt à changer de sujet, ai-je suggéré, par égard pour mon frère.

Loin d'avoir été mis en vente, le fauteuil des moqueurs était devenu le trône de James.

– Manifestement, cela te plairait. Tu t'es fourvoyée et c'est le seul moyen que tu as trouvé pour t'en sortir. Changer de sujet. Que peux-tu faire d'autre ?

J'ai répliqué que je pourrais quitter la pièce et que je n'hésiterais pas.

– Non, sœurlette, non, a protesté Andrew. J'ignore comment nous en sommes arrivés là. C'est ridicule. S'il te plaît, reste.

– « S'il te plaît, sœurlette, reste. S'il te plaît, reste », a répété James sur un ton de voix moqueur et assez haut perché.

Il avait pris la voix d'un gamin de cinq ans, pas celle d'un adulte. Son visage était devenu cramoisi et j'en ai conclu que c'était de rage. Tout cela comptait énormément à ses yeux. Mais j'ai haussé les épaules et je suis sortie. Au bout du couloir, je suis entrée dans la cuisine. J'ai mis les assiettes dans le lave-vaisselle et nettoyé l'argenterie de Verity à la main, en guettant les bruits provenant de la salle à manger. En réalité, je guettais des bruits de pas traversant le couloir et se dirigeant vers le salon d'Andrew ou l'escalier. Cela devait faire des années que je m'étais plus disputée avec mon frère. Je crois que la dernière fois, nous étions enfants. Au bout d'un moment, j'ai entendu des pas et un rire. C'était le rire de James, et de James uniquement. Une porte a claqué et j'ai décidé que j'en avais assez vu et assez entendu pour ce soir.

J'ai débarrassé la table et démarré le lave-vaisselle. C'est à ce moment-là que je me suis souvenue de la dernière fois qu'Andrew et moi avions eu une dispute. Une table dans une autre maison, celle où nous avons grandi, et Fay était allée répondre au téléphone en laissant les restes de toutes sortes de mets délicats derrière elle. Andrew s'était mis à piocher dedans, des morceaux de fromage et des ramequins de crème brûlée à moitié entamés, des tranches d'ananas, et moi qui lui

sifflais de laisser tout ça, de ne pas y toucher – il y avait d'autres convives dans une pièce voisine –, puis je lui avais attrapé la main, la main qui s'agrippait à une cuiller d'un dessert un peu exotique, du damson cheese à ce que je crois, une sorte de gelée de damassines. Andrew, qui avait douze ans, s'était mis à pleurer et Fay était revenue en secouant la tête, l'air exaspérée.

C'était il y a dix-huit ans et il n'a plus pleuré depuis, même s'il est resté bien plus vulnérable que moi. Mais ce soir c'était moi la jeune femme tendre et sensible, en partie parce que j'estimais que les disputes, s'il faut qu'elles aient lieu, doivent concerner des affaires personnelles et pas des questions quasi politiques. Du coup, j'ai fini par me dire que cette dispute-là avait pu être manigancée délibérément. C'était une belle soirée, une lune presque pleine brillait. Un petit tour dans le jardin aurait pu me faire du bien, me permettre de me calmer et de me défaire de mon ressentiment. Comme tous les jardins alentour, le nôtre était vaste, les arbres et les fourrés épais, avec un pré en son milieu, comme une île verdoyante. Et parce que les murs de séparation étaient envahis de lierre, de plantes grimpantes et de clématites, cela ne faisait plus l'effet de jardins séparés car ils formaient une sorte de grand domaine, comme le parc d'une vaste demeure de campagne.

Je n'aurais pas besoin de manteau, il faisait encore trop chaud. J'ai avancé jusqu'au bout du corridor et gagné l'unique porte vitrée qui conduisait au jardin – du côté d'Andrew, c'étaient des portes-fenêtres – et lorsque j'ai inséré la clef dans la serrure je les ai vus, James et lui, sortir de sous le couvert des arbres et s'avancer sur la pelouse. La lune brillait bien assez pour me les révéler. James tenait Andrew par la taille et, tandis que je les observais, sa main est passée dans la nuque de mon frère, il l'a attiré à lui et l'a embrassé longuement. Je me suis brusquement détournée. Je suis allée me réfugier dans la partie de la maison la plus éloignée qui soit du jardin, le bureau, là où il y avait tous ces livres. En un sens, je savais qu'Andrew allait faire venir James ici pour vivre avec lui, et cela ne me plaisait pas, mais j'étais impuissante. Je ne pouvais rien y faire.

À mon âge j'aurais dû connaître ce truisme : le lendemain matin, les choses prennent toujours une autre allure. Plus la nuit s'avance, plus elle s'épaissit, plus elle nous rend fous, plus elle nous expose à des peurs et à des fantasmes redoutables. Le matin, non pas au réveil mais de façon plus progressive, les choses commencent à revêtir un aspect différent de celui qu'elles avaient à onze heures la veille au soir, ou à minuit. Je ne pense pas que cette règle s'applique dans le cas d'un

choc terrible ou d'une tragédie qui vous frappe, mais il ne m'est encore jamais rien arrivé de tel. Et je n'avais aucun pressentiment non plus, je n'avais pas l'impression qu'il allait m'arriver quoi que ce soit de mal plus tard dans la journée, ni rien de bien, d'ailleurs. Mais j'ai pu faire défiler les événements, les images ou les mots prononcés qui m'avaient tant bouleversée, et les considérer d'un œil neuf. Après tout, à part un baiser, je n'avais aucune raison de croire qu'Andrew inviterait James à vivre ici avec lui, et je n'avais même aucun moyen de savoir avec certitude s'il était amoureux de James.

Le lendemain matin, je devais voir ma directrice de recherche pour lui parler de la progression de ma thèse, voir ce qu'elle dirait de mon idée d'y inclure des cas réels, puisés dans le XIX^e siècle, de femmes accouchant hors mariage, ou si elle jugerait plutôt qu'il valait mieux me concentrer uniquement sur la fiction contemporaine.

Andrew est entré, l'air plus triste que mal à l'aise.

– Je suis désolé pour hier soir, sœurlette, m'a-t-il dit. J'aurais fait n'importe quoi pour éviter ça.

– Je le sais, ai-je répondu, et il a fait la même tête que dix-huit ans plus tôt quand je lui avais attrapé le bras et que le bloc de gelée de damassines s'était écrasé sur un napperon en dentelle blanche.

Il ne pleurait pas, évidemment, enfin, pas tout à fait.

– Tu vois, James ressent très fortement tout ce que les gays ont dû subir. Il le ressent de façon très personnelle. Il avait un oncle, ou peut-être un grand-oncle, dont l'ami s'est pendu parce qu'il était gay, et il a un ami, un très vieil homme à présent, qu'on a envoyé dans une clinique psychiatrique suivre une cure de dégoût. Les soignants lui montraient des photos pornos gays et s'il réagissait... enfin, s'il était excité par ces images, ils lui faisaient des électrochocs.

Cela a suffi à me rappeler ces pauvres filles envoyées dans des pénitenciers et qu'on soumettait à des besognes domestiques éprouvantes uniquement parce qu'elles étaient tombées enceintes hors mariage. Mais il était inutile de les lui évoquer.

– Tout va bien, ai-je fait, même si rien n'allait bien. C'est fini.

Et puis je lui ai posé la question, parce que j'avais vraiment besoin de savoir.

– Est-ce que James va venir ici vivre avec toi ?

– Cela t'embêterait ?

– Ta moitié de la maison est à toi, et ma moitié est à moi. Il faut que tu fasses ce qui te plaît.

– Tu détesterais, n'est-ce pas ?

Il avait souvent cette manie d'expliquer aux autres ce qu'ils éprouvaient alors qu'en réalité il n'en savait rien. Il le faisait avec moi, avec notre mère, Fay, et Malcolm, son compagnon, et sans nul doute avec James. J'ai répondu que je ne détesterais pas (ce qui n'était pas vrai) mais qu'il devait bien réfléchir avant de le proposer à James, et puis j'ai senti que j'étais allée trop loin. Je n'étais ni sa mère ni l'épouse qu'il n'aurait jamais.

– C'est le cas, j'ai déjà bien réfléchi, m'a-t-il assuré, mais il ne m'a pas communiqué le résultat de sa réflexion.

S'il voulait être au bureau pour dix heures, il devait filer. Il était à peine parti lorsque j'ai entendu le martèlement des pas de James dans l'escalier et la porte de la rue claquer derrière lui. Il l'a claquée si fort que toute la maison m'a paru en trembler.

Carla, ma directrice de thèse, m'a mise en garde contre une tendance à trop laisser filtrer la réalité. Si j'étais en mesure de trouver un cas qui soit en parallèle étroit, disons, avec l'expérience de Fanny Robin quand elle se trompe de chemin et se rend à l'église d'All Souls, celle de toutes les âmes, au lieu d'All Saints, celle de tous les saints, où le sergent Troy l'attend pour l'épouser, je pourrais en effet m'en servir ou m'y référer brièvement. Thomas Hardy avait probablement eu vent d'une affaire de ce genre et je pourrais essayer d'en retrouver la trace. Sinon, je devais rester prudente sur tout l'aspect social et sur les études de cas.

Un peu contre ma volonté, j'avais la tête occupée par James Derain. Tout en sachant la chose possible, Andrew et moi n'avions jamais parlé de cette éventualité de nos amants respectifs qui s'installeraient chez nous. La maison nous avait été léguée à nous deux, un frère et une sœur qui s'entendaient bien. Nous étions si emballés par cette perspective, si ravis, que nous avons emménagé avec toutes nos affaires sans trop réfléchir, sans peser le pour et le contre. Nous avons tous deux eu des boy-friends, mais Andrew n'avait jamais partagé son appartement avec quiconque. Une fois, j'avais partagé une unique chambre mais quelques mois seulement : ce n'était pas une relation sérieuse. Si James allait s'installer dans la seconde moitié de Dinmont House, je savais que j'aurais à consentir un effort surhumain pour m'entendre avec lui. À examiner mon comportement, je pouvais affirmer en toute sincérité que je n'avais presque rien fait, si ce n'est même rien fait du tout, pour le contrarier, et il me semblait qu'il était de ces hommes gays que les femmes insupportent, *toutes* les femmes.

Je n'en avais encore jamais rencontré auparavant, mais j'en avais entendu parler. Je savais qu'ils existaient. Ils sont l'antithèse de ceux dont le meilleur ami, l'ami le plus intime, est une femme et pour laquelle ils ont encore plus d'affection que pour leur amant du moment.

Je retardais mon retour chez moi. Le soleil brillait, il faisait un temps magnifique dans Regent's Park et j'ai eu envie de rentrer en faisant tout le chemin à pied par Primrose Hill. Enfant, j'ai longtemps cru que Primrose Hill se situait en bord de mer. J'étais debout dans l'eau ou juste au bord, sur le sable, et je contemplais la dune proprement dite, cette éminence verdoyante comme en ont les stations balnéaires de la côte anglaise, comme Brighton ou Eastbourne, avec ces longs alignements de maisons toutes verticales situées en retrait. Mais je n'étais pas au bord de la mer, j'étais assise sur un banc de l'Outer Circle. Rentrer à pied me prendrait un long moment, cela montait d'un bout à l'autre, et je repoussais cet instant, je le savais, pour le cas où James Derain serait là. Je l'avais entendu sortir, mais c'était trois heures plus tôt et il avait pu revenir, Andrew avait pu lui donner une clef. Je me suis dit que je serais incapable de vivre comme ça, qu'hier encore j'étais heureuse, ou du moins contente, et voilà que maintenant je me laissais chasser de mon domicile par un ami de mon frère que je connaissais à peine.

Au lieu de traverser Primrose Hill à pied, je me suis rendue à l'arrêt du bus 24 et je m'engageais dans notre rue quand j'ai vu James un peu plus loin. D'instinct, je me serais presque cachée, j'aurais traversé la rue, je me serais même baissée pour retirer un caillou de ma sandale, qu'il ne me voie pas, mais bien sûr je n'ai rien fait de tout cela. Je me suis avancée vers lui et il s'est avancé vers moi, et il était charmant, tout sourire et comment allais-je et n'était-ce pas merveilleux ce soleil. Ensuite il m'a dit qu'il était désolé pour hier soir, il devenait toujours agressif lorsqu'il avait trop bu, c'était un problème qu'il devait « traiter ». Avant de venir dîner, ils avaient bu, Andrew et lui, et c'était une manie à laquelle il allait devoir mettre un terme. Pouvais-je lui pardonner ?

Naturellement. Que pouvais-je répondre d'autre ? J'avais le mince espoir qu'il se rende à la station de métro de Hampstead, et pas à Dinmont House, mais non, il retournait à la maison, m'a-t-il précisé, et c'était manifestement la mienne dont il s'agissait, la mienne et celle d'Andrew. Lorsque j'y suis retournée après être allée poster une lettre, j'ai attendu dans le hall d'entrée, et j'ai écouté. James étant écrivain, il ne sortait pas travailler dehors, il travaillait à domicile. Écrivait-il à la main ? À la machine, si quelqu'un travaillait encore de la sorte ? Ou sur un ordinateur, comme je m'y serais attendue ? Et était-il à la

maison de façon permanente ? Non, plus probablement, il restait ici quelques jours, une semaine, avec Andrew, et puis à la fin il repartirait là où il habitait.

Il n'était pas sain de traîner là comme une âme en peine. Je suis passée dans le bureau, j'ai parcouru tous les dossiers de notes que j'avais accumulés et je suis finalement tombée sur un compte-rendu que je m'étais procuré quelque part concernant une jeune femme exécutée pour infanticide en 1801. La première fois que j'avais lu cette histoire de terreur et de désespoir d'une jeune fille sans foyer, sans ressources, sans nulle part où aller, avec son enfant affolé, en pleurs, et qui lui pesait, j'en avais été bouleversée, et cette fois-ci je l'étais doublement. Peut-être aussi parce que j'étais moi-même dans un état d'incertitude et d'anxiété. Il se pouvait que George Eliot ait eu sous les yeux le journal dans lequel était paru ce compte-rendu et qu'elle en ait tiré le germe d'une idée pour *Adam Bede*. Mais étant née en 1819, elle n'avait pu le lire qu'une quarantaine d'année après sa parution. J'aurais sans doute dû renoncer à cette tentative d'analogie et vérifier à la place quelles occurrences j'aurais pu trouver de futures jeunes mariées se trompant d'église, comme Fanny Robin. Et là, tout à coup, dans ma tête, j'ai revu James Derain, et l'allure qu'il avait quand nous nous étions rencontrés dans la rue une demi-heure plus tôt.

Il portait un « sac pour homme », un truc en toile noire et cuir fauve au bout d'une longue bandoulière, exactement de la taille d'un modèle courant d'ordinateur portable. Et il transportait en effet un ordinateur. En réalité, ce qui s'était passé relevait de l'évidence. Quand j'avais entendu le bruit de ses pas dans l'escalier ce matin, il allait chez lui, je ne sais trop où, chercher son ordinateur. Afin de se mettre au travail sur son nouveau livre ici, dans cette maison. Andrew allait très vraisemblablement lui donner une petite chambre au dernier étage pour qu'il y écrive. Il travaillerait là-haut dans la paix et le silence d'une chambre de l'étage supérieur, à Dinmont House, avec la vue sur les jardins, les arbres, un océan de feuillages et, au-delà, cette brume diaphane qui reste en suspens au-dessus de Londres, du fleuve et de ses hautes tours aux contours flous...

Je me suis arrêtée là en me suggérant à moi-même de me sortir ces chimères un peu délirantes de la tête. James n'était probablement là que pour le week-end et il faisait partie de ces écrivains obsessionnels, irrésistiblement arrimés à leur clavier comme d'autres jadis à l'encre et au stylo.

Mis à part *Mary Barton*, je n'avais jamais été vraiment séduite par les œuvres d'Elizabeth Gaskell. Carla m'a appris que tout le monde

avait l'habitude de l'appeler « Mme Gaskell », jusqu'à l'avènement du féminisme et l'abandon des titres honorifiques. Ses romans avaient tous quelque chose à revendiquer. Ils visaient à redresser les torts de ce monde, comme beaucoup de romans victoriens, qui s'efforçaient très souvent de masquer cette tendance, alors que les siens à elle, pas du tout. Je me suis assise dans le sofa du bureau pour débiter la lecture de *Ruth*, bien consciente de ce que je me serais installée dehors dans le jardin sur la balancelle si je n'avais pas été gênée à l'idée de James Derain me surveillant de là-haut, depuis l'autre bureau. C'était de la pure paranoïa, car je n'avais aucune raison de croire qu'il m'observerait ou se soucierait le moins du monde de ce que je fabriquais. Si je n'étais pas dehors, c'était parce que je me savais incapable de me concentrer sur mon livre juste au-dessous de cette fenêtre de l'étage, dans le champ de vision de quiconque serait assis à ce bureau.

Ruth n'est pas un livre qui se lit lentement, c'est une lecture compulsive, et j'ai dévoré les premiers chapitres. Ce qui m'a frappée, c'est qu'alors que ces autres romans traitent aussi d'autres sujets, comportent des intrigues secondaires et plusieurs histoires entrelacées, *Ruth* ne s'intéresse qu'à la séduction et à l'illégitimité. Le *Tess* de Thomas Hardy raconte la cour que fait Angel Clare et son mariage ; dans *Sans nom* ou *La Femme en blanc*, Wilkie Collins se penche bien plus sur les aspects juridiques ; l'histoire de Hetty Sorrel est importante, mais reste accessoire par rapport au travail et à la religion de Dinah et au mode de vie de la famille Bede. J'étais donc là, dans le bureau de Verity, occupée à comprendre l'effet que cela pouvait vraiment faire d'apprendre qu'on est enceinte d'un amant infidèle, de se voir passer la bague au doigt et de se faire appeler « Madame », sans finalement réussir à tromper qui que ce soit. Tous les personnages croient que Ruth a commis un terrible péché, même ceux qui sont sympathiques, même ceux qui sont gentils et qui la recueillent et partagent avec elle le peu qu'ils possèdent, même ceux-là parlent d'une voix feutrée de son péché et de son « crime ». Sally, la vieille servante des Benson, impose à Ruth de lui couper les cheveux pour qu'elle puisse « demain faire décentement illusion sous sa coiffe de veuve », et elle se soumet sans protester, car elle croit elle aussi qu'elle a péché et que sa punition est justifiée.

C'est à ce stade que j'ai reposé le livre, temporairement du moins, un peu surprise, moi qui ai lu *Tess* et *Oliver Twist* sans rien ressentir de plus que de la pitié et de l'étonnement, d'être ici affectée à ce point par un roman vieux de cent cinquante ans. Dans mon esprit, il ne faisait aucun doute que la société de ce temps était réellement ainsi, et que c'était bien le destin d'une « femme perdue », tant l'écriture de

Gaskell se révèle d'une honnêteté convaincante. On croit savoir que son personnage s'inspire d'une femme bien réelle qui s'appelait simplement Pasley, dont la vie de rejet et d'exil dans un pénitencier était pire, semble-t-il, que tout ce que Gaskell a pu faire subir à la Ruth fictive.

Ce soir-là, je rejoignais des amis, une simple petite sortie dans un pub. Je n'allais certainement pas me changer pour enfiler autre chose que mon jeans et mon T-shirt, et je ne resterais pas les yeux rivés sur ma montre, à vérifier que je ne suis pas en retard, comme cela m'était arrivé par le passé. J'enfilerais même des baskets au lieu de mes sandales quasi neuves et plutôt jolies, parce que j'avais l'intention de traverser le Heath à pied jusqu'à Highgate. Ces baskets étaient dans un placard de la chambre d'amis, au dernier étage. Elles étaient là-haut parce que je n'avais pas encore vidé les vêtements de Verity de la penderie et du placard de ma chambre. Je m'étais dit et j'avais dit à Fay, qui m'avait proposé de s'occuper de les vider à ma place, qu'une avocate très occupée comme elle n'avait pas à s'en charger et que cela ne m'ennuyait pas qu'ils soient là. Mais la vérité c'était que j'aimais bien les avoir dans la maison, ils me rappelaient Verity, et j'ouvrais parfois la penderie pour enfouir ma joue contre la soie ou la laine délicate et je humais le parfum de Coty, l'Aimant, qu'elle portait tout le temps.

À l'étage, j'ai trouvé mes baskets et je les enfilaient quand j'ai entendu un bruit qui m'a fait sursauter. Il venait de l'autre côté du mur, dans la moitié de la maison qui appartenait à Andrew, et c'étaient les cinq notes si caractéristiques du démarrage ou de la fermeture de session de Windows. Une petite phrase, mais qui ne ressemblait guère à celle de Vinteuil chez Proust. Ainsi, James Derain travaillait ici, et dans le bureau. Enfin, qu'est-ce que j'espérais ? Je le savais déjà et il serait stupide de ma part de m'en formaliser. J'ai de nouveau tourné mes pensées et mes regards vers des parents célibataires, et bien réels cette fois, pas ceux de la fiction.

Mary Wollstonecraft avait un enfant illégitime d'un homme qui s'appelait Imlay et elle en aurait eu un autre si le philosophe William Godwin ne l'avait pas épousée cinq mois avant la naissance de la petite fille qui, bien plus tard, devint Mary Shelley. C'était en 1797. Rebecca West a eu un enfant d'H. G. Wells, et Dorothy L. Sayers a eu le sien d'un dénommé Bill White. Ces deux naissances ont eu lieu au cours des premières décennies du ^{xx}e siècle et ces écrivains ont eu ces enfants dans un geste de défi. Mais ils ne font pas entrer d'enfants illégitimes dans leur œuvre romanesque, même si Dorothy Sayers nous met en présence d'une femme « perdue » dans *Lord Peter, détective*. La publication de ce roman date de 1930, quelques années après la

naissance de Verity. Harriet Vane est traduite en justice pour meurtre, et à son procès son histoire est divulguée : elle a vécu en concubinage avec un homme pendant un an, et si elle ne subit pas l'ostracisme de son entourage, c'est parce qu'elle fréquente une faune artiste et bohème. D'autres la désapprouvent profondément, mais les choses ont un peu évolué. Personne ne parle de son crime ou de son péché. On ne l'envoie pas à Coventry, on ne la jette pas « dans les ténèbres du dehors » et par la suite, dans d'autres épisodes – des volumes parus bien plus tard –, on considère qu'elle s'est suffisamment rachetée pour être en mesure d'épouser lord Peter Wimsey. Certes, elle n'a pas de bébé – c'est-à-dire pas d'autres bébés que ceux qu'elle finira par avoir dans le cadre de son mariage.

L'enfant de Dorothy Sayers est né en 1924. Elle semble n'avoir rien tenté pour élever elle-même le petit John Anthony. Elle n'était sans nul doute pas préparée à ce qu'on l'appelle « Madame » ou à porter une alliance. Le bébé a été placé auprès d'Ivy, la cousine de Dorothy Sayers, que l'enfant appellerait ensuite « Cousine Dorothy ». Même après que la romancière eut épousé Atherton Fleming en 1926, John Anthony a continué de vivre avec Ivy. Les parents de l'écrivain désapprouvaient profondément son union devant un officier d'état civil et n'ont jamais su qu'ils avaient un petit-fils. Elle a écrit plus d'une fois au sujet des irrégularités matrimoniales et aborde l'illégitimité dans *Les Neuf Tailleurs*, où un couple, les Thodays, se marie avec la conviction que la femme est libre alors qu'en réalité son premier époux est encore en vie. Leurs enfants sont illégitimes et le resteront alors même que les Thodays se marient dès qu'ils en ont la possibilité légale. C'est plus une situation victorienne typique, le genre d'histoires qu'écrivait Wilkie Collins, qu'un sujet pour un roman publié en 1934. Toutefois, cela montre que le besoin extrême de respectabilité restait encore fortement présent bien des années après la naissance de Verity.

Tandis que je découvrais tout cela, quelqu'un a tapoté à la porte du bureau. Je savais qui, parce qu'Andrew et moi n'avons jamais frappé aux portes quand l'autre était à l'intérieur. Nous entrons, et c'était tout. Ce devait être James, forcément. Il avait un livre à la main, un poche assez défraîchi du *Portrait de Dorian Gray*. Bien décidée à être gentille, je lui ai raconté en toute insincérité que j'étais sur le point de préparer du thé et lui ai demandé s'il en voulait une tasse. Il voulait bien, et j'ai donc fait deux mugs de thé que j'ai rapportés dans le bureau. Pendant tout ce temps, il m'a parlé du roman de Wilde, de son interdiction dès sa première parution en 1891, avant sa publication dans une édition expurgée – quoi qu'il soit difficile de comprendre, et il ne se prive pas de le souligner, ce qui pouvait bien choquer là-

dedans. Apparemment, un critique ou un commentateur de ce temps avait déclaré qu'aucune femme innocente ne devait être autorisée à le lire, et cela m'a rappelé la mère pudibonde de Toby Greenwell. James venait d'achever la nouvelle version du roman de Wilde (autrement dit l'originale). Il ne voyait pas trop de différence entre les deux, un mot par-ci, une phrase par-là. Il buvait son thé et il a enfin abordé la raison de sa visite. Il venait me tendre le rameau d'olivier. Ses excuses lorsque nous nous étions croisés dans la rue ne suffisaient pas et il avait apparemment besoin d'insister. Il m'a demandé s'il restait encore du thé.

Tant que vous avez de l'eau bouillante et des sachets, il y a encore du thé, et je lui en ai proposé, certes à contrecœur. Il m'a alors raconté une anecdote ou une histoire sur des contemporains de Wilde, deux hommes, Raffalovitch et Gray, qui étaient amoureux l'un de l'autre, et Raffalovitch avait tout abandonné pour suivre Gray et vivre auprès de lui lorsqu'il était entré dans un monastère. C'était intéressant et très romantique, mais je devais sortir très bientôt. J'avais déjà pris du retard, et quand j'ai dit à James que maintenant il me fallait y aller, à l'évidence il ne m'a pas crue.

J'avais pu constater que j'étais confrontée à quelqu'un de prompt à s'offusquer. Il était entré dans ma vie sans que j'aie rien à y voir, on l'y avait *introduit*. En se calquant sur Andrew, il croyait pouvoir frapper simplement à telle ou telle de mes portes chaque fois que l'envie l'en prenait et entrer, et rester, et s'éterniser. Andrew lui avait probablement dit « oh, je ne frappe jamais aux portes, c'est ma sœur, mais la première fois, toi, il vaudrait peut-être mieux ». Je me suis mise à l'imaginer entrant à toute heure à sa guise, suggérant ensuite que nous vivions tous ensemble et que je puisse leur faire la cuisine et leur préparer un thé chaque fois qu'ils en auraient envie, et là j'ai compris que je laissais toute cette histoire prendre des proportions gigantesques (et que cela confinait à l'hystérie). Cela n'arriverait pas, évidemment pas.

À ce moment-là, je me trouvais dans Wedderburn Road et j'étais presque arrivée. Damian et Louise étaient déjà au Roi de Bohème, assis à une table, et ils se partageaient l'*Evening Standard*. À mon entrée, ils se sont levés d'un bond et m'ont embrassée, et je me suis rendu compte à quel point ils m'avaient manqué.

CHAPITRE 4

Le lendemain, il y eut d'autres rameaux d'olivier, de ma part cette fois. J'ai invité James et mon frère à dîner.

– Pas cette fois, sœurlette, m'a répondu Andrew.

Il m'a fait un baiser, chose inattendue, et au vu de ce geste James a fait la moue, comme si nous avions commis je ne sais quelle obscénité à caractère incestueux. Créature pleine d'humeurs, il avait varié une fois encore, se montrant critique et dédaigneux pour rien, refusant le repas que je proposais. J'ai répondu que cela m'allait, que de toute manière j'avais du travail, et subitement je me suis sentie non pas en colère mais au bord des larmes. Un petit coup de vodka, voilà de quoi j'avais envie, mais à la place je me suis décidée pour une tasse de thé. J'ai mangé un peu de pain et de fromage en m'imaginant toutes sortes de choses fâcheuses : James emménageant ici, m'évitant autant qu'il le pouvait, m'appelant « elle » au lieu de m'appeler par mon prénom, pénétrant dans ma partie de la maison chaque fois qu'il avait envie de quelque chose et même investissant des pièces où il écoutait une musique épouvantable, alors que rien ne me permettait de soupçonner de tels travers.

Après un long moment, allongée dans le canapé les pieds en l'air, toutes lumières éteintes, j'ai écouté le silence de la maison. Les grandes demeures comme celles-ci, qui se dressent seules au milieu de leur jardin, et même celles qui se situent à la périphérie des villes, sont silencieuses le soir. Cette tranquillité totale me semblait confirmer mes craintes, alors qu'il n'en était rien, évidemment. C'était l'occasion de commencer le livre de Greenwell, mais je m'étais promis

de ne plus lire que des livres pour ma thèse, au moins jusqu'à ce que j'en aie entamé l'écriture, j'ai donc regardé ailleurs, avant de me diriger vers mon bureau et d'allumer la lumière en entrant. J'ai travaillé deux heures sur ma thèse, en me concentrant sur la culpabilité de lady Dedlock et la terreur incroyable qu'elle ressent face à ce qu'elle va découvrir en mettant au monde Esther Summerson. Mais on n'est pas obligé de croire Dickens, car ce n'est pas son intention première. Si je le définis dans ma thèse comme « le père du réalisme magique », ma directrice de mémoire me jugera-t-elle présomptueuse ? Probablement. Je suis donc allée me coucher en pensant comme souvent à ce qu'éprouvaient ces femmes quand elles comprenaient qu'elles étaient enceintes, l'incrédulité, la prise de conscience, l'horreur, la honte, la peur et l'envie de mourir.

Il aurait sans doute été bon pour moi d'aller courir, le lendemain matin, mais Hampstead n'est pas le meilleur endroit qui soit pour sortir faire un jogging, à moins d'habiter dans la partie du Heath. Je marchais dans la direction opposée et je n'avais pas les bonnes chaussures aux pieds. J'ai attrapé l'*Evening Standard* dans Heath Street et je suis entrée dans un café pour jeter un œil à son contenu en prenant un cappuccino. L'article de tête en première page concernait un meurtre à Soho, la nuit dernière, un jeune homme gay poignardé devant un club d'Old Compton Street. Dans ma situation, si vous lisez une nouvelle pareille, votre cœur fait vraiment un bond. Mais ce n'était pas Andrew, ce n'était pas James, c'était un dénommé Bachir al Khalifa. Sa photo, prise deux ans plus tôt, montrait un beau jeune homme originaire d'un pays du Moyen-Orient. Peut-être était-il venu ici, en Angleterre, en s'imaginant que personne ne le persécuterait en raison de ses orientations sexuelles, et en effet, on ne l'a pas persécuté. On l'a tué.

J'ai passé un bon moment dehors, je me suis rendue jusque dans le West End par le bus 24 et j'ai fait un saut à la London Library pour emprunter deux romans victoriens dont j'avais besoin et que Verity ne possédait pas dans sa bibliothèque. Ni elle ni mon grand-père n'avaient dressé de catalogue de leurs livres, et je me demandais si je ne devrais pas m'en occuper. Ce serait une sacrée besogne mais qui me plairait, je pense. Je dois d'abord terminer cette thèse et lire aussi le Greenwell, bien sûr. Dans le bus du retour à la maison – si on rentre à pied jusqu'à Hampstead, ça monte tout le temps –, j'ai pensé à tous nos téléphones et je me suis rendu compte que je n'avais pour ainsi dire jamais connu de période où le portable n'existait pas. Quand j'étais enfant, Fay utilisait un gros machin noir de la taille d'une brique qui ne marchait jamais bien. Avant cela, comme tout le monde,

nous n'avions qu'une ligne fixe et un appareil à cadran comportant des lettres en plus des chiffres, de sorte qu'autrefois vous aviez la possibilité d'appeler des indicatifs comme Ambassador, Primrose et Riverside. Et vous aviez un moyen d'échapper à la sonnerie. Vous sortiez de chez vous, et c'était tout. Vous n'étiez pas prisonnier du téléphone comme vous l'êtes à présent. Bien sûr (comme pourrait le dire un observateur d'une autre planète), vous avez toute latitude de laisser votre téléphone à la maison, mais l'intérêt d'un portable, c'est d'être portable. C'est comme s'il était en vous, en permanence dans votre tête, sans jamais vous laisser tranquille. Coupez-le, vous conseillerais ce visiteur intersidéral, sauf que vous l'éteignez rarement. Si léger en poche, quel serait l'intérêt de l'emporter avec soi s'il était éteint ?

Comme s'il voulait me prouver toute son utilité, un appel est arrivé alors que j'étais dans le bus. C'était Sara, pour m'annoncer qu'elle était presque certaine d'être enceinte et si c'était le cas elle serait très, très heureuse. Et si nous nous retrouvions bientôt à déjeuner, disons demain ? Je suis entrée dans la maison, où j'ai trouvé la porte du salon d'Andrew grande ouverte et la musique qui en sortait était celle du « The Times They Are a-Changin » de Bob Dylan.

Andrew m'a appelée.

– Viens un peu par ici, sœurlette. Je te vois rigoler, alors tu vas pouvoir nous remonter le moral. On en a bien besoin.

Bob Dylan sortait par un haut-parleur d'iPod. Il l'a éteint et il est venu vers moi, m'a serrée dans ses bras.

– Qu'est-ce que c'est que tout ça, alors ?

– Oh, ne parle pas comme ça, s'est plaint James, dont la voix était très différente de la veille, et qui avait même un air différent, usé, vieilli. Tu t'exprimes comme un flic de bande dessinée, et des flics, on en a eu notre dose pour l'éternité, n'est-ce pas, Andy ?

Bachir al Khalifa était leur ami et ils se trouvaient avec lui dans ce club de Soho. Une bande de voyous ayant un lien avec la Ligue de défense anglaise avaient agressé Bachir vers trois heures du matin, alors qu'ils émergeaient tous du club. Ils l'avaient traité de tous les noms dont usent les gens comme eux pour insulter les gays, et s'ils s'en étaient pris à lui plutôt qu'à Andrew ou à James, c'était sans doute parce que mon frère et son ami n'avaient pas les cheveux striés de mèches violettes et blanches et ne portaient pas de costume couleur crème. Pourtant ils avaient fini à leur tour encerclés par les hommes de la Ligue rejoints par des amis à eux sortis de la foule agglutinée. Ils avaient roué Bachir de coups de poing, de coups de pied, et l'un d'eux

avait extrait un couteau de sa poche et l'avait poignardé. Quand Andrew et James s'étaient battus contre les agresseurs pour tenter de leur faire lâcher prise, ils avaient fini projetés à terre eux aussi et ils auraient pu subir le sort du jeune Arabe si la police n'était pas arrivée.

– Nous sommes couverts de bleus et d'hématomes, mais rien de cassé. (Andrew a grimacé et s'est massé l'épaule gauche.) Jamais je n'avais reçu de coups de pied. C'est pire que de recevoir des coups de poing.

– Je ne sais pas, a fait James. Cela dépend de la taille et probablement de la jeunesse de l'assaillant, et aussi de la pointure de ses rangers. Nous avons passé le reste de la nuit et une partie de la matinée dans un poste de police à leur raconter tout ce que nous pouvions.

– Autrement dit, pas grand-chose. (Andrew a secoué la tête.) Nous le connaissions et nous l'aimions bien, n'est-ce pas, James ? Mais en réalité tout ce que nous savions de lui c'est qu'il était gay, et que c'était un acteur.

Ils allaient devoir retourner au poste de police, plus tard. Je suis restée là tout l'après-midi, à lire *Le Pasteur de Wrexhill* en me faisant la réflexion que Frances Trollope ne soutenait pas la comparaison avec son fils, Anthony Trollope. Que cela devait être oppressant, pour ces écrivains anglais du XIX^e siècle, de ne pas être du tout *autorisés* à écrire sur le sexe. Et que de beaux et gentils bébés semblaient venir au monde comme le simple résultat d'une cérémonie de mariage, alors que d'autres vilains et mauvais bébés arrivaient à cause d'un péché sans nom. Et comme ils glosaient sur le mariage, et comme ils s'y raccrochaient, même les plus grands, même Dickens. Chez lui, je l'ai déjà souligné, on ne s'attend pas à être confronté à la réalité, et on comprend pourquoi, afin de contenter son public, il veille à ce que dans *Les Grandes Espérances* les parents d'Estella soient dûment mariés, malgré le côté très improbable de la chose, s'agissant d'un forçat et d'une femme des bas quartiers. En ce temps-là, le bébé de mon amie Sara aurait compté parmi les bons petits, parce que Sara est mariée, alors que le bébé de la girl-friend de Damian aurait compté parmi les mauvais, stigmatisé pour toujours. Fay m'a expliqué que, selon la loi de cette époque (qui a changé depuis), même si la mère et le père d'un enfant illégitime se mariaient après la naissance, le mariage ne rendait pas leur progéniture plus légitime.

Andrew a téléphoné pour m'annoncer que James et lui devaient se rendre à une séance d'identification, reconnaître l'un des hommes qui s'étaient attaqués à Bachir. Ayant été entendus séparément, ils avaient tous deux reconnu un homme, un dénommé Kevin Drake. Plus tard,

lors d'une autre séance avec d'autres suspects, ils allaient devoir tenter d'identifier celui qui avait frappé la victime d'un coup de pied à la tête. Ils détestaient l'un et l'autre d'avoir à se plier à cet exercice, même en sachant que l'homme qu'ils devaient identifier avait tué quelqu'un sans autre motif que son homosexualité.

Ils n'avaient pas pu identifier l'autre, un certain Gary Summers, et ils en étaient soulagés, mais ils n'en étaient pas moins responsables de l'inculpation d'un individu pour meurtre, et James redoutait tout particulièrement d'avoir à témoigner devant un tribunal. Ce ne serait pas encore le cas ce matin, lors de la comparution de Kevin Drake devant le magistrat. L'accusé plaiderait non coupable et serait traduit devant la Crown Court, l'équivalent des assises. Andrew et James seraient alors sans doute tous les deux convoqués, et le premier avait beau affirmer se sentir capable le moment venu de faire face sans trop d'angoisse, James, qui avait plus d'imagination que mon frère au caractère habituellement enjoué, nous a avoué que s'il était soumis à un contre-interrogatoire, par exemple face à un avocat lui demandant si son témoignage avait été influencé par « le genre de livres qu'il écrit », il risquait d'être dans l'incapacité de parler, ou d'éclater en sanglots.

– Je sais ce que tu penses, sœurte, m'a fait Andrew. Tu penses que s'il craque, le juge considérera que ces tapettes sont toutes pareilles. Qu'elles pleurent ou qu'elles restent frappées de mutisme, elles sont toutes pareilles.

– Je ne pensais pas à ça. Chaque fois que tu essaies de deviner ce qui se passe dans la tête des autres, tu te trompes, alors pourquoi tu ne te dis jamais que tu ferais mieux d'arrêter ?

Je déjeunais avec Sara ce jour-là. Elle rentrait tout juste de sa lune de miel et savait maintenant qu'elle était enceinte. Elle avait fait le test. Évidemment, elle le savait ou elle en était à peu près certaine avant de se marier, mais là, c'était confirmé et Geoff et elle étaient fous de joie. Ils s'étaient tous deux mis en tête qu'ils ne pouvaient avoir d'enfants.

J'ai demandé d'où lui venait cette idée, et elle m'a répondu que c'était parce qu'ils avaient auparavant l'un et l'autre vécu des relations « sans souci », comme elle disait, avec un petit rire.

– Mais tu prenais la pilule, n'est-ce pas ? Et Geoff et ses girl-friends précédentes utilisaient bien quelque chose.

– Oh oui, je sais. Et dès que j'ai arrêté, je suis tombée enceinte. Mais je crois que je ne me fie pas vraiment à ce genre de trucs.

– Eh bien, maintenant, tu t'y fieras.

Du temps de Verity, il existait des tests de grossesse, m'a-t-elle révélé un jour. J'étais sidérée. Je croyais qu'avant mon époque le dépistage précoce n'existait pas. Mais non, la femme qui se croyait enceinte faisait inoculer un échantillon de son sang à un lapin, et si elle avait raison, le lapin mourait. Il me semble que cela se pratiquait ainsi. Les médecins n'appréciaient pas trop de recourir à ce moyen, et une femme que Verity connaissait s'était plutôt entendu conseiller d'attendre et de voir venir, parce que « vous ne voudriez pas qu'on tue un pauvre petit lapin, n'est-ce pas ? ». Il s'écoulerait encore beaucoup de temps avant qu'on puisse s'acheter un test de grossesse à pratiquer chez soi sans ordonnance.

Parler à la police, être interrogé et confronté à l'éventualité d'une comparution devant un tribunal, tout cela exerçait sur James un effet néfaste. Il était incapable d'écrire. Il avait entamé un nouveau roman et il en était content, mais se heurtait maintenant à une espèce de panne de l'écrivain, ce qui ne lui était encore jamais arrivé. Dès qu'il fermait les yeux, il revoyait le meurtre de Bachir. Il entendait les cris de désespoir du jeune homme et voyait le sang jaillir d'une blessure à l'arme blanche. Pour Andrew, qui finissait par accepter ce qui s'était produit, les choses étaient très différentes. C'était terrible, c'était insensé, mais c'était le passé désormais et il leur fallait le surmonter.

– Combien de temps, seigneur, combien de temps ? s'est exclamé James, et ce qu'il entendait par là, c'était combien de temps avant que les gens acceptent l'homosexualité, que tout le monde y voie un mode de vie comme un autre, et je lui ai répondu – réponse inutile et déplacée – que le préjugé vise tous ceux qui diffèrent de la norme, les minorités ethniques et les handicapés, les membres de certaines institutions religieuses, les obèses et même les roux.

– Ce n'est pas pareil, a protesté James. Quand était-ce la dernière fois que tu as entendu parler d'une femme qui n'aurait pas de mari et qui se ferait sauter dessus par des voyous au motif qu'elle a eu un bébé ? Quand ? Cela n'arrive jamais.

Je ne pouvais argumenter à ce sujet parce qu'il avait raison. Je n'avais en effet jamais entendu parler d'une mère célibataire se faisant agresser parce qu'elle n'était pas mariée, bien que cela leur soit sans doute arrivé il y a soixante-dix ou quatre-vingts ans. Mais James se trompait en me conseillant de trouver une cause plus valable à défendre que celle des « petits bâtards et de leurs mamans » – et Dieu sait s'ils étaient nombreux. Je ne les défendais pas, ai-je répliqué, ils n'avaient aucun besoin du soutien de quiconque, ils n'étaient pas persécutés. Toujours optimiste, Andrew s'est mis à rire de nous, en

nous certifiant – il s’était procuré des statistiques quelque part – que les agressions homophobes devenaient moins fréquentes. L’agression et le meurtre de Bachir étaient les premiers actes de ce type depuis longtemps. Pourtant, à sa manière, il se montrait compréhensif envers James, mais je n’étais pas convaincue que d’expliquer à un auteur de romans qu’il avait trop d’imagination et que ce n’était pas bon pour lui soit la meilleure façon de s’y prendre. Pour sa part, une fois qu’ils en auraient fini avec ce procès, Andrew s’efforcerait d’oublier toute cette affaire.

En attendant, j’avais commencé à écrire. Il me restait encore quelques lectures, mais il me fallait entamer la rédaction et je me demandais si, considérant le sujet que j’avais choisi, il était possible de ne pas s’impliquer au plan émotionnel. Comment traduire l’espoir, la terreur, la panique et l’horreur, et finalement la confirmation absolue sans que le moindre doute soit permis. C’était le stade où tant de jeunes filles considéraient qu’elles préféraient la mort au déshonneur et décidaient de se noyer. Naturellement, je n’écrivais pas de fiction, j’écrivais sur la fiction. Je devrais être détachée, objective. Pour un homme, c’était plus facile. Rien ne lui interdisait de rester extérieur au sujet, puisqu’il ne pouvait expérimenter une grossesse non désirée que par procuration, et encore, bien souvent, même pas, mais je ne suis pas un homme.

Je m’étais dit que c’était le stade où, mes recherches étant pratiquement terminées, j’allais débiter *L’Enfant née d’une enfant*. Cela faisait des semaines maintenant, deux mois, que j’avais rapporté ce livre de la maison de Martin Greenwell et je commençais à me sentir coupable. Posé sur une table ou une autre dans cette grande demeure, dès que j’entrais dans la pièce où il se trouvait, il semblait m’adresser des reproches, avec sa couverture tapageuse et de mauvais goût qui me faisait de l’œil de manière insistante pour que je cesse de le négliger. Je me suis donc assise et j’ai écrit une lettre à Toby Greenwell – la première lettre que j’écrivais depuis des années qui ne soit pas un email – en m’excusant auprès de lui de ne pas avoir encore ouvert le livre et invoquant les obligations de mon travail. Je n’ai reçu aucune réponse de sa part et cela m’a mise encore plus mal à l’aise. Andrew, qui est entré brièvement me confier à quel point James était malheureux de cette perspective d’avoir à se présenter devant un tribunal, m’a rappelé de ne pas oublier que je n’étais pas agent littéraire, que je n’étais pas payée pour me charger de cette lecture – qu’est-ce que j’avais donc ?

CHAPITRE 5

À la fin, j'ai fourré le livre sous un coussin de la méridienne de Verity, qu'il disparaisse de ma vue. Il y est resté pendant que je travaillais à ma thèse dans la solitude. C'était une vraie solitude, car je n'avais guère croisé Andrew ou James depuis le jour où mon frère m'avait parlé du meurtre de Bachir al Khalifa. Je savais qu'ils étaient là à cause du vague bourdonnement de la télévision chez Andrew, de l'autre côté du hall d'entrée, ou parce que je l'avais vu se retourner en haut de l'escalier pour me faire signe de la main. En conséquence, je m'étais débarrassée de mes craintes que James ne vienne habiter à Dinmont House et que nous ne puissions plus partager l'endroit sans constamment tomber les uns sur les autres. Je les apercevais si peu que j'aurais pu être la seule occupante des lieux.

Jusqu'à ce soir, c'était sans importance. Je suis partie du principe qu'à ce stade, Andrew avait guéri James de ses peurs et que tout allait bien maintenant. Auquel cas nous pourrions tous nous retrouver et organiser ensemble ce dîner qui m'avait été refusé la dernière fois. Je ne suis pas entrée comme ça ; j'ai pensé qu'il valait mieux faire preuve de tact et j'ai frappé à la porte.

Au lieu de me crier d'entrer, mon frère est venu ouvrir.

– Je t'ai prise pour le fantôme, m'a-t-il fait.

– Le fantôme ?

– James me soutient qu'il y en a un ici. Qui frappe aux portes.

James était moitié assis, moitié allongé dans un fauteuil à accoudoirs, fixant le plafond du regard. J'ai compris, rien qu'en le

regardant, que ses craintes étaient encore là. Il n'a pas dit un mot mais s'est tourné vers moi avec un petit sourire contrit, ce qui, en soi, ne lui ressemblait déjà pas du tout. Andrew m'a dit qu'il s'apprêtait à aller chercher quelque chose à manger pour tous les deux, voulais-je me joindre à eux ? James n'a pas bougé.

Pour la première fois, j'étais contente que les circonstances nous amènent à partager notre cuisine. Andrew a sorti du saumon fumé, du fromage frais à tartiner et un pain du frigo, tout en parlant. Il s'était résigné à se présenter devant un tribunal et à répondre aux questions inquisitrices que lui poserait l'avocat de Kevin Drake, mais pour James c'était non seulement devenu une perspective désagréable mais une forme de coup du destin. Il était incapable de rien voir au-delà. La date du procès, fixée pour novembre, était devenue celle de sa mort. C'était absolument irrévocable. Il était tombé malade, il était incapable d'écrire et sortait à peine.

Il restait assis là-haut, ou plus vraisemblablement allongé, et ne mangeait presque rien, avait expliqué Andrew. Et lui, qui devait pourtant aller travailler, consacrait plus de temps à son amant qu'à son travail.

– Jamais je n'avais croisé personne d'aussi prisonnier de sa peur... car c'est cela et rien d'autre.

Ces paroles ressemblaient si peu à mon frère que je me suis sentie forcée de détourner le regard de la douleur de son visage. Il aimait véritablement James, je le voyais bien.

– Je ne vais pas me joindre à vous, ai-je décidé. Il ne vaut mieux pas.

Il m'a fait un de ces baisers qui ne lui ressemblaient pas non plus.

– Bonne nuit, sœurlette.

Le lendemain, alors que son amant dormait d'un sommeil sous sédatif, Andrew m'a confié que James était devenu d'une humilité et d'une docilité insolites. Il s'excusait constamment. Il n'arrêtait pas de répéter qu'il était désolé, mais il ne pouvait s'en empêcher. Andrew m'a précisé que les temps d'avant le meurtre, il ne parlait jamais comme cela. Andrew ne l'avait jamais entendu dire qu'il était désolé. James était un autre, a-t-il insisté, le côté onctueux, sophistiqué et sexy (c'étaient les termes de mon frère) avaient entièrement disparu. Parfois, quand James avait pris l'un des somnifères prescrits par le médecin et lorsque je m'accordais une pause avec ma thèse, Andrew et moi en discussions dans mon salon ou dans le bureau de Verity. Que devions-nous faire ? En réalité, comment pourrait-on traîner James au tribunal ? Pourrait-il en un sens s'éviter ce supplice, par des moyens

légitimes ? Y avait-il une issue ? Il y a toutes sortes de raisons permettant de se faire récuser d'un jury ; les mêmes règles s'appliquent-elles à qui veut éviter d'être témoin dans une affaire de meurtre ? Plus tard, après avoir vérifié, notre mère, Fay, nous a signalé que non, et elle était bien placée pour le savoir. Elle ne comprenait pas ce qui n'allait pas chez James et elle a attribué cela à ce qu'elle appelait de « l'affectation ». Personne n'allait se montrer mal aimable envers lui. L'avocat de la défense pourrait dire qu'il s'était trompé, et c'est très vraisemblablement ce qu'il ferait, et puis il essaierait de démontrer que ce n'était pas un témoin fiable, sans le traiter de menteur pour autant.

– Ah, ma pauvre, s'est-elle exclamée quand Andrew est sorti de la pièce pour aller voir comment se portait James. Personne ne va le faire pleurer.

Elle avait lu le premier roman de James et ne pouvait comprendre, disait-elle, comment quelqu'un qui était capable de décrire des actes aussi haineux et d'écrire des dialogues aussi pénétrants pouvait être si faible.

– Tu sais ce qui l'effraie le plus ? m'a lancé Andrew en revenant. L'une des choses qui l'effraient le plus. Il a peur que l'avocat de la défense ne l'interroge sur le mode de vie des gays. Qu'est-ce que deux hommes éduqués comme lui et moi peuvent fabriquer dans un club de ce style au petit matin ?

– Il ou elle peut poser cette question, en effet, a reconnu Fay.

– Toi, tu la poserais ?

– Je n'en sais rien. Il est peu probable que je sois dans cette situation. Mais je vais te dire un truc. Je poserais une telle question dans le cas d'un homme et d'une femme bien éduqués qui se seraient trouvés dans un club identique plus ou moins à la même heure.

– James ne verra jamais ça sous cet angle. Il se sentira stigmatisé parce qu'il est gay. Le procès d'Oscar Wilde a beau remonter à plus de cent ans, il dit que les choses n'ont pas beaucoup changé. L'opinion peut tolérer les gays, mais les gens n'ont pas envie de savoir comment nous existons, et si on attire leur attention là-dessus, comme le sera celle du jury, ils en seront tous dégoûtés. Je te dis ce que croit James, pas nécessairement ce que je pense moi.

– Pas *nécessairement* ? s'est écrié Fay.

– Bon, pas ce que je pense.

– Ses fantasmes n'ont aucun sens. Les choses ont énormément changé. La loi a changé. Demande-lui s'il s' imagine que tu aurais pu

discuter de ce sujet avec ta mère il y a même cinquante ans.

Après le départ de Fay, Andrew m'a dit craindre que James mette fin à ses jours avant le procès. Il m'a parlé de ce parent, le frère de son grand-père, dont l'ami s'est suicidé, ces gens sur lesquels repose *L'Enfant née d'une enfant*. Andrew croit que c'est parce qu'ils ont découvert que l'homme était gay et qu'ils l'ont maltraité à cause de cela. J'ai demandé à Andrew ce que pensait James de Kevin Drake. Je veux dire, James l'avait repéré au milieu d'une rangée d'autres types et n'avait eu aucun doute à son sujet, c'était bien lui qu'il avait vu poignarder son ami Bachir à plusieurs reprises. N'avait-il aucun sentiment de justesse morale à se porter témoin contre Drake, au nom de Bachir ?

– Je ne sais pas. Je lui ai avancé cet argument, mais il dit qu'il ne veut pas en parler, et pourtant nous ne parlons plus que de cela, cette affaire et le procès, Drake et cet autre homme. Tu vas me conseiller de le pousser vers un autre sujet, et j'ai essayé, bon sang j'ai essayé, mais il refuse toujours, ou s'il prononce malgré tout quelques mots à propos d'autre chose, il finit par relier cette autre chose à cette histoire. Tu sais comment il appelle cela ? « Mon destin », c'est ainsi qu'il l'appelle. « Kevin Drake c'est mon destin », c'est ce qu'il me répète.

Je lui ai demandé si James était sérieux.

– Totalement sérieux. Comme tu le sais, il n'a aucune religion, mais il parle de Kevin Drake comme d'un envoyé du destin. Drake a été envoyé pour tuer Bachir parce qu'il était gay, et James soutient que nous avons été envoyés là-bas comme témoins du meurtre et que tel est son destin.

Je l'ai questionné sur ce fantôme que James s'était inventé et qui frappait aux portes. Il me semblait tenir lui aussi de ce destin tragique.

– C'est tellement absurde, m'a fait Andrew, c'est drôle. Enfin, ça le serait si toute cette histoire n'était pas malheureuse. (Il a bu une longue gorgée du whisky qu'il était allé chercher.) Je bois trop, comme tu l'auras sans doute remarqué. C'est ce qui me permet de tenir le coup. Je redoute qu'il ne se suicide, et je fais bien sûr de mon mieux pour l'en empêcher.

S'il ne sort jamais et s'il n'en trouve pas les moyens dans la maison, il ne pourra pas se suicider, lui ai-je affirmé.

– Qu'est-ce qui te fait penser qu'il ne sort jamais ? Dès que nous sortons, il sort aussi. Je suis sûr qu'il nous surveille et qu'ensuite il sort. Il a longtemps pris des trucs costauds... sauf de l'héroïne, ça, jamais, et puis il a arrêté avant de me rencontrer, mais maintenant ce sont des médicaments sur ordonnance, surtout de l'oxycodone. Il s'en

procure auprès d'un dealer qu'il connaît. C'est pour son destin, pour accomplir son destin.

Ma thèse progressait – pour le meilleur ou pour le pire. Enfin, surtout pour le meilleur, du moins l'espérais-je. Je me concentrais à présent sur la manière dont la culture, et non les faits physiques, a pu se transformer sans qu'on en ait du tout conscience. Lorsqu'elles étaient enceintes, aucune de ces jeunes femmes des romans du XIX^e siècle ne voyait de médecin, de près ou de loin, et un hôpital encore moins. Leurs règles s'interrompaient, je suppose, de sorte qu'elles savaient que le pire leur était arrivé. Pourtant, même si ces jeunes filles avaient prié un docteur de les examiner, qu'aurait-il pu découvrir ? Que le fœtus était vivant, à la rigueur, mais pas grand-chose d'autre. Au milieu du XIX^e siècle, pas d'échographies, et pas plus au milieu du XX^e, d'ailleurs. Aucun moyen de mesurer la pression sanguine. L'intéressant toutefois, c'est qu'elles appartenaient toutes à la classe laborieuse. C'était toutes des servantes.

Faut-il y voir la démonstration que les jeunes filles des classes moyennes ou supérieures n'avaient jamais de bébés hors mariage ? Certainement pas. C'est probablement que celles des classes laborieuses étaient plus souvent les victimes d'hommes des classes moyennes ou supérieures du seul fait qu'elles étaient domestiques, bonnes d'enfants ou gouvernantes dans des familles de propriétaires terriens. Et puis les villes et la campagne regorgeaient de ces serviteurs par milliers. Aux jeunes femmes des classes moyennes, on accordait le respect et on ne les laissait en tout cas jamais seules avec un homme. Impossible d'imaginer une Anne Elliot ou une Dorothea Brooke se mettant en situation d'être séduite. Il semble que seule une femme des classes moyennes se retrouvant mariée à deux hommes en même temps puisse avoir un enfant qui s'avère illégitime sans avoir commis aucune faute pour autant (comme dans le *Lady Anna* et le *Dr Wortle's School* de Trollope). En fait, de tous les romanciers de l'époque victorienne, Trollope est celui qui se tient le plus strictement dans le camp du mariage et de la vertu. Il semble être lui-même choqué par son personnage de M. Scarborough, le propriétaire terrien père de deux fils. Ils ont beau être tous deux nés alors qu'il était marié, il falsifie des documents afin de prouver que son mariage, parfaitement légal et antérieur à la naissance de son fils aîné, a en fait été conclu après, puis s'arrange pour épouser de nouveau sa femme avant la venue au monde du plus jeune. Et tout cela afin de lui permettre de contourner l'éventualité d'un droit d'aînesse pour le cas où son premier fils serait un mauvais sujet et le second un parangon de vertu. On est en droit de se demander ce qu'il aurait décidé si le

dernier avait été une fille.

Mais dans la réalité les femmes des classes moyennes avaient bien des bébés sans être mariées. Je songe aux deux romancières dont je connais la vie, Rebecca West et Dorothy L. Sayers, qui ont mis un enfant au monde respectivement en 1914 et en 1924. Et loin de la fiction, dans la réalité aussi, Fay m'a expliqué que beaucoup de personnes de sa génération ont une tante ou une grand-tante qui a eu un enfant hors mariage, élevé par la grand-mère comme si c'était le sien. Alors mesdames West et Sayers ne sortaient-elles du lot que dans la mesure où elles appartenaient à la moyenne bourgeoisie ? Si Carla savait à quoi je pensais, au malheur terrible de ces femmes forcées par la société d'entendre leur enfant appeler une grand-mère ou une tante « maman », elle me rappellerait de ne pas trop m'impliquer sur le plan émotionnel.

CHAPITRE 6

Il s'est produit une chose que je n'avais pas prévue et que je n'aurais pas crue possible. Deux choses, en fait, parce que le premier de ces événements, le plus mineur des deux, concernait le fantôme. C'était le matin très tôt, vers quatre heures, je pense. Je dirais « vers quatre heures » parce que ma chambre était dans l'obscurité totale alors que ma table de nuit aurait dû être éclairée d'une faible lueur verte. Mon réveil digital s'était éteint. J'ai tendu la main vers l'interrupteur de la lampe de chevet, mais avant d'avoir pu y poser l'index j'ai entendu un coup étouffé frappé à la porte. À cet instant, j'aurais dû me rendre compte qu'il s'agissait d'une coupure de courant et qu'Andrew ou James avait frappé à ma porte en raison de cette coupure. Mais moi qui ne crois évidemment pas aux fantômes, j'ai repensé à ce qu'Andrew m'avait dit et je suis restée au lit, raide comme un piquet et, pour une raison un peu folle, terrorisée. Subitement, le réveil est revenu à la vie, ses chiffres vert fluorescent se sont mis à clignoter. Je me suis redressée pour le régler, j'ai allumé le plafonnier pour vérifier que tout allait bien et j'ai enfin ouvert la porte de ma chambre. Il n'y avait personne. Mais depuis que l'on avait frappé il avait dû s'écouler dix minutes, donc, spectre ou être humain, personne n'aurait été là.

L'autre événement, de bien plus grande signification, un moment tellurique, pourrait-on dire, s'est produit le lendemain dans l'après-midi. Vers huit heures, j'avais entendu Andrew partir à son travail et refermer la porte de la rue avec une infinie discrétion, selon sa nouvelle habitude. Je me suis rendue à l'université, la fac comme l'appellent mes étudiants, pour en admettre quelques-uns en travaux dirigés, ceux qui s'étaient donné la peine d'écrire un mémoire. Ils en

savaient pas mal sur les œuvres de fiction et de poésie de femmes du XIX^e siècle, mais rien, me semblait-il, sur l'histoire sociale de la période. L'un d'eux se figurait qu'il était tout à fait courant de posséder une voiture dans les années 1890 et un autre que le divorce se pratiquait à peu près comme aujourd'hui, qu'il s'obtenait facilement et rapidement et que l'épouse conservait la garde des enfants.

Je suis rentrée à la maison, imaginant la trouver vide, et je prévoyais d'aller sur Internet afin d'identifier des sites d'histoire sociale du XIX^e que je recommanderais à mes étudiants. Au lieu de quoi je suis tombée sur James accroupi dans notre hall d'entrée, et qui attendait Andrew.

Ou c'est du moins ce que je croyais, car en fait c'était moi qu'il attendait. Et il se tenait là, le malheur incarné, les joues dégoulinantes de larmes, le dos voûté, les mains qui s'agitaient en tous sens et qu'il tordait devant lui.

– J'espérais que tu arriverais, m'a-t-il dit. Je mourais d'envie que tu rentres. Je ne peux plus supporter de rester seul.

Je me suis donc agenouillée à côté de lui et je lui ai passé le bras autour de l'épaule, m'attendant plus ou moins à ce qu'il me repousse. Mais c'est lui qui s'est serré contre moi plus encore que je ne le serrais, le visage enfoui au creux de mon épaule. Je ne sais pas combien de temps nous sommes restés ainsi, sûrement plusieurs minutes. Ensuite nous nous sommes tous deux relevés, en même temps, m'a-t-il semblé, et je lui ai dit que j'allais nous faire une tasse de thé. Il m'a suivie dans la cuisine, me confiant qu'il se sentait incapable d'écrire, il avait essayé mais il souffrait de ce qu'il appelait « la plus colossale des pannes colossales de l'écrivain ». Il aurait pu se servir d'Internet pour ses emails et ses recherches, ou il aurait pu s'il avait quelqu'un à qui envoyer des emails ou une quelconque recherche à effectuer, mais ce n'était pas le cas. S'il essayait d'écrire le roman qu'il avait déjà à moitié rédigé, tout ce qui lui venait, c'était cet incident d'Old Compton Street cette nuit-là, son ami agressé, poignardé, jeté par terre et roué de coups de pied. Il était capable de décrire les baskets bleu et argent de Kevin Drake, vite éclaboussées de sang, ses chevilles osseuses et dénudées et son jean effiloché. Il était capable d'écrire les mots que Drake et l'autre individu, Gary, avaient employés en s'excitant l'un l'autre, et de décrire leurs visages écarlates, aux traits déformés par une colère insensée, que rien n'avait provoquée. Mais le roman qu'il voulait écrire, tout cela était perdu, effacé. Il m'a fait ces confidences alors que nous entrions dans le bureau avec nos mugs de thé. Au cours des semaines qui avaient suivi cette nuit à Soho, il avait maigri, son visage naguère si beau, sur son cou aux tendons tendus à

craquer, évoquait une tête de mort.

– Même si j'étais en mesure de m'atteler à quoi que ce soit, a-t-il poursuivi, je n'ai rien à faire. Depuis des années, je n'ai su qu'écrire, et maintenant j'en suis incapable. Je n'ai aucun passe-temps, le sport ne m'intéresse pas, je n'ai pas de hobbies. Les gens en ont-ils encore ? Des trains électriques et des collections de timbres ? Cela se peut bien, mais pour moi, c'est non.

C'est alors que j'ai eu une idée. Je lui ai demandé s'il ne m'aiderait pas dans ma recherche de ces sites d'histoire sociale, en m'attendant à essayer un refus plutôt sec.

Mais sa réponse m'a étonnée.

– Tu veux dire repérer des sites, les consulter et voir ce qu'ils ont à raconter ?

– J'aimerais que quelqu'un d'extérieur examine ces contenus avec un regard neuf, lui ai-je expliqué.

L'idée était de lui apporter une raison de s'intéresser à un sujet auquel il n'avait encore jamais songé auparavant. Ce plan n'était qu'une étape dans ma thérapie amateur. Qu'il fasse quelque chose, ou même qu'il *instruise* quelqu'un, le tout pour la bonne cause, le distraire de ces frayeurs disproportionnées.

– Ce que j'aimerais, ai-je continué en lui mentant, c'est que tu t'installas à côté de moi et que tu me donnes ton avis. Tu voudrais bien ?

Il voulait bien essayer, m'a-t-il répondu. Il ne savait rien des Anglais de l'époque victorienne ou de leur histoire sociale. Je suis allée refaire un peu de thé, en songeant que c'était là peut-être la thérapie qu'Andrew avait espérée. Je détestais l'idée que mon frère puisse cesser d'aimer ce garçon alors même qu'à l'évidence il avait un tel besoin d'amour.

Je me suis assise à l'ordinateur et James a approché un siège à côté du mien. Je me suis entendu expliquer ce que je savais depuis des années, comment utiliser un moteur de recherche. En matière de langue, j'étais une puriste et, entre autres impropriétés, je n'aimais guère employer le substantif anglais « *access* » comme un verbe, dans la formule informatique « accéder à ». Il m'a ainsi expliqué que « dans le vaste monde », hors ligne, je n'y étais pas obligée. Je devais prendre cela comme une langue étrangère que j'apprenais, et ensuite tout irait pour le mieux. Nous avons repéré quelques sites et j'ai souligné que je n'avais pas envie d'être contrainte d'aller en ligne chaque fois que j'avais besoin de les consulter. Imprime-le contenu, m'a-t-il proposé.

J'ai alors joué à celle qui n'avait jamais rien imprimé, il m'a montré comment procéder, et assez vite nous avons accumulé une pile de feuillets tout à fait inutiles dont je n'avais nul besoin pour mes étudiants et auxquels je ne jetterais plus jamais un coup d'œil.

Et pourtant, de m'« aider » de la sorte lui a fait un bien fou. Il paraissait déjà beaucoup mieux, il m'a promis de me donner une autre leçon d'utilisation d'Internet quand je le voudrais. J'avais une bouteille de sherry dans le placard, qui était déjà là lors de notre emménagement. C'est un alcool passé de mode, mais subitement j'y avais pris goût, aussi, James et moi nous en sommes servi un verre et il m'a avoué que je lui avais sauvé la vie. Cela m'a fait penser à l'oxycodone : en prenait-il encore et cela ne risquait-il pas d'annihiler la vie que j'étais censée avoir sauvée ? Je ne l'avais pas encore remercié, ce que j'ai alors fait, et il m'a répondu que ce n'était rien, comme le font souvent les gens, et ensuite il m'a demandé si je n'accepterais pas de le tenir encore une fois dans mes bras, comme à l'instant où je l'avais découvert dans le hall.

Il était gay. Je n'avais jamais eu aucun doute là-dessus, mais là, le doute s'est vite emparé de moi. Le baiser qu'il m'a donné était un baiser d'amant et les mains qui ont commencé à me toucher l'étaient aussi. Pourquoi ne l'ai-je pas interrompu ? Pourquoi n'ai-je pas juste dit non, doucement, gentiment, pourquoi n'ai-je pas détourné ma bouche de la sienne, ne me suis-je pas dégagée du poids de son corps sur moi et ne lui ai-je pas rappelé qui nous étions et ce que nous étions ? L'amant et la sœur d'Andrew. En confiance absolue, parce que cette confiance allait de soi, sans qu'il soit même nécessaire d'y penser. Alors qu'est-ce qui m'a retenue ? Peut-être le fait que, même squelettique, il était séduisant. Je l'avais déjà remarqué auparavant, mais je m'étais efforcée de ne pas céder à l'attraction qu'il exerçait parce qu'il était gay et qu'il appartenait à Andrew. J'ai oublié tout cela, je cédaï en silence et je participais en silence. Sans discuter, sans protester, sans le moindre mot, sans rien d'autre que l'acte simple, intense et agréable de donner et de recevoir.

Nous étions dans le sofa de Verity, dans le bureau de Verity, et parce que nous n'émettions aucun son, si ce n'est un souffle feutré, un halètement discret, nous avons atteint un orgasme mutuel dans un long et profond soupir. Après quoi, il m'a serrée dans ses bras avec une tendresse où j'ai cru percevoir de la gratitude et qui m'a surprise. Je me suis écartée de lui, m'attendant à du remords, mais je n'en ai éprouvé aucun et je me suis dit, ce doit être à cause du sherry, cette boisson ancienne et inconnue qui était probablement le petit alcool favori de Verity. Le millésime serait en conséquence.

Toujours en silence, nous avons renfilé les vêtements que nous avions retirés et nous avons enfin prononcé quelques mots. Et je lui ai dit ce qui devait se dire, tôt ou tard.

– Je croyais que tu étais complètement gay.

– Moi aussi.

– Mais ?

– J’ai été marié, il y a longtemps, donc je suppose que je dois pouvoir me dire bisexuel, mais ce n’était plus le cas depuis mon divorce et je ne me suis jamais considéré comme tel. Grace... quel prénom ravissant... Andrew ne doit jamais rien savoir.

Peut-être cela lui serait-il égal. Après tout, c’était fini et nous ne recommencerions plus. De cela, j’étais certaine, et certaine aussi qu’Andrew ne s’en formaliserait pas trop.

– Cela ne se reproduira pas. Nous devrions lui expliquer que ce n’est arrivé qu’une seule fois.

– Non, Grace, non.

– Nous devons le lui dire, mais nous pouvons nous accorder deux jours et une nuit pour réfléchir à la manière.

Et c’est ce que nous avons fait. À part, bien sûr, que j’étais dans ma moitié de la maison, dans mon salon, et que James était avec Andrew dans la sienne. Vers huit heures, je les ai entendus sortir. Je les ai entendus parler quand ils ont traversé le hall où James était accroupi, sous le coup du désespoir, et ensuite je l’ai entendu rire, d’un rire heureux et insouciant, de ceux qui ne s’étaient plus fait entendre depuis le meurtre de Bachir.

CHAPITRE 7

Quelle que soit la conclusion à laquelle James aura pu parvenir, si tant est qu'il y ait réfléchi une seconde, je savais que nous devions le dire à Andrew, car si nous nous taisions ça planerait sur toutes mes relations avec mon frère et viendrait les gâcher. Il fallait que ce soit dit, quoi qu'il en résulte. C'était ce que j'annoncerai à James dans la matinée, après le départ d'Andrew pour son travail. Et rien qu'en y pensant de la sorte, j'ai compris que j'étais déjà sur la voie de la tromperie, car jamais avant cela je n'avais envisagé de cacher le moindre secret à Andrew. Et quel secret.

Enfin, pour le moment, ils étaient sortis et ils vivaient un moment heureux, à en croire ce rire de James. C'était la première fois que je l'entendais rire depuis des semaines. J'avais prévu de passer la soirée à lire le début de *L'Enfant née d'une enfant*, me demandant si ce texte pourrait éventuellement m'être utile pour ma thèse. De toute manière, j'avais envie de savoir ce qu'il en était. Mais alors que j'entrais dans mon bureau, il s'est produit une chose étrange, et qui ne l'était peut-être pas du tout. Mes pensées m'ont ramenée à ce qui avait eu lieu là quelques heures plus tôt, non pas avec sentimentalité ou une perception plus aiguë de mes sentiments envers James, mais avec de la culpabilité et une certaine honte. En somme, j'en suis arrivée à la conclusion que je n'aurais pas dû. J'aurais pu lui dire non, me redresser, puis de nouveau le serrer dans mes bras. Mais à présent, si j'ai oublié pourquoi j'ai agi de la sorte, je n'ai pas oublié l'acte lui-même. Un simple épisode sexuel isolé peut avoir un effet profond sur la vie de quelqu'un et j'avais maintenant une peur irraisonnée que cet acte commis par James et moi soit de cet ordre et que le résultat soit

cataclysmique.

Je suis entrée au salon et j'ai contemplé les ouvrages de la bibliothèque. Mais pas longtemps. Mon regard s'est tourné vers la grande fenêtre par où l'on avait vue sur le jardin. Il a commencé à pleuvoir, pas seulement à pleuvoir mais à tomber des cordes, les gouttes giflaient les vitres et ricochaient sur la pierre. À travers la pluie, derrière ce voile frémissant, la pelouse, les arbres et les arbustes formaient une masse dense aux diverses tonalités de vert. Alors que je regardais, un éclair est venu illuminer les toits d'ardoise miroitante et la cime des arbres secouée en tous sens. Je me suis répété ce que j'expliquais parfois à mes étudiants en commentant le contenu de leur mémoire : attention à ne pas tomber dans le « parallélisme météorologique ». James et moi n'avions rien à voir avec ce temps orageux et ce temps orageux n'avait rien à voir avec nous. Le tonnerre est arrivé après l'éclair, avec un retard tel que j'en ai sursauté.

Je me suis demandé si, malgré les propos qu'il m'avait tenus, James n'était pas en ce moment même occupé à tout avouer à Andrew. S'il avouait, me le dirait-il ? Je me suis mise au lit mais n'ai pu trouver le sommeil et je suis redescendue en robe de chambre. Cette fois, j'ai bien pris *L'Enfant née d'une enfant* et j'ai recommencé à lire la première page, sans aller au-delà de la première phrase : *C'était mal de sa part, il le savait, mais sa vie actuelle était si pleine de mauvaises actions qu'elle lui semblait un long péché*. Cela m'évoquait la mienne. Excepté pour la partie péché. « Péché » – ce mot est sorti de notre vocabulaire, sauf, je suppose, pour les catholiques au confessionnal.

Je m'étais mise à feuilleter l'ouvrage, après l'endroit du texte où j'en étais, à la recherche d'une date, quand j'ai entendu la porte d'entrée se refermer en douceur. J'ai eu un geste stupide, j'ai éteint la lumière. Personne n'aurait pu se laisser tromper, car quiconque arrivant devant la maison aurait vu cette lumière, mais je l'ai laissée éteinte, me sentant idiote, assise là, en attendant que l'un ou l'autre de ces messieurs franchisse le seuil. Qu'il traverse le salon et fasse peut-être irruption dans le bureau. Ce qu'ils n'ont fait ni l'un ni l'autre. La lumière du perron s'est allumée, celle du hall s'est éteinte, et je n'étais pas seulement assise dans le noir, j'étais dans la noirceur la plus profonde, la plus épaisse. Je ne sais pourquoi, j'ai cherché la fenêtre à tâtons, puis les rideaux. Je les ai tirés, ce qui m'a dévoilé la rue à moitié éclairée, et un chat aussi gris que le ciel nocturne émergea de sous une voiture et détala dans l'épais feuillage d'un jardin.

Autant que je sache, la totalité de la maison était désormais dans l'obscurité. La lueur verte de mon réveil m'a indiqué qu'il était minuit et demi.

Dans la matinée, après le départ d'Andrew, James est descendu me parler. Tel un fantôme, il a frappé à la porte du salon, ce qu'il avait rarement fait auparavant. Il s'est assis, et il a pris *L'Enfant née d'une enfant*.

– C'est le livre que tu m'as montré, n'est-ce pas ?

J'ai hoché la tête.

– Je l'ai rencontré, une fois, m'a-t-il dit. Greenwell. Il était très vieux, à l'époque. C'était la soirée de lancement d'un autre auteur.

Le silence s'est installé. Le lancement du livre d'un autre ne m'intéressait pas, et lui non plus en réalité. Son visage était devenu grave, les yeux mi-clos. Je supposais qu'il n'avait rien révélé à Andrew, lui ai-je dit.

– Non, et je ne vais rien lui révéler. Nous n'allons rien lui révéler. Réfléchis, Grace. À quoi cela servirait-il ? Et même, à qui cela profiterait-il ? Ni à toi, ni à moi, non, sûrement pas. Andrew serait anéanti, et en la circonstance ce terme dont on abuse serait complètement approprié. Il serait anéanti. Et il nous détesterait tous les deux. Je sais combien il est jaloux. Toi, non. Tu ne peux pas savoir. Alors à qui cela profiterait-il ?

– À la vérité, j'imagine, ai-je dit, me faisant l'effet d'une vraie petite sainte. Ce que les politiciens appellent la transparence.

– Oh, je t'en prie.

Nous sommes restés assis là un certain temps en silence, nous nous regardions, et puis nous avons repris toute la discussion depuis le début. J'y ai mis un terme en me rangeant à son point de vue, apparemment du moins.

– Très bien, ai-je fait, nous nous taisons. Nous tenterons même d'oublier.

– Merci, Grace. Je ne pense pas que tu en auras le moindre regret.

Avant que débute tout cet épisode, je me serais attendue, à ce stade, à ressentir une immense culpabilité, mais pas du tout. Ce que j'ai ressenti, c'était du soulagement, comme si j'avais eu depuis le début l'envie de ne rien révéler à mon frère, et peut-être était-ce le cas. James est remonté là-haut après m'avoir embrassée sur la joue et m'avoir serrée un instant contre lui dans une étreinte asexuée, avant de me confier que je lui avais sauvé la vie une deuxième fois, et j'ai senti un poids s'effacer de mes épaules. J'avais accepté de faire une

chose en sachant que c'était mal et en m'imaginant que jamais je ne m'y résoudrais ; quoi qu'il dise, je m'y refuserais, et voilà que subitement j'avais accepté. Je me sentais bien. Tout était fini, mon frère et moi redeviendrions ce que nous avons toujours été l'un pour l'autre, il n'y aurait ni récriminations, ni douleur, ni accusations, ni reproches amers. Tout finirait bien. Toutes choses, quelles qu'elles soient, finiraient bien, selon la formule de cette femme étrange, Julianne de Norwich. Je me suis assise à l'ordinateur et je suis retournée à ma thèse.

Andrew avait une semaine de vacances à prendre et James et lui sont partis pour l'Italie, à Lucques, où ni l'un ni l'autre n'étaient encore allés. Ils ne m'ont jamais dérangée et j'espère ne pas les avoir dérangés non plus, mais en étant complètement seule j'ai pu mieux travailler et, lorsque je les ai retrouvés, ma thèse avait bien avancé.

En leur absence, une sorte de notification était arrivée – le genre de missive que l'on appelle un « courrier » plutôt qu'une lettre – signifiant à James que son témoignage dans le procès de Kevin Drake ne serait pas utile. Apparemment, la police disposait d'assez de témoins sans lui. Mon frère et lui sont venus me l'annoncer, en m'invitant à dîner avec eux. Au restaurant, à présent heureux et extrêmement soulagé, James m'a glissé qu'il tenait à s'excuser auprès de moi. Pendant leur voyage, il avait lu un article au sujet d'une forme d'ingénierie sociale particulièrement épouvantable en Espagne dans les années 1930 mais qui, chose presque incroyable, s'était prolongée jusque dans les années 1980. Dans le cadre de ce dispositif, le régime de Franco et l'Église catholique retiraient leurs bébés aux mères célibataires et, après leur avoir annoncé la mort de leur enfant, plaçaient les petits auprès de femmes de plus grande moralité. De prime abord, il avait eu peine à y croire, mais il avait vérifié et constaté que c'était là une politique bien connue, et pas seulement en Espagne, où il existe partout dans le pays des sépultures d'enfants qui ne contiennent rien d'autre qu'une pierre tombale. Il était désolé d'avoir affirmé que j'avais exagéré les souffrances des mères d'enfants illégitimes.

Après cela, nous étions tous les trois heureux. Je leur ai dit que je n'étais encore qu'à la moitié de ma thèse, bien que Carla m'ait conseillé de ne pas trop traîner. Elle avait eu une fois un étudiant en licence qui, n'ayant jamais pu se résoudre à lâcher la sienne, avait finalement renoncé.

Il était peut-être étrange que je puisse maintenant regarder James et lui parler sans repenser à « l'incident » du bureau. C'était terminé, c'était du passé, je n'éprouvais aucune envie irrépressible de

recommencer, et j'étais certaine que lui non plus. J'y avais toutefois suffisamment pensé pour être étonnée d'avoir même envisagé de me confier à Andrew. J'ai pour philosophie de veiller à ne jamais avouer quelque chose à un ami ou à un amant (ou, je suppose, à un mari ou à une épouse) à moins d'être entièrement sûre ne pas céder à la complaisance ou même, ô horreur, à la fierté. Pourtant, immédiatement après « l'incident », rien de tel n'avait suscité ce besoin impérieux d'admettre toute cette affaire devant mon frère. Heureusement, cette pulsion avait vite disparu, et j'avais maintenant le même sentiment que James : garder le silence, oublier.

Rien, pensais-je, ne pourrait désormais me pousser à éprouver le besoin de tout avouer à Andrew, rien ne pourrait me forcer à accoucher de la vérité. J'avais tort.

CHAPITRE 8

À cette époque, on appelait ça « être dans le pétrin », mais Martin Greenwell n'emploie pas cette expression. Cela ne m'avait jamais traversé l'esprit. J'avais pris des risques à l'occasion, étant une utilisatrice sporadique de la pilule, et jamais je n'avais eu de frayeur. À présent, ma rencontre inopinée avec James remontait à six semaines, mes règles n'étaient pas arrivées et le test de grossesse que j'avais acheté s'était révélé positif. Il fallait que j'y mette un terme, évidemment – je refusais de me mettre « dans le pétrin ». L'« avortement » est un vilain mot et l'euphémisme de l'« interruption de grossesse » vaut à peine mieux. Mais je n'avais pas à réfléchir à cela, pas encore. Pour peu que ce soit liquidé, disons, d'ici la fin août, tout irait bien. Je n'étais pas l'une des filles de ces romans dont l'attitude vis-à-vis de leur grossesse devait sans doute consister à ressasser la chose en permanence, de la prise de conscience épouvantée jusqu'à l'envie de mourir, en passant par une résignation servile.

Il était inutile de rien dire à James. Je l'avais vu en compagnie d'Andrew et il allait beaucoup, beaucoup mieux. Mon frère lui trouvait subitement le cœur léger, il sortait faire de longues promenades et depuis l'arrivée de ce « courrier », il ne touchait plus à l'oxycodone. Il avait abandonné le livre au milieu duquel il était, mais il avait évoqué avec Andrew l'idée d'en écrire un sur le meurtre de Bachir, après la fin du procès.

J'ai travaillé sur ma thèse, en résistant – sans trop savoir si j'y suis arrivée – à la très forte envie de pénétrer les émotions de certaines de ces filles qui se sont retrouvées sur la voie du déshonneur ou du

désastre. Je me suis autorisée à m'attarder un peu sur la puissance presque mystérieuse du mariage, une cérémonie, « un bout de papier » comme on l'appelle souvent, censé pouvoir, en deux ou trois promesses et une hymne ou deux, ou en deux noms et quelques mots, sauver une vie, la transformer ou y apporter un soulagement inimaginable. Aujourd'hui, c'est terminé, naturellement, mais cette vieille pierre angulaire de la vie sociale, ce processus magique, rendait les femmes pures et les enfants honorables.

Je veillais donc soigneusement à garder la tête froide – à rester « professionnelle », c'est le mot qui m'est venu à l'esprit –, tandis que cette frayeur sous-jacente et une forme étrange d'excitation affleuraient en permanence. Les semaines s'écoulaient, l'été touchait à sa fin. Un soir où mon frère et James sortaient fêter l'anniversaire d'Andrew, ils m'ont demandé de les accompagner. J'ai accepté, mais ensuite j'ai prétendu ne pas me sentir bien. Je ne pouvais supporter de me trouver en face d'eux, l'un et l'autre ignorant tout de ce qui m'arrivait, mais Andrew encore plus que James, Andrew, lui, totalement *innocent*.

Je ne suis pas allée avec eux. Je me suis remise au livre de Greenwell avec son thème hautement approprié, sujet de ma thèse et de ma vie actuelle. Le lendemain, je me suis rendue à un rendez-vous dans une clinique où l'on pratique les avortements, me répétant, pendant que je fournissais les renseignements me concernant, voyais le médecin et fixais une date d'intervention, que j'avais beaucoup de chance, comparée à toutes ces pauvres filles sur lesquelles j'écrivais. Je n'étais pas obligée d'avoir un bébé si je n'en voulais pas. Il serait *mal* pour moi d'avoir un bébé qui serait l'enfant de l'amant de mon frère. Ça, me suis-je dit, c'est la véritable immoralité, la trahison, la trahison, l'indéniable cruauté. De la sorte, je pourrais faire exécuter cet acte, ce serait rapide, je serais sans nul doute en mesure de me rendre à la clinique à pied et de rentrer ensuite à la maison en bus.

James n'avait aucun besoin de savoir, jamais, et Andrew certainement pas. D'ici un an, dans moins d'un an, ce serait comme si rien de tout cela n'avait eu lieu. J'ai fini *L'Enfant née d'une enfant*, assez contente de ma lecture et satisfaite comme on peut l'être quand ce que nous lisons nous paraît si proche de nous que cela ne peut relever de la coïncidence. Mon email à Toby Greenwell lui annonçait que le livre était publiable mais que j'aimerais le relire encore, si cela ne l'ennuyait pas. À ce stade, je craignais un peu de ne pas avoir accordé à ce texte la concentration qui aurait été la mienne si je n'avais pas été enceinte. Non, je dois rectifier ce dernier propos et ajouter : si je n'avais pas été coupablement enceinte. Comme l'étaient toutes ces filles, évidemment, mais d'une manière tout à fait différente

et pour une raison différente. Si l'interruption de grossesse avait été possible de leur temps comme elle l'est du mien, si facile, si directe, et à notre époque sans aucune censure morale, naturellement, elles n'auraient pas cru un mot de mon *laius* sur la culpabilité. Elles savaient ce qu'étaient la vraie culpabilité et la honte ; elles vivaient avec tous les jours de leur existence.

Je me suis dit que j'avais été incapable d'aborder James seule à seul, mais ce n'était pas vrai. J'aurais pu le faire de cent façons, mais chaque fois la crainte s'était mise en travers. Et là, il s'est passé autre chose. Le matin, je m'étais mise à vomir. Ces nausées m'ont fait prendre conscience qu'à moins de régler la question dans les quelques semaines à venir, d'ici sept mois, j'aurais un bébé. C'était une réalité, ça ne l'était pas auparavant ; je portais une autre personne à l'intérieur de moi. L'idée de subir un avortement et de mettre ainsi fin à tout cela me semblait maintenant dégoûtante. Il avait progressivement grandi en moi, ce sentiment, et s'aggravait un peu plus tous les jours. Pendant un temps, j'en ai été captivée, comparant mes sensations à celles de toutes les jeunes filles sur lesquelles je travaillais – enfin, en les opposant, en réalité, car je vivais dans un monde différent. Je ne pouvais même pas dire que j'étais moi aussi une jeune femme expérimentant des changements dans mon corps, parce que ces autres jeunes femmes ignoraient à peu près complètement ce qui leur arrivait. Elles savaient qu'elles couraient le danger d'une lésion physique redoutable et de la mort ; l'opprobre, si tel est le mot, planait sur elles, le déshonneur les attendait. Rien de tout cela ne s'appliquait à moi. Comme elles, je m'inquiétais, mais pour des raisons très différentes. Je ne réussissais pas à trouver le sommeil la nuit, mais c'était à force de me soucier d'avoir à le dire à James et, pire encore, peut-être à Andrew – à le dire à Andrew et James, aux deux, ensemble. Si je faisais pratiquer une interruption de grossesse – formule horrible –, je n'aurais rien à faire de tout cela. Je n'avais rien dit à Fay. Je la surprénais parfois à me lancer des regards étranges, des regards suspicieux, non dépourvus d'une nuance d'amusement. Elle n'a pas commenté et moi non plus.

À la clinique, le médecin m'a demandé si j'avais besoin de voir une psychosociologue avant l'avortement. Sur le moment, je ne le pensais pas, et je ne le crois pas davantage à présent. Je voulais ce bébé, sans l'ombre d'un doute j'avais envie qu'il ou elle soit là. C'était Andrew et James qui semaient le trouble en moi, parce que je savais trop bien que le leur annoncer pourrait amener Andrew à en conclure qu'il ne pouvait plus partager cette maison avec moi. Cela risquait de provoquer leur rupture, car ce que nous avons fait, James et moi,

pouvait être perçu comme une double trahison. Quand quelqu'un vous trahit, vous croyez la trahison délibérée, malveillante, vindicative, mais ce n'est probablement pas le cas. Vous croyez cela intentionnel, et même de l'ordre de la vengeance. Il est très vraisemblable que le traître n'a pas du tout pensé à vous, et peut-être a-t-il tout oublié de votre existence pendant un temps. Je n'avais jamais été victime d'une trahison, mais j'en avais lu suffisamment d'exemples dans la littérature pour comprendre que ce devait être fréquent. Et maintenant je savais à quoi cela ressemblait, du point de vue de celui qui la commet, et cela ne me plaisait pas.

Chaque fois qu'Andrew, James et moi nous retrouvions – or ces derniers temps cela nous arrivait souvent, et en bons termes –, je me posais une autre question. Nous verrions-nous encore après que je leur aurais dit ? Déménageraient-ils d'ici, ou serait-ce moi ? Clairement, il fallait que je l'annonce d'abord à James, et à James quand il serait seul. Ce n'était pas aussi simple qu'il y paraissait. Andrew et lui étaient ensemble en permanence, sauf bien sûr quand mon frère était parti travailler et James à l'étage en train d'écrire.

Je me souvenais du choc qu'avait ressenti Verity quand sa voisine d'à côté lui avait téléphoné. Sa désapprobation n'aurait-elle pas été encore plus grande d'apprendre que je passais un coup de fil à quelqu'un qui habitait à la même adresse que moi ? Pour une personne née dans les années 1920, quelqu'un qui n'avait jamais vu de téléphone à domicile avant l'âge de dix ans, téléphoner à un occupant de la maison, quelqu'un qui vivait sous le même toit que vous, qui se situait à peine à quelques mètres de vous, c'était à la fois de l'extravagance et de la paresse. Bien sûr, j'aurais pu monter, emprunter le corridor et frapper à la porte du bureau, mais si je lui téléphonais c'était pour lui demander si je pouvais le faire. Je me dis qu'il risquait de ne pas répondre et d'inviter son correspondant à laisser un message, ce dont je n'avais pas trop envie. Mais il a répondu. Il m'a dit, oui, bien sûr, viens prendre un café.

Je n'avais préparé aucun préambule, j'ai plongé dans le vif du sujet.

– Je suis enceinte. Il est de toi, alors s'il te plaît ne pose pas la question.

Ce qui l'a réduit au silence, comme de juste.

– Pendant un moment j'ai pensé me faire avorter, mais maintenant... bon, je n'y arrive pas. Je veux ce bébé. Si je m'en débarrasse je sais que je le regretterai toute ma vie et il se peut que je n'en aie jamais d'autre.

Une bouffée de chaleur lui est montée au visage, l'a fait virer à

l'écarter. Il avait l'air d'un jeune homme cueilli en pleine incartade.

– Je ne vais pas te l'imposer, je n'oserais pas, m'a-t-il jeté.

Ensuite, il a ajouté un seul mot, un seul nom. Andrew.

– Je sais. Je pensais le lui dire et inventer un mensonge, en racontant que c'est le bébé de quelqu'un d'autre ou le résultat d'un don de sperme. Mais il y a des objections. Il ou elle risque de te ressembler. (En contemplant le beau visage sensible de James, de nouveau si pâle, j'ai ressenti pour la première fois l'espoir.) Quant à toi, dis-moi si je me trompe, il se peut que ce soit ton unique chance d'être père. Et je suis la sœur d'Andrew, ce qui signifie que ce bébé est aussi à moitié le sien. Tu vois que j'ai réfléchi à toutes ces choses.

– Je vais aller chercher le café, m'a-t-il dit et, lorsqu'il est revenu avec, j'ai vu que ses mains tremblaient.

Le plateau frémissait dans ses mains. Je le lui ai retiré, je l'ai posé, j'aurais préféré que le café soit corsé d'une solide dose de cognac, cet alcool auquel je m'efforcerais de renoncer pour les sept prochains mois.

– Je ne pense pas qu'Andrew le verra sous cet angle, a-t-il rectifié. L'autre mensonge possible, c'est qu'il s'agissait *bien* d'un don de sperme.

Cela m'a fait rire, moi qui ne me sentais pas trop d'humeur à rire.

– Ne lui aurions-nous pas demandé d'abord son autorisation ?

Un autre silence s'est instauré. J'ai bu mon café, qui était très fort, et je me suis demandé si cela pourrait être bon pour le bébé. Mis à part éviter l'alcool, c'était la première fois qu'une telle pensée me venait, mais ce ne serait pas la dernière.

– Tu veux que je lui annonce ?

J'ai répondu que je ne pouvais m'en remettre à lui pour cela mais que nous devons le lui annoncer ensemble, en nous réunissant tous les trois. C'était une erreur grossière de ma part, mais sur le moment cela m'a échappé. James est resté assis en silence et il a fermé les yeux l'espace d'un instant, puis il a fait un effort colossal pour changer de sujet, en m'interrogeant sur ma thèse, et je lui ai répondu que je l'avais remise deux semaines plus tôt. Manifestement, il était sous le choc.

– Je suis désolé, Grace. Je m'efforce de me détacher de la question, mais je n'arrête pas d'en revenir à toi, à moi et à Andrew. Cela t'ennuierait de me laisser seul maintenant, que j'y réfléchisse ?

Je l'ai donc laissé seul, naturellement, et je suis sortie m'asseoir dans le jardin. C'était une belle journée, et j'avais beau considérer que j'aurais dû me sentir malheureuse et angoissée, je ne l'étais pas le moins du monde. La seconde floraison de roses était là et les roses trémières et les anémones du Japon étaient écloses. Le soleil était chaud sans être torride, je me suis allongée et j'ai levé le visage vers la lumière claire et limpide. Pour une raison inconnue mais sûrement très bête, je me sentais certaine que tout irait bien. Oubliées toutes ces idées d'avortement. Comment avais-je pu l'envisager ? J'allais avoir un bébé et il allait me rendre si heureuse.

Cette théorie de mon invention selon laquelle ce bébé était aussi à moitié d'Andrew parce que j'étais sa sœur me paraissait encore sensée. Au début, Andrew nous en voudrait, à James et à moi, mais il surmonterait la chose. James serait le papa (« père » devient un mot obsolète, ainsi que « mère ») et Andrew serait son oncle. Rien de mal à cela. Nous formerions une famille. J'ai souri au soleil là-haut, sans voir quelle sottise crasse était la mienne, ou que j'aurais moi-même mis en garde ou réprimandé l'amie qui m'aurait débité de pareilles sornettes, si elle avait vécu une telle expérience.

« Pas de souci », c'est la formule des gens d'aujourd'hui et, pour beaucoup, cela signifie « merci ». Je crois qu'elle est d'abord apparue en Australie, sans en avoir du tout la certitude. Quand j'étais enfant, c'était en général la formule « pas de problème ». Quoi qu'il en soit, m'étant confiée à James et comme on ne m'avait ni condamnée ni fait sentir que j'étais terrible (un autre terme que j'emploie dans son sens premier), je n'avais pas de soucis, hormis une petite crainte tenace que ma thèse ne reçoive une approbation réservée. Enfin, évidemment, j'allais devoir la défendre, mais sans réelle appréhension.

L'après-midi, je voulais aller jeter un œil au Grand Union Canal pour essayer de le comparer aux descriptions qu'en propose *L'Enfant née d'une enfant*. Après le déjeuner je suis donc sortie, j'ai pris le bus 46 qui m'a conduite à Maida Vale. Comme dans le livre de Martin Greenwell, le canal était aujourd'hui recouvert d'une végétation d'un vert éclatant, une sorte d'algue, ai-je supposé. Pourquoi était-elle là et d'où venait-elle, je l'ignorais, mais j'avais déjà vu ces algues et je savais que d'ici demain elles auraient entièrement disparu. Il y avait pas mal de monde dans les parages, aussi ai-je marché un moment le long de la berge côté sud, mais après le deuxième pont et le pub qu'on avait longtemps appelé le Paddington Stop je m'en suis écartée et j'ai emprunté le chemin qui continue au-delà de l'église dédiée à sainte Marie Madeleine, avec sa haute flèche. Ici, tous les autres édifices

étaient modernes – enfin, postérieurs à la Seconde Guerre mondiale. Il ne reste rien des anciennes maisons victoriennes. Il y en avait des rangées entières, tout un bas quartier du genre de ceux qui s'étaient agglomérés autour des terminus des grandes lignes de chemin de fer et qui subsistent en certains endroits. La description de Greenwell est probablement fiable, celle d'un entassement lugubre de maisons exiguës et bondées, et on serait tenté de dire que les bombes ont ici rendu un certain service, n'étaient les pertes en vies humaines. St Mary Magdalene a été construite en forme de triangle isocèle, avec une extrémité très en pointe, et on l'a probablement conçue de la sorte pour qu'elle vienne s'enchâsser entre ces rues aux maisons alignées. Elle est en brique rouge, couverte de tuiles rouges, avec des vitraux sombres.

J'avais supposé que le canal serait en ligne droite, mais assez vite il a dessiné une succession de méandres, pareil à une rivière, et il possédait sa beauté propre. J'étais de retour sur le chemin de halage à présent, aux côtés des cyclistes qui circulaient sur cette voie et me remerciaient poliment de bien vouloir serrer un peu plus les murs des entrepôts pour les laisser passer. Sur la rive opposée, il y avait des ensembles d'immeubles semblables à des pagodes dont le jardin commun, aux arbustes et aux arbres épais, s'étendait jusqu'au bord de l'eau et me rappelait ce passage de *Hamlet* où il est question d'un saule – « Au-dessus du ruisseau penche un saule, il reflète dans la vitre des eaux ses feuilles d'argent ». C'était pour moi une complète surprise de découvrir tout cela, si rustique et charmant. Ensuite je suis arrivée à hauteur de maisons victoriennes à quatre étages dont les murs arrière tombaient directement dans l'eau et je me suis demandé si elles n'étaient jamais inondées. Et puis je me suis souvenue d'avoir entendu dire que le niveau du canal ne changeait guère, quelle que soit la quantité de pluie. Ces maisons devaient être là quand Greenwell fait se noyer son personnage, John Goodwin, une mort peut-être inspirée d'une véritable noyade dont il avait entendu parler.

Par endroits, la surface de l'eau était couverte d'herbes. Les oies et les foulques s'y faufilaient en glissant, sans se soucier de cette nappe verte. Leur couleur vive faisait ressortir les bouteilles vides qui dansaient en tous sens et les sacs plastique à la dérive. Ensuite, tout cela a disparu ; j'ai atteint une étendue d'eau limpide et dégagée et, de l'autre côté, il y avait l'arrière du pub, peint en noir, le Grand Union, avec un jardin plein de buis topiaires en forme de sphères et de la taille de ballons de football. Un peu plus loin, deux gazomètres marquaient la limite du grand cimetière, aussi chargé de végétation à feuillage persistant qu'une véritable forêt. J'aurais pu monter les marches maintenant et continuer par un pont peint en bleu et attraper

un bus dans Harrow Road, mais au lieu de cela j'ai décidé de refaire à pied le chemin par où j'étais venue. Je me suis retournée d'un coup, et j'ai failli me faire renverser par un cycliste.

Il m'a frôlée, en fait, il m'a touché la main et bousculé le bras, je suis restée immobile, adossée une minute ou deux contre le mur. J'ai pensé à ce qui aurait pu arriver et ça m'a effrayée. Si j'étais tombée, par exemple, si je m'étais affalée la tête la première – à plat ventre. J'ai vite repris le dessus, évidemment, mais je n'ai pas cessé de penser au bébé, à protéger le bébé. C'est là que tous mes doutes se sont évanouis, que j'ai compris à quel point je voulais cet enfant et combien il était absurde de ma part de m'être crue capable de le détruire.

Si le Teds Caff existait encore, j'y serais entrée et j'aurais commandé une tasse de thé. Mais l'endroit avait disparu depuis longtemps et à la place courait un mur de brique, du haut duquel pendaient des branches de buddleia ainsi que de longues fleurs violettes. Ted devait être mort depuis des années, et Reenie aussi, j'imagine. Ici, par une journée où nulle herbe verte ne masquait la surface de l'eau, mourut le personnage inspiré par le grand-oncle de James, frappé au front par une lourde rame en bois. Est-ce réellement arrivé, comme dans le livre ? Maintenant que j'étais là, sur la scène du crime, j'ai frémi à cette pensée, la douleur et la peur de la mort. Bien que John n'ait sans doute jamais considéré le fait d'être poussé dans la tombe comme une blague, il a pu croire que Bertie, lui, concevait la chose comme une plaisanterie, jusqu'à ce que ce sketch comique se transforme subitement en intention de donner la mort, une mort délivrée par un être que John aimait d'amour, et de tout son cœur. Cette pensée m'a bouleversée et je me suis rendu compte que si un incident tiré d'un livre pouvait m'ébranler autant, c'est que j'étais beaucoup plus émotive qu'avant. J'étais enceinte, c'était la raison, et je me suis dit que c'était de la fiction, que ce n'était pas réellement arrivé.

Cette journée magnifique touchait à sa fin. Le soleil s'était voilé et j'ai réalisé que j'étais seule ici, en cet endroit malfamé où encore récemment un gang de garçons avait assassiné une femme en la jetant dans le canal et en la laissant se noyer. En temps normal, je n'aurais pas été du tout effrayée. On était en plein jour, c'était encore plus ou moins l'été, je n'étais qu'à quelques dizaines de mètres de Harrow Road, mais j'avais peur. J'ai pensé à l'enfant que je portais, un enfant que je voulais fort et en bonne santé, porté jusqu'à terme en toute sécurité, et j'ai marché « à l'intérieur des terres » vers les pentes verdoyantes de Westbourne Green.

Était-ce la grossesse qui me soumettait à mes peurs mais aussi à mes humeurs ? Je me suis réveillée dans la nuit ; il n'était qu'une heure du matin et j'ai été arrachée au sommeil avec la sensation effarante de l'acte que j'avais commis. James était-il en train de tout avouer à Andrew, à l'instant même ? Atterrée, écoeurée (quoique mes nausées matinales soient un épisode du passé), j'avais le sentiment que James n'était pas le genre de personne à se défausser. Quand il le fallait, il savait s'exprimer et Dieu sait si, en cet instant, il le fallait. Je me suis levée et me suis rendue au bout du couloir, tout près de la porte de leur chambre, m'attendant à voir le liseré de lumière autour du panneau. Mais tout était plongé dans l'obscurité, il n'y avait pas un bruit, et j'en ai conclu qu'ils devaient être tous les deux à l'intérieur, dormant côte à côte. Ou dans les bras l'un de l'autre, comme le disent les romanciers, alors qu'en réalité c'est très inconfortable. Au moins n'ai-je pas entendu de voix en colère.

Le temps passait et je n'avais rien dit à personne, sauf à James. Mais j'avais prévenu les gens de la clinique que j'avais changé d'avis et maintenu mon premier rendez-vous à l'hôpital. Tout semblait aller pour le mieux, et je me sentais extrêmement bien. Sauf que j'étais fatiguée. L'explication était simple. Je n'arrivais pas à dormir. Je m'étais réveillée en m'inquiétant au sujet d'Andrew, et maintenant, bien sûr, toute cette histoire avait pris d'immenses proportions. Je savais que si je ne le lui disais pas bientôt il serait en mesure de le voir de ses propres yeux. Mon jeans était si serré que j'avais dû renoncer à le porter, et la taille de ma jupe refusait de se boutonner.

L'autre dilemme, c'était la manière de l'annoncer à Fay. Devais-je me lancer avant l'inévitable épreuve de force avec Andrew ou après ? La difficulté, c'était que j'ignorais quelle serait la gravité de cette confrontation, ou même si ce serait grave. Fay n'était pas le genre de mère à s'offusquer d'avoir été apparemment exclue des affaires de ses enfants, mais là, il pourrait en aller autrement. Ne pas être mariée ne constitue plus un problème, et ce depuis des années, mais être infidèle à son frère avec l'amant de celui-ci le reste et le restera toujours.

Nous étions samedi, Fay serait donc chez elle. Au lieu de téléphoner pour annoncer ma venue, j'ai parcouru à pied les quelques rues qui me séparaient de l'endroit où elle habite. C'était une de ces journées mornes et tristes, grises, sous un ciel sec et immobile, comme je me suis dit que nombre de journées anglaises pouvaient l'être. Je me suis aperçue, après avoir sonné à sa porte, qu'il n'était que sept heures et quart. Malcolm a ouvert en robe de chambre, un mug de thé à la main. Il m'a posé la question inévitable, celle qu'on pose quand quelqu'un prend une initiative qui sort de l'ordinaire.

– Est-ce que tout va bien ?

Je lui ai dit que non, pas vraiment, mais que personne n'était mort, blessé ou malade. Il m'a répondu qu'alors c'était parfait et que si c'était à ma mère que je voulais me confier, elle était encore au lit mais déjà réveillée – voulais-je lui monter son thé ? Je me suis donc retrouvée à porter deux tasses de thé sur un plateau.

– Regarde-moi un peu ta figure, m'a-t-elle dit en me voyant. L'air si misérable que c'est un vrai péché, comme le répétait toujours ma mère, même si j'aurais cru le péché plus heureux et plus triomphant que misérable. Si tu es venue me raconter que tu es enceinte, je l'ai remarqué depuis des semaines.

Je n'avais pas réalisé à quel point mon ventre était devenu imposant, sans doute parce que chaque fois que je me tenais devant le miroir, je le rentrais.

– Ce n'est pas seulement ça, ai-je fait. Il est de James.

– Qui est James ?

– Le James d'Andrew.

– Oh, Gracie.

Elle ne m'appelait Gracie que lorsque je la surprénais ou, pire, quand je la contrariais. Je me suis assise sur le lit, j'ai bu une grande gorgée de thé et je lui ai tout raconté.

– Et je le garde.

– Andrew le sait ?

– Il se peut qu'il le sache, maintenant.

Ces derniers jours, j'étais devenue d'une terrible lâcheté, je restais éveillée la moitié de la nuit, au cas où mon frère me haïrait, et je courais auprès de ma maman avec tous mes tracassés, redoutant un avenir sans amis, ma famille entière dressée contre moi.

– Je sais que c'est stupide, mais j'ai peur de retourner là-bas.

– Au cas où tu compterais sur moi pour que je vienne avec toi, ce sera non, je le crains. Je ne vais pas m'impliquer là-dedans, Grace. Malcolm et moi sortons déjeuner et avant cela j'ai des cas très compliqués à lire à fond. Quand tu auras eu ta confrontation – si tu l'as –, téléphone-moi, et ensuite, eh bien... eh bien, je ne sais pas ce que nous déciderons, mais personne ne va tuer personne, ni même frapper personne.

– J'espère que tu as raison.

Bien sûr, j'ai repoussé encore l'échéance de quelques heures, songeant qu'ils allaient peut-être sortir et que je serais incapable de rien faire. J'ai entamé le trajet à pied vers la maison, en pensant qu'aucune femme enceinte de l'époque victorienne n'aurait pu utiliser la phrase que j'avais utilisée : « je le garde ». Elles n'avaient pas le choix. J'y ai réfléchi un petit moment avant d'être envahie par un épouvantable pressentiment en m'approchant de notre maison, avant même de la voir. Je ne savais pas à quoi m'attendre, mais ce serait peut-être – j'étais à présent dans le domaine du fantasme – Andrew avec James, bâillonné et ligoté, et une armée d'amis loyaux dans le jardin côté rue, tous armés et alignés en rang, attendant de s'avancer en poussant un cri de guerre dès que je me montrerais. Lorsque je suis arrivée devant, le jardin était désert et rien n'avait changé, si ce n'était qu'une fenêtre de la pièce qui était leur chambre était entrouverte, la partie supérieure du châssis abaissée de quelques centimètres.

Trollope a écrit quelque part que mieux vaut encore apprendre une mauvaise nouvelle par lettre. Enfin, il dit quelque chose de cet ordre. C'était tout à fait approprié en son temps, le temps de toutes ces pauvres filles déshonorées d'avoir eu un bébé avant de s'être mariées. Imaginez-vous annoncer à votre frère par email ou par SMS que vous allez avoir un bébé de son amant. Ou même au téléphone. Non, il fallait qu'il y ait tête-à-tête et il fallait que ce soit aujourd'hui. Je me connaissais, donc je savais que cela devait avoir lieu sur l'impulsion du moment. Il fallait que je sois occupée à autre chose, peut-être devrais-je entamer une seconde lecture de *L'Enfant née d'une enfant*, et subitement, en plein milieu, me lever d'un bond, traverser le hall en courant et leur tomber dessus. Avec la nouvelle, cette nouvelle dont il n'était pas exagéré de dire qu'elle risquait de détruire la vie de mon frère.

CHAPITRE 9

J'ai vu à leurs visages qu'Andrew savait mais qu'il venait sans doute seulement de l'apprendre. J'ai deviné que James le lui avait révélé quelques heures ou même quelques minutes auparavant. Aucun de nous trois n'a rien dit avant un long moment. Andrew m'a regardée, puis il a laissé retomber la tête et il a fermé les yeux. Je m'attendais plus ou moins à ce que James se lève et annonce qu'il allait se servir un verre parce que ni Andrew ni moi n'allions le faire à sa place, mais il s'est abstenu, il est resté assis là, tout à fait immobile, le visage dénué d'expression. C'est curieux, ce que l'on pense en de pareilles minutes, des choses incongrues, sans aucun rapport. Il m'est venu à l'esprit, une idée surgie de nulle part, que ni Andrew ni James ne m'avaient jamais précisé que James venait habiter à Dinmont House. Je m'étais inquiétée à ce sujet, au cours de nuits sans sommeil, et puis j'avais oublié, je ne sais trop comment, j'avais travaillé à ma thèse, lu *L'Enfant née d'une enfant* et toute cette histoire m'était sortie de la tête. Et maintenant James était là, prostré, avec cet air de chien battu – et d'ailleurs, d'où vient cette expression, au juste ? Il faudra que je cherche. Il refusait de croiser mon regard, et je devais avoir la même expression, l'air pitoyable et sur mes gardes, tandis qu'Andrew trônait là telle l'incarnation du désespoir.

J'ai cru qu'il n'allait jamais prendre la parole et puis au bout d'un long moment il s'est enfin exprimé.

– Je ne pense pas être capable de rester dans cette maison avec vous deux. Ou peut-être devrais-je dire, vous trois. J'y ai réfléchi et je n'ai plus pensé à rien d'autre depuis que James me l'a annoncé hier. (Cela remontait donc à plus loin que je ne le suspectais. Des heures et des

heures qu'il le savait, sans rien m'en dire.) Je peux imaginer que toi, Grace, tu as échafaudé un joli petit scénario où ton bébé aurait un papa et un oncle et où il nous ressemblerait beaucoup à tous les trois. Il se pourrait que ce soit une sorte de *Sérénade à trois*, une version du XXI^e siècle que Noël Coward n'aura jamais écrite, et puis dans sa pièce comique à lui, il n'y a pas de nourrisson. (C'était là un tableau si proche de la vérité que je me suis sentie rougir, un de ces fards qui s'accroissent et s'assombrissent au point que vous finissez par avoir le visage brûlant.) Je ne crois pas qu'il soit trop tard pour avorter, mais je n'exigerai pas cela de toi, je n'y songerais pas un instant. Je ne te demanderai pas de le faire adopter non plus, bien sûr que non. De toute manière, tu refuserais. Mais je ne supporterai pas de le voir ou de voir James avec lui, ou toi avec James, même si vous vous limitiez à vous prendre la main. Je vais donc m'en aller. (Il s'est tourné vers James.) J'aimerais que tu viennes avec moi, rien que toi. Nous pourrions aller vivre dans ton appartement. Est-ce que ça t'irait ? a fait Andrew, comme un enfant.

James s'est contenté de hocher la tête.

– J'ignore comment je me sentirai d'ici un an, a confessé Andrew. Ça, on ne peut jamais savoir, n'est-ce pas ?

Il y avait mille choses à dire, mais je savais que je ne pouvais en dire aucune. Pas pour le moment. Un jour, pourquoi pas. Je me suis levée et je suis sortie de la pièce, en refermant la porte en silence derrière moi. Cette nuit-là, j'ai rêvé que je faisais une fausse couche, un flot de sang inondant le lit et le tapis. C'était l'un de ces rêves qui vous font l'effet d'être réels et je me suis réveillée en larmes et frissonnante, certaine d'avoir perdu le bébé. Mais ce n'était qu'un rêve, c'est ce qu'on dit, comme si un rêve ne pouvait vous bouleverser.

Deux jours plus tard, des journées que j'avais passées dans l'isolement et l'oisiveté totale, depuis la fenêtre de mon bureau, j'ai suivi le départ d'Andrew et James. Ils n'avaient pas perdu de temps. Même des gens qui n'ont apporté aucun mobilier dans une maison ont un monceau d'affaires à reprendre. Ils accumulent tant d'objets, des ordinateurs, des livres, des appareils pour lire les livres, des appareils pour écouter de la musique et quantités d'autres engins électroniques. Andrew et James avaient besoin d'une camionnette pour tout transporter chez James, et c'était Andrew qui la conduirait. J'ai vu James rentrer de nouveau dans la maison. Il a frappé à la porte du bureau.

– Je ne peux pas m'en aller ainsi, m'a-t-il avoué. Tu as mon numéro de téléphone, tu sais où me trouver. J'aurai envie de savoir comment tu vas t'en sortir.

– Il fut un temps, ai-je dit avec un petit rire, où tu m’aurais proposé de m’épouser. Amusant, non ? C’était il n’y a pas si longtemps, mais cela me semble remonter à un millier d’années.

– Au revoir, Grace.

Ensuite, il a ajouté un mot, la dernière réflexion à laquelle je me serais attendue de sa part.

– Tout cela va nous lier pour toujours, n’est-ce pas ?

– J’imagine, oui. Au revoir, James.

Il m’a embrassée sur la joue. Ses lèvres étaient froides.

Andrew était déjà installé au volant, il attendait, l’air impatient, m’a-t-il semblé depuis ma fenêtre. Et là je me suis aperçue – pourquoi à cet instant précis, je l’ignore – qu’alors que nous nous étions parlé ces derniers jours, en abordant des questions pratiques, certaines dispositions à prendre, pas une fois il ne m’avait appelée sœurlette.

J’ai téléphoné à ma mère et lui ai confié que j’avais quelque chose à lui annoncer. Elle m’a proposé de passer me voir en rentrant du travail. En l’occurrence, c’était le cas de figure typique où vous vous demandez par quoi commencer, la bonne nouvelle ou la mauvaise, mais je n’allais pas le lui formuler en ces termes. Je pensais à cela, et à cette approche alarmiste qui paraît tant amuser les gens, quand j’ai eu la sensation d’un mouvement à l’intérieur de mon corps. L’espace de quelques secondes, je n’ai pas compris ce que c’était, et puis j’ai saisi, évidemment. Le bébé venait de bouger.

Un léger remous. Un contact, guère plus, comme si un doigt minuscule avait exercé une pression infime contre la paroi qui l’enfermait. Je me suis demandé quand il recommencerait, et comme en réaction à un questionnement que je n’avais pas formulé à voix haute – mais je n’en aurais pas eu besoin, n’est-ce pas ? –, il ou elle est de nouveau venu (venue ?) à mon contact, et j’ai fondu en larmes. Les larmes n’avaient pas cessé, je les séchais mais elles continuaient de couler lorsque ma mère est arrivée.

– Oh, ma chérie, s’est-elle écriée en contemplant mon visage, cela ne sert à rien.

– Ce n’est pas que je sois terriblement malheureuse ou rien de cet ordre.

– L’émotion nous tire des larmes, pas le malheur.

J’avais renoncé au vin « pour toute la durée », mais pas elle, j’ai donc bu du jus de fleur de sureau et elle un peu de sauvignon, et je lui ai raconté le bébé qui bougeait et le départ d’Andrew.

– Il est impulsif. Comme toi. Il précipite les choses. Il se ravisera.

Je lui ai demandé ce qu'elle entendait par là, s'il changerait d'avis ou s'il reviendrait dans la maison, physiquement ?

– Eh bien, les deux.

Nous étions fin août et, la première semaine de septembre, on m'a annoncé que mon bébé était une fille. Quel que soit le sort réservé à ma thèse, il me semblait approprié de l'appeler du nom d'une de ces jeunes filles sur lesquelles j'écrivais et, sans hésiter plus longtemps, je lui ai donné celui de la Tess de Hardy.

La deuxième semaine de ce mois-là, j'ai lu le livre de Martin Greenwell pour la seconde fois.

1929

L'ENFANT NÉE D'UNE ENFANT

CHAPITRE 1

C'était mal de sa part, il le savait, mais sa vie actuelle était si pleine de mauvaises actions qu'elle lui semblait un long péché. Il pouvait y remédier en partie, et la lettre de démission qu'il allait porter à la poste amorcerait ce processus. Il glissa l'enveloppe dans la boîte de la rue et resta un moment à contempler l'immeuble d'en face, une école semblable à des dizaines d'autres en Angleterre : un bâtiment de brique marron, aux parements de brique rouge autour des fenêtres surmontées de linteaux en arc de brique rouge, des portes à double battant peintes en noir, un petit beffroi en pointe renfermant la cloche de l'établissement et le tout cerné d'une vaste cour asphaltée. Détournant le regard, il entamait le trajet de huit cents mètres à pied en direction de son domicile quand une voix derrière lui l'interpella : « Johnny ! »

Il n'y avait qu'une personne et une seule pour l'appeler ainsi. John avait eu parfois l'envie d'être né femme, d'être l'une de ses trois sœurs, et pas l'unique garçon, car là, à l'instant, il aurait pu tendre les bras et les refermer sur l'homme qui venait de l'appeler, il aurait pu l'embrasser. Et ensuite, tout ce qui se produirait, ce seraient les petits rires de quelques jeunes femmes qui passaient par là et de vieilles dames qui pinceraient les lèvres. Mais c'était impossible, et ça le resterait toujours. Ils demeurèrent l'un en face de l'autre, avec la peur de se toucher.

– Je suis extrêmement ravi de te voir, dit John.

– Moi aussi. Tu as un peu d'argent, qu'on puisse sortir dîner ce soir ?

– Oui mais d’abord, à la maison.

Ils prirent Edgware Road et tournèrent dans Orchardson Street. Le quartier était morne, mais pas sordide, les alignements de maisons mitoyennes avaient un aspect sévère à cause de leurs briques grises couleur de cendre. Quand John s’introduisit dans la maison de Mme Petworth et fit entrer Bertie, sa propriétaire était dans le hall occupée à mettre de l’ordre dans l’avalanche de lettres et la pile de vieux journaux sur la table en acajou. « Bonsoir, monsieur Goodwin », dit-elle, et elle sourit, avec un signe de tête à Bertie. Veuve et absolument désireuse de préserver sa respectabilité, elle se révélait stricte avec ses locataires dès lors qu’ils amenaient de jeunes dames dans leurs chambres. De telles visiteuses devaient être ressorties avant neuf heures du soir. Innocente, mais prudente, elle croyait que l’acte sexuel n’avait jamais lieu qu’après dix heures, mais elle ne voulait courir aucun risque. Elle préférait infiniment les jeunes messieurs qui n’avaient pas de jeunes dames – cela ne devait venir que plus tard, une fois qu’ils seraient fiancés – mais qui se choisissaient pour compagnons des membres du même sexe. Voilà qui était plus convenable et comme il faut.

Afin de montrer qu’elle approuvait John d’avoir choisi Bertie pour visiteur, elle lui fit remarquer, lorsqu’il posa le pied sur la première marche de l’escalier, qu’on avait eu une belle journée et qu’il semblerait que le printemps était enfin là. Bertie acquiesça, puis John et lui montèrent au deuxième étage. John était toujours partagé quant à la nécessité de fermer la porte à clef. Si Mme Petworth essayait d’ouvrir – une éventualité très improbable –, elle trouverait étrange, presque de mauvais augure, qu’il ait jugé bon de la verrouiller. Pourquoi ferait-il cela ? Que fabriquait-il là-dedans ? Buvait-il ? Jouait-il aux cartes ? D’un autre côté, il n’osait pas la laisser déverrouillée. Aux yeux de cette femme, la vérité serait tellement plus grave que le whisky ou les cartes. Elle enverrait la fille qui l’aidait en cuisine chercher un policier. Ce qui mettrait un terme à la vie de John et à celle de Bertie.

Ne sachant rien de ce qui se passait dans la tête de son amant, Bertie retirait ses vêtements sans la moindre inhibition. John en fit autant, mais alors que Bertie était son homme depuis un an maintenant, il ressentait encore de la honte à montrer son corps nu. C’était ainsi qu’il avait été élevé, à ne jamais afficher sa nudité, à même ne jamais en parler.

Ils firent l’amour. Au moment de jouir, Bertie criait toujours, en lâchant un grognement dont John pensait que quiconque passerait ou s’arrêterait derrière la porte devrait être capable de l’identifier pour ce

que c'était. Pour sa part, il se limitait à soupirer de plaisir, la main plaquée sur la bouche de Bertie pour étouffer le vacarme.

Au café, où ils prirent un bifteck purée avec une pinte de bière chacun, pour faire descendre, John confia à Bertie ce qu'il y avait dans la lettre et quelles étaient ses intentions. L'autre manifesta très peu d'émotion. Il opina, et il continua de manger.

– Tu veux dire que tu vas obtenir un poste pour enseigner dans une école là-bas ?

– Quelque part dans le Devon, oui. J'ai déposé ma candidature au conseil du comté de Devon et ils me reçoivent en entretien la semaine prochaine.

– Mais pourquoi fais-tu ça, Johnny ?

– Je ne veux rien dire qui puisse te blesser. Je n'ai pas envie de te contrarier.

– Tu ne risques pas, fit Bertie. Je suis dur à cuire. Et à ce compte-là, tu as intérêt à l'être aussi.

– Je sais, mais je ne peux pas.

John posa son couteau et sa fourchette en travers de son assiette à moitié vide. Il était incapable de continuer à manger.

– J'ai dit que je ne voulais pas te blesser et je m'y tiens, mais je crois que ce que nous faisons, ce que font tous les hommes qui font ça ensemble, je crois que c'est un péché. C'est un crime, c'est certain, mais c'est aussi un péché et ça, c'est pire. Nous péchons, toi et moi, mais c'est un péché encore plus grave quand on se rend dans des endroits où il n'y a que des hommes comme nous, rien que des Uraniens qui se conduisent comme nous.

– Et quand tu mourras tu iras en enfer, hein ? lui rétorqua Bertie d'une voix incrédule. On fait aucun mal, on cause de tort à personne. (Bertie était employé de bureau, mais il ne gagnait pas grand-chose, il était à l'échelon le plus bas, c'était lui qui préparait le thé et qui allait porter le courrier.) On s'entend bien tous les deux, non ?

– Je ne dis pas qu'on n'y prend pas de plaisir. C'est bien pour ça qu'on le fait. On se cause peut-être du mal, on se gâche le caractère, je n'en sais rien.

– C'est trop profond pour moi, lui jeta Bertie. Je pourrai venir te voir, quand tu vivras dans un cottage, dans le Devon ?

– Et ensuite tu sais ce qui se passerait, non ?

– C'est bien pour ça que je viendrais.

– Tu vois, Bertie, j'ai l'intention que ça n'arrive plus jamais.

Bertie secoua la tête, en souriant à moitié.

– Ça, je ne peux pas y croire.

– Ce qu'on vient de faire, là, pour moi, c'était la dernière fois. (John regarda autour de lui dans la salle du café pour vérifier que tous les autres clients s'occupaient uniquement de leurs affaires, puis il prit la main de Bertie, sous la table.) C'était merveilleux. Pour moi, c'était un grand bonheur. Mais cela ne doit plus jamais se reproduire, jamais de toute ma vie. Il faut que je devienne... enfin, quoi, comme un moine. Les femmes ne représentent rien pour moi, tout comme elles ne représentent rien pour toi. Donc le seul choix que j'ai, c'est de fréquenter les hommes ou de rester chaste. C'est le terme, chaste. Et je vais le rester. Je vais enseigner dans une école en pleine campagne et je vais aller vivre là-bas, et là-bas il n'y aura pas de gens comme nous. Il n'y aura aucune tentation.

Bertie le dévisagea, en gardant le silence. Enfin, il s'exprima.

– Et moi alors ? Qu'est-ce que je suis censé faire ?

– Je n'en sais rien. Tu trouveras quelqu'un. Le moment viendra peut-être où les hommes dans notre genre ne seront pas pourchassés et persécutés, où nous serons autorisés... à nous aimer en privé, mais c'est encore loin. Je t'écirai, Bertie, je ne vais pas me refuser ça. Tu m'éciras, toi ?

Bertie ne répondit rien, mais il hocha la tête. À plusieurs reprises, comme s'il n'allait plus jamais s'arrêter.

CHAPITRE 2

Le train de la ligne de Great Western était à moitié vide, ce qui n'était guère inhabituel à cette heure un jour de semaine. John remarqua le nom sur le flanc de la locomotive, la *George V*. Le train se dirigeait vers Penzance, mais il descendrait à Exeter St David, où aurait lieu son entretien, et quand ce serait terminé il prendrait un autre train pour Bristol. La dépense, même pour un trajet en troisième classe, dépassait ce qu'il pouvait se permettre. Il aurait été bien moins coûteux d'acheter un billet aller-retour et de retourner à Orchardson Street – une courte marche depuis la gare de Paddington –, mais il ne s'était plus rendu dans sa famille depuis Noël et il mourait d'envie de voir sa mère et ses sœurs, Sybil, Ethel et Maud. Son père aussi, mais sa tendresse envers lui était tempérée par la crainte. Il avait toujours peur que son père ne découvre la vérité.

Il monta dans le train avec son *Daily Telegraph*, son paquet de sandwiches préparés par Mme Petworth et les Players qu'il s'était achetées au bureau de tabac de la gare. Il était en avance et il n'eut donc aucun mal à trouver une place assise dans un compartiment fumeurs. La difficulté aurait été d'en trouver un où il soit interdit de fumer. Ses cigarettes, il les rationnait à raison de dix par jour, par souci d'économie, et il en avait déjà fumé deux. Un vieil homme était assis à la meilleure place, à la fenêtre, dans le sens de la marche. Il n'avait pas retiré son paletot mais il avait posé son feutre souple sur le porte-bagages. John y déposa sa mallette à l'autre extrémité, s'assit et alluma une cigarette. Il avait effectué le trajet sur cette ligne trois ou quatre fois par an pendant quatre années, mais il éprouvait encore un frisson quand le chef de gare donnait son coup de sifflet et qu'ils

démarrèrent. Un grand panache de fumée filait par la fenêtre et s'élevait à la dérive dans le ciel. Ils se dirigeaient vers Reading et Taunton avant de s'engouffrer dans le long et noir tunnel de Whiteball et d'arriver dans le Devon.

Quand il était seul, dans son lit la nuit, ou comme maintenant, en voyage pour un long parcours, il laissait ses pensées voyager elles aussi et il se remémora de quelle manière ils s'étaient rencontrés, Bertie et lui. En même temps, il aurait préféré que cela ait eu lieu ailleurs, dans un coin de campagne verdoyant, pourquoi pas, ou dans une ville étrangère aux bâtiments magnifiques et aux trésors antiques où il n'était évidemment jamais allé, au lieu d'un pub à Paddington. Il le revoyait, cet endroit sordide, bondé d'ouvriers crasseux à la voix éraillée et dirigé par un gros lard de tenancier et une roulure de serveuse. Son rêve idéalisé d'une telle rencontre – car pour sa part il avait eu le coup de foudre – aurait été qu'ils se trouvent seul à seul en n'ayant d'yeux que l'un pour l'autre. Mais cela s'était passé au Prince Alfred, à huit cents mètres de là où habitait Bertie, dans Bourne Terrace, sur l'arrière de la gare de Paddington, et un peu plus loin que ça, d'Orchardson Street, par une soirée froide et humide. La beauté de Bertie, sa grâce, sa stature et ses yeux d'un bleu merveilleux avaient illuminé sa vision des lieux, et son sourire, sa tête aux cheveux d'or légèrement penchée de côté lui promettaient un avenir plein de charme et de bonheur.

Ce qu'ils avaient fait ce soir-là et les soirs suivants, même si cela s'était souvent passé dans des endroits immondes, lui avait procuré ce bonheur-là pendant un temps, mais peu à peu la culpabilité avait pris le dessus. C'était mal. Et il ne pouvait s'en débarrasser. Il avait essayé de toutes ses forces de se convaincre que si la luxure pouvait être maléfique, l'amour, lui, ne l'était jamais. Sa sœur, Ethel, avait le droit d'aimer Herbert Burrows, son fiancé, de s'attarder avec lui sur le pas de la porte et d'échanger des baisers avant qu'il ne rentre chez lui. Les baisers que John échangeait avec Bertie, il fallait les voler et les recevoir dans le plus grand secret parce que la société et lui-même savaient que ceux d'Ethel étaient justes et bons, et les siens interdits et mauvais. Tous ces rapports sexuels étaient mauvais et il fallait qu'il y renonce pour de bon.

Le train ressortit du tunnel et pénétra dans le Devon.

Les trois hommes composant le jury des examinateurs l'avaient apprécié, il en était convaincu. Ils lui avaient simplement indiqué qu'ils le tiendraient informé, mais il avait bien vu qu'il leur avait plu, en raison peut-être de son diplôme obtenu au collège universitaire du

sud-ouest de l'Angleterre, juste au bout de la rue. Les autres ne devaient avoir que des formations d'enseignant ou guère plus que le certificat d'études secondaires. Ils avaient aussi dû être surpris qu'il renonce à un poste d'enseignant dans la capitale, et au supplément de rémunération qu'on appelait l'indemnité de résidence à Londres, pour venir travailler dans une petite bourgade du Devon. Cela leur inspirerait éventuellement quelques soupçons, mais il était certain qu'ils ne devineraient pas la vérité. Ils l'avaient questionné au sujet de son épouse et il leur avait répondu qu'il n'était pas marié. Ensuite un vieux fouineur avait suggéré qu'il avait peut-être une fiancée, et John, se sentant coupable et honteux, avait menti et s'était inventé quelqu'un. Ils économisaient pour se marier. Il redoutait qu'un membre du jury ne puisse observer qu'en ce cas il était surprenant que John renonce à un emploi mieux rémunéré, mais aucun d'eux n'avait émis cette observation. Les fiancées suscitaient l'approbation, presque autant que les épouses.

Il avait du temps devant lui avant le train suivant, celui qui le conduirait à Bristol, et il avait faim, malgré les sandwiches. Dans un café, il prit une tasse de thé et un œuf poché sur un toast, et il s'assit pour réfléchir au mensonge qu'il leur avait raconté. Il en racontait tout le temps, des mensonges, il s'y était plus ou moins résigné, et la plupart concernaient la question de savoir quand il se trouverait une fille ou quand il se marierait. La seule vie sociale qu'il avait, c'était avec Bertie et les hommes que ce dernier connaissait, et il entraînait peu en contact avec des femmes d'âge mûr qui risquaient d'essayer de lui imposer leur progéniture, toujours des vieilles filles célibataires. Il s'en fallait aussi de peu qu'il devienne un gentleman. Un médecin, c'en était un, mais pas un instituteur, qui pourrait toutefois finir par en devenir un s'il accédait à la direction d'un établissement. Cela signifiait qu'il ne serait jamais invité aux parties de tennis ou aux thés dansants, car on ne le convierait qu'à des thés avec des enseignantes et on attendrait de lui qu'il en épouse une. Il leur avait menti là-dessus aussi, en évoquant vaguement une fille à Bristol, qui habitait dans la même rue que ses parents.

Une demi-heure avant le départ de son train, il se dirigea vers la gare de St David et s'assit sur un banc du quai. Il avait devant lui une flopée d'autres mensonges. S'il devait quitter Londres, ses parents voudraient savoir pourquoi il ne pouvait accepter un emploi à Bristol ; ses sœurs le questionneraient également sur les filles qu'il connaissait. Ils s'enquerraient tous de ce qu'il faisait de ses week-ends. Ses parents étaient méthodistes, tout comme ses sœurs l'étaient ou l'avaient été. Sa mère voudrait savoir s'il se rendait régulièrement à l'église, et face à cette question il mentirait aussi comme face à toutes les autres. Il

n'avait jamais mis les pieds dans la petite chapelle méthodiste située au coin d'Orchardson Street.

Le train arriva et il monta dans une voiture vide, en se demandant pourquoi il mourait d'une telle envie de les voir tous, et de retourner au domicile familial. Il n'entreprendrait jamais de relation véritable avec aucun d'eux, ni maintenant ni jamais, parce que le peu d'amour qu'il éprouvait envers sa famille, le peu de lien, serait déformé et vidé de son sens par le mensonge. Il se rendit alors compte, assis dans ce train, que même lorsqu'il deviendrait chaste, il serait encore contraint au mensonge. Plus il avancerait en âge et plus longtemps il resterait célibataire et sans attaches, plus sa mère et les trois filles le questionneraient au sujet des femmes (ou de leur absence) et plus elles lui exposeraient les plaisirs du mariage, en finissant probablement par lui demander, chaque fois qu'elles lui en parleraient, s'il n'avait pas envie d'enfants.

CHAPITRE 3

Maud voulait des enfants un jour, deux au moins, quand elle serait mariée. À quinze ans, fréquentant un établissement où les élèves restaient jusqu'à dix-huit ans, elle pensait sans doute être la seule fille du lycée du comté qui ait eu des relations avec un homme. C'étaient les mots qu'elle utilisait, « des relations avec un homme », parce qu'elle n'en connaissait pas d'autres, excepté « l'acte », mais elle n'avait jamais relié cela avec ce que sa mère appelait « la progéniture ». À sa manière teintée d'audace et presque d'incrédulité, elle était fière de ce qu'elle avait commis. Cela faisait d'elle une adulte, une femme, même si c'était son secret le plus profond, et elle avait eu beau entourer ce qu'ils avaient fait et les circonstances de toute une romance, elle avait décidé qu'une fois – enfin, deux – suffisait. Elle préférait amplement les préliminaires, les câlineries et les baisers comme ceux des films muets qu'elle avait vus. Le paroxysme pour lequel il avait insisté et auquel elle n'avait pas résisté longtemps lui avait fait mal, et elle avait saigné presque autant que lorsqu'elle avait eu ses règles. La deuxième fois, il n'y avait plus eu de douleur, mais pas grand-chose d'autre non plus, une déception, bien qu'elle ne lui en ait rien dit.

Maintenant, il y avait deux choses qu'elle attendait dans sa vie, un visiteur, à savoir son frère, John, et une « visiteuse », comme sa mère appelait ça, tandis que ses amies et elle usaient d'un autre terme : les « affaires ». John arrivait vendredi soir, et ses règles auraient dû arriver il y a dix jours, le 10 avril. Si elle était irrégulière comme sa copine Rosemary Clifford, qui patientait parfois cinq semaines ou même six, elle n'y aurait pas pensé plus que ça. Elle essaya de se

rappeler s'il lui était arrivé quoi que ce soit de ce genre au cours de ces trois années, mais tout ce dont elle put se souvenir c'était qu'une fois elles étaient tombées avec deux jours de retard.

Ronnie était le frère de Rosemary. Elle ne l'avait pas connu par son amie, mais parce qu'elle chantait dans la chorale du lycée et Ronnie faisait partie de celle des garçons. Les deux chorales se réunissaient lorsqu'elles donnaient des concerts ensemble à l'église St Mary et, après les représentations ou les répétitions, Ronnie la raccompagnait chez elle à pied. Ses parents méthodistes n'aimaient pas trop qu'elle chante dans une salle appartenant à l'Église d'Angleterre, mais elle les apaisait en leur rappelant que cela ne se passait pas à l'église proprement dite. Et maintenant elle regrettait de ne pas les avoir écoutés. Ils ne voyaient rien à reprocher à Ronnie. Ils trouvaient ce garçon gentil. Aux yeux de Maud, il n'était pas gentil, il était bourru et il souriait trop, mais c'était de loin le plus joli jeune homme de la chorale. En plus, d'après ce qu'en savaient les parents de Maud, Rosemary se trouvait toujours avec eux. Les Goodwin habitaient à la périphérie de Bristol et Ronnie raccompagnait Maud à travers champs. Lors d'un de ces trajets à pied vers chez elle, ils avaient franchi le portail d'une grange et il l'avait embrassée, mais il faisait trop froid pour traîner là-dedans. Deux semaines plus tard, quand c'était arrivé, c'était une belle soirée, exceptionnellement chaude pour un début de printemps, et la deuxième fois, au crépuscule, il faisait légèrement plus frais.

Avant d'essayer la chose, Maud n'avait qu'une vague idée de ce en quoi consistaient les relations avec un homme, mais elle savait tout de la grossesse (elle appelait ça « attendre un enfant »), et aussi pas mal de choses sur l'accouchement. Sa mère avait eu un cinquième petit trois ans auparavant, mais il était mort à un jour. Le matin du vendredi où John devait arriver, elle s'était réveillée tôt dans la chambre qu'elle partageait avec Ethel, et la première chose à laquelle elle avait pensé, ce n'était pas l'arrivée de leur frère dans la soirée, mais que onze jours s'étaient écoulés depuis la date à laquelle ses règles auraient dû intervenir. Elle se leva et se rendit aux toilettes qu'ils partageaient tous, en priant pour découvrir une trace de sang sur le papier hygiénique. Mais il y avait déjà quelqu'un, qui avait tourné la clef dans la serrure. Elle n'avait pas un besoin pressant d'y aller, elle avait seulement un besoin pressant de voir cette tache de sang. Elle atteignait maintenant un stade où elle ne pourrait plus se dire que ce retard était dû au rhume qu'elle avait attrapé l'avant-dernière semaine ou qu'elle avait mal compté. Ce devait être qu'elle allait avoir un bébé. Elle laissa échapper un petit bruit, comme un geignement, suivi d'un sanglot étouffé. La porte des toilettes s'ouvrit

et Sybil en sortit.

– C’était toi qui faisais ce bruit ?

– Quel bruit ?

– Comme si tu pleurais. Tu ne pleurais pas, non ?

– Tu te l’es imaginé, rétorqua Maud, en la prenant de haut.

Sa sœur, la grande et mince Sybil, repartit dans sa chambre en peignoir par-dessus sa combinaison couleur pêche, ses cheveux défaits à pareille heure lui retombant dans le dos comme une cape de soie brune. Elle se demandait depuis longtemps si sa sœur Sibyl qui, à vingt-six ans, en avait onze de plus qu’elle, avait jamais commis l’acte avec un homme et elle était sûre que non. Elle entra dans les toilettes, s’assit sur le siège et fourra son index à l’intérieur de ce qui, selon une autre fille à l’école, pas Rosemary, s’appelait d’un nom d’origine latine : le « vagin ». Le doigt en ressortit, mais pas ensanglanté.

Elle devait veiller à ne pas faire de bruit. Elle avait envie de crier ou de hurler à la mort comme un animal qui souffre, mais elle en fut incapable. Avoir un bébé serait au-dessus de ses forces. Ce serait effarant, scandaleux, impossible à envisager. Une fille au bout de la rue avait eu un enfant illégitime ; « né en dehors des liens du mariage », c’était ainsi que la mère de Maud avait présenté la chose. Tout le monde savait dans le voisinage, et si une amie leur rendait visite et ne savait pas, on lui pointait cette fille du doigt et on lui racontait l’histoire. La femme de ménage des Goodwin avait une nièce qui attendait un enfant sans être mariée, mais elle n’avait jamais eu le bébé. Elle s’était noyée dans le canal de Bristol. Maud songeait elle-même à se noyer ou à se mettre la tête dans le four à gaz, mais pas tout de suite, pas tout de suite. Ça pouvait encore s’arranger, Dieu finirait par tout arranger. Pourquoi se rendait-elle à la chapelle tous les dimanches matin, pourquoi fréquentait-elle l’école du dimanche tous les dimanches après-midi, pour chanter des psaumes avec la chorale et prier, prier si Dieu refusait de lui accorder sa miséricorde ? Il ne pouvait la punir comme cela pour une chose qu’elle avait faite là-bas dans les champs au soleil couchant, dans les hautes herbes au milieu des pas-d’âne et de la chélidoine, alors qu’elle n’y avait même pas pris de plaisir – le pourrait-Il ?

Les Goodwin étaient loin d’être riches mais ils étaient « à l’aise ». John Goodwin avait hérité de son père une entreprise de reliure qui, sans connaître de réussite spectaculaire, avait toujours marché correctement. Il avait épousé une femme qu’il avait rencontrée à la

chapelle qu'il fréquentait, la fille unique de Jonathan Halliwell, qui tenait une boutique de nouveautés dans High Street. Lors de ce mariage, il leur avait donné mille livres, une somme énorme. John et Mary Goodwin s'en étaient servis pour acheter une maison un peu plus haut dans la rue de la chapelle, parce qu'ils étaient tous deux profondément dévots. Jonathan était mort peu après cette acquisition, laissant sa veuve à la tête d'une fortune. Elle avait doté le nouveau foyer du jeune couple de beaux meubles de prix et de plusieurs tableaux, notamment un Burne-Jones et un Holman Hunt, quoique ceux-ci n'aient pas été de grande valeur à l'époque.

Était-ce un mariage heureux ? Ils ne s'étaient jamais posé la question, ne l'avaient jamais abordée. Ils étaient ensemble, ils s'étaient habitués l'un à l'autre, ils avaient quatre enfants, et aucun d'eux ne leur avait causé beaucoup de tracas. John avait une licence en biologie et un poste d'enseignant. Sybil était dactylo, Ethel travaillait pour son oncle, qui gérait désormais la boutique de nouveautés, et Maud était encore écolière. Apparemment, elle réussissait suffisamment bien dans son travail scolaire pour être admise à l'université, perspective impensable chez les femmes de la famille Goodwin et dans celle de sa mère, les Halliwell, mais l'école d'art de l'université de Reading était une possibilité et elle pouvait obtenir une bourse.

Les Goodwin et les Halliwell réfléchissaient rarement et même sans doute jamais à quoi que ce soit en profondeur. Le jeune John était l'exception. La vie l'avait amené à réfléchir. En politique, ses parents étaient conservateurs, et si le fait d'avoir obtenu l'année d'avant le droit de vote pour elle-même et ses deux filles aînées inspirait à Mary un sentiment de triomphe ou de joie, elle ne montrait aucun signe d'en avoir conscience. Et, en l'occurrence, leur religion leur étant en quelque sorte dictée, toute réflexion leur paraissait inutile. Il en allait de même pour leurs valeurs morales. Ils avaient une foi absolue dans le fait que leurs enfants aient les mêmes opinions qu'eux. Devant l'exemple de leurs parents, pourquoi faudrait-il qu'ils s'égarent ?

Sans exactement l'inquiéter, l'incapacité de Sybil à se trouver un nouveau jeune homme, depuis un précédent garçon qui l'avait plaquée, mettait Mary mal à l'aise, légère anxiété à laquelle elle remédiait en y pensant le moins possible. Ethel était fiancée à un homme de sept ans de plus qu'elle, qui travaillait dans le service des douanes de Sa Majesté, un couple extrêmement convenable. Si, selon la formule de Mary, il était « grand temps » qu'Ethel, à vingt-deux ans, et surtout Sybil, à vingt-six, se marient, en revanche, selon l'avis de son père, à vingt-cinq ans, John restait « beaucoup trop jeune ».

Ce vendredi soir, quand ce dernier parla à ses parents de son entretien d'embauche et des questions du jury sur ses projets matrimoniaux, sa mère avait eu cette remarque :

– Eh bien, là, ils n'ont pas eu tort, John.

Il soupira, en pensant : ça commence.

Ils venaient de prendre leur repas, en début de soirée, car si les Goodwin étaient parvenus à s'offrir une employée à demeure, qu'on appelait toujours « la bonne », ils n'avaient pas évolué assez pour dîner à sept heures et demie. La bonne, Clara Gadd, servit le jambon froid, la langue, une salade de laitue et de tomates, des betteraves dans un vinaigre malté, et du pain et du beurre, suivis de pêches au sirop et de lait concentré. Mary avait son côté snob et elle aurait aimé appeler la bonne par son nom, Gadd, mais elle n'osait pas franchement. Quand il lui sembla que John était sur le point de parler salaires et logement, Mary lui fit un signe en secouant la tête, un doigt sur les lèvres. Si Mary avait su le français, lui souffla Maud plus tard, elle aurait dit : « *pas devant les domestiques* ».

Herbert Burrows leur rendit visite dans la soirée. John et lui ne s'étaient rencontrés qu'une fois auparavant. John le trouvait un peu collet monté mais il vit bien que ses parents l'appréciaient. On était vendredi, pas dimanche, jour où, Maud le savait, toute proposition de ce genre se heurterait à un refus, mais quand elle suggéra de mettre un disque sur le gramophone, et qu'Ethel, Herbert, John et elle dansent dessus, leurs parents aussi s'ils en avaient envie, elle fut tout de même surprise de voir son père secouer la tête et, utilisant la phrase favorite des Goodwin, répliquer : « Ce ne serait pas convenable. » Herbert alla dans son sens : « Pas une bonne idée, ça », renchérit-il sur un ton mielleux. Maud n'avait émis cette suggestion que pour se défouler de son énergie, pour se détourner de ce qui lui occupait sans arrêt l'esprit, malgré tous les efforts qu'elle déployait pour ne pas y penser. Sa grand-mère Halliwell, une vieille femme alerte et vigoureuse, qui était aussi venue pour la soirée, ajouta que les jeunes gens devaient s'amuser tant qu'ils étaient jeunes, mais elle avait beau être fortunée, il ne fut tenu aucun compte de son avis.

Les parents prirent congé peu après le départ d'Herbert et furent les premiers à se mettre au lit. Après lui avoir dit au revoir avec quelques baisers sur le pas de la porte, Ethel n'était pas revenue au salon et, à dix heures pile, Sybil alla se coucher à son tour. Grand-maman, comme l'appelaient même sa fille et son gendre, partit peu après dans son automobile, conduite par son « homme », le mari de sa femme de ménage. John et Maud restèrent seuls. Ils avaient plus de dix ans d'écart, mais de tous les enfants, c'étaient eux qui avaient toujours

entretenus les liens les plus étroits, déjà du temps où Maud n'était qu'une petite bambine, du temps où John, le grand frère, la portait ou la poussait dans son landau.

– Je suis désolé qu'ils n'aient pas voulu nous laisser danser, dit-il. J'apprécierais de danser avec toi, Maud, mais dans cette maison ce ne sera peut-être jamais possible.

Elle avait un besoin criant de tout dire à quelqu'un. Il était trop tôt pour savoir, elle ne l'ignorait pas, mais rien que d'avoir quelqu'un à qui confier ses peurs, quelqu'un avec qui partager sa terreur, cela l'aiderait. Il serait bientôt l'heure de se mettre au lit et dans la nuit les pires sensations se réveilleraient, elle sentirait le gonflement de son corps, et il y aurait la peur que quelqu'un ne remarque. Avant qu'on en arrive là, elle risquait d'avoir des nausées le matin. Allongée dans le noir, quand de telles pensées lui venaient, elle avait la panique au bord des lèvres et il lui fallait se retenir de crier. Elle se souvenait de sa mère tenant dans ses bras ce petit bébé qu'elle appelait déjà Beryl, alors que la fillette n'avait vécu qu'un seul jour. Si elle avait un bébé et s'il ne vivait qu'un jour, un seul, ce serait merveilleux, un soulagement, une libération. Et s'il s'échappait d'elle trop tôt, si elle faisait une fausse couche, ce serait encore mieux car alors il n'y aurait ni déshonneur ni honte. Elle serait capable de supporter la douleur et peut-être le sang et la souffrance, n'importe quoi pour en revenir là où elle était et à ce qu'elle était avant que cette horreur ne s'abatte sur elle.

– Tu es très silencieuse, ce soir, Maud.

– Quand j'ai demandé si nous pouvions danser, je n'étais pas silencieuse.

– C'est vrai. Ensuite, comme tu ne disais quasiment rien, j'ai cru que tu boudais, mais tu ne boudes pas, si ? Tu es d'un caractère joyeux, d'habitude.

– John. John, tu crois en Dieu ?

Il haussa les sourcils.

– C'est une sacrée question, surtout dans cette maison.

– Je sais, mais alors, tu y crois ?

– Je ne sais pas, Maud. J'ai longtemps cru que oui. Je pense que l'ennui, si c'est un ennui, c'est que je possède maintenant trop de connaissances scientifiques pour croire en un créateur. Il n'y a aucun besoin d'un créateur, tout cela aurait pu advenir sans Dieu.

– Je ne sais rien de tout ça, moi, se lamenta-t-elle, la voix rauque,

comme si elle était au bord des larmes. C'est juste que j'ai peur que ce ne soit que des mensonges. Dieu n'est pas amour, Il ne répond *pas* aux prières, Il *n'est pas* miséricordieux.

– Oh, Maud. Qu'est-ce qui ne va pas ? Viens ici.

Il lui prit les mains. Dans cette maison, on ne s'étreignait pas, on ne s'embrassait pas.

– Il se passe quelque chose de très grave. Tu ne veux pas m'en parler ? Tu peux me raconter.

Elle sanglotait, à présent.

– Non, je ne peux pas. Je ne peux le dire à personne.

Il lui tendit le mouchoir blanc et propre que Mme Petworth avait lavé et repassé pour lui. Elle se frotta les yeux, mais il lui reprit le mouchoir et lui sécha ses larmes, tendrement. Même avec son visage fripé et tout rougi par les pleurs, elle était la plus jolie de ses trois sœurs, avec ses grands yeux d'un bleu vert limpide, sa peau pâle mais empourprée et sans la moindre marque. Dans la famille, par une sorte d'atavisme, elle était la seule à posséder de longues mains élégantes aux doigts effilés. Et tandis qu'il la retenait contre lui, en lui tapotant doucement le dos, il songea qu'elle avait dû être rejetée par un garçon, un jeune sot dépourvu de goût ou de discernement. Ou qu'une bande de collégiennes d'une amère jalousie l'avaient insultée et maltraitée.

– Et ne me raconte pas que je me sentirai mieux demain matin, dit-elle.

– Ce n'est pas ce que j'avais l'intention de te dire. Enfin, un jour, tu te sentiras quand même mieux. Nous sommes ainsi faits.

Et ensuite, de nouveau, on se sent plus mal, se dit-il, car la vie est ainsi faite.

Elle se redressa, planta ses yeux gonflés au fond des siens.

– Quand est-ce que tu reviens ?

– Si j'obtiens le poste, et je crois que je vais l'obtenir, je m'en irai à la fin du trimestre, soit fin juillet. Je vais devoir revenir vivre ici jusqu'à ce que je commence dans ma nouvelle école, en septembre, et que je trouve un endroit où habiter à proximité.

Subitement, le visage de Maud revêtit une expression d'un profond sérieux.

– Si à ce moment-là les choses ne vont pas mieux, si cette chose qui m'inquiète n'est pas partie, je te le dirai.

Après quoi, elle se leva promptement et monta se coucher en courant.

CHAPITRE 4

Il se mit à faire ce qu'il n'avait jamais fait. Il se mit à écrire à Maud. Des lettres à sa mère, il en avait toujours écrit, mais jamais à aucune de ses sœurs, jusqu'à ce jour. Dans la première missive, il lui annonça qu'il avait obtenu le poste. Elle n'avait pas besoin de le dire à leurs parents parce qu'il leur écrivait à eux aussi. Il était encore chez Mme Petworth, mais il partirait la dernière semaine de juillet. Comment allait-elle ? Il s'était inquiété à son sujet. Elle lui avait semblé si triste et si angoissée. Voudrait-elle lui répondre ? Il avait besoin de savoir comment elle allait et si elle se portait mieux. Elle ne lui répondit pas. La cause véritable de ses ennuis, pour laquelle elle était *dans les ennuis*, comme disaient les gens, n'était pas venue à l'esprit de son frère. Dans des familles comme la sienne, de telles choses n'arrivaient jamais. Il lui écrivit de nouveau en mai, en lui précisant qu'il enseignerait donc à l'école communale d'Ashburton, une petite ville du Devon, au sud de Dartmoor. La campagne était si belle qu'il mourait d'envie de la lui montrer.

Quand il lui écrivit, la fois suivante, elle avait l'intention de répondre à sa lettre. Elle était déjà au courant de tout, car ses parents en avaient informé les trois filles. Il souhaitait venir à la maison le samedi 27 juillet, être à Bristol pour le mariage d'Ethel, rentrer à Londres pour rassembler ses affaires et faire ses bagages, avant de retourner à Bristol jusqu'au 2 septembre. À cette date, il espérait s'être trouvé un cottage à louer dans l'un des villages à proximité d'Ashburton. Son père et sa mère étaient extrêmement fiers de lui. À vingt-cinq ans seulement, il connaissait une réussite spectaculaire, il accédait à une sorte de triomphe intellectuel. À la chapelle, devant

l'assemblée des fidèles, ils chantèrent ses louanges, en veillant à rester modestes.

– C'est drôle qu'il demande s'il lui serait possible de venir à la maison, fit Mary à son époux. Comme si nous n'allions pas être enchantés de l'avoir, notre fils unique !

Maud lui écrivit une lettre évasive. Cela lui prit un bon moment. Au début, elle avait l'intention de lui révéler ce qui lui était arrivé, parce que l'écrire lui semblait plus facile que de se confesser face à face, mais après avoir essayé elle constata qu'elle ne parvenait pas à coucher ces mots-là sur le papier. Elle lui écrivit qu'elle était malade, avec des douleurs au ventre – ce qui était vrai, à strictement parler, songea-t-elle amèrement – mais elle allait mieux maintenant. Ce serait bien de l'avoir ici pour le mariage à la mi-août. Elle n'avait pas trop envie d'être demoiselle d'honneur de la mariée, ajouta-t-elle, mais elle ne pouvait refuser. Sa lettre n'occupait que la moitié d'une feuille.

Elle ne lui confia rien de ses envies de se noyer. Un soir, quand il ferait noir, rien ne l'empêcherait de sauter dans le canal de Bristol comme la nièce de la femme de ménage. Ne sachant pas nager, aucun d'eux ne savait, elle ne serait pas tentée d'en réchapper. Elle coulerait et elle mourrait, en revoyant d'abord sa vie entière défilé devant ses paupières closes, comme le racontaient certains. Le bébé mourrait avec elle et, pour la première fois, au lieu d'espérer avec joie le possible décès de son enfant, elle eut le cœur serré à l'idée de son petit à naître et déjà mourant. Un jour au crépuscule, avant qu'il fasse nuit en cette soirée d'été, elle contempla l'eau en contrebas et elle eut trop peur de sauter. Elle s'aperçut qu'elle avait plus peur de la mort que de la grossesse ou du déshonneur.

Le mal de ventre qu'elle mentionna dans sa lettre à John était une nausée matinale. Les premières fois que cela lui était arrivé, elle essaya de le dissimuler à tout le monde, mais avec une seule salle de bains à partager à cinq personnes, qui toutes devaient se lever à peu près à la même heure, c'était impossible. Lorsqu'elle vomit sur le sol de sa chambre et refusa de rien expliquer, Ethel soutint à sa mère qu'elle souffrait d'une intoxication alimentaire. La perspective d'aller consulter le docteur Collins, qui, Maud en était sûre, verrait au premier coup d'œil ce qui n'allait pas chez elle, la terrorisait. Le cabinet du praticien était installé à son domicile, une grande demeure assez lugubre de la rue voisine. Maud et sa mère avaient pris place dans la salle d'attente remplie de commodes en acajou et de table et de chaises aux sièges miteux en velours vert. L'un des deux tableaux, accroché au mur en face de la porte, montrait une servante baissée, ses longs cheveux ornés d'une guirlande. Elle semblait dans un état

aussi maladif que celui de Maud la semaine précédente (mais maintenant c'était fini). Le second tableau représentait une vache dans l'herbe haute sur un fond de collines bleutées.

Trois semaines de vomissements l'avaient amincie, ce dont elle était contente. Dans sa tunique scolaire plissée, personne n'aurait deviné qu'elle attendait un enfant. Le docteur Collins entra dans la salle d'attente et les fit passer dans son cabinet d'auscultation. Il prit sa température, lui examina la gorge et l'interrogea sur son transit intestinal. Puis il remit à sa mère une ordonnance qu'elle devait présenter à son officine pharmaceutique, où la préparation serait exécutée. Bien des années plus tard, elle s'interrogerait souvent sur le docteur Collins. Savait-il ? Avait-il deviné, sans rien révéler ? Elle n'avait aucune raison de le penser, n'était un petit détail. Alors qu'elles quittaient le cabinet, Mary la précédant, elle avait levé les yeux vers lui pour le remercier, ce que sa mère jugeait bon qu'elle fit. Or elle ne prononça jamais ces mots-là, car le praticien croisa son regard et, avec un léger mouvement de la tête, lui sourit, un demi-sourire proprement ineffable.

Le médicament était un liquide translucide, avec un dépôt blanc dans le fond. Comme Mary Goodwin le répétait, Maud était « une grande fille maintenant, presque une adulte », on la laissa se charger elle-même de prendre ses deux doses quotidiennes. Si le docteur Collins avait deviné la nature véritable de sa « maladie », comme elle le pensait quelquefois alors qu'à d'autres moments elle était convaincue du contraire, il ne lui aurait rien administré qui soit susceptible de causer du mal à son bébé. Il l'avait sûrement évité, ou alors il aurait ajouté un commentaire. En s'adressant à sa mère, à défaut de s'adresser à elle. Il arrivait à Maud une chose étrange. Autant elle redoutait que l'on décèle son état, et l'idée de mettre au monde un enfant illégitime l'horrifiait, autant elle ne souhaitait rien prendre qui risque de causer du mal au bébé. Elle eut beau penser à une femme dont quelqu'un à l'école lui avait raconté qu'elle avait avalé du Jeyes Fluid, un vieux désinfectant, et envisager parfois d'en faire autant elle-même, cela mettrait un terme à leur existence à tous les deux, et pas seulement à la sienne ou à celle du bébé. Quant au médicament, elle apercevait certains jours un homme dans la rue qui était bossu et une femme dont le visage était à moitié envahi par une tache de naissance, et, alors que cette idée ne lui avait encore jamais traversé l'esprit, elle se demandait à présent si ces défigurations n'avaient pas été provoquées par un médicament qu'auraient pris leurs mères et qui aurait empoisonné les bébés avant la naissance.

On était maintenant en juillet, cela faisait quatre mois que c'était arrivé, là-bas, au milieu des champs, et elle remarqua que son tour de

taille avait commencé à s'effacer. Sa jupe refusait de se boutonner. Sa mère confectionnait déjà la robe de mariée d'Ethel, et ce seraient Sybil et elle qui se chargeraient des robes des demoiselles d'honneur. Maud en était moite de frayeur. Si c'était sa mère qui prenait les mesures de sa robe, ce qu'elle découvrirait en la voyant en sous-vêtement ne ferait qu'ajouter aux vagues soupçons qu'elle nourrissait déjà. Elle avait demandé à sa fille pourquoi les serviettes dont elle se servait au moment de ses règles n'avaient pas été mises à tremper dans le seau d'eau froide muni d'un couvercle posé dans le placard sous l'évier de l'arrière-cuisine. Mme Goodwin savait au jour près quand ses filles avaient leurs menstrues et s'attendait à voir des carrés de serviette ensanglantés flotter dans l'eau rougie.

– J'ai lavé la mienne, lui avait répliqué Maud.

– Ce n'était pas la peine que tu t'en occupes. La bonne les met toujours à bouillir, pour être sûre qu'elles soient vraiment propres.

– Je les ai suffisamment nettoyées.

– Eh bien, j'aime autant que tu ne le refasses plus.

Depuis cette seconde fois, elle n'avait plus jamais revu Ronnie. Elle voyait sa sœur, Rosemary, presque tous les jours, et cette dernière lui avait expliqué qu'il travaillait pour réussir son entrée à l'université. L'idée de l'annoncer à Ronnie était horrible, mais peut-être que viendrait le moment où elle le devrait. Ou alors quelqu'un de sa famille devrait le lui dire, et la seule personne possible, c'était John. Elle brûlait d'impatience qu'il revienne à la maison, à la fin du mois. Elle se confierait, elle le consulterait. Il savait ce qu'il fallait faire, pour tant de choses.

Avec le mariage si proche, la maisonnée des Goodwin était en proie à une fiévreuse activité. Maud soutint à sa mère qu'elle n'avait aucun besoin de faire prendre ses mesures car elle avait la même taille que pour la dernière robe que Mary Goodwin lui avait confectionnée : elle conservait un tour de poitrine de 91 cm, un tour de taille de 61 et un tour de hanche de 96. C'était ce qu'elle lui soutint, mais ce n'était pas vrai. Son buste – personne, au sein de la famille, et d'ailleurs aucune femme de sa connaissance ne parlait jamais de « seins » – avait forci de cinq centimètres et son tour de taille de sept. Elle avait eu le ventre plat, mais maintenant il avait grossi au point de former un petit dôme. Une semaine avant la date prévue pour le retour de John, Maud annonça à Ethel qu'elle ne pouvait être sa demoiselle d'honneur.

– Qu'est-ce que tu veux dire ? Et pourquoi ?

– Ne me le demande pas. Je ne peux pas, c’est tout.

Elle ne voyait pas quel prétexte invoquer. Qu’est-ce qui l’en empêcherait ? Il était impossible de mentionner la vraie raison.

– Tu auras Sybil et tu as Wendy. (Wendy était une cousine, la fille de la sœur de leur père.) Je ne vois pas pourquoi tu en veux trois. Tout le monde n’en a que deux.

– Que va dire maman ?

– Je ne vois pas ce que ça peut faire, ce qu’elle va dire. C’est ton mariage.

Ethel en fit part à sa mère, évidemment.

– Je ne te comprends pas, fit Mary Goodwin à Maud. Je ne sais pas ce qui te prend. Ton père trouve que c’est d’une incroyable méchanceté envers la pauvre Ethel. Il est très déçu par toi.

Comment réagirait-il alors, quand il saurait qu’elle attendait un enfant illégitime ?

Elle allait toujours à l’école à pied, et maintenant, quand elle était dehors dans la rue, elle avait l’impression de voir des femmes enceintes partout. Certes, elles se débrouillaient de leur mieux pour le dissimuler, en enfilant d’amples blouses par-dessus leur robe, des jupes flottantes et des vestes croisées bien trop grandes pour elles. Mais Maud voyait bien. Son état l’avait rendue ultrasensible. On était en plein été et personne ne mettait donc de gants. Elle observait aussi la main gauche de ces femmes. Elles portaient toutes une alliance. Allait-elle devoir en porter une, un anneau de rideau, pourquoi pas ?

À la maison, elle était un peu en disgrâce. Son père ne lui avait pas demandé pourquoi elle refusait d’être demoiselle d’honneur, il l’avait priée d’oublier « toutes ces sottises » et de bien vouloir admettre que c’était son devoir de rendre à sa sœur ce service qui faisait tant plaisir à la plupart des jeunes filles. Mary Goodwin régla sa conduite sur celle de son époux et Sybil joignit leur voix aux leurs. Qu’est-ce qui lui prenait ? Elle n’avait jamais été si têtue. Pourquoi adoptait-elle cette attitude ridicule ? Rosemary fit observer à Maud qu’elle était grosse – enfin, pas exactement grosse, mais nettement plus enrobée qu’avant. « Ronde », tel fut le mot qu’elle employa, en l’examinant d’un œil critique mais trop innocent pour en arriver à la juste conclusion.

Maud avait décidé de tout raconter à John. Elle apprenait à marcher légèrement penchée en avant, en rentrant le ventre autant que possible, un ventre de plus en plus important. À la veille du mariage d’Ethel, elle raconta à sa mère qu’elle ne se sentait pas bien, qu’elle croyait couvrir quelque chose. Ce n’était pas tout à fait un mensonge.

Les nausées des dernières semaines étaient finies depuis longtemps, mais sa nervosité et sa peur lui pesaient sur le ventre, de sorte qu'elle souffrait continuellement de crampes douloureuses et de diarrhée. L'une de ses cousines – une femme mariée, naturellement – avait fait une fausse couche à trois mois. Maud ignorait quels en avaient été les symptômes, personne ne le lui expliquerait, ce ne serait pas convenable, mais elle devinait qu'il y aurait des douleurs et peut-être des saignements. Pour son malheur, elle ne saignait jamais, mais les douleurs pouvaient signifier qu'elle perdait le bébé.

Sa mère en rose coiffée d'un chapeau cloche et Sybil et sa cousine Wendy dans leurs robes bleues à fanfreluches de demoiselles d'honneur partirent à l'église à bord d'une voiture de location, son père et Ethel dans une autre, Ethel en dentelle crème à mi-cheville avec un voile noué autour du front juste au-dessus des sourcils, et un ruban blanc cousu de roses. Refusant tout moyen de transport, John se rendit à l'église à pied. Ce n'était pas loin. À la maison, Maud, se moquant du déshonneur, oublieuse de tout sauf de son sort imminent, s'assit sur la lunette des toilettes, pétrifiée de douleur, espérant et priant pour qu'enfin le sang vienne. Il ne vint jamais et, au retour des autres, moins Ethel, elle dut descendre au rez-de-chaussée. Une bonne chose, une lueur minuscule dans toute cette tristesse, c'était qu'elle aurait maintenant sa chambre pour elle seule.

Elle avait eu l'intention de le dire à John, mais elle s'en abstint. Supposons que cela l'amène à la mépriser comme une femme légère ? Le lendemain, il repartit, et elle ne lui avait guère adressé la parole. Se demandant ce qui n'allait pas, il retourna à Londres pour boucler ses affaires et déménager.

CHAPITRE 5

Pour John, quitter son école, cette espèce de grande caserne située en retrait de Marylebone Road, n'avait rien d'une épreuve. Ses élèves n'étaient pas les misérables petites créatures à moitié mortes de faim de l'East End londonien, mais ils étaient bel et bien défavorisés et il tombait rarement sur un gamin qui s'intéressait à ce qu'il essayait de leur enseigner. Le personnel était surtout féminin, rien que des femmes célibataires, sauf deux, et celles qui n'étaient pas mariées mouraient d'envie de l'être. Pendant la quasi-totalité de ses quatre années là-bas, elles avaient l'une après l'autre multiplié les avances en flirtant avec maladresse, notamment l'une d'elles qui partait en même temps que lui ou s'attardait au milieu de la cour pour lui demander si elle pouvait marcher un peu en sa compagnie. N'étant jamais grossier, il ne pouvait se résoudre à répondre non. Ensuite, elle lui suggérait une tasse de thé dans le café le plus proche. Ça, en revanche, il pouvait refuser, au motif qu'il devait être rentré chez lui dans les cinq minutes. Seule l'une d'elles avait osé le contact. Ce n'était qu'une tentative de lui prendre le bras, rien de plus, mais sa réaction, si instinctive soit-elle, ce réflexe de l'homosexuel, l'affligea tellement qu'elle s'enfuit en lâchant un gémissement.

Et maintenant, il était parti pour de bon. Il avait déjà payé son dernier loyer à Mme Petworth, ses deux valises étaient bouclées, remplies de tout ce qu'il possédait en ce monde, hormis les livres qu'il avait laissés à Bristol. Débarrassant sa vie pour en entamer une nouvelle, dans cette pièce nue, excepté ses draps et une tasse de thé vide, il s'assit pour écrire à Maud. Cela le déconcertait qu'elle n'ait répondu qu'à une seule de ses lettres. Il essaya de réfléchir – « de se

creuser la cervelle », comme l'avait dit un jour Bertie – à ce qui pouvait bien lui arriver et ne put aboutir qu'à l'idée qu'il avait déjà eue auparavant : un garçon l'avait rendue malheureuse. Il lui écrivit qu'il attendait impatiemment d'être de nouveau à la maison d'ici quelques jours, pour les revoir tous, mais tout spécialement elle. Il la *verrait*, et il saurait, écrivit-il, mais il l'écrivit avec gentillesse, il saurait ce qui n'allait pas chez elle. Cela le contrariait énormément qu'elle lui ait à peine adressé la parole, lors de sa dernière journée en famille. Il fut interrompu dans sa lettre par un discret tapotement à la porte. Ce ne pouvait être que Mme Petworth. C'était Bertie.

Il était si atterré de le voir, et si transporté de joie, qu'il en tomba presque à la renverse. Il recula d'un pas, en chancelant.

Bertie entra, tourna la clef dans la serrure et le serra dans ses bras.

– Je ne pouvais pas rester dans mon coin, pas en sachant que tu t'en allais après-demain.

– Tu n'aurais pas dû venir. Tu sais ce que je t'ai dit, que je ne ferais plus rien.

– Et moi je ne t'ai pas cru une seconde.

John le regarda avec désespoir.

– Je t'aime. Je ne sais pas quoi faire.

– Moi, si.

Bertie resta pour la nuit, la dernière de John chez Mme Petworth. Si elle avait su, elle s'y serait opposée, mais pour une seule et unique raison : s'il voulait recevoir un ami jusqu'au lendemain, il aurait dû lui verser un supplément de loyer. Deux jeunes hommes allongés l'un à côté de l'autre dans un lit d'une personne ne lui inspiraient guère de scrupules d'ordre moral. John dormit un moment, puis il resta allongé, tout éveillé, en se reprochant sa faiblesse de caractère, la promptitude avec laquelle il avait cédé aux instances de Bertie. Il avait décidé que pécher avec un homme appartenait à son passé et qu'il devait expier, au nom de sa future existence. Cette vie-là devait être chaste et son amitié avec Bertie, si elle devait perdurer malgré tant de kilomètres entre eux, devait le rester aussi. Bertie se retourna dans le lit étroit et rabattit son bras en travers de la taille de John. Avec un soupir, presque un geignement, ce dernier se leva et passa le reste de cette nuit chaude et étouffante dans le fauteuil.

Quoi qu'il lui arrive dans toute son existence, songea Maud, elle se souviendrait toujours de cette journée, de la *date* de cette journée, le

16 août 1929, trois jours après l'arrivée de John. Elle avait quinze ans, elle en aurait seize le 30 décembre. Le vendredi 16 août, à huit heures et demie du matin, sa mère entra dans la chambre qui était désormais celle de Maud seule, et elle la vit debout devant la psyché, en simple jupon.

– Oh, Maud, s'exclama-t-elle. Oh, Maud, oh, Maud, oh, Dieu du ciel.

La jeune fille ne dit rien.

– Maud, tu sais que tu attends un enfant ?

– Bien sûr que je le sais, je ne suis pas idiote.

Elle enfila une jupe qu'elle ne pouvait plus fermer à la taille et passa un ample chemisier que Mary Goodwin n'avait encore jamais vu. Elle tourna vers sa mère un visage profondément affligé, totalement tragique.

– Tu n'es pas désolée pour moi, maman ? Tu n'as pas pitié de moi ?

– Pitié de toi ? Je n'en sais rien. Je suis absolument en état de choc. Je dois y réfléchir. Que va dire ton père ?

Maud ouvrit la bouche pour crier, mais il n'en sortit que des éclats de rire, des hoquets de rire. Sa mère la gifla, pas fort, une gifle pour la forme, parce que c'était ce qui se pratiquait quand une fille piquait une crise. Cela fit pleurer Maud. Elle s'effondra sur le lit, en sanglots, s'essuya le visage avec un coin de drap. Mary Goodwin resta plantée là, en secouant la tête, tel un automate.

– Tu ne te soucies pas du tout de moi ? De ce que je vais devenir ? Cela ne te préoccupe pas ?

– Tu me causes un choc à peine croyable, Maud. Me soucier de toi ? Tu as réduit à néant toute envie de se soucier de toi. Tu as commis un acte maléfique.

Mary Goodwin se mit à arpenter la pièce, s'arrêta pour regarder par la fenêtre, l'œil vide, se retourna, repartit dans l'autre sens, se retourna de nouveau.

– Tu ferais mieux de rester dans cette chambre. Je t'apporterai quelque chose à manger plus tard. Je remercie Dieu qu'Ethel soit loin d'ici, Dieu merci, elle est mariée. Quant à la pauvre Sybil... il vaut mieux qu'elle ne te voie pas, que tu gardes tes distances. (Mary marqua un temps de silence, saisie par une pensée soudaine, une éventualité.) Dis-moi la vérité, il t'a forcée.

Si sa mère ignorait le mot, Maud, elle, le connaissait.

– Tu veux dire, est-ce qu'il m'a violée ?

Mary Goodwin blêmit.

– Non, il ne m’a pas violée. C’est tout autant venu de moi.

Face à cela, sa mère aurait pu manifester une certaine satisfaction, une sorte de soulagement, mais elle ne ressentait peut-être ni satisfaction ni soulagement. Un viol eût peut-être été préférable.

– C’est pour quand ?

– Je n’en sais rien. Décembre, je crois.

– Je vais parler immédiatement avec ton père, avant qu’il ne parte au bureau. Enfin, maintenant, je pense qu’il n’ira pas. Il voudra te parler, sans aucun doute, et te faire part de ce que nous aurons décidé.

Maud se redressa.

– Que veux-tu dire, de ce que *vous* aurez décidé ?

Elle hurla ces mots-là. Jamais elle ne s’était montrée grossière avec sa mère auparavant.

– Que veux-tu dire ?

– Tu le sauras quand j’aurai parlé à ton père. (Elle se dirigea vers la porte.) Tu ne peux plus rester ici, c’est certain. Il s’accordera avec moi là-dessus. Il va te dire que nous ne pouvons te garder ici.

Les paroles de sa mère la paralysèrent, elle était pétrifiée par un mélange de panique, d’ignorance et de peur. La porte close la prit au piège comme un animal sauvage enfermé dans une cage. Elle n’avait encore jamais connu personne qui soit dans cette situation, jamais lu de livre, d’histoire où une jeune fille sans mari se retrouvait enceinte, jamais on n’avait évoqué à titre d’avertissement le sort d’une fille qui soit dans ce cas, mais elle se souvenait maintenant de Sybil lui pointant du doigt une pauvre femme mal attifée, dans la rue. Elle l’avait montrée en lui glissant que cette femme logeait chez elle un petit garçon qu’elle présentait comme son frère, le plus jeune enfant de sa mère, mais en réalité pas du tout, c’était le sien, « né en dehors des liens du mariage ». Qu’avait voulu dire sa mère par ces mots-là, « tu ne peux pas rester ici » ? Où pourrait-elle aller ? Pour la première fois de son existence, elle se sentait entièrement seule. Allaient-ils la mettre à la rue et lui fermer à jamais toutes les portes ? Cette pensée la poussa à se ressaisir, à se dire qu’il ne fallait pas être aussi stupide. Ils ne pourraient pas faire ça, ils ne voudraient pas. C’étaient ses *parents*.

Ensuite elle pensa à John. Il était à la maison, dans sa chambre, peut-être encore au lit. L’empêcheraient-ils de le voir ? La forceraient-ils à déguerpir, pour qu’il ne puisse la voir ? Pourquoi ne lui avait-elle

pas déjà annoncé ? Avait-elle trop peur ? Elle se sentait de nouveau au bord de la crise de nerfs, elle cria, sanglota, tapa des poings contre le mur. La porte s'ouvrit d'un coup et son père entra. C'était la première fois qu'il pénétrait dans sa chambre sans frapper et, sans savoir comment elle le savait, elle comprit qu'elle avait perdu tout son respect. Elle s'affala sur le lit, en pleurs.

– Assieds-toi, lui dit-il, et tais-toi. Créer du tapage ne servira à rien. (Elle leva la tête, le visage écarlate et mouillé de larmes, les traits déformés.) Quel beau spectacle tu offres là. Je n'ai pas l'intention de te demander comment tu t'y es prise pour te mettre dans cet état. Ce gaillard ne peut t'épouser, tu es trop jeune pour te marier, et lorsque tu auras l'âge, il sera trop tard pour une légitimation.

La possibilité du mariage ne lui avait pas effleuré l'esprit. Seule une chose dans ce que venait de dire son père la saisit, c'était son refus de mentionner l'enfant qu'elle portait. Il s'en abstenait à dessein, comme si cet enfant était une espèce de maladie honteuse, et, cette attitude lui fit en quelque sorte du bien. Il l'avait mise en colère.

– Tu ne peux pas rester ici. Il ne serait pas juste pour ta sœur qu'elle risque d'être contaminée par toi. Il existe un foyer que je connais où l'on peut envoyer vivre et travailler les femmes dans ton genre. En fait, c'est une œuvre caritative dont je m'occupe. J'apporte ma contribution à ses frais de fonctionnement, ainsi que plusieurs autres fidèles de la chapelle. En ce qui me concerne, d'avoir à y envoyer l'une de mes filles va à l'encontre de mes conceptions, c'est là une décision affligeante, mais nous n'avons guère le choix.

Maud hurla.

– Je pourrais rester ici. C'est chez moi, ici. Pourquoi ne dois-je pas rester ?

– Dans ma maison, où vit ta sœur innocente ? Rester ici, où tous les gens que nous connaissons constateront ton état déshonorant ? Je ne pense pas, non. Tu vas devoir t'en aller vivre à Wesley House, et estime-toi très heureuse qu'on ne te jette pas à la rue.

Mue par l'instinct ou l'anticipation, effectuant un bond de plusieurs années dans le futur, elle savait que, quel que soit le désir de son père ou le souhait de sa mère, c'était la dernière fois qu'elle lui adressait la parole. Si on devait l'envoyer dans ce foyer, tant pis, mais à cet instant, elle lui parlait pour la dernière fois. Une décharge d'adrénaline se déversa dans ses veines.

– Que veux-tu dire par « trop tard pour une légitimation » ?

Il la regarda comme si elle avait fait quelque chose de sale, comme

si elle s'était souillée ou avait arraché ses vêtements.

– Grâce à cette nouvelle loi qui a été votée en avril, l'âge légal du mariage a été ramené à seize ans. Tu n'auras pas seize ans avant le 30 décembre. Ta mère me dit que tu prévois d'accoucher en décembre. Dès lors, toute légitimation est impossible.

– Je vais le dire à grand-mère. Grand-mère m'aidera.

– Tu ne le diras pas à ta grand-mère. De toute manière, elle est en vacances en Suisse.

– John m'aidera.

– John ne sera pas autorisé à te voir. De toute façon, il est sorti. Il avait des courses à faire en ville et il sera dehors toute la journée. Le temps qu'il revienne, nous t'aurons installée à Wesley House, et pour la suite, nous prendrons des dispositions en vue de l'adoption.

La dernière fois qu'elle parlait à son père, la toute dernière... Alors finissons-en pour de bon, songea-t-elle, apprenant à braver l'autorité, apprenant à être forte.

– Ce bébé sera le mien, il restera le mien, et il vivra avec moi. Il ne te verra jamais, il ne te parlera jamais, pas tant que je vivrai. Quand tu seras sur ton lit de mort, lui hurla-t-elle, je ne viendrai pas te voir. Je n'irai pas à ton enterrement. Je ne te reparlerai plus jamais. Je te déteste.

Et elle éclata en sanglots, à bout de nerfs.

CHAPITRE 6

Il avait des affaires à acheter. Dans sa nouvelle école, il enseignerait les maths en plus des sciences naturelles, il se procura donc un ouvrage qui l'aiderait à se remettre à jour en trigonométrie et un autre qui rafraîchirait ses connaissances en chimie et incluait une classification périodique des éléments. Pour le costume dont il aurait besoin, il avait eu l'intention de se rendre chez un tailleur à Londres, mais les prix étant au-dessus de ses moyens, il opta donc pour le tailleur auquel son père avait toujours eu recours. Là, il fit prendre ses mesures pour un complet dans leur tissu le moins cher, un drap fin gris foncé. Tout cela prit moins de temps qu'il ne s'y était attendu, et le bus qui repartait du centre-ville le ramena à la maison avant le déjeuner.

Ses parents et ses sœurs ne l'attendaient pas aussi tôt, et il pensa que cela déplairait peut-être à sa mère qu'il utilise sa clef, abusant ainsi de son statut d'adulte et de fils de la maison. Il sonna. Et là, l'incroyable ou presque se produisit. Ce fut son père qui lui ouvrit. Au lieu d'être à la « tâche », comme sa mère appelait toujours le bureau, John Goodwin était à la maison.

– Papa, est-ce que tout va bien ? Il est arrivé quelque chose à maman ?

– Non, enfin, pas la peine de t'ennuyer avec ça dans l'immédiat. Ta mère va tout à fait bien. Entre. Nous ne t'avions pas donné de clef ?

La maison était plus silencieuse que d'habitude. Au salon, la plus vaste et la plus agréable des pièces, Mary Goodwin et Sybil étaient assises chacune dans un fauteuil, l'une en face de l'autre, de part et

d'autre de la cheminée. Le temps s'était refroidi pour un mois d'août, mais naturellement il n'y avait pas de feu et le pare-feu, une broderie aux motifs invraisemblables d'oiseaux tropicaux multicolores montée sur son cadre, masquait le foyer. Aucune des deux femmes ne se leva, mais alors que Sybil ne cessait de contempler ses mains croisées sur ses genoux, sa mère tourna vers lui un visage triste.

Quelqu'un avait dû mourir. Il s'approcha de sa mère, lui posa la main sur l'épaule.

– Où est Maud ? Qu'est-il arrivé à Maud ?

– Tu ne vas pas me donner de baiser, John ?

Dévoué, il se baissa.

– Ton père va te raconter, fit-elle et, avec des mimiques grotesques en direction de Sybil, elle lui signifia qu'il ne fallait pas davantage mentionner Maud en la présence de Sybil.

Il essaya de lancer un joyeux « Hello, Sybil », sans y réussir. Les mots franchirent ses lèvres comme prononcés dans une langue étrangère, une langue imparfaitement apprise. Il se retourna et fit face à son père, qui se tenait là, derrière lui, désarmé. Pour la première fois de sa vie, John se sentait plus fort que ses parents, plus capable qu'eux de prendre une situation en main, sans avoir pour l'instant la moindre idée de ce dont il s'agissait.

Les deux hommes passèrent dans la salle à manger, où la table était mise pour le repas de midi qui normalement, à cette heure-ci, aurait dû être servi. Ni l'un ni l'autre n'esquissèrent un geste pour s'y asseoir.

– Père, je t'en prie, dis-moi ce qui est arrivé à Maud.

– Elle est dans sa chambre. (John Goodwin laissa échapper un profond soupir.) Nous avons jugé qu'il valait mieux qu'elle reste là-haut.

– Très bien. Elle est malade, c'est cela ? Qu'est-ce qu'elle a ?

John s'était exprimé avec une brusquerie et une sécheresse qui, en des circonstances normales, lui auraient valu une sévère réprimande.

– S'il te plaît, dis-moi ce qui ne va pas.

Comme son père détourna le visage avant de lui répondre, il ne réussit pas à entendre ce qu'il disait, ou plutôt le terme qu'il employa était tellement suranné que John crut avoir mal entendu.

– Elle va quoi ?

– Ta sœur va enfanter, c'est ce que je viens de dire. Ne me force pas

à répéter.

John écarta une chaise de la table et s'assit.

– Tu veux dire qu'elle va avoir un bébé ?

– Je t'en prie.

– J'aurais cru qu'elle était elle-même encore une enfant, mais peut-être que je ne connais pas grand-chose à ce sujet. Je dois monter la voir. Pauvre Maud.

– Tu devrais plutôt dire « mes pauvres parents, ses pauvres parents ». Je ne souhaite pas que tu ailles la voir, John. Pas pour l'instant, et peut-être même jamais.

Assis là, fixant la nappe blanche du regard, cette nappe brodée par sa mère d'un motif de jonquilles jaunes et de feuilles vertes, John réfléchit à sa propre situation. Si c'était leur réaction lorsqu'une de leurs filles tombait enceinte sans s'être mariée, comment prendraient-ils la conduite atterrante, outrageante, presque inconcevable de leur fils, un pervers coupable du crime que les gens – s'ils osaient même en parler – appelaient l'homosexualisme ?

Prenant son silence pour une manière de consentement face à l'interdiction de voir sa sœur, son père commença par lui exposer les dispositions envisagées afin qu'elle soit accueillie à l'Institution Wesley pour mères célibataires. Trois semaines supplémentaires devaient s'écouler avant qu'elle ne puisse occuper l'un des dortoirs, tous partagés par six jeunes femmes. L'enfant lui serait retiré aussitôt après sa naissance pour être proposé à l'adoption. Si dans l'intervalle Maud restait ici, dans cette maison et dans sa chambre, et si elle partait ensuite pour ce foyer soit avec lui, soit avec sa mère et en voiture...

Là, John l'interrompt.

– Connais-tu quelqu'un qui a une voiture ?

– Bien sûr. Grand-maman en a une, mais je ne souhaite pas qu'elle soit tenue au courant. Le choc la tuerait. Je vais m'organiser pour en louer une.

– Est-ce que Sybil est au courant de quoi que ce soit ?

– Ta mère a prévenu Ethel, qui est une femme mariée, et l'a priée de le dire à Sybil. Ce qui a été fait, et maintenant elle est de nouveau à la maison avec nous.

John se leva.

– Je monte voir Maud tout de suite, père.

– Non, John, non. Je te l'interdis.

– Je vais la voir tout de suite.

De prime abord, il songea simplement à l'emmener avec lui loin d'ici, à la soustraire à ses parents et à louer une chambre avec elle dans une pension, jusqu'à ce qu'avec un peu de chance il ait trouvé un lieu où habiter à proximité de l'école d'Ashburton. En moins de vingt-quatre heures, il comprit que ses parents étaient désespérés. Ils n'avaient aucune idée de la manière de gérer cette situation. Son père avait certes pu prendre des dispositions avec l'Institution Wesley, ils avaient pu enfermer Maud, s'en remettre à « la bonne » pour lui monter sa nourriture, mais ils étaient manifestement terrorisés par le déshonneur qu'ils encourraient si l'état de leur fille venait à être connu. Ils se reposaient tous les deux sur John, bien plus qu'à leur habitude. C'était comme s'ils avaient perdu une fille et gagné un fils, et lorsqu'il leur annonça que le poste d'Ashburton lui revenait et qu'il commencerait à la rentrée, cela lui valut des félicitations outrancières. Il se rendit compte qu'il aurait toute latitude d'exercer son pouvoir, s'il le voulait. Sa volonté déclarée de monter tout droit voir Maud après que son père lui avait ordonné de s'abstenir, l'escalier qu'il avait aussitôt emprunté, avaient montré à son père mieux que toute argumentation que leur fils de vingt-cinq ans s'était imposé en maître.

Ce soir-là, toute la solennité de son père avait disparu, comme les tentatives de dérobade de sa mère devant les faits. Sybil sortie (elle avait été autorisée à se rendre chez une amie de la rue voisine, seulement après avoir plusieurs fois promis « de ne pas mentionner le nom de Maud »), ce fut alors, et alors seulement, qu'ils firent tomber les barrières et se confièrent, dans toute la mesure du possible. Mary Goodwin commença par faire allusion à ce qu'elle avait exigé de Sybil. John ne devait parler de Maud à personne. Si quelqu'un le questionnait à son sujet, il fallait répondre qu'étant tombée malade elle devait se rendre chez un cousin à Hereford. Il n'avait jamais compris pourquoi Hereford, pourquoi le nom de cette bourgade était entré dans la tête de sa mère. Ils n'avaient pas de parents là-bas. Son père lui parla du grand choc qu'ils subissaient, et ils avaient peine à croire à une chose pareille, venant d'un de leurs enfants. John s'aperçut que ce qu'ils éprouvaient tous les deux, en réalité, c'était du désespoir face à la perte éventuelle de leur respectabilité.

Il revint en pensée à son entrevue avec Maud, dans sa chambre. Elle était allongée sur le lit, s'était relevée et jetée dans ses bras. Les enfants Goodwin n'avaient jamais été encouragés à s'embrasser ou même à avoir le moindre contact physique, et il n'avait pas souvenir

qu'ils se soient jamais étreints aussi fort, tous les deux.

– Tu ne penses pas que j'ai commis un crime, n'est-ce pas, John ? Tu ne penses pas que je suis ignoble, sale et que je me suis couverte de honte, n'est-ce pas ?

– C'est ce qu'ils t'ont dit ?

Elle hocha la tête et des larmes se mirent à dégouliner sur son visage.

– Il ne faut pas pleurer, lui glissa-t-il, parce que si tu pleures, je vais pleurer moi aussi et les hommes ne pleurent pas, hein ?

Et il avait éclaté de rire en lui disant cela. Il lui arrivait de pleurer et il avait appris à ne pas en avoir honte.

Toujours en sanglots, elle lui expliqua.

– Qu'est-ce que *mon père* voulait dire, il a parlé d'une nouvelle loi ? Il a dit qu'il y avait une nouvelle loi destinée à empêcher les femmes de se marier avant seize ans. Qu'est-ce que ça signifie ?

Il réfléchit, puis il lui répondit.

– Oh, oui, je vois. Jusqu'à cette année, tu ne vas peut-être pas y croire, l'âge auquel les femmes pouvaient se marier, si tant est qu'on puisse les appeler des femmes, c'était douze ans, et quatorze pour les hommes. Cette nouvelle loi l'a fixé à seize ans pour les deux.

Elle n'avait pas réagi, elle avait simplement laissé échapper un petit sanglot.

– Écoute-moi, Maud. Je vais veiller sur toi. Je ne les laisserai pas te maltraiter. Je ne te laisserai pas livrée à toi-même non plus. Je vais être là, avec toi, autant qu'il me sera possible.

Il réfléchissait à toute vitesse, il pensait à des choses qu'il n'avait même jamais eu l'occasion d'imaginer auparavant.

– Maud, avait-il repris en choisissant ses mots avec le plus grand soin, Maud, ton amoureux, celui qui est le père de ton bébé, il est au courant ? J'espère que cela ne t'ennuie pas que je te pose la question.

– Non, cela ne m'ennuie pas. Pas quand c'est toi. C'est le frère de mon amie Rosemary. Il s'appelle Ronnie Clifford. (Elle avait envie d'ajouter que Ronnie n'était plus son amoureux, si tant est qu'il l'ait jamais été, mais cela ne ferait que susciter de trop nombreuses questions délicates.) Père m'a dit que je ne pouvais l'épouser même s'il le voulait parce que je ne suis pas assez âgée. Et le bébé sera né avant que j'aie l'âge.

– Je vais lui parler quand même, non ? Il doit savoir. Maud, souviens-toi, je veillerai sur toi.

Et là, en s'adressant à ses parents, il sentit monter subitement en lui cette force qu'il ne se connaissait pas lorsqu'il s'en était presque vanté devant Maud. Comment allait-il veiller sur elle, il ne le savait pas encore, mais il vit bien à l'expression de leurs visages et au ton de leurs voix qu'ils lui reconnaissaient eux aussi cette force. Ils la reconnaissaient et ils en étaient tous heureux. S'ils pouvaient se délester de la responsabilité de leur fille, se défaire de ce fardeau pour en charger les épaules de John, ils pourraient renouer avec le morne contentement qui était le leur précédemment, ce qu'ils appelaient le bonheur.

– Il n'est pas nécessaire, commença-t-il, que Maud aille dans ce foyer que vous avez prévu pour elle. Ce n'est pas comme si elle n'avait aucune famille. Il faut annuler ça. Je peux m'en occuper.

Son père était écarlate. Il s'humecta les lèvres, et puis il prit la parole :

– En réalité je n'ai encore rien organisé, concernant l'Institution Wesley. Je lui ai dit que je le ferais et c'était bien là mon intention.

Tu as menti pour la tourmenter. John s'abstint de le lui dire à voix haute, mais son expression en disait peut-être assez long.

– Elle m'a dit qu'elle préférerait rester dans sa chambre. Elle n'a pas envie de descendre ici. Sybil peut aller la voir là-haut.

– Ce n'est pas convenable que Sybil la voie, décréta sa mère. Sybil est une jeune fille, elle n'est pas mariée.

– Et Maud non plus, lâcha John.

Ce ne fut que le lendemain soir qu'il arrêta enfin sa décision. Il y avait réfléchi toute la nuit et toute la journée, tournant et retournant sans relâche jusqu'au petit matin le plan qu'il avait en tête. Au début, cela l'avait effrayé, c'était tellement *énorme*. C'était si audacieux. Il doutait de pouvoir endosser cela. Ensuite il se représenta la chose comme le seul choix possible, le seul qui puisse être acceptable pour Maud et satisfaire ses parents, dans la mesure où ils en seraient informés. S'il fallait sacrifier quelqu'un, c'était lui, et il se sacrifierait. Si cela fonctionnait, et il fallait que ça fonctionne, il vivrait une vie de tromperie, pendant des années, et ce serait une vie de célibat et de chasteté, quelles que soient les apparences aux yeux du monde extérieur. Maud pourrait difficilement s'y opposer, car cela sauverait sa réputation et lui rendrait sa dignité. À cela près qu'il se serait sacrifié, mais il se convainquit que de respecter le vœu qu'il avait

formulé en présence de Bertie l'engagerait en tout cas dans une vie solitaire et sans sexe. Cela l'aiderait. Une autre manière de voir la chose consistait à se persuader que ce serait dans leur intérêt à tous les deux.

Ce plan qu'il était en train d'élaborer le protégerait, il devait essayer de le considérer ainsi. Car aucune femme ne le poursuivrait de ses assiduités ou n'essaierait de gagner ses bonnes grâces, aucun homme ne le suspecterait d'être un inverti (comme les appelaient certaines personnes). À sa nouvelle école, le directeur et ses collègues enseignants l'accueilleraient dans le clan des hommes mariés, sans piper mot.

Il ne fit part de rien de tout cela à la famille. Récupérant un peu de sa morgue tyrannique, son père lui dit :

– Puisque tu t'es mêlé de mes arrangements et puisque tu as empêché qu'elle soit – jamais il ne prononçait le prénom de Maud – traitée comme il se doit jusqu'à son accouchement...

– Il n'y avait pas d'arrangements, fit John.

Il perdait l'extrême respect qu'il avait naguère envers ses parents, et une bonne part de l'affection qui allait de pair.

– Non, enfin, puisque tu y as mis un terme, as-tu pensé à l'endroit où elle irait vivre ? Elle ne peut demeurer ici.

La porte s'ouvrit et Sybil entra.

– J'étais en haut avec Maud.

– On t'a priée de n'aller lui parler sous aucun prétexte.

– Je suis une adulte, père. Maud affirme qu'elle n'a plus envie de rester dans cette maison.

Mary Goodwin fondit en larmes. Son mari lui lança un regard de mépris.

– Ce qu'elle veut importe peu. Elle a perdu tout droit de choisir.

John l'ignora.

– Je vais nous trouver un endroit, pour elle et moi. Elle va vivre avec moi.

– Oh, John, gémit sa mère, en trahissant plus d'émotion que jamais dans son souvenir, oh, John, ne m'oblige pas à te perdre toi aussi.

Ronnie Clifford ne répondit pas à la lettre que lui envoya John, lui

annonçant que Maud attendait un enfant de lui et lui demandant s'ils pouvaient se rencontrer. C'était une lettre aimable, polie, ne contenant naturellement aucune menace et aucune demande d'argent, mais qu'elle demeure sans réponse, cela ne fut pas pour surprendre John, et il se demandait à quoi aurait pu servir cette réponse. Il avait obtenu l'adresse par Maud, la poste était fiable et il ne doutait pas que son courrier ait atteint sa destination. Le garçon avait très certainement peur et s'imaginait que s'il laissait cette nouvelle passer inaperçue, elle finirait par s'effacer. Même si on réussissait à le contraindre d'épouser Maud, ce ne pourrait pas être avant la naissance de l'enfant, et de toute manière Maud avait dit à John qu'elle ne voulait pas épouser Ronnie.

Voudrait-elle bien l'épouser, ou faire semblant de l'épouser, lui ?

CHAPITRE 7

Dix jours s'étaient écoulés et il n'avait rien dit à Maud de son plan. Il prit le train pour Exeter St David et de là pour Newton Abbot. Un bus de la Western National le conduisit au village de Dartcombe où, ayant répondu à une annonce parue dans l'un des journaux qu'il avait achetés lors de son dernier passage à Exeter, il devait aller visiter un cottage à louer, libre d'ici quelques semaines. Le bus le conduisit par d'étroites routes de campagne enserrées de bas-côtés regorgeant de fleurs, pas de primevères et de violettes, qui n'étaient plus de saison, mais de renoncules et de pensées sauvages, de lychnis et de reines-des-prés et, au bord d'un petit ruisseau, du musc jaune en pleine floraison. Des collines verdoyantes se dressaient au-delà, avec de sombres pentes boisées pour certaines, d'autres découpées en un patchwork de petits champs où paissaient des vaches rouge brique et blanches. Avec leurs cottages de granit, leurs églises surmontées de hauts clochers et une ou deux « gentilhommières », les villages ne différaient l'un de l'autre que par l'agencement de leurs habitations, la beauté de leurs petits jardins, la prédominance des toits de chaume et la taille et l'ancienneté de leur église. De tous ces endroits, Dartcombe était l'un des plus jolis, grâce à la hauteur de ses collines boisées qui le cernaient sur trois côtés et aux vieux chênes sur la place du village.

Le cottage du n° 2, Bury Row, la « voie de l'enterrement », la rue s'appelant ainsi, supposa John, en raison de la proximité du petit cimetière jouxtant l'église de la Toussaint, n'était pas parmi les plus ravissants, car c'était le deuxième dans un alignement de maisons mitoyennes qui n'avaient pas beaucoup plus de vingt ans d'âge. Sa propriétaire habitait au n° 1 et, tout en se demandant si ce ne serait

pas un inconvénient, il frappa à la porte et fit la connaissance de Mme Tremlett, qui l'emmena visiter les quatre pièces et la cuisine du cottage qu'elle évoquait comme la « porte à côté ».

Il se sentait légèrement gêné, une sorte de culpabilité, face aux mensonges qu'il dut inventer, alors même qu'il les proférait pour la bonne cause. Il se disait depuis un bon moment déjà que la fin ne peut jamais justifier les moyens et découvrait à présent qu'adhérer à ce principe n'était pas aussi simple qu'il y paraissait. Mme Tremlett supposait que la plus grande des deux chambres serait partagée par « M. et Mme Goodwin », et il la laissa le supposer. L'autre, suggéra-t-elle, deviendrait la « chambrette » qu'occuperait l'enfant que son « épouse » attendait vers Noël, ainsi qu'il le lui avait dit. Il n'y avait pas de salle de bains, mais dans le cellier, derrière la cuisine, une étrange nouveauté qu'il fallut lui expliquer. Sous un couvercle en bois, une baignoire sabot en forme de fauteuil était alimentée par un robinet d'eau froide. On chauffait sur la cuisinière l'eau qui, ajoutée au contenu froid de la baignoire, rendait la position assise tolérable.

C'est mieux que rien, songea-t-il. La maison avait un jardin désormais plein de fleurs, des asters, des dahlias et les premières marguerites de la Saint-Michel. Il décida qu'il pourrait prendre plaisir à jardiner après son retour de l'école, lui qui ne s'y était encore jamais essayé. Des toilettes extérieures, propres et blanchies de frais au lait de chaux, jouxtaient une petite remise à outils. Il indiqua qu'il prenait le cottage et paya le premier mois de loyer, alors que Mme Tremlett ne réclamait qu'un paiement à la semaine. Verrait-elle un inconvénient à ce qu'il y reste ce soir, pour la nuit ? En ce qui la concernait, non, lui fit-elle non sans suspicion, mais où était son épouse ?

Il fut – presque – en mesure de lui dire la vérité :

– Chez ses parents, à Bristol. J'y retourne demain matin.

Il avait eu l'intention de se trouver un lit, si possible, à l'auberge, qui s'appelait le Red Cow, ou bien de reprendre un bus pour Exeter. Cette solution valait mieux. Mais pourrait-il dîner au Red Cow ?

Mme Tremlett lui assura qu'ils lui serviraient à manger. Son frère, M. Lillicrap, en était le propriétaire. En attendant, ses soupçons du moment étant levés, elle voulut bien lui préparer une tasse de thé et lui en laisser un paquet ainsi qu'un pichet de lait pour la matinée.

Les nuages de l'après-midi se dissipèrent, laissant un ciel dégagé. Il avait fait doux ; maintenant, il faisait franchement chaud. Il sortit marcher, explorer le village, remarqua une boutique et continua jusqu'à l'église. Comme dans toutes les églises de village, même par la

plus chaude journée, à l'intérieur de la nef silencieuse, il faisait frais et tout était immobile. Le long des bancs, en face de chaque place, il y avait un coussin d'agenouilloir brodé de laines de couleurs vives aux symboles de la chrétienté, un poisson blanc sur fond bleu, un agneau jaune sur du vert, et nombre de croix de toutes les couleurs. Deux grands vases de fleurs, des roses trémières et des hémérocailles, se dressaient devant l'autel. Il se demanda si Maud viendrait ici les dimanches matin ou si elle avait renoncé à toute foi, comme lui. Il se souvenait de ce qu'elle avait dit, qu'elle ne voulait plus croire en Dieu et doutait de pouvoir adhérer au méthodisme après le traitement que lui avaient réservé ses parents.

S'il avait été un personnage de roman, songea-t-il, assis ici dans une église de campagne par un après-midi d'été, le titulaire de cette paroisse serait entré, un vicaire ou un pasteur, se serait dirigé vers lui et lui aurait demandé s'il avait besoin de soutien, et peut-être se serait-il épanché auprès de cet aimable ecclésiastique. Mais il ne se trouvait pas dans une église de fiction, il était à l'église de la Toussaint à Dartcombe et, à l'avenir, s'il avait besoin de se confier ou de se confesser, il faudrait que ce soit à Maud. Il retourna au n° 2, Bury Row, observa l'aspect soigné des lieux, le mobilier assez médiocre mais bien entretenu, l'escalier recouvert, supposait-il, de ce qu'on appelait une thibaude. Il céderait à Maud la grande chambre avec le lit double et la vue sur la rue du village et cette église. La sienne serait l'autre, la petite, sur l'arrière, où il pourrait découvrir le jardin et les collines boisées, plus loin.

Sentant que ce serait une sage initiative de commander au Red Cow la boisson locale au lieu de sa bière blonde habituelle, il demanda un demi de cidre. Cela lui semblait un bon choix, et quand il se présenta, M. Lillicrap lui tendit une grande main calleuse par-dessus le comptoir. Les autres hommes posèrent les yeux sur lui avant de détourner le regard, mais un ou deux hochèrent la tête. Il se dit qu'il aurait peut-être dû s'installer à une table, en salle, plutôt qu'au bar, c'eût été plus acceptable pour ces hommes qui étaient à l'évidence des ouvriers agricoles. Aucun d'eux n'aurait douté qu'il soit un employé. Et il n'aurait pu amener Maud. Il s'imaginait bien qu'aucune femme de Dartcombe n'avait jamais mis les pieds au Red Cow ou dans aucun autre pub. Mme Lillicrap devait être la seule femme visible par ici. Une femme imposante, parlant un anglais du Devon quasi inintelligible, lui servit sa soupe suivie d'œufs au jambon, dans la petite salle où il comprit que d'ordinaire la famille prenait ses repas.

Il y avait quelque chose dans la maison de ses parents qui

l'empêchait d'y écrire à Bertie. La culpabilité et la honte n'étaient que deux émotions parmi toutes celles que lui inspirait le simple fait d'y penser. Il avait donc apporté du papier, une enveloppe et un timbre avec lui. Son stylo plume était toujours glissé dans sa poche de poitrine. Il avait écrit une fois déjà, depuis son arrivée au domicile parental, mais il l'avait fait assis sur un banc dans le parc et s'était senti ridicule, observé, la feuille posée sur un livre calé au creux des genoux. Maintenant, il était seul sans personne pour le voir et, quand il s'assit à la table de la salle à manger de Mme Tremlett, marquée d'auréoles mais bien cirée, il éprouva cette plénitude de cœur que connaissent les amoureux, le bonheur d'une respiration haletante, le corps tout entier électrisé de désir.

Cette longue lettre fut la plus passionnée qu'il ait jamais écrite. Il lui déclara combien il lui manquait, et qu'en lui affirmant qu'il pouvait renoncer à lui et ne plus jamais être avec lui, il avait écrit le pire des mensonges. Sans autant d'inhibitions qu'il en avait eu jadis, il lui écrivit à propos des choses qu'ils avaient faites ensemble, sans nul doute immorales aux yeux de la majorité des hommes, dont John considérait qu'elles étaient mal quand il en parlait à Bertie, mais qui maintenant lui apparaissaient avec clarté comme infiniment justes, puisqu'ils s'aimaient. La lettre s'étendait sur plusieurs pages et il s'attendait en la relisant à avoir honte de certains des propos qu'il venait de coucher noir sur blanc, mais il ne se sentait pas plus honteux que s'il avait lu un poème d'amour de John Donne ou une scène tirée de Shakespeare.

À l'étage, il fut surpris de constater que le lit d'une personne dans la chambre du fond n'avait ni draps ni taies d'oreiller. Il y avait certes du linge dans un placard, mais il était trop fatigué pour faire le lit et, retirant son costume et sa chemise, il se glissa sous l'édredon et sur le matelas revêtu d'une couverture, sans rien d'autre. Il n'était que huit heures. Il sombra aussitôt et dormit jusqu'à ce qu'il soit réveillé par le chœur d'oiseaux le plus tapageur et le plus mélodieux qu'il ait jamais entendu.

John avait beaucoup avancé, mais il avait encore d'autres décisions à prendre, qui se révéleraient peut-être aussi les plus épineuses. Jusqu'où devait-il se confier à Maud ? Il allait devoir dire quelque chose à ses parents et ensuite il y avait ses sœurs, mais il fallait s'attendre à l'opposition de Maud et il allait sans doute falloir la surmonter. Quand il rentra au domicile parental, il la trouva toujours dans sa chambre, mais c'était à présent une réclusion volontaire. Elle s'en était fermement tenue à sa résolution de ne plus jamais adresser

la parole à leur père, elle se montrait froide avec leur mère, bien qu'elle la vît rarement et Sybil, avant et après le travail, passait l'essentiel de son temps là-haut avec sa sœur. Ethel, la femme mariée, avait choisi de rejoindre ses parents dans une désapprobation qui confinait à l'horreur, et d'autant plus envenimée par le refus de sa jeune sœur d'admettre sa honte.

Maud buvait le thé que Clara Gadd venait de lui monter. John étudia son allure d'un œil inquisiteur et elle, se méprenant sur sa motivation, supposa qu'il remarquait que sa grossesse devenait apparente.

– Cela se voit, n'est-ce pas ? Si je sortais dehors dans la rue les gens le verraient.

– Je ne te regardais pas pour ça. J'espérais que tu puisses faire dix-huit ou dix-neuf ans. Je crois que ça réussirait à passer. Oui, on pourrait te donner dix-huit ans.

– Que veux-tu dire par me « donner dix-huit ans » ?

Il lui raconta. Il lui raconta le cottage, Mme Tremlett et le joli village, et qu'on dirait à tout le monde qu'elle était son épouse, et qu'elle attendait leur enfant.

Elle rougit intensément.

– Oh, John, je ne peux pas.

– Si, tu peux. Une fois que tu t'y seras habituée, ce sera facile.

– Ils ne s'apercevront de rien ?

– Et comment ça ? Nous serions M. et Mme Goodwin, John Goodwin et Maud Goodwin, et c'est déjà ce que nous sommes. J'irai t'acheter une alliance. J'ai déjà expliqué à la voisine que tu étais mon épouse... c'est notre propriétaire. Tu te plairas, là-bas, Maud. Les oiseaux chantent si fort le matin, tu n'en croiras pas tes oreilles. Je vais me procurer une bicyclette pour me rendre à l'école et tu achèteras nos provisions à la boutique du village. Les gens remarqueront ta silhouette, et ils ne seront ni dégoûtés ni en colère, c'est tout ce qu'ils attendent d'une jeune femme mariée. Ils te féliciteront.

Elle écouta en silence. Pour elle, c'était comme s'il lui racontait un conte de fées, cela ne pouvait être vrai, cela ne pouvait arriver.

– Ils ne nous laisseront pas. Mère et père ne nous laisseront pas faire.

– Mais si.

Il ne lui précisa pas ce qu'il avait en tête, qu'ils seraient trop contents de ne plus avoir leur fille sur les bras. En dépit des profondeurs où avaient sombré ses relations avec ses parents, si elle sentait qu'ils ne voulaient plus d'elle, elle en serait tout de même blessée.

– Ils nous laisseront faire.

Il leur avait déjà glissé une allusion, et plus qu'une allusion, à ce logement qu'il lui avait trouvé dans le Devon, où l'on veillerait sur elle, et il avait mentionné le nom de Mme Tremlett, une femme de confiance qui prendrait soin de Maud, et enfin il avait promis à cette dernière qu'ils vivraient sous le même toit, elle et lui.

– Tu ne dois t'inquiéter de rien, si ce n'est de rester en forme et en bonne santé, pour le bébé.

Elle anticipait déjà la suite.

– Et après la naissance du bébé, qu'est-ce que je vais faire ? Où irai-je ?

– Tu resteras avec moi, évidemment. Aux yeux des autres, ce sera notre enfant, nous serons sa mère et son père. Nous vivrons ensemble et tout le monde nous croira mari et femme.

– John, tu veux me laisser un moment, maintenant ? C'est beaucoup de choses à absorber d'un coup. J'aimerais être seule, juste pour réfléchir à ce que tu viens de me dire.

Le lendemain, elle aborda la question qui, il le savait, devait être posée mais qu'il redoutait.

– Il y a une enseignante à mon école qui répétait tout le temps que nous avions toute la vie devant nous. C'était à cause des femmes de plus de vingt et un ans qui ont obtenu le droit de vote, l'an dernier. Maintenant, nous disait-elle, vous pouvez réaliser de grandes choses, vous avez toute la vie devant vous. Enfin, voilà, j'ai pensé, tu as toute ta vie devant toi, John. Il se peut que la mienne soit finie, nous ne pouvons prédire ce qui va se passer à la naissance de mon bébé, mais toi, John... tu vas vouloir te marier, te marier pour de vrai, tu voudras avoir des enfants, les tiens.

– Je ne me marierai jamais.

– Mais ça, tu n'en sais rien. Tu vas rencontrer quelqu'un, tu vas tomber amoureux et tu voudras l'épouser. Pourquoi pas ? Elle ne voudra pas de moi chez elle avec mon bébé.

– Je ne me marierai jamais, lui répéta-t-il.

Il était temps maintenant de le lui annoncer. Il était assis là, en silence, réfléchissant aux mots qu'il allait employer. Quoi qu'il puisse lui dire, cela lui paraîtrait d'une affreuse vulgarité, pervers, grossier, à peine croyable. Tu sais ce qui s'est passé entre toi et Ronnie, devrait-il lui dire, eh bien, en un sens c'est un peu pareil, sauf que nous sommes tous les deux des hommes. Il lui expliquerait qu'ils s'aimaient, il essaierait de lui dire qu'un rapport sexuel entre deux hommes pouvait être beau tout comme il pouvait l'être entre un homme et une femme. Peut-être lui parlerait-il des Grecs – ces *satanés* Grecs, fulminait-il intérieurement. L'opprobre où la plupart des gens, presque tout le monde, tenaient les hommes comme lui affleura de nouveau dans sa conscience tel un monstre, un Caliban chevelu à tête de saurien, l'incarnation de tout ce qu'il y avait de mal dans l'humanité. Il se pourrait qu'influencée par ce qu'elle avait glané à l'école ou entendu Ronnie Clifford maugréer avec dédain, elle ait aussi accordé une place à ce monstre dans son esprit. Il ne pouvait le lui dire. Et il avait beau s'astreindre à se montrer fort, il puisait dans les ressources de la lâcheté. Un jour, il lui dirait, mais pas pour l'instant. Un jour, il lui dirait, et il lui confierait aussi qu'il avait renoncé à tout cela, que pour lui tout cela c'était fini.

Elle dit au revoir à sa mère et l'embrassa froidement sur la joue, mais Maud s'en tint à sa résolution de ne plus adresser la parole à son père, et elle passa devant lui sans un mot, précédant John en bas des marches. Il s'était organisé pour faire expédier ses vêtements et ses livres à l'avance, afin que Mme Tremlett les réceptionne. Quant aux vêtements de Maud, ou du moins ceux dans lesquels elle entrait encore, il les emporta dans les deux valises où il avait apporté les siens. Elle lui rappela qu'elle était bonne couturière, elle avait obtenu la première place en classe de couture à l'école, et lui déclara qu'à l'avenir elle confectionnerait tous ses habits et ceux du bébé. Alors il lui promit qu'une fois installés, il irait à Exeter lui acheter une machine à coudre.

Sybil lui demanda d'écrire et Maud le lui jura. De cette manière, toutes les nouvelles qu'elle aurait à leur donner seraient répétées à ces parents avec lesquels elle n'avait aucun désir de communiquer. John pourrait leur écrire s'il le décidait, lui dit-elle quand ils furent dans le train. Au troisième doigt de la main gauche, elle portait l'alliance qu'il lui avait achetée. Si ses parents l'avaient remarquée, ils n'avaient émis aucun commentaire, songeant probablement que dans son état, à présent visible, c'était pour elle la seule ligne de conduite à adopter.

Le train filait à toute vapeur à travers des champs tapissés de l'herbe humide et luxuriante que le bétail appréciait, jaunie çà et là par des carrés de blé mûr. Regardant par la fenêtre sans voir grand-chose, elle avait conscience d'être heureuse, pour la première fois depuis ce jour où sa mère était entrée dans sa chambre alors qu'elle était en train de s'habiller. Elle était heureuse et rêvait maintenant d'une maison, une véritable maison d'adulte, la sienne et celle de John, et où, cet hiver, son bébé naîtrait.

CHAPITRE 8

Le contexte d'opinions et de comportements dans lequel Maud avait grandi l'avait conduite à espérer que la vie qui l'attendait soit centrée autour de son dévouement d'épouse et d'un sens accompli des tâches ménagères et maternelles. Dernièrement, en raison de sa réussite scolaire, ses parents avaient évoqué la possibilité qu'elle aille à l'université, celle d'Exeter par exemple, et elle avait compris que si cela l'amenait à devenir enseignante, un tel emploi cesserait à son mariage et qu'ensuite ses devoirs de femme supplanteraient ses autres aspirations. Mais là, ils l'avaient submergée d'un coup. Pour John, elle ne serait pas une épouse, mais elle en assurerait un peu les fonctions ; le cottage exigerait d'être rangé et nettoyé, le linge lavé, et d'ici quelques mois seulement viendrait la maternité.

Elle songeait à tout cela tandis qu'ils effectuaient le trajet en bus d'Exeter à Dartcombe. La campagne autour de Bristol était assez jolie mais pas aussi luxuriante, pas aussi foisonnante et verdoyante qu'ici, où l'on finissait par se demander comment le bus réussissait à s'engouffrer par ces routes étroites aux accotements raides, où les branches des arbres se rejoignaient presque au-dessus de vos têtes. La terre était d'un rouge sombre, les champs petits et carrés, cernés de haies et alternant avec de sombres étendues boisées. Si son professeur d'anglais ne lui avait pas expliqué que si l'on pouvait comparer l'art à la nature lorsqu'on écrivait, il ne fallait jamais comparer la nature à l'art, cela lui aurait rappelé le patchwork de la courtepoinette que sa mère avait confectionnée et qui recouvrait son lit. Elle ne la reverrait jamais et cette pensée lui fit lâcher un petit gémissement presque muet. John, toutefois, l'entendit et lui prit la main.

Voyant cela et le tendre regard qu'il posa sur elle, une vieille femme assise dans un siège tout près d'eux adressa à Maud un sourire approbateur. Désormais impossible à dissimuler, sa grossesse était très apparente maintenant, comme l'était l'alliance en or au troisième doigt de sa main gauche.

– Est-ce que tu te sens bien ? lui demanda-t-il. On est assez secoués, dans ce bus.

– Je vais très bien. C'est agréable ici, c'est ravissant.

Elle voyait que cela lui faisait plaisir, et elle avait conscience de toute l'affection qu'elle éprouvait pour lui. Pourtant, elle eut un choc quand, après une courte marche de l'arrêt de bus au cottage de Bury Row, il la présenta à Mme Tremlett.

– Voici mon épouse, Maud.

Il fallait qu'il en soit ainsi, évidemment, mais n'était-ce pas mal de préférer un mensonge aussi énorme ? Il fallait qu'il soit préféré. On pouvait dire que la raison de leur venue ici, de leur vie ensemble dans cet endroit, face à cette femme au visage lugubre mais bon, reposait sur ce mensonge. L'autre solution, ce serait l'affreuse vérité, car c'était ainsi que Maud la percevait désormais.

Mme Tremlett était trop polie pour répondre ce qu'à l'évidence elle pensait, que cette jeune femme était franchement très jeune. Pour sa part, elle s'était mariée à seize ans, et l'épouse de M. Goodwin n'avait guère plus. Comme le sien, son mariage était de ceux qui avaient dû advenir en raison de l'arrivée d'un enfant. Mais elle ne dit rien, se contenta de les précéder dans la pièce où un thé était servi et, bien qu'il fasse un temps chaud et encore estival, un feu était allumé dans l'âtre.

– Votre lit est prêt, annonça Mme Tremlett, vous n'aurez donc rien à faire. Mme Goodwin peut s'accorder un bon repos après son voyage.

Le lit fut le premier signe de ce qu'ils auraient à affronter dans le futur.

– Nous allons nous habituer au subterfuge, lui promit John. (Ils étaient en haut dans la chambre et Mme Tremlett était partie.) Je vais faire mon lit dans l'autre chambre et d'une manière ou d'une autre il faudra se cacher de notre aimable voisine si jamais elle devait faire notre ménage.

– Je peux m'en charger, John. Nous n'avons pas besoin d'elle.

– Mais si, tu sais. Quand le bébé sera là. Pour le moment, nous la laisserons venir une fois par semaine, juste pour qu'elle ne perde pas

la main.

– Nous allons devoir faire semblant de partager ce lit ?

– Bien sûr que oui. Réfléchis, Maud. Que pensera-t-elle si ce jeune couple récemment marié dort dans des lits séparés ?

– Pas si récemment marié que ça, j'espère, John.

Elle posa les mains sur son ventre gonflé, puis elle rit et éclata en sanglots.

– Allons, tout ira bien. Tout va bien se passer, madame Goodwin. Je vais faire le lit maintenant et ensuite nous prendrons notre thé.

Il trouva des draps aux initiales MT – pour Margaret Tremlett, supposa-t-il – dans un tiroir de la commode de la chambre et entreprit de border ce lit. La dernière fois qu'il avait fait cela c'était pour Bertie et lui-même et, sachant qu'ils ne partageraient plus jamais aucun lit, il en éprouva une peine physique.

Le jeudi serait le jour de Mme Tremlett. Elle arriva tôt mais John était déjà parti, parce que c'était sa première journée dans sa nouvelle école, et Maud était occupée à laver des vêtements dans l'évier de l'arrière-cuisine. Elle savait faire fonctionner le fourneau, mais la lessiveuse de l'arrière-cuisine la laissait perplexe. Comment y versait-on de l'eau chaude et, d'ailleurs, comment la vidait-on une fois la lessive terminée ?

Mme Tremlett ouvrit la porte située sous la lessiveuse, où un feu était allumé.

– Laissez-moi m'en charger, ma chère, fit-elle. Dans votre état, il ne faut pas vous servir de ce fouloir. Les vieux draps tout bêtes, je peux les emporter chez moi et m'en occuper.

Elle s'exprimait toujours sur un ton gentil et amical, mais cela ne faisait qu'inciter Maud à se demander quel traitement lui aurait été réservé si sa propriétaire avait su la vérité, qu'elle avait quinze ans, qu'elle n'était pas mariée et ne pourrait jamais l'être. Elle n'était pas certaine de ce qu'était un fouloir mais elle devina qu'il devait s'agir de la perche munie d'une palette en bois à son extrémité rangée debout dans le coin. Comment laverait-elle les draps de John ? Peut-être à la main, en se servant d'un pain de savon de Marseille et en frottant le linge contre cette planche en bois striée de barres. Elle lui poserait la question quand il rentrerait. Le soleil brillait et elle sortit dans sa lumière, sur le jardin côté rue, offrant son visage à la chaleur.

Ils étaient là depuis une semaine et elle avait déjà appris tout ce qu'il fallait savoir de la boutique du village, où vous pouviez acheter du thé, du sucre, de la viande et des fruits en conserve, ainsi que des bougies, de la ficelle et de l'huile pour les lampes. Les œufs et les pommes de terre venaient de la ferme sur la colline, et une charrette à cheval chargée de bidons livrait le lait que le laitier versait dans son broc en porcelaine bleue. Pour le boucher et le boulanger, il fallait prendre le bus pour Ashburton ou Newton Abbot, elle l'avait fait une fois, et, chez le premier, elle n'avait pas su quels morceaux acheter, en étant tout à fait consciente qu'avec ce temps chaud, ce qu'elle achèterait devrait être cuisiné tout de suite sans quoi la viande tournerait. John lui dit qu'il valait mieux qu'il achète leur viande après la classe et qu'il la rapporte à la maison, deux côtelettes d'agneau par exemple, ou du haché pour préparer des rissoles ou du cottage pie, l'équivalent d'un hachis Parmentier.

Comme on avait veillé sur elle et comme on l'avait bichonnée, à la maison ! Tant que cela durait, elle n'y avait pris garde. C'était là, et elle tenait cela pour acquis. Sa mère et « la bonne » faisaient tout, aidées de la femme de ménage dont la nièce s'était noyée, qui venait une fois par semaine « faire le plus gros ». En un sens, Maud doutait de pouvoir jamais renouer avec cette vie-là. Elle y avait mis un terme à travers l'un de ces deux « actes » que les gens appelaient de l'amour, auxquels elle s'était livrée avec Ronnie Clifford dans ce pré sur le chemin de la maison, après la répétition de la chorale. Et désormais, si elle pensait à Ronnie, c'était avec amertume.

Le facteur arrivait dans la rue du village en portant son sac qui devait être lourd quand bien même il contenait surtout du papier. Toutes ces lettres qui arrivaient pour des amis, des parents d'amis et d'autres parents. J'aurais aimé avoir une amie, songea-t-elle, ma famille ne m'a été d'aucun bien. Enfin, John, si, mais John est maintenant mon semblant de mari. Et j'ai perdu Rosemary à cause de Ronnie. Le facteur ouvrit leur portail et s'avança dans l'allée. Il lui dit bonjour, elle lui répondit, et il lui tendit une lettre, qui n'était évidemment pas pour elle. Elle était adressée à « J. Goodwin Esq. ». Elle l'emporta dans la maison et s'assit au salon. « Esq. », elle le savait, c'était la forme abrégée de « Esquire », une façon polie de s'adresser à un homme, plus digne que « M. » et peut-être ce qui se faisait de mieux après « sir » ou « lord ». Certaines personnes se disaient capables de deviner rien qu'à l'écriture si l'auteur était un homme ou une femme, son père affirmait l'être, mais Maud était sûre qu'elle en serait incapable. Cette écriture était penchée en arrière et elle avait appris que ce n'était pas bon et qu'il fallait y remédier lorsque le scribe était encore enfant, tout comme il fallait le corriger s'il était

gaucher et l'obliger à changer pour la main droite, comme cela avait été le cas d'Ethel. L'homme ou la femme qui avait rédigé cette enveloppe avait tracé un petit cercle au-dessus du « i » de « Devonshire », au lieu d'un point, et c'était un solécisme, ce que son professeur d'anglais qualifiait d'« illettrisme. »

La lettre pouvait être d'un ami, quelqu'un que John avait rencontré au collège, le cas échéant, ou alors provenir d'une fille. En un sens, elle espérait que ce soit une fille. Une fille serait éventuellement plus susceptible de placer un petit cercle au-dessus d'un « i ». Il avait décrété qu'il ne se marierait jamais, mais malgré sa jeunesse, elle savait que les gens déclaraient ce style de choses et changeaient d'avis lorsqu'ils rencontraient la bonne personne. Ses pensées anticipèrent la période postérieure à la naissance du bébé, quand l'amie de John viendrait leur rendre visite. Avant qu'ils ne se marient, John et elle allaient devoir déménager pour que les voisins ne découvrent rien, John et cette fille célébreraient leur mariage, et ils habiteraient ensemble dans un nouvel endroit. Maud prétendrait qu'elle était veuve, et ils s'entendraient tous bien, la nouvelle Mme Goodwin adorerait le bébé comme si c'était le sien. Elle posa sur le manteau de la cheminée la lettre qui avait donné lieu à tant de rêveries éveillées.

Après le départ de Mme Tremlett, qui emportait avec elle son panier plein de draps à laver, elle s'assit par terre avec le nécessaire de couture que John lui avait acheté : des épingles et des aiguilles, des bobines de coton noir et blanc (les bobines de couleur arriveraient plus tard), une paire de ciseaux, un patron en papier pour une chemise de nuit de bébé et une longueur de baptiste blanche. La machine à coudre n'était pas encore arrivée et il lui faudrait apprendre à s'en servir. En attendant, elle essaya d'épingler le patron sur le tissu, de le découper et de bâtir les pièces. Elle était encore au travail quand John rentra, portant un sac en papier lui-même enveloppé dans du papier kraft pour le cas où du sang d'un morceau de collet suinterait.

– La boucherie était pleine de femmes, lui dit-il. J'étais le seul homme, et je crois que j'étais le seul homme à y être entré de toute la journée. Le boucher était trop poli pour rire. Quand il m'a servi, il m'a dit : « Ce n'est pas souvent que nous voyons des gentlemen ici, monsieur. Eux, ils s'occupent de manger, et les dames s'occupent d'acheter. »

John n'avait encore jamais vu l'écriture de Bertie mais il devina que la lettre était de lui. Qui d'autre lui écrirait ? Sa mère ou son père peut-être. Il leur avait écrit, leur avait expliqué qu'il s'installait à Bury Row avec Maud, confiée aux bons soins de Mme Tremlett, à

proximité. « À proximité », tels étaient les termes qu'il avait employés, ne voulant pas s'engager davantage en écrivant « la voisine d'à côté ». Il était peu probable qu'ils envisagent jamais d'écrire à leur fille. Pour sa part, il leur avait décrit la beauté du village et de la campagne, la vieille église et le petit cimetière, où un poète fameux du siècle dernier était enterré, la bicyclette qu'il s'était achetée et la commodité du trajet jusqu'à l'école. Aucune réponse ne lui était encore parvenue. Il ouvrit avec soin la lettre qui venait d'arriver, le cœur battant plus vite.

Sa propre lettre à Bertie, écrite lors de cette soirée qu'il avait passée seul au cottage, était pleine de passion ainsi que d'amour tendre, mais la réponse de son amant en était dénuée. Elle était brève et la partie personnelle contenait les descriptions d'actes auxquels ils s'étaient certainement livrés ensemble, ainsi que des mots que Bertie avait souvent employés lorsqu'ils avaient fait l'amour, mais qui n'en avaient pas moins profondément choqué John. Cet aspect de leur amour, il le jugeait coupable, il vous exposait aux policiers et aux tribunaux, à la violence dans les rues, à la prison et à tout le spectre de la laideur et de la honte. C'étaient les mots qui allaient de pair avec « sodomie » et « pédérastie » et conduisaient à l'adoption de lois draconiennes élaborées pour implanter dans l'esprit des jeunes hommes une horreur qu'ils n'oseraient pas surmonter. Pourtant ces mots l'excitaient, ils lui semblaient inextricablement associés à Bertie, sa beauté et sa voix, et à ses puissants attraits. Devait-il essayer d'écrire plus ou moins dans la même veine, lorsqu'il lui répondrait ? Si cela poussait Bertie à tenir encore davantage à lui, à avoir besoin de lui et à l'aimer – oui, il pensait qu'il irait jusque-là.

Mais quand il eut relu la lettre, à maintes et maintes reprises, et lorsqu'il la sut par cœur, avec ces mots terribles et beaux, il décida d'attendre que Maud soit sortie de la cuisine pour aller mettre la table et ensuite il ouvrirait la porte de la cuisinière et déposerait la lettre de Bertie à l'intérieur, sur les charbons de bois incandescents. Cet acte lui causerait une souffrance terrible, mais il n'osait pas laisser un tel document dans la maison – il considérerait cette feuille de papier comme un document, en raison des mots qu'elle contenait –, de peur que Maud ou même Mme Tremlett le trouve.

Sans détacher le regard du petit couloir et de la porte de la cuisine dans le fond, il glissa la lettre dans la poche de son pantalon, là où sa présence lui rappellerait ce qu'il avait à faire. Un jour, songea-t-il, pas maintenant, pas encore. Si Maud le questionnait sur cette lettre, par exemple, elle risquait de lui demander de qui elle était, s'attendant à ce qu'il lui réponde « d'une femme ». Il avait eu beau lui promettre de ne jamais se marier, il savait qu'un tel rejet ne compterait pas pour

elle, et ne compterait pour aucune femme. Elle aurait envie qu'il soit avec une femme, et s'il y en avait une, cela conduirait naturellement au mariage. À peine imaginait-il sa réaction s'il lui disait la vérité, il en était malade de dégoût de lui-même. On ne pourrait jamais dire ça à une jeune fille. Les jeunes filles ignoraient que de tels penchants, un tel comportement, de tels désirs existaient, ou si elles avaient entendu des allusions accompagnées de ricanements, de moues dédaigneuses et de parodies de frissons, leur réaction était teintée de répugnance. Les « tantes », les hommes comme lui, portaient des soutiens-gorge de femmes, rembourrés pour créer la ressemblance avec une paire de seins, et ils versaient de l'encre rouge dans leurs sous-vêtements pour que cela évoque le sang qui s'échappait des femmes une fois par mois, mais ils n'en haïssaient pas moins les femmes. Bertie lui avait raconté toutes ces choses. John savait seulement qu'il était différent, et pourtant il ne pouvait jamais le dire.

Parfois il rencontrait de vieux messieurs qui vivaient seuls mais sans être veufs. L'un de ceux-là habitait dans leur rue à Bristol, et probablement un autre dans ce village. Il savait qu'ils étaient comme lui, incapables de jamais confier à quiconque la raison de leur vie solitaire, condamnés à répondre à leur famille qui leur suggérait sans relâche qu'il était temps pour eux de se marier que ce n'était pas une raison, qu'ils étaient des « célibataires confirmés ». C'était plutôt mieux quand deux hommes seuls partageaient un toit, car le tabou contre l'homosexualisme – il détestait ce terme, mais de quel autre nom pouvait-on désigner la chose ? – était si répressif que personne ou presque ne devinait pourquoi ils étaient ensemble.

Maud ressortit de la cuisine avec une nappe à cheval sur le bras et une poignée de couverts, l'interrompant dans sa songerie malheureuse. Par la porte ouverte, il la regarda mettre chaque couvert, un couteau, une fourchette et une cuiller, et quand elle alla chercher des verres à eau dans le buffet, il se glissa dans la cuisine et enfonça la lettre de Bertie dans le fourneau.

CHAPITRE 9

Le temps passait et John ne disait jamais un mot. L'automne vint, porteur d'un climat humide. Maud apprenait ainsi que le Devon était très vert parce qu'il y pleuvait beaucoup. Son ventre s'arrondissait de plus en plus et le bébé remuait. Au rebours des attentes de John, Mary Goodwin écrivit à Maud, et Mme Tremlett dut lui apporter la lettre en croyant que la mère de Maud s'était trompée de numéro dans Bury Row.

– Tu peux la lire, dit Maud à son frère, les yeux remplis de larmes. Bien que ça n'en vaille pas la peine. C'est méchant et malveillant. Elle me dit qu'elle espère bien que j'ai retenu la leçon maintenant, mais que ça ne risque pas, vu la manière dont je vis, dans le confort avec une gentille dame et mon frère la porte à côté. Elle sait que c'est la porte à côté, maintenant, John.

– Je vais devoir lui inventer un autre mensonge. Je vais lui écrire et la prier d'envoyer les lettres à mon intention, lui fournir un quelconque prétexte, mais je peux t'affirmer qu'elle n'écrit plus.

– Nous allons devoir les informer, lorsque le bébé sera là.

Il n'y avait pas de médecin dans le village. Le docteur Masonford, d'Ashton, à huit kilomètres de là, rendait visite à ses patients en cabriolet tiré par un poney, tout comme son prédécesseur un demi-siècle auparavant. Mme Lillicrap, du Red Cow, expliqua à John quand il lui posa la question que si tout se déroulait bien, il ne devrait pas être nécessaire d'appeler le praticien. Avec son expérience de sage-femme, elle viendrait elle-même mettre le bébé au monde. John se souvenait de l'infirmière à domicile logée dans la maison de Bristol

quand sa mère avait donné naissance à Maud. Ethel avait dû s'installer dans la chambre de Sybil afin qu'on puisse en aménager une pour cette soignante et rien que d'y repenser suffit à lui faire entrevoir d'insurmontables difficultés. Toute infirmière qu'il engagerait exigerait une chambre et cela supposerait de renoncer à la sienne pour dormir avec Maud. L'infirmière, Mme Tremlett et Mme Lillicrap n'y verraient rien d'inhabituel. De fait, elles partiraient du principe que c'était toujours ainsi que cela se passait. Il fallait abandonner l'idée d'une infirmière à domicile, lui et les deux femmes se chargeraient de Maud et du bébé. Il comprit qu'il avait commencé de passablement embrouiller les choses quand, à travers un mariage inventé, il s'était mis à pratiquer la tromperie.

À présent, des lettres s'échangeaient régulièrement entre John et Bertie. John perdait ses inhibitions, du moins par écrit. Il percevait toute l'absurdité qu'il y avait à citer le chant de Salomon dans ses épanchements, mais ne put résister à s'adresser à Bertie comme à « toi que mon cœur aime », en lui déclarant qu'il avait des yeux de colombe et des lèvres comme « des lis qui distillent la myrrhe vierge ». Sachant que de l'avis général ce cantique se référait non pas à l'amour entre deux êtres humains mais à celui qui existait entre le Christ et son Église – tout en jugeant cette attitude ridicule, John redoutait encore d'écrire là un blasphème. Dans ses réponses, Bertie ne commentait jamais ces extravagances. Elles le mettaient peut-être mal à l'aise, ou alors il ne les comprenait pas. Selon John, la seconde explication était la plus vraisemblable, car jamais il ne l'avait vu mal à l'aise.

Toutes ses lettres, il les brûlait. Cela devint un rituel, d'attendre que Maud ait quitté la cuisine, puis d'y entrer en vitesse pour ouvrir la porte de la cuisinière et glisser la feuille de papier à l'intérieur. Bertie écrivait au crayon sur du papier ligné bon marché. Il ne possédait sans doute pas de stylo. John essayait de ne pas avoir honte pour lui et sa mauvaise orthographe, ce petit rond à la place des points sur la lettre « i », l'absence de ponctuation, mais tout cela n'amoindrisait nullement son amour. En un sens, il fut soulagé de brûler la dernière reçue, parce qu'ensuite il n'aurait plus ces preuves d'analphabétisme sous les yeux, mais il conserverait dans sa mémoire toute la passion des expressions.

Bertie voulait venir lui rendre visite à Dartcombe. Bien qu'ayant formé en quelque sorte le vœu de ne plus jamais faire l'amour avec lui, John avait rompu cette promesse à la première occasion ou presque. Bertie lui avait clairement signifié qu'il ne prendrait plus aucune revendication de chasteté au sérieux, et ce en des termes

beaucoup plus crus. John mourait d'envie de le voir et se demandait constamment s'il y avait un moyen d'organiser cela. S'il pouvait enfin se résoudre à avouer la vérité à Maud, cela rendrait-il possible une visite de Bertie ou non ? L'ennui – ou le bonheur, ou la splendeur – c'était que si Bertie venait au n° 2, Bury Row, ils feraient l'amour, et comment pourrait-on seulement se l'imaginer avec Maud à la maison ? Quoi qu'il arrive, il fallait qu'il se résolve à le dire à sa sœur avant qu'elle ait le bébé.

Elle était imposante à présent, « aussi imposante qu'une maison », selon Mme Lillicrap. Cette dernière avait eu un commentaire approuvateur lorsque Maud lui avait annoncé que le bébé gigotait avec tant de vigueur qu'il ou elle avait fait glisser une assiette de ses genoux et l'avait envoyée valdinguer.

– C'est un garçon, en conclut Mme Lillicrap, en experte. Vous le portez bas et c'est toujours un signe. Et costaud en plus. Les filles ne flanquent pas des coups de pied et ne gigotent pas comme ça.

Maud pensait qu'il serait plaisant d'avoir une fille parce que vous pouviez lui donner un joli prénom. C'était un sentiment tout à fait approprié chez une jeune femme, insista Mme Lillicrap, mais malheureusement c'était un garçon.

– En ce monde, il vaut mieux être un homme. Vous n'avez qu'à le considérer ainsi. Et M. Goodwin sera content. Un homme a envie que son premier né soit un garçon.

– Ce que ce sera, ça lui est égal, lâcha Maud – et comment pourrait-il en être autrement, puisque ce n'était pas le sien ?

Elle estimait qu'il lui restait encore deux semaines, mais Mme Tremlett, qui en avait huit à elle par comparaison aux trois de Mme Lillicrap, lui affirma qu'il arriverait plus vite que ça.

Toutes les feuilles étaient tombées des arbres à présent, ainsi que de gros paquets de pluie. Mais ces deux dernières journées on se serait cru en été, mis à part les arbres nus et le ciel d'un bleu éclatant, malgré le soleil qui n'était jamais très loin au-dessus de l'horizon et qui se couchait tôt. Maud ne sortait plus car son encombrante silhouette la gênait et, quand elle s'asseyait à la machine à coudre, c'était tout juste si elle savait où poser son gros ventre, aussi renonçait-elle également à sa couture. Sans grand savoir-faire, elle s'était créé une petite garde-robe de vêtements convenant aux deux sexes et là, assise dans un fauteuil, les pieds en hauteur sur un tabouret, elle terminait le châle blanc qu'elle tricotait.

À ce stade de sa grossesse, John choisit de lui révéler qu'il avait été et serait toujours un homosexuel, qu'il pratique son « vice » ou pas. Ce

n'était pas faire preuve de dureté ou d'insensibilité, se dit-il, car pour elle cela signifierait peu de choses, cela ne l'intéresserait même pas tant que ça et lui était trop étranger pour même la concerner, mais il avait tant pris sur lui, il s'était tellement trituré l'esprit en lui cachant ce fait vital de son existence qu'il estimait ne plus pouvoir garder le silence un jour de plus.

Quand il se lança, en évoquant de façon voilée et avec un luxe d'euphémismes les relations entre un homme et une femme, elle se mit à rougir et devint écarlate. Elle posa ses aiguilles et sa pelote de laine blanche et, penchant la tête, elle baissa les yeux sur le peu qui lui restait de genoux visible.

– Cela peut être ainsi, poursuivit-il, quand il ne s'agit pas d'un homme et d'une femme mais de deux hommes. Tu comprends ce que je veux dire ?

Elle ne dit rien mais secoua la tête avec véhémence.

– C'est ce qui se passe pour moi, Maud. C'est pour ça que je ne pourrai jamais me marier.

Subitement, elle éclata.

– Mais ça ne se peut pas. Ce n'est pas possible. Les hommes et les femmes ne sont pas faits pareils.

Il secoua la tête.

– Ce n'est pas la partie la plus importante, ça, ce n'est rien. (Ah non ? N'était-ce vraiment rien ?) C'est l'amour qui est important, n'est-ce pas ? L'amour que tu avais... pour Ronnie.

Son visage se para d'une expression qu'il ne lui avait jamais vue. C'était un mélange de colère et de mépris.

– Tu appelles ça de l'amour ? Ce n'était pas de l'amour. C'étaient deux animaux dans un champ.

Ce fut son tour de rougir. Après cela, il ne savait que répondre. Ce silence était épouvantable. Si seulement elle lui posait des questions, mais elle restait assise là comme pétrifiée sur sa chaise, son ventre remplissant tout l'espace entre les accoudoirs et l'assise alors que ses bras et ses jambes paraissaient plus maigres que jamais, et son cou gracile encore plus long. Elle n'était plus que l'enfant qu'elle portait, qui l'avait investie, immobile pour le moment, en attente de naître et qu'elle le libère. Détail sans importance, il songea qu'il comprenait maintenant pour la première fois ce que signifiait réellement cette phrase dans la Bible au sujet de la délivrance d'une femme.

Il s'efforça de continuer.

– Je me suis fait une raison, en venant ici avec toi, j'ai décidé de ne plus jamais me conduire ainsi avec un homme. Pour moi, il faut que je m'en défasse... enfin, pour toujours.

Elle s'empara de ces deux mots : « plus jamais ».

– Tu veux dire que tu as fait ça, quand tu étais à Londres ? Ce que tu viens de m'expliquer qu'un homme peut faire avec un homme ? Tu as fait ça ?

Au lieu de lui répondre, il lui dit :

– Je promets de ne plus jamais recommencer.

– Je ne comprends pas ce que tu as fabriqué au juste.

Détournant le visage, elle ajouta :

– Je n'ai pas envie. Je n'ai pas envie que tu m'en racontes davantage.

Il faisait nuit depuis des heures et pourtant il n'était encore que huit heures du soir. Le silence qui était tombé dressait comme une barrière physique entre eux, un mur. John crut ne s'être jamais senti aussi seul de toute sa vie, pas même quand il était parti habiter à Londres, ou quand il avait annoncé à Bertie qu'ils ne devaient plus jamais refaire l'amour. Ce genre de solitude vous donne l'impression que vous n'adresserez plus jamais la parole à âme qui vive, que vous ne ressentirez plus jamais aucun contact humain. Maud prit son tricot pour le mettre de côté, comme font les femmes, en roulant l'ouvrage terminé, et en enfonçant dans la pelote les deux aiguilles joints, avant de loger le petit ballot ainsi formé dans sac à tricot en crochet rouge et bleu. Elle se leva pesamment, une main dans le creux des reins.

– Je crois que je vais monter maintenant.

– Maud, attends un petit peu, s'il te plaît.

– Non, je vais monter tout de suite.

À l'instar des gens qui vivaient dans ces cottages et ces villages depuis des temps immémoriaux, elle alluma le bougeoir de sa table de chevet et gravit lourdement les marches avec. Il n'y avait pas de gaz à Dartcombe, et si Dartcombe Hall, le presbytère et une ou deux autres habitations avaient l'électricité, la plupart des habitants se servaient de lampes à huile au rez-de-chaussée et de bougies à l'étage. Maud, qui avait vite appris ces usages, tenait sa bougie dans son bougeoir en émail bleu dans la main droite, en abritant la flamme de la gauche. Cela signifiait qu'elle ne pouvait se tenir à la rambarde.

– Laisse-moi t'aider, proposa John.

– Ça ira très bien toute seule.

Sa voix était froide et tremblante. Il comprit qu'elle n'avait pas envie qu'il la touche. Son contact serait une contamination. Il s'assit là, en bas, plongé dans ses pensées, pendant une demi-heure, puis une autre demi-heure. Que devait-il faire ? Le feu mourait dans un rougeoiement, puis vira à la cendre grise avec une étincelle en son cœur. Il l'alimenta avec de petits morceaux de charbon, il était temps, et, sans aucune envie de se mettre au lit, il lui vint l'idée étrange que là-haut il serait encore plus seul, encore plus solitaire. La réaction de Maud n'était pas du tout celle à laquelle il s'était attendu, sans trop savoir d'ailleurs à quoi il s'était attendu. Peut-être avait-il cru qu'elle lui dirait c'est très bien, les choses n'étaient plus comme elles étaient, le monde changeait. « Espèce d'idiot, se dit-il. C'est une enfant, elle a quinze ans. Tu l'as choquée jusqu'à la moelle... »

Comme convoquée par ses paroles, qu'il venait de prononcer à haute voix, elle refit son apparition en haut des marches, cette fois en s'agrippant à la rambarde. Elle avait dû laisser sa chandelle dans sa chambre. En chemise de nuit blanche flottante et ballonnée, elle avait une allure fantomatique, à moitié éclairée par la lumière de la seule lampe à huile posée sur la table devant lui.

– John, ça a commencé. Le bébé, ça a commencé.

Il se leva d'un bond.

– Oh, Maud, tout va bien. Je suis là.

– J'ai eu une douleur terrible et j'en ai une autre en ce moment. (Elle se serait pliée en deux, si elle avait pu.) Ça va continuer combien de temps ?

Il oublia la solitude, oublia le désespoir.

– Je ne sais pas. Comment le saurais-je ? Je vais aller chercher Mme Lillicrap.

À cet instant, l'absurdité du nom de cette femme le frappa, et ce n'était pas la première fois.

– Je vais aller la chercher. Tu dois te recoucher.

– Très bien. Je suis désolée d'avoir été une horreur avec toi, John. (Elle rentra dans sa chambre en titubant.) J'aurais préféré que tu ne me dises rien. J'aurais vraiment préféré.

CHAPITRE 10

John avait une scène à l'esprit, celle d'un homme arpentant un corridor pendant que derrière une porte tendue d'un drap blanc une femme hurlait. Le travail de sa mère n'avait rien eu à voir avec cette scène, à supposer qu'il ait tout entendu et qu'il ait été dans la maison. Peut-être n'y était-il pas, peut-être les avait-on envoyés loin de là, Sybil et lui, chez une tante ou une grand-mère, il était incapable de s'en souvenir. Faire les cent pas devant la porte de la chambre de Maud était impossible, le palier était si exigu qu'il serait très probablement tombé en bas des marches. Et il n'y avait pas non plus de drap accroché au-dessus de la porte, elle ne criait pas, mais un gémissement étouffé lui parvint à travers le panneau. Toujours complètement habillé, il resta assis en bas, d'où il ne pouvait entendre ces bruits-là, et buvait son thé.

Il était neuf heures et demie quand Maud l'avait averti que ses douleurs avaient débuté et il était maintenant deux heures du matin. Mme Lillicrap, une montagne faite femme mais au pas léger, avait mis de l'eau à bouillir sur la cuisinière et allumé un feu dans l'âtre de la chambre. Elle était ressortie plusieurs fois, quittant le chevet de Maud pour lui assurer que tout allait bien, elle avait monté et descendu l'escalier, elle était retournée dans la chambre, et de nouveau ressortie en répétant qu'il n'y avait aucune raison de s'inquiéter. Entretenant son feu de son côté – il avait l'impression de charrier sans arrêt des seaux à charbon, ces temps-ci –, il songea à ce qu'il avait dit à Maud et à sa réponse, qu'elle se sentait désolée d'avoir été une horreur avec lui. « Une horreur », ce mot d'écolière. Soulèveraient-ils à nouveau le sujet, elle ou lui ? Au vu de son expérience de la famille, quand on

évoquait un sujet déplaisant, fût-ce une simple allusion, on le mettait aussitôt de côté, sans l'oublier pour autant, et on ne le mentionnait plus jamais. Il en avait été ainsi quand l'un des jeunes messieurs de Sybil s'était fiancé avec une autre, et un silence similaire avait régné quand un cousin germain de leur père avait divorcé. L'aveu de John pourrait connaître le même sort. Et si tel était le cas, serait-ce une si mauvaise chose ?

Une autre sorte de bruit en provenance de l'étage le ramena à la réalité et le fit se lever. Pas un cri mais un long hurlement comme celui d'un chat ou d'un chien. Un silence suivit, puis un halètement répétitif, et il regagna son siège. Il s'écoula encore une demi-heure de questionnements et de remords avant que la porte de la chambre s'ouvre et que Mme Lillicrap en sorte.

– Vous avez une ravissante petite fille, monsieur Goodwin. Voulez-vous monter voir votre épouse ?

Subitement épuisé, alors qu'il n'avait rien fait, il grimpa le petit escalier si raide et entra dans la chambre de Maud.

Elle était assise dans le lit, calée contre les oreillers et elle tenait le bébé dans ses bras.

– Oh, John, regarde ce que j'ai fait. Regarde ma petite fille. Je vais l'appeler Hope.

– Peut-être que son papa aimerait avoir son mot à dire, s'écria Mme Lillicrap en riant.

– C'est le choix de Maud.

En présence de cette femme, il n'y avait rien d'autre à faire que d'embrasser Maud, de poser un doigt délicat sur la joue de Hope et de prononcer le plus gros de tous les mensonges, que c'était le jour le plus heureux de sa vie.

CHAPITRE 11

C'était la deuxième semaine de décembre, Hope avait quinze jours, et Maud était assise en bas, dans le fauteuil où elle était installée quand John lui avait raconté la vie qu'il avait menée, en tenant l'enfant contre son sein droit. Parce que son frère était dans la pièce, elle s'était couverte d'un volumineux châle blanc afin de ne pas heurter la pudeur. Ni l'un ni l'autre n'avaient plus mentionné l'aveu qu'il lui avait fait et la réaction qu'elle avait eue.

– Tu m'as dit, lui rappela-t-elle, que moins d'un an avant la naissance de Hope, les filles pouvaient encore se marier à douze ans et les garçons à quatorze ? C'est vrai ?

Il lui répondit que oui. Il avait fini par s'intéresser aux lois votées par le Parlement et au droit.

– Ensuite, ils ont fait en sorte que ce soit à seize ans pour tout le monde. Pourquoi fallait-il qu'ils décident ça ?

– J'imagine qu'il y avait un rapport avec le droit de vote accordé aux femmes l'année d'avant.

Elle n'ajouta plus rien pendant un moment, mais fixa les sombres recoins de la pièce au-delà du halo de lumière de la lampe.

– Les gens ont longtemps cru qu'on pouvait empêcher un bébé de naître en faisant des nœuds aux choses. J'ai lu ça quelque part. Si tu avais un lit à baldaquin, tu faisais des nœuds dans les rideaux et des nœuds à tes chaussettes.

– Ce n'est qu'une superstition. Ça ne marcherait pas.

– Non, je ne pense pas que ça marcherait. Mais je réfléchissais, supposons que ça marche, j'aurais pu faire des nœuds et m'arranger pour que Hope ne naisse pas avant le Nouvel An et Ronnie et moi on aurait pu se marier la veille et elle serait devenue une enfant légitime.

Si ce porc avait bien voulu, songea John, tu aurais pu, si on avait pu le trouver et le traquer, mais à long terme cela aurait fait le bonheur de qui ? Il se souvenait de ce qu'elle avait dit des deux animaux dans un champ et songea qu'il en avait été choqué autant qu'elle de ce qu'il lui avait confié à propos de lui et Bertie. Il observa les petits soulèvements dans les plis de la laine du châle lorsque Maud changea l'enfant de côté et lui demanda si elle souhaitait une tasse de thé avant qu'il n'enfourche son vélo pour sa dernière journée du trimestre. Elle hocha la tête, lui sourit, d'un sourire contrit tandis qu'elle réfléchissait à la différence que ce changement dans la loi avait entraîné. John lui rapporterait son cadeau de Noël d'Ashburton cet après-midi, la hauteur de tissu promise pour qu'elle se confectionne une robe. En s'en allant, il prit sur le paillason une lettre qui venait de Bertie.

Il la garderait précieusement, la relirait plusieurs fois avant qu'elle ne connaisse son sort inévitable, le feu de la cuisinière. Garder de telles lettres, c'était au-delà de ce qu'il aurait pu oser, même si ces temps-ci elles étaient inoffensives comparées aux siennes, des lettres ternes pleines de formules du style j'« espère que tu vas bien » et « il fait doux pour décembre ». Celle-ci, qu'il lut dans la remise où il rangeait sa bicyclette, était du même ordre, mais c'était tout ce qu'il avait. Elle s'achevait toutefois sur une note différente, Bertie lui demandant quand ils pouvaient se retrouver. Il avait une semaine de vacances à prendre. Quand pouvait-il venir dans le Devon et jusqu'à Bury Row ? Il ne disait rien à propos du bébé, la petite Hope, alors que John avait mentionné sa naissance la dernière fois qu'il lui avait écrit.

Il rangea la lettre dans sa poche, en se disant que même si elle était volée ou s'il arrivait qu'elle tombe, pas un mot dedans n'indiquait que Bertie et lui soient autre chose que deux amis comme n'importe quels jeunes messieurs. Mais il avait la tête pleine de ces phrases creuses écrites par Bertie, se répétant à l'envi des formules comme « la vie continue à peu près comme d'habitude » avec autant d'assiduité que s'il s'agissait de vers composés par Keats ou d'extraits de sonnets de Shakespeare. Ses propres lettres comportaient souvent des citations de ces sonnets. Sans qu'aucun professeur lui ait jamais appris que Shakespeare aurait pu être homosexuel, il décelait les signes de l'inverti dans certains de ses vers. Écrivant à Bertie en novembre dernier, John lui avait dit que son visage était « peint de la main même de la Nature » et l'appelait « ô toi, maître-maîtresse de ma

passion ». Cette fois-là, Bertie se référa au contenu de la lettre de John, pour lui dire qu'il espérait bien qu'il ne le traitait pas de femme.

Pédalant par les routes de campagne étroites et encaissées, entre les haies blanches de givre, signe avant-coureur de la neige imminente, John composait dans sa tête la lettre qu'il lui écrirait en réponse. Que Bertie veuille venir le voir ici, pour être avec lui, c'était un enchantement, et il n'avait lui-même pas osé le lui suggérer. Et maintenant il en mourait d'envie mais se demandait comme ce serait possible. Il avait fini par regretter d'avoir parlé à Maud de sa nature sexuelle. S'il n'avait rien dit, au lieu de serrer les dents et de se contraindre jusqu'au déchirement de la confession, Bertie aurait pu venir à Bury Row et ils auraient pu partager le lit de la petite chambre sans s'attirer de commentaires. Entre hommes, cela se pratiquait souvent. Mais à présent elle se souviendrait de ce qu'il lui avait révélé et elle en serait horrifiée. Elle risquait de refuser que Bertie vienne, et John, qui pourtant payait le loyer et achetait la nourriture, et qui était le maître de maison, tant à ses yeux qu'à ceux de tout le monde, savait qu'il ne pourrait jamais se résoudre à lui désobéir. Il avait beau être une « tante », un terme que même les homosexuels employaient, il avait conscience de l'opprobre dans laquelle les gens ordinaires, « normaux » tenaient les hommes comme Bertie et lui. Maud faisait partie de ces personnes ordinaires et normales. Il se souvenait aussi de la promesse qu'il lui avait faite, en lui disant que tout ce qu'il avait fait quand il vivait à Londres ne se reproduirait plus jamais. Des mois avant cela, il s'était formulé à *lui-même* le vœu que cela ne se reproduirait plus jamais, il serait chaste en pensée, en paroles et en actes. Or, en pensée, il avait déjà rompu cette promesse, et à maintes reprises.

À part John, Sybil était le seul membre de la famille dont Maud se sentait un tant soit peu proche, aussi avait-elle écrit à Sybil pour lui annoncer la naissance de Hope, en glissant la lettre dans la seule carte de Noël qu'elle envoya. Elle demandait à sa sœur d'en informer leurs parents, avant de barrer « parents » et d'inscrire « mère » à la place. S'étant juré de ne plus jamais reparler à son père, elle n'avait pas cédé et s'en était tenue à ce vœu. Elle ne lui souhaitait aucun mal, ne mijotait aucune vengeance, même si une telle chose avait été possible, mais elle savait qu'elle ne débarrasserait jamais son esprit des mots qu'il avait prononcés, qu'elle pourrait « contaminer » sa sœur, qu'il fallait l'envoyer loin dans une maison où « travailler », parmi nombre d'autres propos épouvantables. Sybil n'avait pas répondu. Peut-être l'y avait-on obligée.

Maud baignait son bébé dans l'évier de l'arrière-cuisine. Cela faisait une baignoire assez adaptée. Quand Hope était séchée, crémée et poudrée comme Mme Lillicrap lui avait appris à le faire, elle la couchait sur l'un des carrés de tissu éponge que John avait achetés dans la boutique d'Ashburton (en s'attirant sûrement beaucoup de regards étranges), le lui rabattait sur le ventre et autour de ses fesses minuscules mais fermes, et l'attachait avec une grosse épingle à nourrice. La petite pleurait peu, peut-être parce qu'elle était presque tout le temps dans les bras de sa mère ou tout près d'elle, mais là elle se mit à geindre pour réclamer du lait. Quand Maud l'eut posée contre son sein, elle pensa écrire de nouveau à Sybil. Cette fois, elle lui demanderait de parler de Hope à Rosemary Clifford. Elle-même ne pouvait s'y résoudre, mais Sybil le ferait sûrement. Sybil pouvait le dire à Rosemary et lui expliquer aussi que ce bébé était celui de Ronnie en plus d'être celui de Maud. Après l'avoir chassé de ses pensées depuis des mois, maintenant que Hope était née, elle l'y admettait de nouveau. S'il voulait voir son enfant, rien ne lui interdisait de venir à Bury Row. Rien ne l'interdisait, mais elle savait qu'il ne viendrait pas. Il pourrait même soutenir que Hope n'était pas de lui, mais ça, elle en doutait. Il suffisait de regarder Hope pour voir le visage de Ronnie, ce visage qui l'avait tant attirée au début, ces yeux d'un bleu profond, le nez droit, classique, les cheveux blonds.

Maud mourait d'envie de sortir sa fille dans le landau d'occasion que lui avait procuré Mme Tremlett, mais Mme Lillicrap avait insisté : pas tout de suite. Accordez-lui encore une semaine. Et seulement si le temps s'y prête. Pour le moment, il était loin de s'y prêter, la gelée blanche nappant tous les matins les murs et les haies, les portails à barreaux et les toits de tuiles. Les feuilles de l'yeuse dans le cimetière de l'église, d'ordinaire presque noires, étaient ourlées d'une blancheur pelucheuse. Mme Lillicrap décréta que Hope, pour sa première sortie et selon l'usage, devait aller à l'église de la Toussaint afin d'y être « sanctifiée », et Maud songea qu'elle allait abandonner le méthodisme et se rendre au moins une fois à l'église anglicane. Tout ce que les méthodistes avaient fait pour elle, c'était de se montrer méchants et de la punir, alors elle pourrait aussi bien essayer une autre espèce de Dieu auquel elle ne croyait de toute façon plus.

Elle finit de donner le sein et se rendit compte qu'il lui fallait de nouveau changer Hope. Cela ne l'ennuyait pas. Laver sa petite fille était un plaisir. La soulever, la prendre dans ses bras, se plonger dans les yeux de Ronnie, elle lui parlait comme elle le faisait souvent, en lui racontant ce qu'elle ne pouvait raconter à personne d'autre.

– Ma chérie, je t'aime tellement, plus que je n'ai jamais aimé qui que ce soit. Tu es mon trésor et ma chérie. Je suis si contente de

t'avoir. Je suis heureuse comme jamais je ne l'ai été. Quand je pense que j'espérais que tu ne sois pas en moi et que j'ai désiré si fort que tu n'existes pas, je crois que je devais être folle. Oh, ma petite Hope chérie, je t'aime tellement.

Un long filet de bave et de lait caillé dégoulinait de la bouche du bébé. Maud lâcha un petit rire. Tout ce que son bébé faisait, même régurgiter sa nourriture, elle trouvait cela incroyablement futé.

Comprendre ce qu'une femme ressent avec son premier bébé, que sa vie tout entière y soit liée et que toutes ses pensées tournent autour de lui, voilà qui échappait complètement à John. Cela échappe à la plupart des hommes. S'il lui arrivait d'y penser, il partait du principe que Maud devait réagir à peu près comme lui : elle s'habitueait à l'idée d'avoir un bébé à la maison, l'« instinct maternel » la poussait à veiller sur Hope et à prendre soin d'elle, mais comme lui, ses pleurs devaient plutôt l'exaspérer, et comme lui elle devait être contente quand on la couchait à l'étage. Il n'avait aucune idée de ce que cette enfant l'absorbait totalement et de son amour passionné pour elle. C'est pourquoi il pensait que lorsqu'il aborderait le sujet – s'il l'abordait – de la venue de Bertie à Bury Row, même s'il lui rendait visite de jour, sa sœur se remémorerait immédiatement ses aveux, dans leurs moindres détails, et se comporterait comme la veille de la naissance de Hope et le fuirait, dégoûtée par ses révélations.

Mais il forma quand même des projets pour loger Bertie. S'il demandait à Mme Tremlett ou aux filles de Mme Tremlett, Gladys ou Bertha, ou aux Lillicrap, ou à tous ces gens s'ils pouvaient loger Bertie quelques nuits, ne s'étonneraient-ils pas que son ami ne puisse rester sous son toit où, ils ne l'ignoraient pas, il disposait d'une chambre d'amis ? Peut-être ne valait-il mieux pas les mêler à cela. Il pourrait toujours s'aménager un lit de fortune dans le canapé du salon et laisser sa chambre de l'étage à Bertie. C'était une éventualité. Après tout, il avait juré à Maud et s'était juré à lui-même de ne plus jamais faire l'amour avec un homme, et il s'en était abstenu, sauf en pensée. Rien ne lui interdisait de passer du temps avec Bertie, sans jamais le toucher. De la sorte, s'ils dormaient loin l'un de l'autre, ils ne seraient plus jamais tous les deux seuls, et c'était encore ce qu'il y avait de mieux.

Cette nuit-là, dans la chambre qu'il céderait à Bertie, il rêva de lui allongé dans ce même lit. Il l'avait conduit à sa chambre puis s'était couché dans le canapé du bas, pas très confortable, mais il s'était levé, il avait monté l'escalier aussi silencieusement que possible, en écoutant le bébé pleurer dans la chambre de Maud, mais que sa sœur

ne laisserait pleurer qu'un court moment, supposait-il, avant de lui donner le sein. Il se glissait dans le lit contre Bertie et le contact avec son corps nu était si irrésistible qu'il se produisit un événement qu'il n'avait encore jamais vécu à Bury Row. Il eut une éjaculation si volcanique qu'il se réveilla avec un gémissement. Tout le drap était maculé d'une substance visqueuse, ce que Bertie appelait du « foutre », mais par chance celui du dessous. Il le retira du lit et le roula en boule, de peur que Maud ou Mme Tremlett ne tombe dessus.

Ce drap devint pour lui une malédiction. Curieusement, il lui sembla se parer d'une vie propre, qui finirait plus tard par hanter Maud autant que lui-même, mais il n'en saurait jamais rien. C'était comme le drap blafard dont s'enveloppent les fantômes, le produit de ses rêves, sur lequel il ne faudra plus jamais poser le regard, sans que l'on puisse non plus jamais le détruire. Le foyer du n° 2, Bury Row n'était pas assez aisé pour se permettre de sacrifier un drap de lit qui, d'ailleurs, n'était pas à eux, puisqu'il portait les initiales MT brodées. Maud ne comprendrait peut-être pas ce que c'était que cette tache qui raidissait le tissu, mais Mme Tremlett, en femme mariée, certainement. Elle se poserait aussi la question et risquait de demander à Maud pourquoi « M. Goodwin » couchait dans la chambre d'amis au lieu de rester aux côtés de son épouse. En guise de réponse, John s'imaginait tout un drame où, depuis les six semaines que le bébé était né, « Mme Goodwin » refusait toute relation conjugale avec son époux, et il était donc obligé de dormir dans cette chambre d'appoint où, totalement incapable de restreindre son appétit sexuel, il s'accordait ce plaisir solitaire. Ou alors elle lui raconterait simplement que son mari avait besoin de dormir loin des pleurs du bébé. Avec cette seconde explication, on omettait complètement d'élucider l'origine de la tache. Assez aisé ou non pour se le permettre, il allait devoir détruire ce drap.

Cela l'inquiétait exagérément. N'osant pas laisser le drap roulé en boule, de peur qu'on ne le découvre, il le cacha dans un sac en papier fourré à l'intérieur du panier fixé au guidon de sa bicyclette. Après la classe, il se rendit chez le drapier d'Ashburton et acheta le drap de lit d'une place le moins cher de la boutique. Le temps froid se prolongea encore une semaine, avant de se radoucir petit à petit. Le samedi matin, après plusieurs nuits sans gel, il annonça son intention de faire un peu de jardinage. Il n'avait pas d'outils, mais il emprunta une pelle et une fourche à M. Lillicrap, au Red Cow, et entreprit de retourner la terre meuble et humide. Quand il eut creusé un trou d'assez bonne taille, il y déposa le drap dans son sac en papier et le recouvrit d'une couche de terre d'environ vingt centimètres d'épaisseur. Il rangea le nouveau drap dans le tiroir, en attendant qu'il remplace celui qui était

pour l'instant dans le lit. L'un de ses collègues avait lu un roman policier et tous les jours en salle des professeurs il régala le reste du personnel enseignant de détails à vous glacer le sang, parmi lesquels l'enterrement du cadavre de l'épouse du meurtrier dans le jardin, en grand secret. Peut-être que ses voisins, en regardant par les fenêtres de leur chambre à coucher, lui imputeraient la dissimulation d'un crime similaire.

CHAPITRE 12

Une fois l'enterrement achevé, il continua de creuser, prenant assez de plaisir à cette activité, l'esprit occupé par ses pensées concernant Bertie et la manière de le recevoir ici sans contrarier Maud.

– Puis-je te demander une chose ?

Il était rentré du jardin et se lavait les mains au-dessus de l'évier de l'arrière-cuisine.

Sa sœur cousait. Très concentrée, pour maintenir le fin papier de soie du patron et l'étoffe bien à plat, elle se contenta de hocher la tête.

– J'aimerais proposer à l'un de mes amis de venir ici pour le Nouvel An, et peut-être rester quelques nuits. Cela t'embêterait ?

Elle ne leva pas les yeux.

– Un ami ? Et c'est un homme ?

Il se rendit compte qu'il lui répondait avec la même sorte de gêne qu'aurait ressentie un homme « normal » au cas où on lui aurait demandé si cette connaissance était une femme.

– Oui. C'est un homme.

Elle leva les yeux, une aiguille pincée entre l'index et le pouce de la main droite. Allait-elle établir le lien avec ce qu'il lui avait avoué ? Apparemment pas.

– Où dormira-t-il, John ?

– Dans ma chambre, j'ai pensé. Et moi je pourrais coucher en bas dans le canapé.

Elle opina.

– Vais-je l’apprécier ?

– Je pense, oui. (En réalité, il n’en savait rien.) Il s’appelle Bertie. Bertie Webber.

– Je vais donc l’appeler M. Webber.

– Peut-être, oui, pour commencer.

Il n’était pas impossible qu’elle ait oublié ce qu’il lui avait dit. Il avait lu quelque part des choses sur l’amnésie et les gens qui oublient ce qui a tout de suite précédé un accident. Il était peut-être vrai que les femmes oubliaient ce qu’on leur avait dit, juste avant que les douleurs du travail se déclenchent. Il n’avait personne auprès de qui se renseigner là-dessus.

Il avait écrit à sa mère une lettre d’excuses où il l’informait qu’il ne rentrerait pas pour Noël. Sa réponse, qui arriva le 24 décembre, était insérée dans une carte, la photo d’un rouge-gorge perché dans un sapin, signée « de la part de Maman et Papa », alors que dans sa lettre John n’avait pas mentionné son père, tout comme sa mère évitait de mentionner Maud dans sa missive si froide. Il commençait à éprouver envers leur père à peu près les mêmes sentiments que Maud, refusant tout contact avec lui. Il reçut aussi une carte d’Ethel et Herbert et une autre de Bertie, à conserver précieusement, qui lui souhaitait « les bonnes fêtes » et acceptait l’invitation à venir chez eux, à Bury Row, le 31 décembre. Réussissant à ignorer la faute d’orthographe, il dormit avec cette carte sous son oreiller.

C’était le lendemain du seizième anniversaire de Maud et Bertie allait arriver. John n’avait pas prévu certains aspects de sa visite. Il avait attendu sa venue avec fébrilité et impatience, toutes émotions qu’il avait dû masquer du mieux possible le soir de Noël avec sa sœur. Heureusement, elle était trop occupée à organiser le réveillon à la perfection pour Hope, trop jeune pour se rendre compte de rien, et faire très attention aux sentiments de son frère. Pour son bébé, elle avait décoré le salon de guirlandes en papier et acheté un minuscule sapin au mari de Gladys Tranter. Le désir ardent de John pour Bertie allait un peu au-delà du plaisir extatique qu’il aurait à voir son train arriver et son amant en descendre sur le quai. Il serait alors heureux comme jamais il ne l’avait été depuis la dernière fois qu’ils s’étaient retrouvés, à Londres. Comment Bertie supporterait-il le climat d’ici, plus froid et plus humide que dans la capitale, comment percevrait-il le village et, d’ailleurs, la présence de Maud et du bébé, John n’en

savait rien. S'il avait un tant soit peu réfléchi à la réaction de Bertie, c'était en supposant qu'il éprouverait les mêmes sentiments que lui, que de se retrouver leur suffirait et que tous les écueils, si écueils il y avait, seraient aplanis par l'enchantement d'être à nouveau réunis.

Le matin de l'arrivée de Bertie il faisait froid, et John craignait que s'il neigeait le bus pour Newton Abbot ne circule pas. Inquiet, il guetta dans le ciel nuageux cette grisaille jaunâtre de mauvais augure, annonciatrice de fortes chutes de neige. Or il n'y en eut pas, les nuages laissèrent place à quelques éclaircies et sottement il partit très en avance, peu après leur repas de midi, pour aller au-devant d'un train qui ne devait arriver qu'à quatre heures.

Il fut assailli d'une terreur épouvantable, que le train entre en gare, et que Bertie ne soit pas dedans, qu'il ait eu une espèce d'accident ou que sa mère – le seul parent qui lui restait, apparemment – soit tombée malade. Même s'il lui avait envoyé un « câble », John avait quitté Bury Row si tôt qu'il n'aurait pas été sur place pour le recevoir. Là encore, il s'inquiétait inutilement. Bertie descendit du train exactement comme il s'y était attendu. Le seul contact de ses doigts fut un bonheur tellement divin qu'il aurait aimé ne plus jamais les lâcher.

Le bus était à moitié vide et ils s'assirent à l'avant, côte à côte. Bertie sortit une couverture de son grand sac de toile, pour s'en couvrir les genoux. Ses mains ne tardèrent pas à s'activer sous l'épaisseur des plis, mais John redoutait un incident comparable à celui du drap, et dut l'en empêcher. Bertie cessa mais il rit tellement que des passagers les dévisagèrent. John essaya de lui changer les idées en lui désignant les beaux endroits de cette campagne, une jolie église, les bois et les prés verdoyants et, alors qu'ils approchaient de Dartcombe en franchissant le pont sur la rivière, le vieux manoir où habitait la famille Imber.

Pour Maud, un visiteur n'avait d'intérêt qu'en tant que possible nouvel admirateur de Hope, et jusqu'à présent tous ceux qui avaient fait un saut au cottage, les membres de la famille Tremlett, les filles Lillicrap, les voisins de Bury Row et le révérend Morgan et son épouse, avaient satisfait ses attentes. Hope était un bébé ravissant, ils l'avaient tous répété, et ils étaient nombreux, surtout les femmes, à vouloir la prendre dans leurs bras, éperdus d'admiration de voir qu'elle ne protestait jamais quand on se la passait ainsi de main en main. Toutefois, Bertie, charmant avec Maud, formulant des remarques sur sa beauté dont il admit qu'elle le surprenait, ignora complètement le bébé. Même quand elle était dans les bras de sa mère, pour lui, c'était comme si elle n'avait pas été là, et John remarqua les petites rides de contrariété qui se creusèrent au front de sa sœur et le raidissement de

ses épaules quand elle s'éloigna.

Mais elle avait préparé la chambre d'appoint, aussi joliment que leurs ressources limitées le leur permettaient, avec leurs nouvelles serviettes de toilette pliées sur une chaise, des cintres dans le placard libérés des vêtements de John qu'elle avait transférés dans son armoire à elle, le couvre-lit rabattu et du jasmin d'hiver jaune pâle dans un pot sur le rebord de la fenêtre. John conduisit Bertie là-haut ; la porte refermée derrière eux, ils furent enfin dans les bras l'un de l'autre. Une fois encore, il dut le réfréner, lui répéter en chuchotant ce qu'il lui avait dit pendant le trajet à pied depuis l'arrêt de bus. Il devait leur suffire d'être réunis ici, assis l'un à côté de l'autre, à la rigueur en se tenant par la main quand Maud n'était pas présente, échangeant un baiser quand elle était sortie avec le bébé – ce qu'elle commençait tout juste à faire et encore, pas tous les jours.

– On verra ça, lui dit Bertie, et il éclata de ce rire incrédule qui avait amené les passagers du bus à les dévisager. Qui nous en empêchera ?

– Ma sœur, voilà qui.

– Ton épouse, n'est-ce pas ?

Et il éclata de rire de nouveau, prenant toute cette histoire à la plaisanterie.

C'était apparemment ainsi qu'il percevait le subterfuge de John et Maud, comme une plaisanterie que personne ne pourrait prendre longtemps au sérieux. Cette première soirée, John dut sans arrêt lui rappeler que cela n'avait rien d'une plaisanterie, qu'en la présence de Mme Tremlett (qui avait apporté une balance pour peser Hope) et des gens du Red Cow, il était important de se rappeler que les Goodwin formaient un couple et d'adopter un ton en rapport. Rien que cela suffit encore à tirer des rires à Bertie, mais il promit d'essayer.

Pourtant, le Nouvel An se déroula correctement. Dans la soirée, les deux messieurs sortirent, se rendirent au Red Cow et en rapportèrent une carafe de cidre et une autre de bière. Maud refusa de boire autre chose que du thé et de l'eau parce qu'elle craignait que l'alcool ne passe dans le lait. John vit bien qu'elle fut contrariée de voir Bertie lui servir un verre de cidre et insister pour qu'elle goûte. Au lieu de veiller jusqu'à minuit, elle alla se coucher à huit heures et demie, sans s'excuser de se retirer aussi tôt mais en emportant la bougie et en leur souhaitant sèchement bonne nuit.

– Enfin seuls, soupira Bertie, qui se leva de son siège pour venir s'asseoir à côté de John dans le canapé et lui placer une main dans le cou.

John retira son bras.

– Non, il ne faut pas.

– Et pourquoi non ? Elle ne va pas redescendre, quand même ?

– Je n'en sais rien. Je ne pense pas, mais c'est un risque épouvantable. Suppose qu'elle nous voie même juste nous embrasser ?

Bertie s'éloigna vers l'autre bout du sofa et lui répondit tout à fait sérieusement, assez fâché.

– Et suppose qu'elle nous voie ? Elle ne va pas courir le raconter au flicard du village, non ? Écoute un peu, Johnny, qui est-ce qui paie le loyer et qui achète la becquettance ? C'est toi, sauf erreur. Elle sait où est son intérêt. Elle ne va pas te dénoncer, hein ? Tu n'as jamais entendu parler de tuer la poule aux œufs d'or ?

C'était vrai, mais horrible à entendre en des termes aussi crus, et qui lui révélait Bertie sous un jour qu'il ne connaissait pas. L'ennui, c'était que rien de tout cela ne l'empêchait de l'aimer autant.

– Maud n'est guère plus qu'une enfant, lui rappela-t-il. Je n'ai pas le droit de l'exposer à ça.

– Une enfant qui est allée se faire engrosser alors qu'elle était encore à l'école.

Là-haut, le bébé se mit à pleurer. Maud avait dû s'endormir, car il s'écoula deux bonnes minutes avant qu'elle ne réussisse à la calmer. Bertie leva les yeux et secoua lentement la tête. John avait attrapé un livre et en entama la lecture, de peur que s'il répondait quoi que ce soit au sujet de la « faute » de Maud, Bertie ne ricane et qu'ensuite ils ne se querellent. Mais lorsque Hope se tut enfin, ils avaient bu la moitié du cidre et de la bière et leur silence prit un tour plus complice. Bertie revint à sa place précédente, près de John, et lui repassa un bras autour du cou.

Comme d'habitude à cette heure par une soirée d'hiver, il faisait très sombre dans le cottage, la seule lumière provenant de la lampe à huile qui dispensait tout juste assez de clarté pour que John puisse lire. Il posa son livre et répéta, comme la veille au soir :

– Je vais juste monter allumer ton poêle à huile, que tu aies bien chaud.

– Ne redescends pas.

– Que veux-tu dire ?

Il ne comprenait pas.

– Je veux dire que je vais te rejoindre.

Ils ne virent pas le passage du Nouvel An. Quand l'horloge de l'église de la Toussaint frappa les douze coups de minuit et lorsque les cloches sonnèrent, ils dormaient dans les bras l'un de l'autre.

CHAPITRE 13

C'était la première fois que John rompait la promesse qu'il s'était faite, cette résolution de Nouvel An à laquelle il était incapable de se tenir. Elle fut suivie de plusieurs autres. Les cloches de la nouvelle année l'avaient réveillé, il s'était levé, il avait chuchoté à un Bertie encore à moitié endormi que même si elles le réveillaient, ces cloches étaient merveilleuses à entendre.

– C'est quoi ?

– Les cloches, c'est merveilleux.

– J'entends pas ce que tu dis, avec le raffut de ces foutues cloches, marmonna Bertie dans un rire.

John craignait que Maud n'ait pu les entendre de la chambre voisine, mais si c'était le cas, elle ne le manifesta pas, bien qu'il soit évident, du moins à ses yeux, qu'elle n'appréciait guère Bertie, et lui pas davantage. Malgré cela, le 4 janvier, il n'avait pas du tout l'air pressé de rentrer chez lui et annonça qu'il resterait quelques jours de plus. La rentrée scolaire aurait lieu le 7 et Bertie lui avait certifié qu'à cette date il devrait être reparti.

– Oui, ça, c'est ce que j'ai dit. (Ils étaient sortis marcher dans le village.) En réalité, il se trouve que je ne vais pas rentrer. On m'a viré.

Et là-dessus, il rit, manière de désamorcer une nouvelle qui revêtait une tonalité d'encore plus mauvais augure depuis la grande grève générale, quelques années auparavant.

– C'est pas la peine de me regarder comme ça. Du travail, j'en

trouverai, quand j'en voudrai. Je suis retourné vivre chez ma mère.

John était parti du principe que Bertie avait pris un billet de train aller-retour, mais apparemment il n'en était rien.

– Donc, tu vois, je suis libre comme l'air.

– Je vais te payer ton billet pour Londres. Bien sûr.

– Je ne crois pas que tu sois si impatient que ça de te débarrasser de moi.

Bertie savait bien que non, mais peut-être ignorait-il combien son séjour pesait sur les finances de John. Il n'avait contribué en rien aux dépenses de la maison et à présent John découvrait qu'il n'en aurait pas eu les moyens. Il n'avait rien épargné sur son salaire, qui pendant une brève période avait été supérieur au sien. Il commençait à sentir que sa passion pour Bertie ne l'aidait pas à comprendre son amant, pas plus que la passion de ce dernier pour lui ne lui dévoilait le caractère et les façons de penser de John. Maintenant, il voyait pourtant bien que Bertie était indifférent à ce qui lui traversait l'esprit. Simplement il se figurait que tout le monde était comme lui ou, si ce n'était comme lui, naïf, crédule et ignorant tout du monde réel. Mais toutes les nuits ils faisaient l'amour avec ferveur, Bertie lui adressant un petit signal avant de monter l'escalier vers la chambre surchauffée où il laissait le poêle allumé jour et nuit. Même devant Maud, quand il se dirigeait vers l'escalier, il se retournait vers John et haussait le sourcil en lui lançant un petit sourire. Au cours des mois et des années à venir, dans ses rêves, John reverrait ce sourire et ces sourcils en accent circonflexe.

La veille du jour où Bertie devait partir – il avait finalement admis qu'il lui fallait retourner à Londres le jour convenu –, il lui demanda combien de temps il avait l'intention de vivre avec Maud. Ils marchaient en direction du Red Cow, la destination habituelle de leurs promenades, car Bertie se désintéressait complètement du paysage, des vieilles et belles demeures ou de la rivière.

– Je n'y avais pas réfléchi, avoua John, surpris. Pour toujours, je suppose.

– En te présentant comme son petit mari ? C'est un peu une blague, non ?

– Pas pour moi.

– Tu pourrais te prendre un autre cottage par ici et me faire vivre avec toi, au lieu d'elle. T'en penses quoi ? Je pourrais me dégouter du travail. Le vieux Lillicrap m'a dit que maintenant que sa bourgeoisie attend de nouveau un heureux événement, il voulait un barman.

– Je n'ai pas les moyens pour deux maisons, Bertie. En plus, comment pourrais-je quitter Maud ? Elle n'a que seize ans.

– Elle a toutes ses chéries. Cette femme, la Tremlett, et Gladys la grosse grassouillette, et l'autre femme, là, comment elle s'appelle ? Elles viennent faire un saut tous les jours. Elle n'est jamais seule. Et ce Ronnie, alors, celui qui l'a mise en cloque ? Tu pourrais pas t'arranger pour qu'il l'épouse, cet abruti ? Ou lui trouver un péquenaud de la cambrousse qui accepterait, contre un bifton de cent livres ?

Ce langage le bouleversa tellement qu'il était incapable de prononcer un mot. Mais malgré cette manière horrible de présenter les choses, il percevait bien tout l'attrait de cette idée. Si seulement Maud finissait par se marier ! S'il pouvait vivre avec Bertie ! Cette nuit-là, dans le canapé, après avoir quitté le lit de son amant et cette chambre étouffante et surchauffée, il se laissa aller, il rêva de dormir toute la nuit avec lui, de ne plus être dérangé par les pleurs de Hope et de garder une partie de son salaire pour lui. Son projet de s'occuper de sa sœur et de devenir en même temps chaste et pur se révélait bien plus difficile qu'il ne l'avait supposé au moment où il s'était fait ces promesses. Et pas seulement difficile, impossible. Mais avant de s'endormir, il avait repoussé tout cela loin de lui. Dans la matinée, Bertie devait partir pour Londres.

John paya l'aller simple pour Paddington et donna à Bertie assez d'argent pour s'acheter à manger dans le train. Ils avaient échangé un baiser passionné au cottage de Bury Row, avant de partir, mais John en aurait aimé un autre, cette étreinte d'adieu qui leur était interdite mais que n'importe quels amants « normaux » pouvaient se permettre. Le train entra en gare et Bertie monta dedans avec un « salut » laconique. Voyant des têtes pointer par les fenêtres et des mains levées faire des signes, John espérait apercevoir une dernière fois son amant, entrevoir un dernier signe de sa part. Mais il n'y en eut aucun et le convoi s'ébranla. Il le suivit du regard jusqu'à ce qu'il s'estompe au loin dans le néant, et la seule trace qui en subsistât fut le grand panache de fumée blanche s'élevant vers les nuages bas et noirs.

Il se retourna, bien conscient de revenir vers les soucis et le manque d'argent. D'ordinaire, Maud et lui étaient à l'aise, mais sa rémunération était incapable de supporter la charge d'un invité trop dépensier. Bertie avait chauffé sa chambre nuit et jour et, quand ils faisaient des courses, il avait dépensé l'argent de John en de coûteuses tranches de viande et des provisions de cigarettes apparemment sans fin. Le cottage puait la paraffine et le tabac. Tous les jours, on était allé chercher des pots de cidre et de bière et on sortait en boire encore

d'autres au Red Cow. La première chose dont il se rendit compte en rentrant après avoir accompagné Bertie, ce fut l'odeur fétide de ces cigarettes et de ce poêle à huile.

– Je sais, furent les premiers mots de sa sœur. Et il fait trop froid pour laisser les fenêtres ouvertes.

– J'ai bien peur que vous ne vous soyez pas entendus, Bertie et toi.

– Non, on ne s'est pas entendus. À quoi sert de faire semblant ?

Elle garda le silence plusieurs minutes, assise devant sa machine à coudre, en maintenant l'ourlet à plat sous l'aiguille. Après avoir actionné un instant la pédale et fini de piquer sa couture, elle en retira ses deux mains et les posa sur ses genoux.

– Je n'ai rien dit, j'ai estimé que je ne pouvais pas, mais je sais ce que vous fabriquez, Bertie et toi, dans la chambre d'appoint. C'était avec lui que tu avais fait ça, auparavant, hein ? C'est avec lui, je le sais. Tu avais dit que tu ne recommencerais jamais, John. Tu avais promis.

Il rougit, la face couleur brique.

– Je sais.

– Tu sais ce que je ressens ? C'était dans la manière qu'il avait de me regarder et de me parler, et d'absolument jamais remarquer mon bébé. (John fut horrifié de voir ses yeux s'emplir de larmes qui lui dégoulinèrent sur les joues.) J'avais l'impression qu'il voulait se débarrasser de moi, qu'il voulait que je m'en aille pour pouvoir être seul avec toi. C'est ça qu'il voulait.

– Ne pleure pas. S'il te plaît, non. Cela n'arrivera jamais. Jamais. Je sais que j'ai déjà rompu ma promesse, mais je ne la romprai plus. Je te promets que nous resterons toujours ensemble. Regarde-moi, Maud. Je te le promets.

Il lui avait déjà fait des promesses et elle ne se fiait plus à lui. À compter de ce jour, elle allait changer, se montrer plus froide, plus renfermée et plus suspicieuse. Peut-être devenait-elle simplement comme sa mère. Mais cela adviendrait plus tard et, pour l'heure, elle réussit à lui sourire. Un hurlement soudain s'échappa du moise. Hope s'était réveillée et voulait manger. Ce soir-là, assis dans le lit de la chambre d'appoint désormais bien froide, John écrivit à Bertie une longue lettre passionnée, lui rappelant des détails de leurs ébats amoureux, regrettant que Maud ait changé les draps, le privant ainsi de l'odeur de son amant dans la nuit.

CHAPITRE 14

John écrivait à Bertie bien plus souvent que Bertie ne lui écrivait, mais il savait que c'était parce qu'il n'avait aucune facilité pour la chose. Ses lettres étaient parfois visiblement le fruit d'une troisième ou d'une quatrième ébauche, recopiées à partir de versions précédentes qu'il avait corrigées. Loin d'en être perturbé, John était touché. Ces lettres révisées montraient à quel point l'opinion de John comptait pour lui et combien il voulait l'impressionner – un signe d'amour, forcément.

Peu de courrier arrivait au n° 2, Bury Row, et rarement pour Maud. Ses amies de Bristol l'ignoraient, comme ses parents et sa sœur Ethel. Il n'y avait rien de sa grand-mère qui, supposait-elle, ignorait où se trouvait sa petite-fille : on avait pu lui raconter qu'elle était partie en pension dans un établissement scolaire. Seule Sybil lui écrivait à l'occasion, des lettres simples et sans imagination s'enquérant de sa santé et de celle de Hope et où elle s'attardait en long, en large et en travers sur le temps qu'il faisait. Les rares amies de Maud habitant toutes à Dartcombe désormais, elles n'avaient aucun besoin de lui écrire, mais malgré ce manque d'attention du monde extérieur, c'était elle qui ramassait toujours les lettres sur le paillason. Aux yeux de John, elle semblait posséder un instinct troublant pour sentir exactement quand le facteur allait passer, ou alors c'était qu'elle avait une meilleure ouïe que lui. Elle apportait une lettre de Bertie à la table du petit déjeuner et la posait à côté de son assiette, et, dès qu'il faisait son apparition, refusant de prononcer le nom de Bertie, elle lui annonçait : « Une autre lettre de ton ami. »

Elles étaient assez peu fréquentes, trouvait-il, mais il en arrivait

quand même encore trop au goût de Maud. Un matin, environ un an après ce fameux séjour de Noël, avec Hope sur les genoux, elle prit l'enveloppe que John avait mise de côté, retardant la lecture de son précieux contenu jusqu'à ce qu'il soit seul, et elle l'avertit qu'elle espérait bien qu'il n'allait pas inviter son « ami » à séjourner encore chez eux.

– Certainement pas, se défendit-il avec une brusquerie inhabituelle. Je sais qu'il ne serait pas le bienvenu, et il le sait aussi.

– Tu as rompu ta promesse. Tu as promis de ne plus faire ces choses dégoûtantes mais tu as continué et ça, je ne peux pas l'oublier.

– Évidemment. Et tu ne me laisseras pas non plus l'oublier.

Comme elle avait grandi depuis la naissance de Hope, en devenant une femme tout à coup, et le genre de femme qui était monnaie courante dans leur famille : étroite d'esprit, sévère, prompte à condamner. La douce innocente avait disparu, la jeune fille qui le respectait et l'admirait comme s'il était réellement son mari. « Dégoûtant », ce n'était pas un mot qu'elle aurait employé voilà un an. Elle s'exprimait comme Ethel. Il se souvenait de la mélancolie de ses propos la veille de Noël, quand elle avait parlé de la loi sur l'âge légal du mariage et d'une superstition qui serait un moyen de retarder une naissance. Elle l'avait non pas tant mis en colère que déçu. N'ayant encore jamais exprimé de tels sentiments, pas même dans ses pensées, il avait supposé que s'étant elle-même rendue coupable de transgression et ayant été punie pour cela, elle serait plus à même de comprendre la transgression chez les autres, et qu'elle aurait fait preuve de plus de tolérance et de clémence. Il espérait qu'elle lui témoigne aussi un peu de gratitude, fût-ce à contrecœur, pour lui avoir fourni un foyer, un soutien financier et une façade protectrice de respectabilité.

Sachant que poursuivre dans cette voie le mènerait à des réactions dont il n'avait pas envie – ressentiment, indignation et, pire, l'impression d'être traité injustement –, il prit sa lettre et monta la lire au premier. Cette fois-ci, le contenu était plus étoffé que d'habitude. Bertie avait enfin réussi à trouver un emploi, il servait au comptoir chez un quincaillier d'Edgware Road. La paie était maigre et ce n'était pas plus mal qu'il habite chez sa mère car il n'avait pas les moyens d'un loyer. Il lui faisait part de son envie qu'ils se voient bientôt, tous les deux. Il ne fallait pas qu'ils continuent comme ça, en communiquant juste sur le papier. Sans que le ton soit précisément froid, les termes employés lui donnaient l'impression qu'ils étaient deux connaissances professionnelles qui auraient besoin de se rencontrer pour discuter d'une quelconque proposition. La maison de

John, cela n'irait pas, car Bertie savait que sa sœur ne l'acceptait pas. Peut-être pourraient-ils se donner « rendezvoo » dans un hôtel quelque part, mais il importait de ne pas retarder la chose trop longtemps.

Il se demanda pourquoi il lui écrivait sur ce ton quand de son côté il déversait dans ses courriers tant d'adoration et de passion, tant de promesses d'un amour durable. La réponse devait tenir à la gêne de Bertie par rapport à l'écriture, à son inaptitude à choisir les mots et les phrases appropriés. John savait qu'il allait penser à cette question de leur rencontre toute la journée, en essayant de trouver un moyen de contourner ce problème apparemment insoluble, alors qu'il était censé enseigner à des garçons la loi de Boyle-Mariotte tout en notant des devoirs sur table. Rester un week-end dans un hôtel était impossible. Il n'en avait pas les moyens, et Bertie certainement pas davantage. Avec la pauvreté de son amant en tête, il lui écrivit un mot aimant et, ce qui n'était pas la première fois, glissa dans une enveloppe deux billets d'une livre sortis de la boîte en fer qu'il rangeait dans un tiroir. Pour Bertie, cela représentait peut-être moins de deux semaines de salaire, mais ça l'aiderait. Il emporta la lettre avec lui en partant pour l'école et Maud, qui se trouvait dans le minuscule vestibule, la fixa des yeux et sans nul doute lut l'adresse.

Au n° 2, Bury Row, la vie s'écoulait morne et tranquille. Les seuls événements qui l'animaient étaient, pour John, les lettres épisodiques de Bertie, et pour Maud la nouvelle dent que perçait Hope ou, maintenant qu'elle approchait des deux ans, les premiers mots qu'elle bredouillait. Elle avait espéré que ce premier mot serait « maman », mais en fait ce fut « dada ». Où avait-elle appris à appeler John comme cela, elle ne le sut jamais, devinant simplement qu'elle avait entendu la petite fille de Gladys Tranter appeler son père dada, à moins qu'une autre de ses amies ait encouragé la petite à donner ce nom à John. C'était la seule possibilité qui s'offrait à eux, mais elle ne leur plaisait ni à l'un ni à l'autre, John parce qu'il percevait cela comme d'apprendre à un enfant à mentir, et Maud parce qu'elle croyait secrètement qu'à un certain moment dans le futur elle serait obligée de révéler à l'enfant la vérité sur l'identité de son père. Et qu'arriverait-il s'il y avait en fin de compte réconciliation entre elle-même, sa mère et Ethel ? Envers son père, Maud conservait une haine et un ressentiment intacts. Ou si Sybil, qui lui écrivait souvent maintenant, voulait leur rendre visite ? Elle ne parlait jamais de ces choses-là à John, certaine qu'il ne comprendrait pas et ne s'y intéresserait pas.

Ce fut Rosemary Clifford et non Sybil qui fut la première à venir. La

sonnette retentit à la porte du n° 2, Bury Row un après-midi, alors que Maud et Hope avaient fini leur repas et que Maud avait couché la petite pour sa sieste. En ouvrant, elle s'attendait à voir sur le pas de sa porte Daphné Crocker, sa nouvelle voisine du n° 4. À la place, c'était Rosemary, mais une Rosemary transformée en jeune dame élégante, les cheveux crantés à la Joséphine Baker, du rouge aux lèvres, vêtue d'une jupe en lin et d'un pull noir et blanc et chaussée d'escarpins vernis noirs à double lanière sur le cou de pied.

Le temps d'un instant, rien ne se dit.

– Puis-je entrer ? demanda enfin la visiteuse.

– Ce n'est pas très rangé.

Maud songea immédiatement que c'était une réponse stupide, mais elle ajouta :

– C'est vraiment un peu le fouillis.

Rosemary éclata de rire.

– Je savais que tu habitais ici. Je veux dire à Dartcombe. C'est Sybil qui me l'a indiqué. Mais pas exactement où. Ma tante Joan vit à Dartwell Magna, et je suis chez elle, alors j'ai supplié Mme Imber de me conduire – ma mère la connaît bien –, je me suis renseignée au Red Cow, et ils m'ont envoyée ici. (Et elle rit de nouveau, apparemment de pur bonheur, et s'assit au milieu du sofa.) Alors, où est-il ce bébé ?

– Elle dort. Elle fait sa sieste de l'après-midi.

– Et vous habitez ici avec John ?

– Oui.

– Comment s'appelle-t-elle ?

À ce moment, un pleur s'éleva de l'étage. Maud se leva précipitamment.

– Je vais la chercher.

Elle aurait pu tout de suite descendre Hope, mais elle voulait la montrer sous son meilleur jour et l'habilla donc en vitesse, lui enfilant la toute dernière robe qu'elle lui avait confectionnée, rose à fleurs bleues dans une flanelle de coton blanc savamment plissée, même si les smocks étaient un peu inégaux. La fillette avait aussi des souquettes blanches et des souliers roses à lanière.

– Tu tiens la main de maman et nous allons descendre.

Elles arrivèrent à la quatrième marche du bas et Hope leva les bras

en l'air.

– Maman porte.

Cette dame inconnue l'intimidait.

– Elle s'appelle Hope, fit Maud.

– C'est bien choisi. J'imagine que tu avais besoin de tout l'espoir possible et imaginable.

La fillette avait l'air au bord des larmes, mais elle ne pleura pas. Peut-être était-elle fascinée par la bouche écarlate de Rosemary et par ses ongles assortis, ou peut-être par la manière qu'avait cette dame inconnue de la regarder dans les yeux et de lui sourire.

– C'est bien ce que je pensais, reprit la visiteuse. Dès que Sybil m'a raconté, je me suis posé la question, et maintenant je sais. C'est exactement le portrait de Ronnie.

Maud vira au cramoisi.

– Oui. En effet. Il n'y a jamais eu personne d'autre.

Elle aurait aimé tout lui raconter, la volonté de ses parents de la placer dans cette maison d'accueil méthodiste, les propos que lui avait tenus son père, ses menaces de proposer le bébé à l'adoption. Et surtout, elle aurait aimé lui parler de ses sentiments, de son malheur, de sa terreur, de sa tentation du suicide, de sa solitude jusqu'à ce que John vienne à sa rescousse. Mais elle en était incapable. C'était impossible. Lorsqu'elle était au collège, elle avait lu quelque part dans une pièce l'expression « je ne puis élever mon cœur jusque sur mes lèvres », et c'était exactement ce qu'elle ressentait. Pas seulement vis-à-vis de Rosemary, mais envers quiconque espérait d'elle qu'elle se confie, même John, en particulier John. Parler de ses sentiments, même sangloter en les évoquant, cela lui était possible par le passé, mais plus à présent, et John et Bertie, à cause de leur comportement à tous les deux, l'avaient pour ainsi dire forcée à renfermer ses émotions en elle, exactement comme s'ils avaient fermé une bouteille pleine d'eau en y enfonçant un bouchon avec poigne.

À sa stupéfaction, elle vit que Hope avait grimpé sur les genoux de Rosemary et qu'elle était assise là occupée à jouer avec le contenu de son sac à main en daim noir. L'astucieuse Rosemary avait compris que s'il y avait bien des objets avec lesquels une bambine de deux ans aimait jouer, c'étaient le poudrier, le peigne, le mouchoir, le porte-monnaie, le bâton de rouge et le paquet de cigarettes qu'elle trouverait dans le sac d'une dame. Rosemary rangeait ses cigarettes dans un étui en argent avec son nom gravé dessus et, après en avoir d'abord offert une à Maud qui l'avait refusée, elle en prit une et

l'alluma.

– Hope veut cigarette, fit la petite.

Ce qui fit rire Rosemary. Avait-elle déjà ri autant ?

– Pas avant que tu sois grande.

Elle la posa par terre avec le sac et son contenu, sauf le poudrier et le bâton de rouge.

– Tu n'as aucune envie d'avoir une substance rouge et collante partout sur tes meubles. Je vais avertir Ronnie. Ça ne te gêne pas ?

– Il ne te croira pas.

– Mais si, il me croira. Il sort d'Oxford et il travaille dans une banque. Je ne parle pas d'un poste derrière un guichet comme ces employés qui te rendent de l'argent quand tu leur remets un chèque, je parle d'un truc qui s'appelle la banque d'affaires. Tu aimerais le revoir ?

– Je ne pense pas, avoua-t-elle.

– Ah, et pourquoi pas ? Quand il saura que ce petit cœur est à lui, il sera emballé.

– Ça, j'en doute.

Son amie était si sophistiquée, si intelligente, et pourtant Maud croyait en savoir plus qu'elle sur les hommes. Elle avait traversé davantage de choses, elle avait vécu.

– Nous pourrions tous prendre un thé. Tu l'amènerais avec toi et nous prendrions un thé dans ce ravissant hôtel... comment s'appelle-t-il ?... à Newton Abbot.

Cette fois ce fut Maud qui rit, d'un rire métallique et discordant.

– Je crois que je vais prendre une cigarette, dit-elle, et ce ne serait en tout et pour tout que la troisième qu'elle aurait fumée de sa vie.

« Ce ravissant hôtel » de Newton Abbot était celui que Bertie avait repéré après son arrivée à la gare. Ce fut à cela que songea John quand Maud lui rapporta ce qu'elle avait envie qu'il sache de la visite de Rosemary. Ces deux dernières années et demie, Bertie et lui s'étaient vus à quelques reprises en se retrouvant à Londres lors des vacances scolaires, rien qu'un après-midi, et une autre fois dans une pension de Reading parce que c'était sur la ligne principale de la Great Western. Bertie s'était remémoré ce ravissant hôtel de Newton Abbot, mais tellement au-dessus de leurs moyens. Dans cette pension de Reading, il avait déclaré à John, sans aucune vergogne, et même peut-

être en supposant que John en serait froissé, qu'il allait parfois à Hampstead Heath lever des garçons ou dans un des parcs de Londres se dénicher un gardien qui ferait ça « pour de l'argent » sans être lui-même une « pédale ». Ces confidences avaient éveillé en John une douleur brutale et une jalousie féroce, mais quand il protesta, tout ce que son amant lui répliqua fut : « Je dois te dire que si on devait partager toi et moi un endroit comme là où tu vis, je laisserais tomber. »

John eut honte de sa réaction face aux nouvelles que lui donnait sa sœur ; quand il avait appris l'intention de Rosemary de dire à son frère que Maud avait eu un enfant de lui, son cœur avait fait un bond. Ronnie n'avait pas daigné répondre à sa lettre lui annonçant la grossesse de la jeune fille, mais il était plus âgé à présent, ils étaient tous plus âgés. Il avait pu changer. Cela pourrait inciter Ronnie à demander Maud en mariage, à l'emmener loin d'ici, le laissant ainsi libre de vivre avec Bertie. Ce serait un pas de géant – ah oui, à ce point ? Cela dépendait plutôt du genre d'homme qu'était Ronnie Clifford et, à ce sujet, il ne nourrissait pas trop d'espairs. Si c'était moi, songea-t-il, je serais tellement transporté à l'idée de devenir père, je me précipiterais aussitôt pour voir l'élue de mon cœur et ma fille et après cela... Mais il était incapable de s'imaginer faire ce qu'il fallait pour engendrer un enfant, et ne pouvait imaginer en éprouver l'envie. Il n'avait jamais fait l'amour avec une femme et savait que cela ne lui arriverait jamais.

Régulièrement, il brûlait les lettres qu'il recevait de Bertie. S'il les conservait pour les lire et les relire, il craignait que Maud ne les découvre. À force d'insister auprès de son amant pour recevoir une photo, Bertie finit par lui en expédier une, une photographie de lui avec sa mère dans un jardin minuscule entouré d'un grillage. La mère de Bertie portait une blouse croisée à fleurs et des pantoufles et paraissait vieille comme le monde – enfin, elle faisait plus soixante-dix ans que cinquante-cinq. Celle-ci, il se refusait à la brûler, mais il découpa la mère. Chaque soir, il regardait la photo, regrettant que ce ne soit pas un cliché de Bertie tout seul. De jour, il la cachait, d'abord dans un des tiroirs de sa chambre, puis, se rendant compte que Maud ou Mme Tremlett ouvraient ce tiroir pour y ranger ses chemises propres, il choisit une poche de son pardessus. Mais en vérité, il n'y avait pas un endroit sûr qui soit à l'abri de ces femmes. Il restait souvent allongé la nuit les yeux grands ouverts, en se posant la question, mais sans jamais obtenir de réponse : pourquoi le monde était-il si horrifié par les Uraniens et si furieux contre eux, quand ils ne faisaient de mal à personne en agissant comme ils agissaient ?

Il lui arrivait une autre chose troublante. Il avait fini par se dire

qu'il avait eu tort, ou plutôt qu'il avait été malavisé de monter ce petit foyer avec Maud et Hope. La première fois qu'il en avait eu l'idée, cet arrangement lui avait semblé si judicieux, la réponse à tous les dilemmes : son homosexualisme, le piège dans lequel Maud s'était mise, l'endroit où ils devraient aller vivre et comment ils allaient y vivre, l'illégitimité de Hope. S'installer ici et se faire passer pour mari et femme avait en effet résolu ces difficultés, mais tout cela dépendait de sa chasteté ; il avait cru qu'il serait assez facile de s'y tenir, et cela s'était avéré presque impossible. Et maintenant, tous les jours il ruminait le moyen d'échapper à cette situation qu'il avait créée, en se demandant s'il pourrait se permettre de conserver deux maisons, une pour Maud et l'enfant et une autre pour Bertie et lui. Chaque fois que ce dernier lui écrivait, désormais, il lui réclamait de l'argent et cela le peinait. S'il refusait, il avait peur de le perdre, et à présent il se retrouvait régulièrement à lui verser des contributions pour ses dépenses, ce qui équivalait à lui doubler son salaire.

Maud ignorait si Rosemary avait jamais parlé à son frère de son enfant. Le temps passait, Hope avait trois ans, et aucune lettre ne vint ni de Ronnie ni de sa sœur lui confirmer qu'elle lui en aurait touché un mot. Cela ne suscitait chez Maud aucune détresse, rien que du ressentiment. Elle réservait tous ses sentiments à sa fille, que son père ne semblait avoir aucun désir de voir, elle qui était si douce et si belle. Quand la sonnette retentissait à la porte, elle s'attendait plus ou moins à y voir Ronnie, comme si rendre des visites surprises à des gens que vous n'aviez plus vus depuis des années était un trait de famille.

Cela faisait aussi des années qu'elle n'avait plus revu Sybil, alors qu'elles s'écrivaient. Ensuite, sa sœur s'invita d'elle-même à venir la voir et à rester coucher, si cela lui faisait plaisir. Cela ne lui faisait aucun plaisir mais elle réussirait à le supporter, ce fut ainsi qu'elle se présenta la chose. Elle se lança dans un ménage du sol au plafond, mit à cuire un quatre-quarts pour le thé, changea les draps de son lit pour que Sybil y dorme – pour sa part, elle dormirait dans le canapé – et vêtit Hope de la nouvelle robe de baptiste blanche à petites garnitures et à smocks roses qu'elle lui avait confectionnée.

Rien dans l'apparence de Sybil n'attirait l'œil. Elle avait toujours été dépourvue de chic et là, à trente ans, elle avait l'allure de ce que les gens appelleraient le type même de la vieille fille. Des chaussures à lacets et à talons plats, un tailleur en drap gris foncé, identique à un costume d'homme, sauf qu'une jupe remplaçait le pantalon. Sybil n'avait jamais coupé ses longs cheveux auburn foncé et les coiffait maintenant en un chignon peu flatteur sur la nuque. Mais son plaisir

de la voir et sa réaction devant Hope avec ses boucles blondes et ses yeux d'un bleu sombre étaient tout ce que Maud aurait pu désirer. Sybil avait apporté un cadeau pour la fillette, un terrier en peluche à roulettes, qu'Hope reçut avec une mine extasiée et pour lequel, se souvenant des enseignements de sa mère, elle dit merci.

– Elle est ravissante, remarqua Sybil. Elle ne ressemble à aucun de nous, mais cela ne compte pas. Elle a l'air d'une enfant heureuse.

– Je crois que oui. Je l'espère. J'aimerais qu'elle ait d'autres enfants de son âge avec qui jouer, mais Mme Tranter et son mari ont déménagé à Dartwell et leur petite fille avec eux, bien sûr.

– Maud, je dois te demander, j'espère que cela ne t'ennuiera pas, mais les gens d'ici, ils sont au courant au sujet de Hope ?

Elle savait très bien ce que Sybil entendait par là, mais elle avait tout de même l'intention de lui demander de s'expliquer clairement.

– Qu'est-ce que tu veux dire, à son sujet ?

– Tu sais. (Sa sœur avait l'air mal à l'aise.) Qu'elle n'est pas... enfin, née d'un mariage.

Maud lui répliqua avec raideur.

– John et moi nous faisons appeler M. et Mme Goodwin. Tout le monde croit que Hope est son enfant.

– Oh, Maud. (Sybil reposa sa tranche de quatre-quarts dans son assiette, comme si cette nouvelle lui avait gâché l'appétit.) Oh mon Dieu, Maud, était-ce bien sage ? N'as-tu pas pensé aux conséquences ?

– Quelles conséquences ?

– Enfin, et si John a envie de se marier ? Et si tu en as envie, toi ?

– Je n'en aurai pas envie et lui non plus. Hope croit que John est son père et il n'y a aucune raison qu'elle ne continue pas de le croire. Maintenant changeons de sujet. Comment va mère ? Comment va Ethel ?

Sybil, qui n'avait visiblement aucune envie de changer de sujet, lui apprit qu'Ethel attendait un « heureux événement », son premier enfant, en janvier, et elle ne remarqua pas les éclairs dans les yeux de Maud et sa moue.

– Personne ne lui a dit qu'elle était une honte pour la famille, n'est-ce pas ?

– Oh, Maud.

Voilà tout ce que Sybil fut capable de lui répondre. Elle s'attendait à

une réaction plus réjouie quand elle lui annonça que leur mère allait bien, que Maud lui manquait beaucoup et qu'elle aimerait la revoir.

– Si seulement tu venais et si tu restais peut-être chez nous deux nuits, le passé serait oublié, elle te le promet.

– Je pourrais, mais je n'ai aucune envie de voir notre père.

J'en parle comme si c'était Dieu, songea-t-elle, mais elle ne savait comment le formuler autrement et, à ses yeux, il s'était comporté comme Dieu, un dieu jaloux, au châtement disproportionné. Moissonnant là où il n'avait pas semé, et amassant là où il n'a pas vanné, comme il était écrit dans ce verset qu'elle avait retenu du temps où elle allait à l'église.

– Mère pourrait toujours venir ici, dit-elle, si je lui manque tant.

– Elle ne voudrait pas, lui répliqua Sybil, qui n'avait jamais eu de tact. Tu vois, si tu venais chez nous, elle te demande, s'il te plaît, si tu pouvais éviter d'amener l'enfant. Elle n'a pas envie de la voir.

La réaction de Maud dépassa tout ce à quoi s'attendait Sybil. Elle avait cru que sa sœur protesterait, qu'elle n'avait personne à qui laisser Hope ou qu'elle n'avait jamais été séparée d'elle et ce n'était pas maintenant qu'elle allait commencer. Mais Maud cria. Elle cria et éclata d'une violente crise de larmes en se saisissant de la fillette qui jouait avec son chien en peluche, et la serra contre elle, si fort que la petite se mit elle aussi à pleurer et à hurler. Elles se balancèrent toutes les deux, d'avant en arrière, en sanglotant et en s'agrippant par les vêtements et par les cheveux. Sybil blêmit.

– Oh, Maud, Maud, non, fut tout ce qu'elle réussit à répondre. Je t'en prie, cesse. Qu'est-ce que j'ai dit de si terrible ? Je t'en prie, arrête.

Et John arriva au milieu de toute cette scène.

– Mais enfin, qu'est-ce qui ne va pas ? (Il dévisagea ses deux sœurs tour à tour.) Qu'est-ce que tu lui as raconté ?

– Rien, rien. Je lui ai seulement suggéré, si elle vient voir mère, de ne pas amener Hope.

Les larmes de Maud s'étaient calmées. Hope geignait et hoquetait encore. Et John ne put qu'en rire.

– Je vois mieux ce qui a pu la mettre en colère. (Il s'adressa à Maud.) Tu n'es obligée d'aller nulle part si tu n'en as pas envie. Tu te montes la tête pour rien. Prends une autre tasse de thé, ça te fera du bien.

Se redressant bien droite, lançant un regard de dégoût furibond à Sybil, le visage écarlate et trempé, Maud lui répliqua :

– Jamais plus je n’approcherai de cette maison. Je ne retournerai plus jamais à Bristol. Tu peux lui dire que je n’ai aucune envie de la voir, pas tant que je vivrai ou tant qu’elle vivra, et pour ce qui est de père, pour moi, il est déjà mort.

Sybil resta coucher pour la nuit dans la chambre de Maud, qui dormit en bas, avec Hope dans son petit lit qu’elle avait placé tout près du sofa. Dans la matinée, avant de partir à vélo pour l’école, John montra à Sybil les légumes qu’ils faisaient tous les deux pousser derrière la maison sur un carré de terre que Maud appelait le potager.

– Cela nous aide à joindre les deux bouts.

– Mais tu touches un bon salaire, n’est-ce pas, John ?

– Nous sommes trois à vivre dessus. Je ne perçois pas ici l’indemnité de résidence qu’on touche à Londres.

Sybil partit avec le bus d’Ashburton, assez en rogne contre Maud qui refusait de l’accompagner.

– Tu pourrais confier Hope à Mme Machinchose, là.

– Tremlett. Elle s’appelle Mme Tremlett. Je ne comprends pas pourquoi tout le monde veut tant me convaincre de laisser ma petite fille à d’autres gens.

Elles se séparèrent donc d’humeur hargneuse.

Ce soir-là, Maud, que John avait décrite jadis comme une jeune fille enjouée qui ne boudait jamais, était maussade et morose. Quand John lui demanda ce qui n’allait pas, tout ce qu’elle lui rétorqua fut :

– Je me demande ce que Sybil dirait si elle savait au sujet de toi et ton *ami*.

CHAPITRE 15

Quand John avait souligné qu'il avait trois personnes à entretenir avec son seul revenu, il ne disait pas l'entière vérité. Ces derniers mois, il avait aussi subvenu aux besoins de Bertie. Le temps où ce dernier ne recevait de l'argent de John que s'il lui en réclamait était révolu, le temps où John lui glissait un ou deux billets d'une livre dans une enveloppe et les lui envoyait avec un mot d'accompagnement appartenait au passé. Désormais, chaque semaine, il envoyait à son amant un mandat postal de presque le double de la somme qu'il gagnait en servant au comptoir de la quincaillerie. C'était au-dessus de ses moyens, et chaque fois qu'il cachetait l'enveloppe et qu'il la lâchait dans la fente de la boîte, il se disait qu'il achetait l'amour de Bertie.

Par le passé, et même si cela lui prenait des semaines, il avait parfois prévu d'épargner suffisamment pour louer une chambre une nuit dans cet hôtel que Bertie convoitait tant. Ses efforts ne le menèrent pas bien loin. Hope avait besoin de nouvelles chaussures, elle avait une éruption de boutons ou toussait et il fallait faire venir le médecin, le toit du n° 2, Bury Row présentait une fuite, Mme Tremlett refusait de payer la réparation et il dut s'en acquitter. Il ne protesta pas, il se contenta de se résigner, mais Maud en fit le reproche à leur propriétaire, la traita de pingre, ce qui amena l'intéressée à leur réclamer cinq shillings de plus pour leur ménage. « Si c'est ce que je suis, lâcha-t-elle à Maud, mais avec un grand sourire, je vais devoir augmenter mes revenus ». Apprenant à devenir « une vraie couturière », selon son expression, Maud avait besoin d'acheter de plus en plus de tissu sur lequel travailler et de patrons en papier. Le projet de nuit d'hôtel n'aboutit à rien et ne vit jamais le jour. Tout l'argent

de reste de John allait à Bertie.

Une lettre de lui arriva à l'improviste. Il ne remerciait jamais John de ses mandats postaux, et ce dernier attribuait cela à la gêne de son amant à l'idée de recevoir de l'argent. Une lettre ces temps-ci, c'était rare, et Maud la ramassa sur le paillason et la lui tendit en la tenant à bout de bras entre le pouce et l'index, comme on porterait un sac d'aliments pourris. John, qui prenait son petit déjeuner, était las de céder à ses caprices exigeants. Il était de plus en plus contrarié par la manière qu'elle avait de tout s'approprier comme si c'était son droit sans rien donner en retour, à part tenir la maison, ce qui était plus destiné à Hope et à elle-même qu'à lui. Il ouvrit la lettre devant elle. Bertie lui annonçait que sa mère, qui n'avait que la cinquantaine, était morte d'une tumeur à la gorge. Le mari de sa sœur avait payé les obsèques.

Le ton de sa lettre n'était pas chagriné, mais presque euphorique. La maison de sa mère était un pauvre petit logement dans Paddington, non loin de la gare, mais elle était à elle, et maintenant à lui. John s'attendait à ce qu'une invitation suive, mais il n'y eut rien d'autre. Pourtant, il refusait de se laisser abattre, sachant tout le mal qu'avait Bertie à écrire et à quel point la rédaction d'une lettre l'épuisait. Il se leva de table et fit part à Maud des nouvelles de Bertie, non pas tant pour la contrarier que pour lui faire comprendre et lui faire reconnaître que Bertie était son ami et que ses faits et gestes étaient pour lui du plus grand intérêt.

– Je n'ai aucune envie d'entendre ça, lui dit-elle.

– Qu'est-ce qu'il t'a fait pour que tu le détestes à ce point ?

– C'est ce que vous avez fabriqué ensemble, toi et lui. Je n'oublierai jamais le bruit que vous avez fait dans la chambre à côté de la mienne, à côté de moi, avec mon enfant innocente.

Il ne répondit rien. Plus tard ce jour-là, après la fin de la classe, il envoya à Bertie son mandat postal habituel et y glissa un mot lui demandant s'il pouvait venir passer une nuit là-bas le week-end suivant. Sachant combien écrire était difficile pour lui, il ajouta que si ça lui convenait qu'il le rejoigne le samedi à 16 heures, ce n'était pas la peine de répondre. Qu'il ne lui « mette un mot » que si ce n'était pas commode.

Presque tous les jours, une fois que Hope était baignée et habillée et qu'elle s'amusait avec ses jouets, Maud s'asseyait à sa machine à coudre afin d'acquérir des techniques plus complexes que de faire des

ourlets et coudre des boutons. Peut-être trouverait-elle un cours du soir à Ashburton où un enseignant vous apprenait la confection, et elle confierait Hope deux heures à John. Alors qu'elle envisageait tout cela, pleine de ressentiment envers son frère non sans se sentir coupable à son égard, la sonnette retentit. Elle n'attendait personne. Elle se leva et regarda par la fenêtre, par où l'on pouvait parfois entrevoir qui était sur le pas de la porte. Mais ce qui attira immédiatement son regard, ce fut une énorme voiture noire extrêmement élégante garée devant la maison, une Rolls-Royce. C'était la seule marque de véhicule qu'elle savait reconnaître, tout le monde les reconnaissait tout de suite à leur calandre en forme de pignon, au chrome luisant. De la femme qui se tenait sur le seuil, elle ne vit qu'un tailleur ajusté et un col de renard, peu adaptés à un village de campagne, et une masse éclatante de cheveux blonds.

Maud se rendit à la porte.

– Alicia Imber, fit la femme, et vous devez être Mme Goodwin. Comment allez-vous ?

Maud savait qu'on n'était pas censée répondre à cette question, mais plutôt dire : « Comment allez-vous ? » Elle était si interloquée par l'apparition de cette visiteuse qu'elle ne put prononcer que ces mots : « Entrez », mais elle sut résister à la tentation de la prier de l'excuser pour le désordre, alors qu'il n'y en avait aucun. Hope, qui jouait avec sa ferme en bois, transférant des vaches Jersey en métal peint de la cour de ferme dans le pré, laissa son troupeau patienter derrière le portail, le temps de dévisager la nouvelle venue qui lui dit bonjour en souriant.

– Je vois que vous cousiez. Dieu seul sait comment vous trouvez le temps. Moi je sais que je n'y arriverais jamais.

Mme Imber était grande et mince. Maud lui donnait quarante ans, cruelle surestimation due à ce que peut être l'animosité spontanée de la jeunesse, car Alicia Imber n'avait que trente-quatre ans. Le nez pointu et le front poilu du col en renard étaient nichés contre sa joue fardée. Maud la pria de s'asseoir, mais au lieu de s'exécuter, la visiteuse se pencha sur la machine à coudre, prit et examina de près le manteau d'hiver à moitié terminé que Maud était occupée à coudre pour Hope.

– Très joli, approuva-t-elle avec un sourire. (Elle reposa le manteau.) C'est au sujet de votre couture que je suis venue. Mme Clifford m'a dit... je crois que vous connaissez sa nièce... que vos smocks étaient très réussis et je me demandais si vous ne pourriez pas confectionner une robe pour ma petite fille. Voudriez-vous me montrer un

échantillon ?

Mme Clifford était la tante de Rosemary et de Ronnie. De quoi se mêlait-elle, à lui envoyer cette femme qui la prenait de haut ? se demanda Maud en montant au premier. Elle redescendit ce qu'elle considérait comme la plus jolie robe de Hope, verte avec des fleurs blanches et rouges, et des smocks rouges. Mme Imbert l'inspecta comme si elle jugeait une épreuve de couture à un examen du certificat d'études, mais elle sourit.

– Eh bien, oui, c'est très joli.

Elle posa la robe sur l'accoudoir d'un fauteuil.

– Je peux la porter demain, maman ? fit Hope, en lançant un regard suspicieux à Alicia Imber comme si elle croyait que la femme avait l'intention de la voler.

– Si tu veux, lui répondit Maud, avant de poser une question à sa visiteuse. Quel âge a votre fille ?

Comme la plupart des mères de famille quand on les interroge à propos d'un de leurs enfants, Mme Imber prit la question comme si elle concernait toute sa progéniture.

– Mes garçons ont huit et neuf ans et ils s'appellent Christian et Julian, et ma petite fille, Charmian, a six ans. Comme vous pouvez imaginer, mes fils me manquent terriblement et à leur sœur aussi, qui n'a personne avec qui jouer, mais ils sont loin, dans leurs écoles privées, et il faut ce qu'il faut.

– Si vous aviez la possibilité d'amener Charmian ici, je pourrais prendre ses mesures et vous préciser combien de tissu acheter.

– Oui, enfin, nous verrons. Charmian n'est pas très robuste et j'espérais que vous viendriez chez moi, à Dartcombe Hall.

Maud puisa tout l'aplomb qu'elle possédait en elle.

– Il vaudrait mieux que vous veniez ici.

– Oh, ma chère. Vous appréciez de fixer vos propres règles, n'est-ce pas ? Je viendrai mardi prochain, n'est-ce pas ? (Maud savait que ce « n'est-ce pas ? » n'était qu'une pure et simple figure de style, qui ne signifiait rien.) Au revoir, ma chérie, fit Mme Imber à Hope. Je ne connais pas ton nom.

Ce soir-là, Maud résuma cette conversation à John, mais avec toute l'exagération que peuvent y mettre les individus aux tendances paranoïaques, et en ajoutant une phrase qu'elle avait lue quelque part, la première d'une longue série d'inventions de ce style.

– Tu n'es pas obligée de recevoir cette femme ici, dit-il, ou de confectionner une robe pour sa fille. Nous pouvons nous débrouiller sans.

– *Noblesse oblige*. C'est du français. Qu'est-ce que signifient ces mots, John ?

– Pourquoi me le demandes-tu ?

– C'est ce qu'elle m'a dit en partant, inventa-t-elle.

– Cela veut dire qu'un aristocrate se doit, ou doit peut-être à Dieu, je n'en sais rien, de se pencher sur les besoins des gens des classes inférieures.

– Merci.

John aurait préféré mentir. N'importe quelle traduction, comme cette formule quasi incompréhensible en anglais, « *nobility obliges* », aurait fait l'affaire. Assez vite, il s'avéra que le travail de sa sœur n'était pas assez convenable. En lui achetant cette machine à coudre, il avait espéré qu'elle s'en serve pour gagner de quoi augmenter leurs revenus, mais il avait compris qu'il n'en serait rien.

Il trouvait assez facile de mentir quand il lui racontait qu'il se rendait à Londres et qu'il y restait pour la nuit, avec qui et pourquoi. L'une des enseignantes de l'école l'avait invité à venir avec elle rendre visite à ses parents dans un endroit qui s'appelait Twickenham. C'était une demi-vérité, car Elspeth Dean avait invité son « épouse » également, mais il avait poliment refusé, comme de juste. Le principal enjeu, c'était d'amener Maud à le croire, et cette fois il semblait avoir réussi.

Bertie n'avait pas répondu. John lui avait dit de n'en rien faire si sa venue samedi lui convenait, donc à l'évidence c'était le cas. Tout paraissait se dérouler en douceur, si l'on ne considérait pas les questions pressantes de Maud comme autant d'écueils. Qui est-ce ? Pourquoi ne l'avais-tu jamais mentionnée précédemment ? Tu l'aimes bien ? Et, pire que tout, « est-ce que tu l'aimes d'amour ? ». Ce n'était pas la première fois qu'il la laissait seule. En deux occasions, il avait passé la nuit dehors, en descendant dans une pension. Ça l'avait toujours amusé (et Bertie trouvait cela hilarant) que les logeuses veuillent voir l'alliance à l'annulaire de la main gauche de la femme quand c'était un couple qui entendait séjourner chez elles, réclamant presque leur certificat de mariage et leur imposant de signer le livre d'or, en observant la femme, pour voir si elle n'avait pas une absence en signant Jean Brown au lieu de Jean Smith. Aucune propriétaire

n'avait jamais rien soupçonné concernant John et Bertie : manifestement, il s'agissait de deux copains qui accepteraient volontiers de partager le même lit, et pas juste une chambre. Mais il n'y aurait aucun incident de ce genre, cette fois. Ils partageraient leur lit dans la maison de la défunte mère de Bertie.

C'était sa première visite dans cette maison. Il savait plus ou moins où elle se situait, derrière la gare de Paddington, au fond d'un dédale de petites rues sales en direction de Grand Union Canal et du seul bel édifice visible alentour, l'église gothique de St Mary Magdalene, étroite et toute en hauteur, avec sa flèche fuselée qui se dressait presque au bord des berges. Par cette journée d'automne froide et grise, un vent cinglant s'engouffrait aux coins des rues. Une poubelle en fer galvanisé était plantée sur le rectangle de béton qui tenait lieu, côté rue, de jardin à Bertie et, adossée contre le mur de la maison, il y avait une motocyclette aux pneus sérieusement usés. Il n'y avait pas de sonnette. Le volet de la boîte aux lettres s'était comme soudé à son cadre rouillé, et il n'y avait donc apparemment aucun moyen d'annoncer son arrivée. Sur le point de taper à la porte avec son poing, il essaya d'abord la poignée en laiton noirci. La porte s'ouvrit et il entra.

Il régnait dans la maison une odeur déplaisante, un mélange de paraffine, de friture de poisson et d'urine. La porte de la pièce principale s'était dégonflée et on l'avait laissée appuyée contre le mur. Toutes les parois de la pièce et du couloir avaient été peintes en marron foncé, mais c'était si ancien que la peinture était presque partout constellée de cloques et s'écaillait, dévoilant la couche du dessous, couleur saumon en conserve. Il faisait froid. John appela Bertie par son nom. Il n'y eut pas de réaction et il appela encore.

Une porte claqua à l'étage et Bertie fit son apparition en haut des marches. Il était nu, hormis un pantalon en coton et les bretelles qui le maintenaient.

– Oh, c'est toi, dit-il. Un peu en avance, non ?

– Je crois avoir dit dans l'après-midi.

John saisit la situation avant même que le compagnon de Bertie n'ait émergé à son tour de la chambre. Avant, il n'y a pas si longtemps, John n'aurait pas compris, mais l'année ou les deux années écoulées lui avaient fait perdre son innocence. Il avait surpris Bertie « en flagrant délit », une formule sur laquelle il était tombé quelque part mais sans s'être jamais attendu à l'expérimenter lui-même. Pourtant, il connaissait Bertie, désormais. Il connaissait sa manière de vivre et sa manière de faire. Ce n'en était pas moins un choc terrible.

L'homme qui fit son apparition derrière Bertie sur le palier semblait avoir enfilé une chemise et un pantalon en vitesse et, avec une bonne demi-tête de plus que lui, il était bien visible, occupé à se battre avec son nœud de cravate. Bertie descendit quelques marches. Et il eut ces mots incroyables :

– Je ne pense pas que tu aies dîné. Va donc dans Delamere Road, il y a un café par là-bas. Je te rejoins dans dix minutes.

Si seulement il avait eu la présence d'esprit de prier Bertie de lui écrire pour confirmer que sa visite lui convenait et non si cela ne lui convenait pas, songea-t-il en s'éloignant de la maison. Mais lui aurait-il seulement répondu ? Peu lui importait, il n'avait aucun égard pour les sentiments de John, il lui avait clairement signifié qu'il considérait que les hommes comme eux pouvaient avoir autant de partenaires qu'ils en avaient envie (de partenaires du crime qui était le leur) et personne n'avait à s'en formaliser, personne n'avait à être jaloux. Il éprouvait le chagrin de l'homme qui se sait aimer passionnément un être indigne de son amour. Le seul fait d'y penser en ces termes suffisait à le rendre honteux d'avoir l'arrogance de se juger meilleur que Bertie. Il trouva le café et le dépassa – il avait la sensation que tout ce qu'il avalerait l'étoufferait – et poursuivit sur la berge du Grand Union Canal. Il avait entendu des gens en parler comme d'une rivière, sans connaître la différence entre cette eau plate et stagnante et un cours d'eau. Cette surface d'un brun verdâtre et complètement opaque. Une péniche arriva, assez basse sur l'eau pour passer au-dessous du premier pont et du deuxième, avant de s'engager dans le tunnel à hauteur de Maida Hill, non loin du quartier où il avait vécu en s'installant à Londres. Un couple d'oies du Canada suivit le sillage de la péniche, et une foulque ballottée par le remous, l'éclair blanc du sommet de son crâne ressortant vivement en cette terne journée. Il n'avait encore jamais songé à mettre un terme à toutes choses, mais à présent l'idée lui traversa l'esprit que de remplir ses poches de pierres et se glisser dans cette eau froide et brune lui procurerait une mort paisible. Il fit demi-tour et se dirigea vers la gare.

Un train pour Penzance venait de partir. Il avait froid mais il y avait un feu dans la salle d'attente et personne ne s'était assis sur la banquette en crin de cheval installée à proximité. Étrangement, grâce à la chaleur, il se sentait mieux. Ce n'était pas seulement une amélioration physique mais aussi un réconfort moral. Peut-être s'était-il trop précipité, peut-être aurait-il dû rester, obtenir de Bertie qu'il renvoie ce grand type, parler à son amant, lui expliquer à quel point ses infidélités (c'était ainsi qu'il les percevait) le rendaient malheureux. Malgré la faim qui se faisait à nouveau sentir, il s'endormit, la tête posée contre la garniture noire et glissante. À un

certain moment, il eut conscience qu'un porteur entraînait avec un seau à charbon pour entretenir l'âtre, et l'homme l'appela monsieur et lui demanda si tout allait bien. Il craignit qu'on ne le prie de sortir sur le quai, mais il n'en fut rien. Il eut aussi conscience d'autres personnes qui allaient et venaient, mais elles ne le remarquèrent pas et il se rendormit.

Cette fois, ce fut juste un somme, entrecoupé de rêves éveillés, et il se remit à réfléchir à ce qu'il devait faire. À part ce qu'il en avait lu dans son cours de littérature anglaise, il ne savait pas à quel point il était dur de renoncer à quelqu'un avec qui vous aviez noué un lien sexuel intense. Les yeux encore fermés, il essaya d'imaginer la vie sans Bertie, le vide, le désir qui devrait trouver un exutoire dans un hurlement de chagrin. Il savait maintenant, il savait ce que les livres ne lui avaient jamais appris.

Dehors, il faisait noir. Il resta assis là, à moitié allongé, en se demandant s'il serait difficile de marcher jusqu'au bord du quai et, quand entrerait le long convoi en provenance du West Country, s'avancant toujours à vive allure, de se laisser glisser sur les rails et de s'y coucher pour qu'il lui roule dessus. Il entendit le porteur revenir mais, au lieu de s'agenouiller devant la cheminée, l'homme s'assit à côté de lui sur la banquette. John ouvrit les yeux et constata que c'était Bertie.

– Alors c'est là que t'es venu. Tu m'as drôlement fait tourner, toi, et je suis gelé à mort.

John eut envie de ce qu'il aurait cru impossible à jamais, de ce qu'il n'osait certainement pas faire ici, le serrer dans ses bras et l'embrasser comme un homme et une femme étaient autorisés à s'embrasser. Tout ce qu'il put faire, ce fut de lui murmurer qu'il l'aimait.

– Alors tu aurais plutôt intérêt à revenir chez moi comme tu avais dit. Te bile pas pour Davy, c'est que dalle. Il compte pas. Allez viens maintenant. Réveille-toi et on va commencer par aller se taper un sacré gueuleton.

Et John repartit donc avec lui, en s'en voulant, mais incapable de refuser.

CHAPITRE 16

Mme Imber revint dans sa Rolls-Royce, accompagnée de Charmian pour qu'on lui prenne ses mesures, et consentit à ce qu'on lui serve une tasse de thé. Les deux fillettes, à peu près du même âge, s'entendaient bien et plutôt mieux, songea Maud, que Hope ne s'entendait avec Maureen Crocker. Elle espéra qu'elles puissent nouer une relation plus étroite. Mais quand elle suggéra que Charmian revienne jouer avec la ferme en bois, les animaux en métal de Hope ou autour de la maisonnette en planches que John lui avait construite dans le jardin, Mme Imber en parut presque choquée.

– Je ne crois pas, s'écria-t-elle. Vous ne le saviez peut-être pas, mais il arrive souvent que Charmian ne soit pas très bien.

– Cette femme est la pire des snobs, se plaignit Maud à son frère. Cette enfant n'a aucun souci. C'est juste que nous ne sommes pas assez bien pour eux. Gladys m'a expliqué que les Imber sont en fait des brasseurs. Tout leur argent vient de la bière. Il y a de ça deux générations, c'étaient encore des ouvriers agricoles.

John se satisfaisait des amis que Hope avait au village. Bientôt elle irait à l'école et s'en ferait d'autres. Depuis qu'elle avait trois ans, et bien qu'elle l'appelle papa, il avait de plus en plus conscience de ne pas être son père, d'être en réalité son oncle, et « vivre dans le mensonge », selon sa formule, le perturbait de plus en plus. Depuis l'épisode d'infidélité flagrante de Bertie, apparemment dénué de toute culpabilité, leurs rencontres avaient toujours eu lieu dans ce petit taudis de Paddington. Personne n'y faisait jamais le moindre ménage. À l'évidence, la bicoque n'était pas seulement crasseuse, elle tombait

en morceaux, et bien que recevant de l'argent de son amant chaque fois que celui-ci pouvait se le permettre, Bertie ne dépensait rien dans sa maison. Il ne semblait remarquer ni l'odeur ni la plomberie qui lâchait lentement. Le peu d'installation électrique rudimentaire avait cessé de fonctionner, panne que Bertie attribuait aux câbles, rongés par quelque souris. Mais en arrivant là-bas un soir, John avait vu un rat, et la bête à moitié apprivoisée campait à côté de la poubelle et le fixait avec insolence. Quand il le lui raconta, l'autre en rigola.

Bertie n'était plus jamais revenu en visite à Bury Row. Le seul visiteur appartenant à l'univers de John était une visiteuse, Elspeth Dean, le professeur de musique et l'une des deux seules femmes du personnel de son école de garçons, et elle ne venait pas sur son invitation mais sur celle de Maud. Il fallait entretenir l'illusion, et pas simplement au village, que John et Maud formaient un couple marié. Mais s'il savait que ce serait permanent, Maud, elle, espérait qu'en partant par exemple s'installer ailleurs, ils puissent redevenir frère et sœur. Elle se figurait que si Elspeth devenait son amie et si John la fréquentait dans un cadre intime, il se prendrait suffisamment d'affection pour elle et la considérerait comme une épouse possible. Quant à elle, depuis la visite de Rosemary – demeurée sans suite –, elle s'était interrogée au sujet de Ronnie et, pendant des mois, avait plus ou moins espéré qu'il lui écrive ou même lui rende visite. Les mois eurent beau se muer en années, et bien qu'il ne soit jamais venu, elle croyait encore à d'éventuelles retrouvailles et que l'amour qu'ils n'avaient jamais ressenti l'un pour l'autre s'épanouisse comme une plante longtemps négligée qui, une fois nourrie et arrosée, entrerait en floraison.

Pour sa part, John espérait aussi des changements, mais d'un autre ordre. Pour lui, Elspeth, certes agréable et jolie et dotée d'une voix chantée ravissante, constituait plutôt une présence agaçante dans la maison lors de leurs soirées, quelqu'un avec qui il n'avait aucune envie de converser, une personne qu'il sentait de plus en plus affectueuse à son égard alors qu'il comptait bien sur le fait que Maud ait compris qu'il « en était », ou qu'il était une « tantouze », les formules qu'ils employaient, Bertie et lui, et que c'était irrévocable. Les changements qu'il souhaitait et imaginait dans le futur étaient à peu près identiques à ceux qu'envisageait Maud, et ce serait qu'ils puissent déménager et redevenir frère et sœur, qu'un garçon se présente et l'épouse, de sorte qu'un autre que lui subvienne à ses besoins, le laissant ainsi libre de se choisir une maison quelque part avec Bertie.

Ce dernier semblait au moins considérer maintenant leur relation comme stable, John se rendant à Paddington une fois toutes les deux

ou trois semaines et lui envoyant deux billets d'une livre dans une enveloppe, entre ses visites. Ils n'en discutaient plus, mais John était sûr que les aventures occasionnelles de Bertie avec Davy et les individus de son espèce n'avaient pas cessé et ne cesseraient jamais. Il décida qu'il était capable de le supporter, tant qu'on ne lui en disait rien et qu'il n'ait jamais à subir le choc de cette vision qu'il avait eue lors de sa première visite dans la maison de son amant.

Chez eux, à Bury Row, Hope avait eu cinq ans et, à l'automne, elle entra à l'école, la petite école de l'église anglicane rattachée à l'église de la Toussaint que fréquentaient aussi Georgie Tranter et Maureen Crocker. Maud la conduisit en la tenant par la main et la ramena à la maison dans l'après-midi. Elles avaient été si proches et si souvent réunies que la fillette pleura de façon exagérée lorsque sa mère la laissa dans la cour, mais dès le lendemain, elle allait mieux et courait vers la porte de l'école pour retrouver ses nouvelles amies.

Mme Imber avait été fort peu satisfaite des smocks de la robe de Charmian ; les coutures n'étaient pas tout à fait régulières et l'ourlet pas aussi soigné qu'elle l'escomptait. Elle paya Maud mais lui annonça qu'elle ne voudrait plus de travaux de sa main ; facilement découragée, Maud abandonna son ambition de devenir couturière de profession et se contenta de confectionner des vêtements pour Hope et elle. Sa fille lui manquait plus qu'elle n'aurait cru. Elle avait d'abord été impatiente qu'elle commence l'école, de vivre un moment où elle aurait « plus de temps pour elle ». Sans autres ressources que son enfant, sans autre passe-temps que celui dont elle avait pu constater qu'elle ne le maîtrisait pas si bien, n'étant pas une grande lectrice, elle ne voyait qu'une vie lugubre s'étendre devant elle. Elle était comme un voyageur qui se met en route et emprunte un chemin qui, croit-il, le mènera à la ville, mais qui, au sortir d'un tournant, découvre devant lui un désert sans fin. À titre de compensation, elle allait fréquemment à Ashburton dans les boutiques et parfois à Newton Abbot, d'où elle prenait le train pour Plymouth, dépensant plus d'argent que la famille ne pouvait se le permettre en aliments de qualité et en robes, chapeaux et chaussures. Entre-temps, Hope attrapa la varicelle, ce qui fit craindre à Maud qu'elle ne reste le visage grêlé de cicatrices, puis ce fut la rougeole. Ces épisodes, résultat inévitable de son entrée à l'école, restèrent sans gravité.

John avait renoncé à espérer des lettres de Bertie, à moins qu'il n'ait quelque chose d'exceptionnel à lui dire. À part un télégramme, il n'y avait pas d'autres moyens de communication. Bien que plusieurs personnes à Dartcombe aient le téléphone – les Imber, lui avait dit quelqu'un, passaient des appels à longue distance depuis le leur –, ce n'était pas un enjeu pour lui. Il n'en avait pas les moyens. Il s'avoua

qu'il avait espéré que Maud réussisse dans ses travaux de couture, devienne une vraie femme d'affaires et augmente leurs revenus. Mais non, se dit-il, il aurait dû le savoir. Il était atterré par ses manières dépensières et les articles superflus qu'elle s'achetait. Ils manquaient tout le temps d'argent. À l'occasion, il était allé voir ses parents à Bristol, mais à présent il lui fallait annuler ces visites. Il envoyait même moins d'argent à Bertie, ce qui le bouleversait au point de le réveiller la nuit. Assez vite, sans rien à joindre à ses enveloppes, il écrivit de moins en moins souvent. Même s'il n'avait reçu aucune réponse à ses lettres, il aurait continué de lui écrire des années durant parce que, bien qu'à sens unique, cette correspondance était le seul contact qu'il entretenait avec lui. Pourtant l'idée finit par lui traverser l'esprit que Bertie puisse trouver ses lettres agaçantes, et il se représentait son exaspération, mais abandonner cette correspondance, pour ce qu'elle valait, cela lui était presque insupportable, comme si la vie même s'achevait. Six mois, un an, puis deux années s'étaient écoulées depuis la dernière nuit qu'il avait passée sous le toit de son amant, plus d'un an depuis les dernières nouvelles qu'il avait eues de lui. Ses nuits étaient hantées par les rêves de l'amoureux jaloux ; des scènes de Bertie folâtrant avec de beaux jeunes messieurs défilaient devant ses yeux endormis, de sorte qu'il se réveillait souvent en geignant de malheur et de honte. Son amour demeurait intact. Il croyait que le pire lui était arrivé et il avait sombré dans les profondeurs de la détresse.

Son cœur fit un bond – il le sentit véritablement exécuter un saut de joie – quand un matin, juste alors qu'il partait pour l'école, Maud lui apporta une lettre qu'elle avait ramassée sur le paillason. Elle connaissait désormais presque aussi bien que John l'écriture penchée de Bertie, mais à la moue qu'elle fit, au froncement de son nez et à sa manière de tenir l'enveloppe loin d'elle, presque à bout de bras, il était évident que la lecture de l'adresse ne leur inspirait pas les mêmes émotions.

– Donne-la-moi, s'il te plaît, fit John. Si ça te déplaît tant de la toucher, pourquoi ne pas l'avoir laissée là où elle était et me laisser la récupérer ?

Elle ne lui fit aucune réponse. À l'avenir, songea-t-il, si cette lettre améliorerait les rapports entre Bertie et lui, il inviterait son amant ici, et elle devrait le supporter. L'apitoiement sur soi et le ressentiment l'engloutirent. Il avait renoncé à toute possibilité de bonheur pour elle, il avait menti pour elle, gagné de l'argent pour elle et son enfant, renoncé à quantité de sources de confort – comme un bon lit dans une bonne chambre – auxquelles il avait droit, et sa récompense c'était de se voir refuser la compagnie de la seule personne au monde qui ait un

tant soit peu de signification pour lui. Il n'avait toujours pas ouvert la lettre et maintenant une frayeur s'empara de lui, la peur que Bertie ne lui annonce ce qu'il savait déjà sans jamais l'avoir clairement formulé avec des mots : que tout était terminé entre eux. L'enveloppe devait contenir de mauvaises nouvelles, la confirmation des craintes que John n'osait affronter, car Bertie n'écrivait jamais de simple lettre d'amour et n'allait certainement pas lui dire qu'il était désolé de ne pas lui avoir écrit avant, mais que tout allait bien et qu'il mourait d'envie de le voir. Ce n'était pas son style. Son côté poltron lui souffla de laisser la lettre cachetée, de la cacher dans sa chambre. L'autre John en lui, plus courageux, serra les dents, inséra l'ongle de son pouce sous le rabat et déchira pour ouvrir.

La lettre était très courte. Il la lut une fois, puis la relut, croyant à peine aux mots inscrits là, sur le papier.

CHAPITRE 17

Il alla au travail à vélo sous une pluie battante. En première heure ce jour-là, il avait une classe de seconde et leur enseignait la géologie, les volcans et les roches magmatiques. Il n'avait jamais eu de difficultés à faire respecter la discipline, surtout parce que ses élèves l'appréciaient et le respectaient, mais il eut conscience que certains d'entre eux remarquaient qu'il n'avait pas la tête à son cours. Pourtant, il restait convaincu qu'ils ne le traiteraient jamais comme ce même groupe d'adolescents avait traité ce pauvre M. Carrington, la totalité des vingt-sept élèves sortant par la fenêtre pour grimper sur le toit plat du labo de sciences avant que le professeur n'entre dans la salle de classe. Quand John les eut laissés achever l'heure en leur lisant des récits d'époque sur le tremblement de terre de Lisbonne en 1755, et alors qu'il rassemblait ses livres, un garçon, un nommé Walter King, s'approcha de lui et lui demanda s'il ne se sentait pas bien. C'était si gentil et à l'évidence si bien intentionné et si sincère qu'il eut les larmes aux yeux en remerciant Walter de sa sollicitude, mais lui répondit qu'il allait tout à fait bien, il était juste un peu fatigué.

La journée lui parut longue mais n'était pas de celles qu'il avait envie de terminer en rentrant chez lui. Il se sentait comme dans ce passage de l'Ancien Testament où les renards ont leurs trous et les oiseaux leurs nids, mais où le Fils de l'homme n'a nulle part où poser la tête. Il avait tout à fait conscience de la lettre de Bertie dans sa poche, comme si cette unique feuille de papier ligné et cette mince enveloppe étaient faites de plomb et l'alourdissaient. Après la fin de la classe, il retrouva Elspeth Dean au vestiaire des professeurs, pas une personne qu'il avait spécialement envie d'éviter, mais qui, au même

titre que le reste du monde en cet instant, lui inspirait l'indifférence. Elle enfilait son manteau alors qu'il mettait le sien. Elle vint vers lui et lui dit combien elle avait pris plaisir à une récente visite qu'elle avait faite à son épouse et voulait-il demander à Maud s'ils ne viendraient pas, elle et lui, prendre le thé chez elle à Ashburton. Il lui répondit que cela pourrait sûrement s'organiser, il en était convaincu, tâchant de gommer l'impatience dans le ton de sa voix. Elspeth était une femme parfaitement plaisante et il l'aimait bien, mais pour le moment il n'avait envie de personne, uniquement d'être seul. Dès qu'il eut enfourché sa bicyclette, il se dirigea non pas vers la route de Dartcombe mais vers le petit parc d'Ashburton où, un arrêté municipal interdisant de rouler à vélo, il poussa son engin dans un chemin qui bifurquait à partir de l'allée principale, se trouva un siège et s'assit pour lire la lettre de Bertie une troisième fois.

Cher John,

Cela fait longtemps que je n'ai plus de nouvelles de toi. Je ne crois pas que je t'ai fait du tor. Comme tu dois le savoir, c'est dur de joindre les deux bouts. Ici il fait froid et souvan je n'ai pas assé pour manger. Quand tu m'envoyais un billet d'une £ même si c'était pas très souvan ça allait mieux. Il vaut mieux que j'en viens vite au fait. J'ai gardé toutes les lettres que tu m'as envoyées et si la polisse devait les voir tu sais ce qui se passera. Tu es riche avec un travail de monsieur. Tu peux m'envoyer 2 £ par semaine et quand même pas manquer. Fais-le c'est tout et on pourra être de nouvau amis.

J'espère rester ton ami,

B.

Du chantage, voilà comme ça s'appelait, et c'était ce que faisait Bertie. C'était sa façon habituelle de terminer une lettre, avec l'initiale B. au lieu de son nom. Gagné par l'amertume, il se demanda si l'autre n'avait pas procédé ainsi depuis toujours dans l'idée d'en profiter pour lui extorquer de l'argent en recourant à des menaces un jour ou l'autre. C'était aussi pour cela qu'il avait rarement décrit ce que lui inspiraient les plaisirs de leurs ébats amoureux, alors que John, l'amoureux innocent, lui avait livré son cœur sur le papier tout comme il s'était livré de tout son corps lors de leurs rencontres.

Toutes ces vérités lui apparurent soudain clairement. Jamais il n'y avait pensé auparavant, tout en sachant depuis toujours que son amour pour Bertie était plus fort que l'amour de Bertie pour lui. Les

choses seraient moins graves, songea-t-il, si les mots de son amant et ses menaces avaient suffi à éteindre son amour. Mais tel n'était pas le cas. De même que son illettrisme ne l'avait jamais amené à le mépriser, cette trahison criminelle n'avait aucun effet sur sa passion et son désir. Il savait que si l'homme qui avait été son amant devait subitement faire son apparition dans ce parc de plus en plus sombre et se dirigeait vers lui par ce chemin, souriant et joyeux, la tête un peu penchée de côté comme si souvent, John se lèverait d'un bond, le cœur débordant de joie, et le serrerait dans ses bras. Toujours en regardant d'abord autour de lui, bien évidemment, pour s'assurer qu'ils n'étaient pas observés.

Le temps n'était pas encore venu pour lui de décider quoi faire. Il était trop tôt. D'abord, il devait prendre l'exacte mesure de la menace que représentait cette lettre. Bertie, qui était, de tous les êtres qu'il avait connus, celui dont il se sentait le plus proche, l'avait menacé, en des termes dont il percevait maintenant l'évidence, de montrer ses lettres à la police, en sachant que chaque ligne attestait clairement qu'il avait commis à maintes reprises un délit pénal grave et universellement réprouvé. Pédérastie, sodomie, il n'était pas sûr des termes de la loi, sachant seulement que cela comportait une longue peine d'emprisonnement pour le condamné. Son « crime » étant ainsi exposé en toutes lettres, ses parents sauraient, ses sœurs sauraient, il perdrait son poste et probablement sa maison. Pourtant, assez étrangement, ou peut-être pas étrangement du tout au vu de son amour pour Bertie, l'ensemble de ces conséquences se réduisait à quelques épreuves bénignes, comparées à la trahison de son amant, confrontées à ce que Bertie, l'objet de son absolue dévotion, lui avait déjà infligé avec tant d'apparente facilité, et presque avec indifférence.

Relire la lettre n'était pas nécessaire. Il connaissait ces mots haineux par cœur. Il la replia, la replaça dans son enveloppe, ressortit du parc à pied et monta sur son vélo pour entamer le trajet de retour chez lui. Il faisait nuit à présent et il n'aimait pas trop rouler dans le noir rien qu'avec cette faible lampe attachée au guidon pour éclairer sa route et avertir d'éventuels véhicules circulant par là. Mais il y en avait peu. Lors de ses trajets allers et retours, il croisait ou dépassait peut-être une voiture. Les charrettes de ferme tirées par des chevaux étaient plus fréquentes, mais là, il était trop tard. Il était seul dans l'obscurité, sur des routes de campagne silencieuses, les oiseaux s'étant perchés depuis longtemps dans les hauteurs, le bétail étant rentré des champs pour la nuit. Il pensa, si seulement une grosse voiture – peut-être celle des Imber – arrivait trop vite dans ce virage et le percutait sans même que le chauffeur ne le voie. Quelle fin heureuse ce serait à ses ennuis.

Une lampe était allumée dans le petit vestibule du n° 2, Bury Row,

la porte d'entrée était ouverte et Maud se tenait là pour l'accueillir.

– Tu es tellement en retard, j'ai cru qu'il t'était arrivé quelque chose.

– Qu'aurait-il pu m'arriver ? s'étonna-t-il, alors qu'il s'était justement imaginé le pire à peine dix minutes plus tôt.

Il avait peur qu'elle ne le questionne au sujet de la lettre de Bertie, mais apparemment elle en avait aussi reçu une par le même courrier. Sybil lui avait écrit pour lui annoncer que leur père avait eu une « apoplexie », le mot qu'utilisaient les gens jadis pour ce qu'on appelle couramment aujourd'hui une attaque. John Goodwin était à son domicile, alité, le visage déformé et la voix éraillée, mais à part cela nullement diminué. Maud voudrait-elle le dire à John, car il aurait peut-être envie de venir à la maison voir son père ?

Elle lui tendit la missive de Sybil.

– Ils ne veulent pas de moi, tu vois.

Ils s'assirent pour leur « souper », des saucisses et de la purée, le plat préféré de John et Hope. Il savait qu'il était de son devoir de se rendre à Bristol, malgré le peu d'envie qu'il en avait. Il se rendit compte qu'il avait perdu presque toute affection pour ses parents. Ils lui semblaient aussi loin de lui à présent, aussi distants, que cette planète que l'on venait de découvrir et qui s'appelait Pluton. Maud et Hope étaient bien plus proches, bien qu'il apprécîât peu le nom que lui attribuait l'enfant, tressaillant chaque fois qu'elle l'appelait papa. Ils étaient maman et papa, ce couple aimant avec leur petite fille de sept ans, le mensonge avec lequel il était contraint de vivre tous les jours et qui lui faisait de plus en plus horreur.

– Je vais aller à Bristol, annonça-t-il à sa sœur alors qu'elle leur servait le dessert, des pêches au sirop et du lait condensé. Mais je dois d'abord me rendre à Londres. S'il te plaît, évite de faire les commentaires habituels sur une situation que tu ne comprends pas. J'irai samedi, et la semaine suivante, pour les vacances du milieu de trimestre, j'irai voir père.

Elle ne réagit pas, craignant peut-être qu'on attende d'elle aussi qu'elle aille rendre visite à ses parents. En silence, elle débarrassa les assiettes qu'ils avaient utilisées, les emporta dans la cuisine. Pour la première fois, il remarqua ce que la plupart des hommes n'auraient sans doute pas remarqué – était-ce parce qu'il était un « inverti » ? –, qu'elle portait un nouveau sweater élégant et de nouvelles chaussures à talons hauts qui ne l'étaient pas moins. Des vêtements que personne ne verrait, sauf les autres femmes venues chercher leurs enfants à l'école, et qui coûtaient un argent qu'ils n'avaient pas. Il avait presque cessé d'espérer qu'elle rencontre un homme qui aurait pu lui offrir son

nom et son foyer. Quant à lui, il prévoyait de retirer le lendemain de son compte d'épargne de la poste tout ce qu'il y avait dessus. Pour en faire quoi au juste, il l'ignorait.

Ayant envoyé une lettre à Bertie lui annonçant son arrivée le samedi, il décida de prendre le premier train pour Londres. Il n'avait reçu aucune réponse, mais il y était habitué. Bertie n'écrivait que lorsqu'il voulait quelque chose, pas quand l'autre voulait quelque chose. La seule lettre sur le paillason qui lui était adressée portait l'écriture d'Ethel. Il n'avait plus été en contact avec elle depuis deux ans peut-être, mais elle était visiblement excitée par les trois nouvelles, pas moins, qu'elle avait à lui communiquer : que leur père « allait bien », que leur grand-mère Halliwell était morte à l'âge de quatre-vingt-huit ans et qu'elle, Ethel, attendait un autre enfant, et elle évoquait en minaudant « peut-être une sœur pour Tony ».

Maud en voulait à Ethel d'écrire à John et pas à elle. Quel mal lui avait-elle fait ? Elle se sentait l'envie d'écrire à sa sœur et de lui dire qu'elle s'empresserait moins d'envoyer du courrier à leur frère, en faisant ainsi de lui une espèce de chef de famille de substitution pendant la maladie de leur père, si elle savait à quelles sortes de turpitudes il se livrait avec un de ses amis. Elle s'en abstint, naturellement, plus parce qu'elle gardait toujours en elle une certaine peur de son frère qu'à cause d'un radoucissement de son attitude envers lui. Comme le font souvent les gens en colère, elle se déchargea de son ressentiment sur la personne avec laquelle elle vivait et, la veille du départ de John pour Londres, dans la soirée, elle se montra maussade, lui répondant par monosyllabes, et finalement, lorsqu'ils se séparèrent pour la nuit en haut des marches de l'escalier, elle lui demanda pourquoi il se donnait la peine de revenir si la vie avec Bertie était si attrayante à ses yeux.

John s'abstint de lui répliquer que s'il ne revenait pas, où vivraient-elles, Hope et elle ? Il écrivit à sa mère, dormit mal, se leva à cinq heures, tant son lit et sa chambre étaient lugubres et, ayant posté sa lettre, se mit en route pour Exeter par le premier bus. À Paddington, il se remémora les heures qu'il avait passées là-bas dans la salle d'attente, moment enjolivé dans son souvenir par la venue de Bertie qui s'était assis à côté de lui, et parce qu'alors tout s'était transformé pour le mieux. C'était une belle journée de novembre, le brouillard se levait et un pâle soleil perçait au travers. Il marcha jusqu'à Eastbourne Terrace, se demandant ce qu'il allait raconter à Bertie. Que pouviez-vous dire à quelqu'un qui avait l'intention soit de vous appauvrir, soit d'anéantir votre existence en vous accablant de la pire disgrâce qui

soit dans la société ? La loi usait de l'expression d'« attentat à la pudeur aggravé ». Formulée en ces termes, la chose le fit tressaillir, et il ferma les yeux en marchant, serrant très fort les paupières comme s'il avait pu voir Bertie au lieu des abords sinistres et sordides de la gare de Paddington.

Le véritable Bertie était là. John avait redouté qu'il n'y soit pas et que son voyage tout entier n'ait été vain. Mais son amant lui ouvrit la porte d'entrée et ils passèrent dans le salon où John n'avait encore jamais mis les pieds. Une jeune femme était là, elle balayait le sol.

Au lieu de la lui présenter, il lui lâcha qu'il ne s'attendait pas à sa venue.

– C'est Dot. Elle habite ici maintenant. Elle a récupéré le premier étage.

John vit bien qu'elle n'était guère une candidate plausible à sa jalousie toujours aux aguets, mais juste une locataire et une femme de ménage occasionnelle.

– Dieu sait si cet endroit en a besoin, ajouta Bertie. Décampe, maintenant, Dot, voilà, ça, c'est une bonne fille. Allez, au trot.

Elle déguerpit et il ferma la porte derrière elle.

– Les femmes qui ont cette dégaine, s'exclama-t-il avec un rire, elles me rendent heureux d'être une tantouze.

Allant droit au but, John prit la parole.

– Je ne peux pas te donner ce que tu veux, Bertie. Je ne suis pas le monsieur fortuné que tu as l'air de t'imaginer. Je peux tout juste payer le loyer, entretenir ma sœur et son enfant, et c'est à peu près tout.

– Pourquoi elle pourrait pas travailler ? Il y a toujours des choses qu'une femme peut faire.

Il lui fallut un petit moment pour comprendre ce qu'il entendait par là, une interprétation que l'autre souligna d'un commentaire.

– Toute femme est assise sur une fortune, c'est ce que mon vieux papa répétait tout le temps.

Face à un propos pareil, une telle insulte à sa sœur, John aurait dû le frapper, songea-t-il, mais pour ce faire il aurait dû lever la main et le cogner à la mâchoire, et il savait que sa main aurait refusé d'obéir aux ordres de son cerveau. Rien qu'à ces quelques paroles échangées, et au langage grossier, aux rires répétés de Bertie, il comprit instantanément que lui révéler la peine et l'amer chagrin que cette lettre avait suscités en lui ne ferait que l'exposer à un surcroît

d'hilarité ou de ricanements méprisants. Pourtant, en regardant son beau visage, ses yeux sincères d'un bleu profond, cette expression délicate et même empreinte de douceur et les lèvres ourlées qu'il avait adoré embrasser, il éprouvait pour lui le même amour indéfectible que tant d'années auparavant, lors de leur première rencontre dans le pub de Formosa Street.

– Tu te souviens du Prince Alfred ? fit-il, alors qu'il avait eu l'intention d'évoquer tout autre chose. Hein, Bertie ? Et quand on s'est retrouvés au bassin de Paddington, avec cette île en face de nous, là où Browning a écrit ses poèmes ?

– Je vois pas trop qui c'était. À quoi ça sert de parler de tout ça ? Tu es venu ici me raconter que tu ne me donneras pas l'argent et moi je vais te répondre que tu sais ce que je vais faire si tu me le donnes pas, pigé ?

En guise de réponse, John sortit de sa poche de manteau tout l'argent qu'il avait retiré de son compte d'épargne au bureau de poste et l'épandit sur la table sale et piquetée de trous, les billets d'une livre et de dix shillings, les pièces d'argent et de cuivre qui masquèrent les ronds blanchâtres laissés par les plats chauds. Ce faisant, il éprouva une immense et presque vertueuse sensation d'abnégation.

– Je vais prendre cinq billets, lâcha l'autre. Ça nous paiera notre dîner. Le reste, je te le laisse.

Il compta, apparemment satisfait de la somme. Il y avait quarante-deux livres, dix shillings et neuf pence, pas tout à fait le total de ce que possédait John, parce qu'il avait conservé, au n° 2, Bury Row, assez pour le quotidien du ménage de la semaine prochaine.

– Ça ira pour le moment, admit-il.

– Il faudra que ça aille pour de bon.

Secouant la tête, Bertie lui rétorqua :

– Tu peux économiser deux billets par semaine sur ta paie, ou ton salaire, comme tu l'appelles. Allons-y. Je commence à avoir soif.

Ce fut donc d'abord le pub qui s'appelait le Hero of Maida, car d'un accord commun mais tacite, ils évitèrent le Prince Alfred, puis continuèrent par le monumental Crown, que certains appelaient le Crocker's Folly. Aujourd'hui, par un temps doux et ensoleillé maintenant que la brume s'était dissipée, le canal tout proche était dégagé de ses herbes vertes, et ses eaux paraissaient calmes et lisses. Ils longèrent le chemin de halage en regardant les bateaux à l'ancre et ceux qui passaient, leur coque où s'empilaient des caisses, des bidons et des sacs de charbon.

– Toi et moi, on pourrait vivre sur un de ces bateaux.

Bertie n'était probablement pas sérieux. Les bateaux coûtaient cher, au moins une centaine de livres, estimait John, mais l'idée était merveilleuse, romantique, charmante – et inaccessible. Il s'imaginait, tous les deux à bord, prenant soin l'un de l'autre, cuisinant dans la petite cambuse qu'il devait y avoir sur ce genre d'embarcation, assis côte à côte sur le pont, dans des chaises longues comme de juste, pendant que sur un autre bateau qui passerait par là quelqu'un jouerait de la guitare.

Bertie fit irruption dans cette rêverie absurde.

– Il y a un rade par là où vont les mariniers. (Il se tourna vers lui, en riant.) Tu sais quoi ? Pas mal de gens diraient qu'un maître chanteur, ce que je suis d'après toi, se met en danger en marchant le long des berges avec le type qu'il fait chanter.

John s'arrêta.

– Que veux-tu dire ?

– Arrête, Johnny. Tu sais. Moi, toi. Tu pourrais m'assassiner. M'empêcher de causer, pigé ?

John fit non de la tête.

– Toi, arrête. Allons dans ton café.

Une fois encore, il eut le sentiment que Bertie n'avait aucune idée de la profondeur de son amour. Cette théorie de la victime d'un chantage tuant son maître chanteur devait sortir d'un de ces bouquins que lisait Bertie, des histoires à quatre sous avec des couvertures horribles de filles mortes gisant dans une mare de sang, sauf que les siens devaient être plutôt des histoires à deux sous. Ils entrèrent dans cet endroit qui s'appelait le Teds Caff. L'un des mariniers était encore en suroît, et son chien dormait entre ses pieds sous la table. La serveuse, une jeune fille propre et en tenue correcte, prit leur commande. Bertie une tourte à la viande-purée, John des saucisses, quoique n'ayant aucun appétit et se demandant s'il allait pouvoir se résoudre à manger une bouchée de ces choses de couleur pâle couchées dans son assiette au milieu d'un jus marron qui se figeait. Ce fut lui qui paya. Quand ils ressortirent sur le chemin du canal, Bertie voulut aller dans un autre pub, mais John l'arrêta, le convainquit de s'asseoir sur un banc en bois.

– Tu ne pensais pas réellement que je te ferais du mal, non ?

Cette suggestion l'avait hanté d'un bout à l'autre du dîner.

– Tu n'as jamais compris la plaisanterie, lâcha un Bertie maussade.

– Que tu puisses avoir peur de moi, penser que je serais capable de te causer du mal... ça me blesse profondément.

– À t'entendre geindre, là, n'importe qui croirait que je suis une fille.

John n'ajouta rien. Si deux hommes ne pouvaient s'aimer, être aussi proches que Maud et lui étaient censés l'être, eux qui ne l'étaient pas, sa vie se révélait dénuée de sens. Il était inutile de le lui dire. Ils se remirent en marche, tout à fait seuls sur la berge du canal, le long de l'eau immobile, couleur jaune terne et trouble. Au-dessus des hautes maisons de quatre étages d'allure assez sinistre, le ciel était couvert de nuages variables aux diverses nuances de gris, ponctué d'éclaircies. Ils marchaient sur le chaperon de pierre de cette voie navigable, dépassèrent le bateau à l'ancre de l'homme au chien. Ses avirons reposaient dans leurs tolets. John s'arrêta pour regarder le couple d'oies aux pattes roses qui glissaient vers l'ouest. Elles lui rappelaient un poème chinois qu'il avait lu un jour ; lorsque vous voyez des oies voler vers le nord, si vous devez les tirer, n'en tuez pas une, mais les deux, pour ne pas briser leur couple.

Il fut interrompu dans sa rêverie.

– Alors, lequel de nous deux risque le plus de pousser l'autre à la baille ? Toi ou moi ? Pourquoi tu crois que je reste bien en retrait ? Moi, je ne me mettrais pas là où tu es, avec le bout des souliers dans le vide.

Là-dessus, John sentit un contact dans le bas du dos, puis un coup plus ferme, quand la main de Bertie appuya contre sa colonne vertébrale. Il vacilla sur le bord, tenta de se rattraper dans le vide et tomba. L'eau était sale et froide. Il s'enfonça, le souffle court. Il avait essayé d'apprendre à nager quand il était à l'école, mais pour une raison ou une autre les leçons s'étaient interrompues, et il n'avait jamais maîtrisé la technique. Il coula sous la surface, vit le fond du canal sous ses pieds, apparemment à des mètres et des mètres en contrebas, et s'emmêla dans des déchets de bois et de métal. À force de donner des coups de pied et de fouetter l'eau de ses mains, il refit surface et cria à Bertie : « Attrape une rame ! » John était tout près du chaperon de pierre, mais quand il essaya de s'y agripper, de trouver une prise, ses mains gelées glissèrent du granit et il coula une fois encore.

Il ressurgit, haletant, la bouche et le nez remplis d'une eau crasseuse. L'extrémité plate de la rame toucha l'eau et se rapprocha de lui. Il essaya de s'en saisir, mais dès qu'il esquissa son geste, Bertie la lui retira en riant.

– Bertie, je t'en prie. Je vais me noyer !

Ensuite, comme si c'était ce qu'il avait voulu, ce qu'il avait eu l'intention de faire depuis le début, Bertie releva la rame d'une trentaine de centimètres au-dessus de la tête de John et la lui plaqua violemment sur le front, le refoulant sous la surface. John comprit que cette fois il ne remonterait jamais, il était à bout de force. Deux fois par le passé il s'était imaginé des façons de mourir. Il avait presque espéré mourir. Une fois encore, son nez se remplit d'eau, puis sa bouche, quand il l'ouvrit en vain pour hurler, et le liquide glacé le suffoqua, l'étouffa. Il eut vaguement conscience de l'horreur et du monde jaune virant au noir alors qu'il se débattait, se débattait contre cette eau étrangère, puis il coula pour l'ultime et dernière fois dans une obscurité désespérée.

CHAPITRE 18

S'assurant que le vieil homme au chien était encore dans le café, Bertie remit l'aviron en place. Il ne savait pas comment l'enclencher dans son tolet, et le jeta dans le fond de l'embarcation. Il repartit par là où John et lui étaient venus. S'il avait un quelconque regret, c'était que les pièces que John avait gardées soient restées dans sa poche. Le repas était loin de lui avoir coûté cinq shillings. Pourtant, Bertie avait sur lui la somme considérable de quarante-deux livres, dix shillings et neuf pence que John lui avait remise.

John s'en sortirait très bien, se dit-il. Il lui avait juste fichu un petit coup de rame. En nageant quelques mètres sous l'eau, il avait dû en ressortir maintenant, il était peut-être retourné au café se sécher et râler devant Ted. S'il attrapait un rhume, ça lui apprendrait à causer à un type comme si c'était une fille. C'était plus que gênant, songea Bertie, c'était carrément humiliant. Il jeta encore un coup d'œil derrière lui et crut voir une tête au-dessus de l'eau, vers l'autre rive, mais quand il regarda de nouveau il s'aperçut que ce n'était que le ballon d'un enfant, tombé d'un bateau au passage.

CHAPITRE 19

La lettre d'un avocat de Bristol annonçait à Maud qu'elle avait hérité de cinq mille livres en vertu du testament de sa grand-mère Mary Halliwell. La maison de Mme Halliwell et le gros de sa fortune étaient allés à ses enfants, dont la mère de Maud, avec quinze mille livres à diviser à parts égales entre ses trois petites-filles. Rien ne revenait à John. Mais ce n'était guère surprenant, car elle avait toujours préféré les filles.

Maud arrivait à peine à y croire. Elle crut de prime abord que c'était une sorte de canular. Si John avait été là, elle lui aurait demandé son avis, mais il n'était toujours pas rentré de son déplacement à Londres. Il l'avait prise au mot, évidemment, et il était resté avec cet homme, ce Bertie. Daphné Crocker, sa voisine au n° 4, avait le téléphone. Pleine de hardiesse, car elle n'en avait encore pour ainsi dire jamais utilisé un, elle lui demanda si elle pouvait passer un appel longue distance à Bristol. Sa voisine dut lui demander la communication, mais Maud, en réitérant sa promesse de la rembourser, finit par parler à l'avocat qui lui confirma son héritage.

– Demandez une avance d'argent, lui chuchota Daphné. Demandez-lui de vous envoyer un mandat postal.

Maud s'exécuta, et s'entendit répondre que ce ne serait pas compliqué.

– Oh, Daphné, je n'arrive toujours pas à y croire.

– Que dira votre mari ?

Elle avait raconté à tout le monde qu'il était parti rendre visite à ses

parents parce que son père était souffrant, et peut-être y était-il.

– Il va être emballé. Bien sûr que oui.

C'était une grosse somme d'argent. Elle avait le sentiment que cela lui sauvait la vie. Tout ce qui lui restait, c'était le montant que John avait laissé en partant à Londres quinze jours plus tôt, et depuis lors elle n'avait plus eu de nouvelles de lui. Deux lettres étaient arrivées à son intention, l'une d'elles avec le nom de l'école sur l'enveloppe, l'autre, devina-t-elle, sans le savoir avec certitude, du directeur. Ensuite, Elspeth Dean était venue. M. Goodwin était-il malade ? Tout le monde était si inquiet.

Fatiguée de tergiverser, Maud lui répondit.

– Je ne sais pas où il est. Je ne sais pas ce qui ne va pas. Je suis aussi peu renseignée que vous tous.

Sous sa cape, sa pèlerine pendante et sa jupe longue, ses longs cheveux roux défaits aux épaules comme un manteau supplémentaire, Elspeth ne ressemblait à aucune autre femme de sa connaissance.

– Si vous voulez quelqu'un à qui vous confier, madame Goodwin, vous pouvez me parler. Vous pouvez me faire confiance, vous savez.

– Je n'ai rien à confier.

Et Maud serra les lèvres. La vérité, c'était qu'elle avait trop à confier. Bien sûr ils penseraient tous que John avait quitté sa femme. Maintenant qu'elle avait cet argent, qu'ils le pensent, ce serait peut-être encore cela le mieux. Elle en retirerait de la sympathie et de l'aide. Après tout, elle n'avait jamais vraiment aimé l'arrangement qu'ils avaient pris, et n'avait jamais été consultée. Ils étaient censés être mari et femme, M. et Mme Goodwin, mais elle s'était souvent demandé dans quelle mesure Mme Tremlett n'avait pas deviné la vérité. Ce lit dans la deuxième chambre à coucher, par exemple. Combien de fois, les jours où sa voisine venait faire le ménage, Maud avait-elle oublié de faire comme si personne n'avait dormi dedans ? À l'occasion, quand elle se rendait à la boutique du village, elle avait droit à des regards étranges d'autres femmes. L'une d'elles avec laquelle elle avait eu l'habitude de tuer le temps dans la journée la croisait sans un mot. Peut-être que maintenant, si John demeurait loin d'ici, elle allait déménager et choisir une plus jolie maison dans un village voisin – quand, par exemple, le temps viendrait pour Hope de changer d'école.

L'argent arriva et, en l'absence de John pour la conseiller, elle puisa en elle le courage d'aller dans une banque d'Ashburton ouvrir un compte. Dès qu'il apprit combien elle avait à lui confier en dépôt, le

directeur la traita avec déférence. Elle s'était présentée sous le nom de Mme Goodwin, comme elle l'avait toujours fait. Hope avait commencé à demander quand John allait rentrer. Elle ne put que lui dire la vérité et lui avouer qu'elle l'ignorait. Mais au lieu de s'y résoudre, elle avait fini par s'inquiéter, et Hope aussi. À plusieurs reprises, elle tomba sur son enfant en larmes dans sa chambre et ne trouva rien à lui dire pour la rassurer ou la reconforter. La nuit, allongée sans fermer l'œil, essayant de comprendre où John pourrait bien être s'il n'était pas avec Bertie, elle se demandait s'il n'aurait pu avoir une espèce d'accident et, sans rien sur lui pour attester de qui il était, il serait mort dans un hôpital ou même en pleine rue. Elle fouilla la chambre qu'il avait occupée et trouva non pas une lettre de Bertie, mais une adresse déchirée de la partie haute de l'enveloppe. L'écriture penchée en arrière était aisément reconnaissable.

Ne s'attendant pas réellement à une réponse, elle lui écrivit pour lui demander si John était avec lui. Elle avait oublié le nom de famille de Bertie et se sentait gênée de s'adresser à lui en l'appelant par son prénom au lieu de M. Untel. Mais cela importait peu. Il n'habitait peut-être même plus à cette adresse. Sa réponse arriva deux jours plus tard, presque par retour du courrier. Il s'adressait à elle en l'appelant « Mme Goodwin », comme s'il croyait réellement qu'elle était la femme de John. À part l'écriture et les fautes de grammaire, sa lettre aurait pu émaner d'une personne différente du Bertie qu'elle avait rencontré. Il lui expliqua qu'il n'avait pas revu John depuis plus d'un an et encore uniquement pour prendre une tasse de thé avec lui dans un café. Et ils n'avaient pas non plus « coraspondu ».

Elle décida de rompre avec sa promesse et de se rendre dans sa famille, à Bristol. Ses parents avaient pu recevoir des nouvelles concernant John qu'elle n'avait pas eues. Aisée et indépendante désormais, elle comprit qu'elle aurait pu emmener Hope avec elle. Des années s'étaient écoulées depuis que sa petite fille avait été rejetée et elle serait désormais exempte de la souillure de l'illégitimité. Mais elle avait peur de courir ce risque. Elle laissa Hope à Gladys et ses enfants, qui étaient tous de ses amis, et promit d'être de retour le lendemain. Quel que soit l'accueil qu'on lui réserverait, ils pourraient la loger une nuit. Elle écrivit à sa mère, et partit par le train le jour probable de l'arrivée de sa lettre là-bas.

Avoir de l'argent ne la rendit pas dépensière, mais lui inspira plutôt un certain sens de l'épargne, si ce n'est de l'avarice. Elle aurait pu se permettre de voyager en première classe, mais choisit néanmoins la troisième, comme John et elle l'avaient fait quand ils s'étaient échappés, au tout début, pour venir ici. Elle avait avec elle un petit sac de voyage et une photographie d'elle et Hope avec Gillian Tranter

prise dans le jardin de Bury Row, « pour le cas où » sa mère demanderait à voir une photo de sa petite-fille, ainsi qu'elle se présenta la chose. En se disant qu'elle se moquait de ce qu'ils pensaient d'elle ou de la manière dont ils la recevraient, tout ce qu'elle voulait c'était savoir où se trouvait John, mais elle s'était néanmoins habillée d'un nouveau tailleur en tweed rouge, son manteau à col de fourrure et des escarpins rouge foncé. Qu'ils voient qu'elle s'était épanouie et que le traitement qu'ils lui avaient infligé ne l'avait nullement abattue.

Sa mère la dévisagea. Elle semblait à peine la reconnaître, alors que la lettre était arrivée le matin même.

– Eh bien, te voici, alors.

Ce fut tout ce qu'elle dit, en entrouvrant un peu plus la porte et en reculant pour la laisser entrer.

Sybil, qui pour une raison ou une autre n'était pas à son travail, embrassa Maud et se dit ravie de la voir ; elle lui demanda pourquoi elle n'avait pas amené « la petite fille ». À cela, Maud ne répondit pas mais accepta le thé que prépara sa sœur. Mary Goodwin avait maigri et paraissait souffrante. Ils avaient tous été malades, lui avait expliqué Sybil, tous avaient eu une mauvaise grippe, sauf père, qui allait suffisamment mal sans cela. Elle-même était encore convalescente et toujours en congé maladie.

– Il y a beaucoup de cas par ici, lui expliqua Sybil. Une véritable épidémie. Fais attention de ne pas l'attraper. Il vaut mieux ne pas la transmettre à la petite.

– Elle a un nom, rétorqua-t-elle avec colère.

– Hope, oui, fit sa mère. « L'espoir... » J'imagine qu'elle en aura besoin.

Maud était résolue à ne pas perdre son calme. Elle but son thé, remarquant qu'on ne lui proposait rien à grignoter.

– Maintenant que tu es ici tu ferais bien de monter à l'étage voir ton père.

Allait-elle rompre avec la règle qu'elle s'était fixée de ne plus jamais lui adresser la parole ?

Il était au lit, allongé, calé contre trois ou quatre oreillers, le visage gris et affaissé d'un côté, l'œil mi-clos, la bouche tordue, pendante et béante. Un filet de salive visqueuse dégoulinait par cette ouverture.

Sybil lui essuya le visage avec un mouchoir.

– Cela ne sert à rien de lui parler, chuchota-t-elle dans un aparté théâtral. Il ne parle pas.

Il était impossible de regarder ce visage et la confusion ahurie de son seul œil encore bon sans en éprouver de la pitié. De finir comme cela, quelle horreur...

Subitement, Sybil lui brailla ces mots.

– Ça va, hein, père ? Tu n'as envie de rien ?

Maud s'imagina avoir vu ce visage distordu tressaillir, mais ce pouvait être son imagination.

– Je te revois plus tard, alors, beugla-t-elle, et elles descendirent au rez-de-chaussée.

Mary Goodwin avait préparé un repas pendant qu'elles étaient en haut, une sorte de compromis entre un dîner et une collation de fin de journée, en disposant des pâtés en croûte, du jambon froid, des tomates en tranches et des pommes de terre en robe des champs encore chaudes sur la table de la salle à manger. Maud et Sybil s'assirent et leur mère dit le bénédicité. Quand elle eut fini de demander au Seigneur de leur permettre de véritablement rendre grâce, presque sans reprendre sa respiration, Mary Goodwin eut cette réflexion :

– J'aurais pensé que John aurait pu venir avec toi.

Maud l'avait, sa réponse. Mais elle demanda quand même.

– Nous ne l'avons plus revu depuis Dieu sait combien de temps, fit Sybil. Mère a reçu une lettre disant qu'il venait voir papa, mais il n'est jamais venu.

– C'était il y a des semaines. (Leur mère renifla.) Il s'est souvenu de mon anniversaire de l'an dernier mais pas de celui-ci.

– Je ne sais pas où il est, admit Maud. Il n'est pas rentré. Il a disparu.

Sa mère se tourna vers elle avec une expression qui ressemblait à de la haine.

– Où qu'il soit, il ne viendra pas ici. À cause de toi, il s'est coupé de sa famille. Il n'a même jamais vu les enfants d'Ethel. Il peut consacrer son temps et son argent à ta bâtarde, mais son neveu et sa nièce légitimes pourraient aussi bien ne pas exister.

Et là-dessus, Mary se tamponna les yeux du coin de sa serviette et

sortit de la pièce en courant.

Maud se rendit compte qu'il ne servait à rien de rester plus longtemps. Elle embrassa Sybil, qui, bien que dénuée de tact, avait toujours été gentille avec elle et devait mener une existence malheureuse dans cette maison. Alors qu'elle s'en allait, sa sœur lui dit :

– Oh, au fait, j'ai failli oublier, Ronnie Clifford s'est marié la semaine dernière. C'est une doctoresse. J'ai été surprise.

Maud n'était pas surprise. Il fallait bien qu'il épouse quelqu'un un jour, et manifestement ce ne devait pas être elle. Mais les paroles de Sybil lui firent promptement oublier les sentiments bienveillants qu'elle avait eus envers sa sœur.

– Je ne vois pas en quoi cela te regarderait.

Ce fut son mot d'adieu.

Elle marcha vers la gare de Temple Meads et monta dans le train qui était stationné là, comme s'il l'attendait. Manifestement, John n'était pas rentré. John avait disparu. Elle se demanda ce qu'elle devait faire, et cette pensée s'accompagna d'une autre. Elle était complètement seule, n'avait personne vers qui se tourner, personne à consulter. Sa mère la haïssait manifestement ; son père était plus proche de la mort que de la vie ; Sybil était inutile. Quiconque à qui elle le raconterait devrait aussi s'entendre raconter ces années de tromperie, que John n'était pas son mari mais son frère, pas le père de Hope mais son oncle. Elle avait beau apprécier Gladys, Daphné et Mme Tremlett, elle savait que ces gens n'étaient pas à la hauteur pour la conseiller et, si on leur révélait la vérité, ils se retourneraient contre elle.

Hope eut son neuvième anniversaire et une fête, comme c'était la coutume pour les fillettes. Maud lui confectionna une robe en organdi blanc mais, se remémorant les remontrances de Mme Imber, sans smocks. Les Imber l'aideraient-ils ? Le souvenir non seulement du rejet que lui avait témoigné Mme Imber mais aussi du refus de cette femme plus âgée de laisser sa fille venir jouer avec Hope étaient encore présents en elle, mais depuis lors Charmian, leur seule fille, était morte de la tuberculose et sa mère, qu'on disait écrasée de chagrin, était une femme transformée. M. Imber, que Maud n'avait jamais rencontré, pourrait être disposé à lui fournir un conseil, et son épouse et lui, étant tous deux si différents des gens du village, seraient moins susceptibles d'être choqués et horrifiés lorsqu'ils apprendraient le subterfuge de Maud et John. Juste après Noël, par une journée douce et humide, elle avait même entamé le trajet à pied par le chemin, puis

dépassé l'église et poursuivi jusqu'à l'allée de Dartcombe Hall, mais quand elle avait aperçu la maison, elle avait perdu tout aplomb et renoncé. Il devait y avoir quelqu'un parmi ses connaissances à qui elle pourrait confesser la comédie que John et elle avaient jouée pendant près de dix ans, mais ce ne serait pas quelqu'un d'un rang social aussi supérieur au sien que les Imber. Curieusement, depuis ce jour, son aversion envers Alicia Imber n'avait fait que croître comme si, au lieu d'être innocente de toute implication dans la quête avortée de Maud, la châtelaine de Dartcombe Hall lui avait refusé l'entrée de sa maison.

Hope continua de poser des questions au sujet de John jusqu'à ce que Maud perde patience et la prie de ne plus en parler. Il ne donnait aucun signe de vie. À présent, il avait dû perdre son poste à l'école, probablement toute chance de percevoir un jour sa pension de retraite. Il devait être mort. Subitement, elle pensa à Elspeth Dean qui lui avait proposé, si ce n'était une épaule sur laquelle pleurer, une oreille pour écouter ses aveux. Le trimestre de printemps venait de débiter. Même si Maud était obligée de confesser sa faiblesse, sa honte et son inaptitude, elle tenait à paraître ce qu'elle était réellement désormais, riche et élégante. Elle se vêtit de la tenue qu'elle avait portée pour cette épouvantable visite dans sa famille, le tailleur en tweed rouge, le manteau à col de fourrure et les escarpins rouge foncé, prit le bus d'Ashburton et, à trois heures et demie, attendit devant le portail de l'école.

Les garçons sortirent, un professeur, un autre, puis plus personne pendant cinq minutes. D'après la description de John elle reconnut le directeur qui s'en allait, montant dans son Austin 7 noire restée garée juste derrière le portail. Tout le monde devait être déjà parti, quand Elspeth fit son apparition : il était impossible de ne pas la reconnaître, avec son manteau vert et son violon dans son étui de cuir vert.

– Mme Goodwin !

Maud ne répondit rien. Elle lui adressa un sourire pincé.

– Qu'est-ce qui vous amène ici ?

– Voudriez-vous m'appeler Maud, je vous prie ?

Ce fut tout ce qu'elle trouva à répondre, mais presque aussitôt, des mots lui vinrent, bien que ce ne fussent pas ceux qu'elle avait l'intention de prononcer.

– Ma fille va sortir de l'école d'un instant à l'autre. Une amie passera la chercher et la gardera jusqu'à mon retour. Si nous allons dans un café prendre une tasse de thé, me permettrez-vous de vous parler ?

– Bien sûr. Mais ne serait-il pas préférable que je vous accompagne chez vous et que nous nous parlions là-bas ?

– Vous feriez cela ?

– Allons. Je connais les horaires de bus de Dartcombe et il y en a un dans tout juste dix minutes.

Elles l'attendirent à l'arrêt.

– Je pense, lorsque je vous aurai parlé, reprit Maud, hésitante, que vous pourriez être très choquée et... enfin, dégoûtée de moi. Et de John. J'ai décidé que si je devais parler à quelqu'un... enfin, à vous... il fallait que je dise tout et que je ne garde rien pour moi. J'ai pensé devoir vous avertir de cela, car si vous jugez que vous n'avez pas envie d'être impliquée parce que... enfin, une femme célibataire n'a peut-être pas envie de savoir qu'il se produit des choses pareilles... oh, je n'en sais rien, mais j'essaie juste de ne pas, disons, vous mêler à des choses choquantes.

Elspeth rit, elle secoua la tête en riant et ses cheveux roux cascadèrent et crépitèrent, un bruissement que Maud avait déjà entendu avec ce style de cheveux.

– Vous ne me connaissez pas, Maud, mais j'espère que bientôt cela changera. Tenez, voici notre bus.

Assise tout à l'arrière avec Maud à côté de la fenêtre, Elspeth commença par lui expliquer comment elle pouvait mieux la connaître.

– J'ai été formée à Londres. J'étais à l'école de musique là-bas, je croyais pouvoir devenir violoniste de concert, mais je n'étais peut-être pas assez bonne pour cela. J'avais un petit appartement à Chelsea, dans un immeuble sans ascenseur, avec une cuisine minuscule et une salle de bains que je partageais avec quatre autres personnes. Sans m'en rendre compte, j'ai réuni beaucoup d'amis autour de moi. Nous étions toute une troupe très bohème, je suis convaincue que vous savez ce que cela signifie. Nous étions des musiciens, des acteurs et des artistes, aucun de nous n'avait beaucoup de succès, aucun de nous n'était aisé et aucun de nous n'était conventionnel.

« À l'étage au-dessous du mien habitaient deux jeunes messieurs qui étaient amants. Je vois bien à votre expression que vous savez ce que cela veut dire. Entre eux, ils s'appelaient des "tantes", mais certaines personnes les appelaient les Uraniens et d'autres les invertis. Et il y avait plusieurs couples, ils vivaient ensemble, mais sans être mariés. J'avais quelqu'un avec qui je vivais, mais il est inutile de nous attarder là-dessus pour l'instant. Il suffit de préciser que cela n'a pas marché et il a fini par me quitter. J'avais un peu d'argent, mais qui s'épuisait.

J'ai réussi à obtenir un emploi en jouant de mon violon dans un grand magasin, mais à dire vrai je ne supportais pas ça. Je ne pouvais supporter d'être assise là-bas à jouer Tchaïkovski et Mozart sur mon violon pendant que les gens riaient et bavardaient comme si je n'étais pas là.

« Je parle trop. Vous n'avez aucune envie d'entendre tout cela. Je vous ai expliqué l'essentiel, pourquoi il ne faut pas craindre de me raconter les choses. Vous constaterez qu'on ne me choque pas facilement.

– Pourquoi avez-vous quitté Londres ?

– Je n'avais plus rien à faire là-bas et personne à qui je tiennne énormément. Mon amoureux était parti. J'ai déposé ma candidature dans diverses écoles du pays et j'ai décroché celle-ci, pour y enseigner la musique aux garçons. Ils sont très gentils avec moi et j'adore ça.

Tournant le visage vers elle, Maud s'aperçut alors qu'elle voyait Elspeth sous un autre jour. Voici encore dix minutes, elle jugeait ses drapés ridicules ainsi que l'allure bohémienne de ses longs cheveux, mais à présent elle voyait un beau visage, des yeux verts qui ne possédaient plus rien de ce qu'elle y avait longtemps perçu, ce côté félin, perçant et suscitant la méfiance. Les yeux d'Elspeth étaient doux et bons.

– Je vais aller chercher Hope, dit-elle, et ensuite nous prendrons un thé et nous parlerons.

Maud avait l'intention d'omettre certaines parties de son histoire. Quant aux relations de John avec Bertie – et le cas échéant avec d'autres –, il était certainement inutile de les évoquer. Et ce n'était pas non plus la peine de mentionner le refus de sa sœur Ethel de la voir, ou le traitement que lui avait réservé Ronnie Clifford, comme si elle était une fille des rues qu'il aurait levée quelque part. Et son mariage avec cette « doctoresse » pouvait rester secret. Mais à un certain stade de la description que lui avait faite Elspeth de son existence à Londres, son entière approbation de ce que les parents de Maud appelaient « vivre dans le péché » et de la relation d'amants de ces deux jeunes hommes, elle en avait conclu que si elle parlait, elle devait tout dire. Faire autrement serait vain et serait une forme d'insulte envers la jeune enseignante.

Toutes ces réflexions auxquelles elle n'était pas habituée lui donnèrent la migraine et, après avoir préparé le thé, posé sur la table un gros gâteau au gingembre confectionné de ses mains et ouvert une

boîte de biscuits Huntley & Palmer, elle avala deux aspirines. Ayant déjà rencontré Elspeth précédemment, Hope lui adressa la parole sans guère de signes de timidité tandis qu'elles dégustaient de grosses parts de gâteau. On ne mentionna pas John devant l'enfant. Maureen Crocker, la fille de Daphné, venait jouer et les deux fillettes montèrent dans la chambre de Hope. Maud était si certaine que John, quelle que soit la raison, n'allait jamais revenir qu'elle avait donné sa chambre à la petite.

Quand elle commença de faire à Elspeth le récit de l'histoire de sa vie et de celle de son frère, depuis les premières fois où elle était rentrée sur le chemin de la maison familiale avec Ronnie, elle se mit à rougir profondément. Elle se sentit le visage si brûlant qu'elle y plaqua ses mains d'une froideur inexplicable. Un feu ronflait dans l'âtre, mais elle avait quand même froid.

– Allez-y lentement, fit Elspeth. Je crois que vous n'avez pas l'habitude de parler de vous.

C'était vrai. Maud l'avait rarement fait, et jamais à sa mère, qu'elle concevait désormais comme la destinataire naturelle des confidences d'une très jeune fille. Elle se prit encore plus de sympathie pour Elspeth, mais ne pouvait toujours pas se résoudre à lui en dire davantage sur ce qui s'était passé entre elle et Ronnie. Elle réussit toutefois à lui parler de la découverte de sa grossesse, et de sa *mère* découvrant la chose, des intentions de ses parents de la placer dans un centre d'accueil méthodiste pour mères célibataires. Quand elle aborda le sacrifice de John, qui avait accepté de se charger d'elle et de leur procurer un foyer, à Hope et à elle, elle prit pour la première la mesure de tout ce à quoi il avait tenté de renoncer pour sa sœur et, n'y parvenant pas, la mesure de tout ce qu'il avait perdu.

– Il a amené cet homme ici, reprit-elle. Ils ont couché ensemble. (Elle se sentit de nouveau rougir.) Je ne voulais pas, mais j'étais incapable de l'en empêcher. Je suis sûre que cela doit vous choquer, sachant que John n'était pas un étranger.

– Oh, en ce qui le concerne, je le savais. Je l'ai toujours su.

– Vous ne pouviez pas savoir.

– Si, vraiment. J'ai bien vu. Ne prenez pas cet air, Maud. Que j'aie su ne signifie pas que d'autres aient pu savoir, et je suis certaine qu'ils en étaient incapables. C'est pour ça que je me suis longtemps demandé pourquoi il s'était marié. À ce moment-là, je ne savais pas que vous étiez frère et sœur, souvenez-vous. Cela m'a donné envie de faire en sorte de mieux vous connaître tous les deux, mais vous m'avez pour ainsi dire battu froid. Maintenant, je comprends aussi pourquoi.

Maud lui raconta le reste. Elle était subitement fatiguée, mais sa migraine s'était dissipée. Elle considéra ses vêtements, sa jupe courte et étroite, la coupe raide, comme la tenue d'une secrétaire ou d'une dactylo, songea-t-elle, les chaussures d'une couleur trop vive et aux talons trop hauts. Qui essayait-elle d'impressionner ? Tout cela devait bientôt connaître un terme et des temps difficiles s'annonçaient.

– Que dois-je faire ? s'enquit-elle.

– Je crois que nous devrions aller voir la police. Avez-vous un poste de police dans votre village ? (Maud opina.) Maintenant, tout va éclater au grand jour, je le crains. Moi, je révélerais « votre secret », sauf que cela sonne un peu mélodramatique. Vous voyez, John gît peut-être mort quelque part sans que personne ne sache qui il est ou ce qui lui est arrivé.

– J'y ai pensé.

– Il ne faut jamais remettre au lendemain... C'est loin ?

– Au bout de la rue, il faut prendre la rue suivante. Dois-je y aller tout de suite ? Et Hope ?

– Demandez à une voisine de les surveiller, elle et l'autre enfant.

Elspeth parut un peu amusée par le changement de tenue de Maud : quand elle redescendit de l'étage dans une robe manifestement faite maison et en chaussures à lacets, son visage était la frayeur incarnée, empreint pourtant d'une détermination inédite. Elle eut un sourire, mais non dénué de gentillesse.

– « *Morituri te salutant* », s'écria Elspeth. Venez. Quand ce sera fini, vous vous sentirez mieux.

Et ainsi, Maud, tremblant de tout son corps, les mains agrippées à la bandoulière de son sac, se rendit au domicile de l'agent de police Joseph Truscott, l'interrompit à l'heure du thé avec son épouse et ses fils, et lui annonça que John Goodwin avait disparu, qu'il avait disparu depuis près de deux mois. Elle lui dit aussi, les yeux dégoulinant de larmes, que ce n'était pas son mari mais son frère, en taisant, sur les instructions d'Elspeth, toute mention de ce qu'elle appelait pour elle-même, mais jamais devant lui ou Elspeth, son goût pour des actes d'« indécence aggravée ».

L'agent Truscott la remercia, à sa manière impassible teintée de lenteur. Il « tiendrait Londres informé ». S'il en sortait quelque chose, elle devrait être tenue au courant. Il ne manifesta aucune surprise, bien qu'Elspeth ait senti qu'il paraissait très pressé de leur faire quitter les lieux. Elle pensait, mais n'en dit rien à Maud, qu'à peine seraient-elles sorties, Truscott partagerait toutes ces informations avec son

épouse que tout cela captivait. Combien de temps s'écoulerait avant que le village ne sache ?

CHAPITRE 20

Depuis son arrivée à Dartcombe, Maud avait mené une vie protégée. Elle ne s'en était jamais rendu compte. Les incidents pénibles, les remontrances de Mme Imber, la visite de Bertie, celles de Rosemary et Sybil, demeuraient et couvaient en elle. Elles y demeureraient pour toujours. Elles constituaient des temps forts de son existence, si tant est qu'un temps fort puisse se révéler néfaste et perturbant. Mais cet entretien avec l'agent Truscott, c'était le comble. Il lui semblait avoir été obligée de lui confier des choses que personne n'aurait jamais dû savoir, qui ruineraient sa réputation et lui gâcheraient pour toujours la vie qu'elle s'était créée dans ce petit monde.

Versant des larmes amères dès qu'elles furent seules, elle avoua à Elspeth en sanglotant qu'elle ne pouvait rester seule ici à Bury Row après ces révélations terribles – c'était ainsi qu'elle le présentait – pesant sur elle. Rien n'aurait pu être plus éloigné de la vérité que la promesse d'Elspeth selon laquelle les choses iraient mieux une fois que Maud aurait tout avoué au policier. Elle se sentait plus mal maintenant que le jour où elle avait découvert qu'elle était enceinte de Hope. C'était la pire journée de sa vie et elle en tenait John pour responsable.

L'hésitation fut de courte durée.

– Je vais rester. Bien sûr, je vais rester. Il faudra me prêter une chemise de nuit et une brosse à dents.

Maud se jeta à son cou. Et ensuite, changeant du tout au tout, ayant séché ses larmes, elle s'occupa de cuisiner quelque chose pour le dîner. En partant, voilà des semaines, John avait emporté sa brosse à dents,

aussi lui prêta-t-elle la sienne, non sans l'avoir soigneusement fait bouillir dans une casserole pleine d'eau. Elle proposa son lit à Elspeth, mais celle-ci refusa et préféra le sofa de velours vert devant le feu qui mourait lentement. Hope était envoûtée par Elspeth, avec ses longs cheveux roux, que la petite fille fut autorisée à natter, sa pèlerine et le contenu de son sac à main, un peigne et une brosse assortis, un rouge à lèvres de marque Tangee, qui paraissait translucide dans son étui mais vous faisait bien une bouche rouge, des photographies de la mère, du frère et de la sœur de leur nouvelle invitée. Pour la première fois, Hope oublia John et s'abstint de demander quand il rentrait.

Et Mme Tremlett ne le demanda pas non plus quand elle vint le lendemain matin voir si tout allait bien – cela ne ressemblait tellement pas à Maud de sortir dans la soirée en lui laissant Hope.

– Tout à fait bien, lui assura-t-elle, comprenant que même si la nouvelle était vouée à circuler dans Dartcombe, elle n'était pas encore parvenue jusqu'à sa voisine.

Le sofa était en désordre avec une couverture et un édredon. Elspeth était passée dans la cuisine pour faire la vaisselle.

– Une visiteuse pour la nuit, je vois, remarqua Mme Tremlett.

– Juste une amie de l'école de John.

Dès que ces mots eurent franchi ses lèvres, elle se demanda si elle n'en avait pas trop dit, mais Mme Tremlett sembla accepter la chose sans poser de questions.

Le lait n'arrivait plus transvasé du bidon dans un pot mais en bouteilles. Maud hésita avant d'aller dehors le chercher à la porte d'entrée. Elle prit l'unique bouteille de lait, il n'y avait personne aux alentours dans Bury Row, mais lorsqu'elle se retourna, Daphné Crocker sortit au n° 4, la regarda dans les yeux et se détourna, en claquant la porte derrière elle. Ça commençait.

– Ne me laissez pas, répéta-t-elle quand Elspeth sortit de la cuisine vêtue de sa robe de chambre.

– Il le faut. Je vais rentrer à Ashburton chercher quelques effets personnels... notamment une brosse à dents. Dès que j'aurai tout fermé à clef, je reviendrai immédiatement et j'irai faire les courses, comme cela vous n'aurez pas à sortir si vous n'en avez pas envie.

– Je n'en aurai plus jamais envie, lui affirma-t-elle d'un air douloureux.

– Très bien, mais je vais devoir retourner à l'école. Ce ne sera pas aussi terrible que vous le croyez. Vous en avez fait tout un drame, mais ces gens sont seulement des gens de la campagne, des individus ordinaires. Ce ne sont pas des ennemis, ce ne sont pas des chasseurs de sorcières. Peut-être certains d'entre eux vous tourneront-ils le dos, mais cela compte-t-il tant ? Ma mère affirme qu'en ce monde il faut avoir le dos large.

– Sauf que ce n'est pas mon cas, lâcha Maud, n'appréciant guère qu'on lui dise qu'elle en avait fait tout un drame, comme si prendre les choses au sérieux n'était pas justifié.

Elspeth rapporta des vêtements pour se changer, mais moins de la moitié de ce que Maud aurait mis dans son bagage. Elspeth s'occupa des commissions toute seule, emmena Hope à l'école, bien que l'enfant soit à présent assez grande pour y aller seule, revit le policier et réussit à le convaincre de lui révéler qu'on avait retrouvé un corps, un homme qui s'était noyé dans un canal londonien. Il n'en divulguerait pas plus, précisant qu'il préférerait annoncer tout ce qu'il y avait à annoncer à Maud en personne. Mais cette dernière ne voulait pas lui parler, n'avait aucune envie d'écouter ce qu'il pourrait avoir à lui dire. Elle récoltait des regards curieux de la part des voisins, et des femmes qui, dans le passé, avaient partagé des moments dans la journée avec elle ne lui adressaient plus la parole. Deux jours plus tard, Elspeth retournait à Ashburton, mais en multipliant les promesses de revenir dès que Maud solliciterait sa présence.

Trouver en soi le courage nécessaire requérait cet effort de volonté pour lequel elle n'avait jamais été douée. Mais par une belle matinée de début de printemps, alors que le jardin et l'allée commençaient à reverdir et que les minuscules fleurs blanches du prunellier s'étaient soudainement épanouies, le temps lui donna meilleur moral, comme c'est le cas chez tout le monde. Elle allait sortir. Si elle croisait une voisine qui se détournait d'elle, elle se planterait devant cette femme et la forcerait à écouter ses explications. Mme Tremlett n'était plus revenue dans les parages depuis son commentaire sur cette visiteuse de Maud qui était restée pour la nuit ; suivant l'exemple de sa mère en tout, Gladys était devenue invisible elle aussi. Mme Paine, à la boutique du village, se montrait d'une froideur polie mais cela s'arrêtait là, et après une seule et unique visite, Maud n'y était plus retournée. Or à présent elle se sentait capable de tout expliquer, et c'était ce qu'elle ferait même si cela impliquait de confesser la naissance illégitime de Hope. Il lui restait encore à apprendre que s'il est aisé de prendre une résolution, traduire cette résolution en acte

demande de la préparation et de l'entraînement, et le genre de volonté qu'elle ne possédait pas.

John était probablement mort. Ce noyé qu'ils avaient repêché dans le canal, c'était très vraisemblablement lui. Elle ne savait pas et n'avait pas envie de savoir. Elle se demanda si elle éprouvait un quelconque chagrin pour son frère et en conclut que non. Il avait perdu toute faculté éventuelle de susciter le chagrin en raison de son attitude honteuse. Maintenant qu'elle avait de l'argent, elle pouvait l'oublier, tout recommencer avec Hope, peut-être dans un nouvel endroit. Elspeth était repartie depuis une quinzaine de jours et Maud avait réussi à ignorer les regards qu'elle s'attirait dans la rue et le fait qu'on l'évitait. Une autre lettre arriva avec un cachet de Bristol. Cette fois, pourtant, l'adresse était écrite de la main d'Ethel.

Elle se souvint de la seule autre fois où Ethel avait écrit, et c'était à John. *Ma chère Maud...* Comme il était étrange que les gens commencent toujours les lettres de cette manière ; même quand ils ne vous auraient jamais donné du « ma chère » en face, même quand ils ne vous avaient jamais rencontrée, qu'ils vous écrivaient une lettre d'affaires ou une missive contenant une bordée d'injures. Pour vos correspondants, vous étiez toujours « ma chère ».

Père m'a demandé de t'écrire et de te dire ce qui suit. Comme tu dois le comprendre, il est incapable d'assumer cette tâche lui-même. La police est venue voir Mère et Père et nous ensuite pour nous annoncer la découverte vraiment horrible qu'elle a faite dans un canal de Londres. Il fallait quelqu'un pour effectuer la besogne épouvantable d'identification du corps qui a été retrouvé. Il était exclu que Père se charge d'une chose pareille donc ils ont sollicité mon mari. En homme très courageux et très résolu, Herbert a accepté.

Il vient de rentrer de Londres, où il a vu la dépouille et l'a identifiée comme étant celle de notre frère, John. Herbert risque d'avoir à y retourner pour suivre l'enquête. Cela nous expose à de grandes dépenses. Je dois dire que je pense que si tu avais signalé la disparition de John plus tôt que tu ne l'as fait et si tu étais allée à Londres voir le corps toi-même, en dehors de toute considération financière, tu aurais épargné à ta sœur et à ton beau-frère une grande douleur qui perdurera longtemps.

Tu devrais te rendre compte que tes dépenses sont minimales. Tu es maintenant une femme riche sans personne d'autre que toi-même pour qui dépenser ton argent. Vivre à la campagne ne t'a pas changée, Maud. Tu es la même créature infantile que celle que tu étais quand tu

t'es enfuie et que tu as brisé le cœur de Père, il y a tant d'années.

Ta sœur affectionnée,

Ethel

Maud apprenait ainsi que la conviction largement répandue selon laquelle les gens dont vous n'estimez pas le jugement ne peuvent vous blesser n'était pas vraie, du moins pas vraie dans son cas. Le ton de blâme d'Ethel la bouleversait à l'excès. Elle était particulièrement indignée de cette suggestion qu'elle vivait seule, comme si Hope n'était jamais née ou devait être tenue pour inexistante.

Au lieu de sortir comme elle l'avait prévu, elle se recoucha. C'étaient les prémices d'une habitude, une mise en retrait de la vie, une manière de s'évader des problèmes dans l'oubli. Alors qu'elle avait bien dormi la nuit précédente, elle s'endormit presque immédiatement et dormait encore lorsque Hope rentra de l'école à trois heures et demie. Quand la très jeune fille ouvrit la porte de sa chambre elle craignit que sa mère ne soit malade. Maud se leva et la gronda de faire tant d'histoires. Hope avait laissé transparaître peu de signes que les choses aient changé pour elle depuis que l'homme qui aurait pu être son père ou, à défaut, son oncle avait disparu. C'était devenu une enfant bien plus apaisée, agréable et affectueuse envers sa mère, mais qui, chose notable, ne se confiait jamais à elle. Comment progressait-elle à l'école, qu'apprenait-elle, qui étaient ses amis en dehors de Georgie Tranter et Maureen Crocker, elle n'en disait rien à Maud. Aussi, ce qualificatif insultant avait dû heurter profondément la fillette pour qu'elle demande à sa mère, ce soir-là :

– C'est quoi une bâtarde, maman ? Trevor Pratt m'a traitée de bâtarde.

Maud fondit en larmes. Au lieu d'expliquer, tout ce qu'elle put dire fut :

– C'est juste un vilain mot, Hope. Tu n'as pas à savoir ce que ça veut dire.

Mais l'insulte faite à sa fille la décida. Il fallait qu'elles quittent Dartcombe. Elle devait louer ou même acheter une maison à Ashburton ou dans un autre village. Elle s'estimait incapable de s'occuper de tout cela elle-même, mais Elspeth pourrait s'en charger pour elle. Elle avait promis de revenir dès qu'on aurait besoin d'elle, et Maud éprouvait ce besoin. Elle pourrait lui trouver des agents immobiliers (ou quel que soit le nom qu'on leur donnait), elle pourrait écrire à des déménageurs – n'y avait-il pas une société qui s'appelait

Pickford ? Elspeth saurait – elle pourrait la conseiller sur ce qu'il était nécessaire d'acheter dans un nouvel intérieur. Elle effectuerait les démarches pour que Hope quitte l'école du village. Elspeth pourrait être ce que John avait été pour elle et ne pouvait plus être.

Pour Elspeth, le trimestre de printemps était à moitié écoulé. Maud lui écrivit, la suppliant de venir. Ses propres besoins étaient devenus primordiaux à ses yeux. Qu'Elspeth puisse avoir une vie à elle, avec des amis et des occupations à elle, ne lui venait guère à l'esprit, mais la jeune enseignante reconnaissait l'impuissance de Maud. L'une des pires choses qui puissent arriver à une jeune fille lui était arrivée, mais avoir un enfant sans avoir de mari, au lieu de la renforcer, l'avait rendue encore plus dépendante des autres. Quand Elspeth arriva à Bury Row le vendredi après-midi, elle la trouva au lit, Hope assise à son chevet et un plateau chargé de tout un nécessaire à thé sur l'édredon entre elles.

Maintenant que son amie était venue, Maud dit qu'elle allait se lever, mais se lever ne signifiait pas pour autant enfiler des vêtements, et elle descendit au rez-de-chaussée en robe de chambre. Elle indiqua clairement à sa visiteuse qu'elle avait l'intention de ne rien faire pour se trouver et s'acheter une maison, sauf la payer, rien pour la meubler ou la choisir à un emplacement commode pour l'école que Hope fréquenterait après avoir passé (si elle le passait) l'examen d'entrée auquel on vous soumettait dès onze ans. C'étaient les missions d'Elspeth. Maud se plaignait de souffrir de cette maladie invisible et improuvable, de migraines récurrentes, mais quand une visite chez le médecin lui fut suggérée, elle répliqua que rien ne pouvait être tenté pour guérir les migraines, et c'était bien connu.

Elspeth trouvait depuis longtemps étrange que Maud ne possède aucun appareil de TSF. L'électricité était arrivée à Dartcombe trois ans plus tôt et des suspensions pendaient au plafond de toutes les pièces. Mais le seul moyen pour que les nouvelles nationales et internationales entrent dans la maison, c'était par l'intermédiaire d'un journal acheté à la boutique du village, où Maud n'allait plus. La TSF d'Elspeth était trop encombrante pour qu'elle l'apporte avec elle. Elle laissa entendre qu'avoir cet accessoire presque indispensable dans un intérieur pourrait améliorer la qualité de l'existence de Maud, et même lui restituer sa joie de vivre, et Maud acquiesça, un peu à contrecœur. Le lendemain, l'enseignante se rendit à Ashburton et acheta une radio au boîtier en bois vernis que le marchand lui livra l'après-midi même. Elle rendit aussi visite à un agent immobilier, en dressant la liste des exigences de son amie : une maison, pas un cottage, un grand jardin, au moins trois chambres. Elle n'avait aucune idée de la somme qu'elle devrait déboursier, et sachant le montant

qu'elle avait hérité et investi, la jeune professeur de musique suggéra qu'elle pourrait se permettre un prix d'au moins quatre cents livres.

Si Maud pensait un tant soit peu au pauvre John décédé, elle n'en parlait pas à Elspeth. Il était parti et elle l'avait oublié. La violoniste se disait que maintenant qu'elle avait de l'argent à elle, la place de John dans son existence comme soutien financier relevait du passé, et quelle que fût l'affection qu'elle avait pour lui au début de leur vie ensemble, tout cela était désormais révolu. Elle ne parlait jamais de lui, mais son amie le croyait là, présent au fond de son esprit, comme une vague menace, une présence qui, au-delà de la mort, risquait encore de l'affecter de par le style de vie qu'il avait mené.

C'était un printemps froid et humide, un mois d'avril horrible. Mais Elspeth lui avait trouvé une maison, et Maud, qu'elle persuada de la visiter, aima ce qu'elle vit et en accepta le prix de trois cents soixante-quinze livres. La construction, datant du milieu de la période victorienne, était en brique rouge, avec deux façades sous un toit en ardoise. Le jardin était entouré de murs, planté d'arbres fruitiers et d'arbustes mais sans fleurs, sauf lors de sa première visite, quand les arbres formaient une masse de boutons blancs et roses balayée par les rafales de vent et la pluie. Elle appartenait à un homme d'environ quarante ans qui vivait dans une belle demeure géorgienne en bordure d'Ottery St Jude et possédait plusieurs propriétés dans le village.

Elspeth était venue pour Pâques et Maud tint pour acquis qu'elle serait là tous les week-ends. Le soir, les deux femmes écoutaient la TSF et entendaient des nouvelles sur la guerre en Espagne et la perspective d'une autre avec l'Allemagne. Maud ne s'était encore jamais intéressée aux événements internationaux, mais Elspeth, elle, était politisée et prenait parti pour les républicains alors que c'était à peine si Maud savait qu'en 1936, l'Angleterre avait eu trois rois en une année, ou qu'Édouard VIII avait abdicqué.

C'était Elspeth qui avait dû avertir Mme Tremlett que Maud souhaitait mettre un terme à sa location. Dans un village comme Dartcombe, des nouvelles la concernant ne pouvaient être tenues secrètes plus d'un jour ou deux, et sa voisine savait déjà que Hope et sa mère allaient partir.

– Je n'ignore pas que la plupart des gens d'ici ont une dent contre elle, mais moi je n'ai jamais été comme ça, fit Mme Tremlett. La pauvre, elle a eu un enfant alors qu'elle n'était qu'une enfant.

Rassérénée, Elspeth s'empessa de rapporter ces propos bienveillants à Maud, mais cette dernière se contenta de commenter que la manière

dont elle vivait ne regardait pas ses voisines et qu'Elspeth attende un peu de voir quand Mme Tremlett essaierait de lui imputer des dégâts à l'intérieur du n° 2, Bury Row.

– Vous n'avez rien endommagé, n'est-ce pas ?

– Bien sûr que non, mais allez donc essayer de le lui dire.

Pourtant, d'autres habitants de Bury Row préféraient oublier l'existence de Maud et s'enfermèrent à leur domicile lorsque la camionnette de Pickford vint emporter son mobilier à Ottery St Jude. Lors de leur première soirée à The Larches (« Les Mélèzes »), l'homme qui lui avait vendu la maison vint à pied de River House, apportant avec lui une bouteille de champagne, un breuvage auquel Maud n'avait encore jamais goûté, et Elspeth une fois seulement. Il expliqua aux deux femmes qu'il était auteur de romans et journaliste, il écrivait pour le *News Chronicle*. La jeune enseignante lui demanda s'il pensait qu'on allait vers la guerre et en ce cas, si elles seraient en sécurité dans la campagne du Devon.

– Je pense que les Allemands bombarderont Plymouth, leur répondit Guy Harding. Ce sera pour eux une cible importante, à cause des chantiers navals. Mais je suis certain qu'ici vous serez en sûreté, même si nous pourrions tous être amenés à accueillir des réfugiés – si c'est le terme – de Plymouth venus s'abriter chez nous.

Maud parut horrifiée à cette perspective, et Elspeth remarqua le regard tolérant et cependant amusé que leur visiteur posait sur elle. Après son départ, elles retournèrent à leur installation, firent les lits et rangèrent les ustensiles de cuisine et les provisions qu'elles avaient achetées. Maud étalait le nouvel édredon rose sur son lit matrimonial – elle avait mis le vieux sur le lit d'appoint –, lorsqu'elle demanda à son amie si elle ne voulait pas laisser son minuscule appartement de deux pièces à Ashburton et venir vivre avec elle. Songeant à ses amis dans cette bourgade, à un homme qui devenait un peu plus qu'un ami, à son métier et aux huit kilomètres de distance depuis Ottery St Jude, Elspeth lui répondit qu'elle allait y réfléchir. Au lit cette nuit-là, juste avant que le sommeil ne vienne, elle pensa à l'écrivain, un veuf, avait-elle appris, aisé, et bel homme. Ce regard qu'il avait adressé à Maud ne signifiait-il pas que, loin de la croire ignorante et égoïste, il l'admirait plutôt ? À vingt-cinq ans, c'était une belle femme, à n'en pas douter. S'il cherchait une épouse... Mais Elspeth s'endormit.

Quand l'année scolaire toucha à son terme fin juillet, Elspeth n'avait pas encore décidé si elle accepterait ou non l'invitation de Maud. À certains égards, c'était séduisant. Elle lui paierait son écot, mais son

amie lui avait déjà répété à plusieurs reprises qu'elle ne voudrait pas de loyer pour les deux ou trois pièces qu'elle mettrait à sa disposition. Elle suggéra aussi l'éventualité d'acheter une voiture. Elles pourraient toutes deux la conduire et Elspeth s'en servirait pour aller à l'école.

– Comme le directeur, fit Maud, comme si c'était un exemple tentant.

Que lui arriverait-il, se demanda Elspeth, si leur nouveau voisin – il les avait priées de l'appeler Guy, comme tout le monde – tombait amoureux de Maud, s'il n'était même déjà tombé amoureux d'elle, l'épousait et les emmenait vivre, Hope et elle, à River House ? Elspeth se retrouverait sans foyer et sans moyen de s'en procurer un. Guy leur rendait fréquemment visite à The Larches. Il leur apportait des fruits, des fraises, des framboises et des groseilles de son potager. Il avait aussi son banc attitré à l'église de St Jude et les invitait à en user, ce que Maud faisait parfois avec Hope. En jeune femme athée qui se présentait comme une humaniste, Elspeth expliqua qu'elle assistait déjà à suffisamment de messes à l'école sans éprouver le besoin d'en faire autant le dimanche, alors Maud et Hope y étaient accueillies sans elle. Cela ne fit que renforcer sa conviction que Guy allait choisir Maud pour en faire la seconde Mme Harding.

En août, alors qu'elle séjournait trois semaines à The Larches, il se produisit un événement qui changea tout. Le matin, avant le lever de l'une ou l'autre des deux jeunes femmes, le facteur glissa dans la boîte aux lettres un mot adressé à « Miss Elspeth Dean ». Ce fut Hope qui le prit et le déposa à côté de l'assiette de l'enseignante, au petit déjeuner. Le cachet de la poste mentionnait la ville de l'expéditeur, et Elspeth se demandait qui pouvait lui écrire à Ottery St Jude, où elle ne connaissait pour ainsi dire personne. Elle avait compris à présent que Maud ne s'intéressait guère aux autres. Après avoir examiné le pli, elle le décacheta et Maud, indifférente, passa dans la cuisine pour préparer une nouvelle théière. Guy avait écrit :

Chère miss Dean,

J'ai deux billets pour un concert Mozart et Vivaldi à Torquay, samedi soir de la semaine prochaine. Cela me ferait grand plaisir si vous vouliez bien m'accompagner à Torquay. Le concert débute à sept heures. Si vous me faisiez l'honneur d'accepter nous partirions d'ici à cinq heures trente et je viendrais vous chercher en voiture.

Hormis des correspondances professionnelles dans la perspective

d'un entretien d'embauche, c'était la missive la plus formelle qu'elle ait jamais reçue. Sa première question fut : pourquoi m'avait-il choisie, moi, de préférence à Maud ? Uniquement parce qu'elle était professeur de musique et qu'il s'agissait d'un concert, très certainement. Sa deuxième question, chuchotée devant le miroir de sa chambre, fut celle-ci : pourquoi faut-il que tu te rabaisses à ce point ? Elle défit son chignon et laissa sa masse de cheveux roux retomber sur ses épaules. L'homme d'Ashburton qu'elle croyait épouser un jour, enseignant comme elle, mais dans un autre établissement, n'aimait pas du tout cette couleur et préférait qu'elle porte un chapeau. Cet homme-ci pourrait en exiger autant, songea-t-elle. Quelle importance cela aurait-il ?

Elle décida de n'en parler à Maud que plus tard, puis se trouva très lâche et lui fit part de la chose sans détour.

– Je me demande pourquoi il t'a invitée, toi, fit-elle. Il aurait pu choisir n'importe qui d'autre. Il est bel homme, il a plein d'argent, et cette maison, enfin, c'est vraiment un beau parti.

– Il m'a invitée à un concert, Maud, pas à l'épouser.

– Seigneur, non. Je pense bien.

– De toute manière, je n'irai pas.

Sa voiture était une Armstrong Siddeley noire aux confortables sièges en cuir. Se faire conduire quelque part, n'importe où, c'était pour Elspeth un régal. Ils filaient en douceur par les routes de campagne, où les haies en ce mois d'août étaient chargées de clématites et des baies virant au rouge de viorne mancienne, tandis que Guy la questionnait sur la musique, l'instrument dont elle jouait, ses élèves, ses compositeurs préférés. Quand la mer fut en vue, tout au fond d'une vallée encaissée entre les collines, ils s'arrêtèrent un moment et il lui confia que cela lui rappelait toujours la côte amalfitaine et que c'était tout aussi beau. Elle lui répondit qu'elle n'était jamais allée à l'étranger, puis regretta ses paroles, parce que cela ressemblait à une tentative détournée de se faire inviter – comme si une telle chose était possible.

Ce furent d'abord les *Quatre Saisons* de Vivaldi, car on réservait Mozart pour la seconde partie, après l'entracte, et comme il faisait chaud, même après le coucher du soleil, ils sortirent sur un vaste balcon d'où la mer était à nouveau visible. Il aperçut une connaissance et la présenta à Elspeth, une certaine Alicia Imber, l'une de ses amies. Elle reconnut immédiatement le nom, c'était celui d'une femme qui

s'était montrée grossière avec Maud, la traitant avec condescendance, c'était du moins ce dont cette dernière s'était plainte. Mais Alicia fut charmante avec elle, lui disant qu'elle espérait la revoir, et cependant Elspeth fut gênée de l'entendre suggérer à Guy de la lui amener à Dartcombe Hall pour le thé.

– C'est une bonne amie à moi, lui souffla-t-il quand ils furent de retour dans la salle. Elle est veuve à présent. Son mari était l'homme le plus charmant du monde. Elle a deux fils, Christian et Julian, et elle avait aussi une fille, Charmian. La pauvre enfant est morte de la tuberculose.

– Certains affirment que c'est ce qui peut vous arriver de pire, lui murmura-t-elle, de perdre un enfant.

– Je veux bien le croire. (Il hésita.) Si je m'y rends un de ces jours, voudriez-vous m'accompagner ? Je sais à quel point Alicia apprécierait.

Elle se sentit rougir, mais elle réussit à lui répondre d'une voix ferme.

– Bien sûr. J'apprécierais.

La pièce de Mozart la transporta. Elle avait rarement l'occasion d'entendre de la musique exécutée en public, à part celle qu'elle jouait elle-même – parfois avec l'orchestre de l'école. Elle eut conscience du regard de son compagnon, qui se tourna à une ou deux reprises vers son visage, peut-être sensible à son air émerveillé. Sur le trajet du retour, elle se surprit à le remercier maintes et maintes fois pour ce concert, de manière peut-être un peu trop démonstrative, songea-t-elle, mais il semblait apprécier son enthousiasme.

Le lendemain, tout en se convainquant que sa décision n'avait rien à voir avec Guy, le concert et son invitation à une petite soirée qu'il donnait le mercredi suivant, elle annonça à Maud qu'elle comptait quitter son appartement d'Ashburton et venir vivre à The Larches.

CHAPITRE 21

La conflagration fut évitée, d'une année tout juste, sans que personne ne sache ou ne se doute lors du retour triomphal de Neville Chamberlain de Munich, en septembre 1938, combien ce délai serait bref. Il avait sur lui une feuille de papier signée de la main de Hitler et exprimant le souhait que les Anglais et les Allemands ne se « fassent plus jamais la guerre ». Dans tout le pays, le peuple anglais, généralement flegmatique, se massa dans les rues, et au milieu de la liesse et des danses, tout le monde but et se félicita. À River House, à Ottery St Jude, la gouvernante de Guy, Mme Grendon, lui avait demandé s'il prévoyait d'organiser une soirée, mais il lui répondit qu'il serait prématuré de fêter la chose. Il ne fallait pas se fier à Hitler et, après la Tchécoslovaquie, qui savait quel pays il envahirait ensuite ?

Si les habitants d'Ottery St Jude savaient que Maud n'avait jamais été mariée et que Hope était une enfant illégitime, ils n'avaient visiblement pas la moindre intention de l'ostraciser. Pas pour l'instant. Pas encore. Peut-être l'acceptaient-ils en raison de la fréquence des visites de Guy à The Larches, une manière d'adoubement de la femme qui lui avait acheté cette maison. L'autre raison probable, c'était qu'on la savait aisée, à la tête d'une rente provenant d'un héritage. D'ordinaire, les mères célibataires d'un enfant non reconnu étaient pauvres, obligées de s'astreindre à des besognes serviles de femme de chambre ou de ménage. Cela étant, au village, elle ne se faisait pas d'amis. On la jugeait distante, avec des airs très au-dessus de sa condition.

La décision d'Elsbeth de s'installer à The Larches, et avant la rentrée, correspondait au souhait de Maud, et si elle s'était abstenue

de saluer la nouvelle en explosant de joie, c'était probablement parce qu'elle ne manifestait jamais d'enthousiasme pour quoi que ce soit. Se mettre au lit dans la journée devenait, sinon une habitude, du moins l'une des manies complaisantes auxquelles elle cédait dès qu'elle se heurtait à la moindre contrariété, ne serait-ce que la pluie qui tombait dans la matinée. En dépit de cela, son allure déjà séduisante s'améliorait à mesure qu'elle avançait dans la vingtaine, et elle était même encore mieux habillée maintenant qu'elle avait les moyens de s'acheter des toilettes plus coûteuses. Quand elle se rendait au bureau de poste en élégant tailleur de confection, avec son col de fourrure et coiffée d'une toque, ses voisins la regardaient avec attention. Elspeth, elle, continuait de porter un sweater et une jupe, et le seul et unique manteau qu'elle possédait. Mais Maud se figurait que les hommes étaient attirés par les tenues élégantes. Quand John était en vie, elle n'avait jamais pu envisager de se marier, étant censée déjà l'être avec lui. En tant que femme mariée, elle n'avait jamais pu se percevoir comme attirante pour les messieurs. À présent, c'était autre chose. Elle n'avait aucune envie de mariage, mais elle aurait aimé que des hommes veuillent l'épouser.

Elle ne semblait pas remarquer l'amitié, ou même davantage, qui se nouait entre Guy et Elspeth. Manifestement, elle ne l'appréciait guère, continuant de l'appeler par son nom de famille alors qu'on l'avait priée du contraire. Pourtant, son amie s'aperçut – en doutant que ce soit le cas de Guy – que Maud prenait le plus grand soin de mettre ses toutes nouvelles tenues lorsqu'elles attendaient sa visite, même comme ce matin, pour se rendre chez le coiffeur du village. Elle avait aussi conscience, à son grand désarroi, que Maud croyait attirer Guy, l'imaginait peut-être même amoureux d'elle, alors que c'était Elspeth qu'il invitait. Maud expliquait d'ailleurs que ces sorties étaient toutes des manifestations musicales (ce qui n'était pas vrai) car la musique l'ennuyait, tandis qu'Elspeth l'appréciait et, d'ailleurs, l'enseignait.

– Je lui ai signalé que si je devais rester assise pendant tout un... comment appelle-t-on cela déjà... tout un oratorio, c'est cela ?... je m'endormirais, lança-t-elle à son amie.

Guy et Elspeth étaient allés écouter le *Messie* à la cathédrale d'Exeter, un sujet d'étonnement pour Maud. Noël arrivait et cette fois Guy organisait bien une réception. Elle refusa d'y aller, prétextant qu'elle avait toujours détesté la période des fêtes et qu'elle mourait d'envie d'une soirée tranquille toute seule à la maison. Et ce « toute seule », qui s'avérait de plus en plus fréquent, incluait de moins en moins Hope. Elspeth emmena la fillette à cette soirée, où elle rencontra les garçons Imber, Julian, qui venait d'entrer à Oxford, et Christian, rentré du collège de Stowe pour les vacances. Lorsque Maud

apprit qu'Alicia Imber y était aussi, cela la rendit furieuse.

– Ne t'imagines pas que tu vas pouvoir amener cette femme ici, hurla-t-elle à son amie. Tu ne sais pas à quel point elle s'est montrée insultante avec moi. (Elspeth l'avait entendue le lui raconter à maintes reprises.) Ma fille n'était pas assez bien pour son enfant qui est morte, cette Charmian, si tu as déjà entendu un nom aussi ridicule.

Elspeth lui répondit posément qu'elle ne songerait pas à amener quiconque à The Larches sans d'abord la consulter.

– C'est ta maison, Maud.

– Je suis contente que tu le reconnaises.

Tous les matins de la semaine, Elspeth prenait le bus d'Ashburton et parfois celui du retour. Mais Guy s'était mis à venir la chercher après l'école dans son Armstrong Siddeley et, au lieu de la déposer à la porte de The Larches, la ramenait à River House ou l'emmenait dîner. Maud ne voyait apparemment aucune objection à ce que son amie sorte deux ou trois soirs par semaine, et Elspeth se demandait pourquoi elle avait voulu partager sa maison. Une femme de ménage efficace, une dénommée Mme Newcombe, s'occupait de nettoyer, faire la lessive et le repassage, et cuisiner même si la maîtresse de maison avait gardé la chambre. Mais elle parlait rarement et, quand ça lui arrivait, ne faisait jamais part de ses opinions. Elle ne cancanait apparemment jamais. Hope passait souvent les soirées dans la chambre de sa mère, à faire ses devoirs et à écouter la TSF avec elle. Les journaux contenaient des articles effrayants sur les « nuages d'orage qui s'amoncelaient sur l'Europe », et des extraits des divagations de Hitler, mais les émissions de la BBC se voulaient apaisantes, en évitant les nouvelles d'Europe. Maud appréciait les comiques et les feuilletons.

Un samedi soir d'avril – c'était l'anniversaire de Guy, ses quarante-deux ans –, Elspeth et lui se rendirent à Dartcombe en voiture pour y prendre le thé avec Alicia Imber. Elle s'attendait à ce qu'il la ramène à The Larches, au lieu de quoi il prit la direction de River House, en lui demandant si elle se souvenait du champagne qu'il avait apporté lorsque Maud s'était installée dans son nouveau domicile. Bien sûr que oui. Elspeth croyait se souvenir de tous les moments qu'elle avait passés avec lui.

– J'espère que nous en boirons une bouteille ce soir, vous et moi, lui glissa-t-il.

– Vous espérez ? Vous voulez dire que vous allez devoir en acheter ou retrouver l'endroit où vous l'avez rangée ?

Ce qui le fit rire.

– Je veux dire que les circonstances ne s’y prêteront peut-être pas, mais j’espère que si.

Elle dut se contenter de cette réponse. Quant aux circonstances, elle n’avait aucune idée de ce qu’elles pourraient être. À River House, ils passèrent au salon où, à sa stupéfaction, il mit un genou au sol (avec aisance) et lui déclara :

– Elspeth Dean, je vous aime beaucoup. Voulez-vous m’épouser ?

Elle était surprise, mais pas abasourdie ou embarrassée. Elle n’avait jamais osé se permettre d’espérer cela, mais elle n’hésita pas.

– Je le veux. Je vous aime aussi. Je crois que je vous aime depuis le début.

Il lui avait déjà tenu la main mais ne l’avait encore jamais embrassée. Le champagne fit ensuite son apparition. Guy était la seule personne qu’elle connaisse qui possédait un réfrigérateur et la bouteille était glacée, constellée de gouttes de givre. Mme Grendon, la gouvernante, fut conviée à partager la nouvelle, ainsi que Susan, la petite bonne à tout faire.

– Pour célébrer mes fiançailles, s’exclama Guy, en levant son verre, son autre bras autour de la taille d’Elspeth. Miss Dean m’a fait l’honneur de me promettre d’être ma femme.

Avant d’être fiancée avec lui, elle n’avait lu qu’un seul de ses livres, et c’était à la bibliothèque publique d’Ashburton, avant même de faire sa connaissance. Cela lui avait plu, mais elle n’avait pu trouver d’autres œuvres de lui et n’avait jamais pu se résoudre à lui poser la question. Quand il la reconduisit ce soir-là, elle emporta avec elle les cinq autres, signés de lui et portant une dédicace à « ma bien-aimée Elspeth ».

Il fallait l’annoncer à Maud. S’enorgueillissant de savoir le peu de sagesse qu’il y avait à reculer le moment fatidique, car elle était certaine que ce serait un moment fatidique, Elspeth attendit néanmoins qu’elles soient seules. Hope était partie voir les chiots nouveau-nés à la ferme Greystock.

Tournant lentement le visage vers elle, Maud lui fit :

– Tu veux dire qu’il t’a demandée en mariage ?

– Oui, en effet. Bien sûr, c’est ce que je veux dire.

– Mais pourquoi ?

Ne sachant comment réagir, elle proféra une réponse qui ne lui

ressemblait pas du tout.

– Quelle question, Maud.

– J’imagine que cela ne mènera nulle part, lâcha-t-elle, comme si Elspeth lui avait parlé de vacances prévues dans un lointain avenir.

Elle n’émit aucun commentaire sur le diamant qui fit son apparition à l’annuaire de son amie la semaine suivante et se tut lorsque Guy vint chercher Elspeth pour une sortie et invita Maud à le féliciter.

– Félicitations, lui dit-elle sur un ton désobligeant, et quand on ramena son amie à la maison à onze heures ce soir-là, elle était encore debout, elle l’attendait.

– Je ne peux comprendre pourquoi tu es venue vivre ici avec moi si c’était pour t’en aller dès que le premier homme venu te demanderait en mariage.

– Pas « le premier homme venu », Maud. Je t’en prie, ne le prends pas ainsi.

Maud fondit en larmes et sanglota de plus belle quand Elspeth vint s’asseoir à côté d’elle et la prit dans ses bras. Elle s’agrippa à elle, en gémissant que ce n’était pas juste de la laisser seule dans cet endroit où elle ne connaissait personne.

– Tu me connais, moi, lui répondit-elle. Je vivrai à moins d’un kilomètre. Nous nous verrons tout le temps.

Maud passa la journée suivante au lit, prétextant qu’elle ne se sentait pas bien. Montant voir au premier étage comment elle allait, Elspeth s’entendit expliquer par son amie qu’elle ne voulait rien savoir du mariage, quand et où il devait avoir lieu, parce qu’elle n’avait aucune intention d’y assister. Selon elle, Elspeth la traitait mal, en ayant fait mine de venir s’installer ici pour lui tenir compagnie alors qu’en réalité elle avait la ferme intention de mettre la main sur un mari. Elspeth réussit à ne pas s’en offusquer et à ne présenter aucune excuse, mais lui répliqua simplement qu’après s’être habituée à son changement de statut, Maud ressentirait les choses différemment.

Elspeth et Guy se marièrent à l’église de St Jude début juin 1939. Seule la sœur de Guy, Patricia, son mari, Alicia Imber et deux amies d’Elspeth venues d’Ashburton étaient présents. Après le déjeuner à River House, ils partirent pour leur nuit de noces à Weymouth. Ce soir-là, après le dîner, se sentant comme Tess d’Urberville, Elspeth annonça à son mari qu’elle n’était pas vierge.

Et, à l'inverse d'Angel Clare, il éclata de rire.

– C'est drôle que tu me confies cela, parce que moi non plus.

Son amant – le seul – était un musicien qu'elle avait rencontré lorsqu'elle étudiait à Londres. Estimant devoir parler de lui à Guy, elle se lança, plutôt hésitante, mais son mari lui souffla que « vraiment il ne fallait pas » car ce n'était pas son affaire et de toute manière c'était il y a longtemps.

Le lendemain matin, ils prirent le ferry à destination de Saint-Malo et trois trains à travers l'Europe, pour leur lune de miel sur la côte amalfitaine.

Fidèle à sa parole, Maud n'avait pas assisté au mariage et elle avait empêché Hope d'y aller. Elle jeta la première carte postale d'Elspeth dans la chaudière à charbon, sans la lire, mais à l'arrivée de la deuxième elle était si malheureuse et s'apitoyait tellement sur son sort qu'elle la lut et versa des larmes dessus. Elspeth lui avait écrit qu'au lieu de rester absents un mois ils rentraient plus tôt, bien qu'ils passent « un moment si divin ». La côte était le plus bel endroit qu'elle ait jamais vu, le soleil brillait toute la journée et la nuit, le ciel était rempli d'étoiles, mais à d'autres égards l'Italie fasciste vous mettait mal à l'aise, et si la guerre se déclenchait, leur place était en Angleterre. S'ils tardaient, ils risquaient de ne plus pouvoir rentrer. Maud décida de leur battre froid, avec hauteur et dignité, avant de « se raviser » progressivement. Il faudrait qu'ils voient qu'elle n'était pas en colère mais blessée de ce qu'ils avaient fait, ce qu'elle considérerait à présent comme une tromperie délibérée.

Elle commença à compter les événements de sa vie dont elle estimait qu'ils l'avaient aigrie et fait d'elle ce qu'elle était désormais, une femme maussade affligée d'une énorme tendance à l'apitoiement sur soi. Naturellement, cela avait commencé dès la conception, puis la naissance de Hope. Ensuite étaient intervenues les idées horribles, exécrables de John, de ce qui constituait le bonheur à ses yeux, puis sa disparition et sa mort, et dernièrement, semblait-il, la tendance de tout le monde à la délaisser et à l'abandonner. Même sa fille, autrefois la plus adorable personne qui soit, trahissait dans son regard plus d'affection pour Elspeth et son mari que pour sa mère.

L'évacuation de Londres et des autres grandes villes ne se limitait pas aux écoliers et à leurs mères. Entre fin juin et début septembre, 3,5 millions de personnes quittèrent les régions réputées dangereuses pour d'autres plus sûres. Une cousine de Guy qu'il n'avait plus revue et à qui il n'avait plus parlé depuis vingt ans arriva à River House en

Daimler et se présenta devant sa porte, le priant de lui accorder « l'asile ». Le pasteur et son épouse se retrouvèrent à héberger les parents d'enfants qui étaient au pensionnat avec leur fille. Le Fox and Hounds, jamais assez digne jusque-là pour mériter le nom d'hôtel, accueillit deux familles de Plymouth prêtes à payer un tarif excessif pour des chambres que le propriétaire avait libérées en installant ses enfants au grenier.

Peu emballés à l'idée d'accueillir des évacués de Londres – les histoires d'enfants infestés de poux, crasseux et à moitié morts de faim allaient bon train –, Guy et Elspeth se rendirent néanmoins à la gare d'Ashburton et, avec l'accord du chef de cantonnement, prirent en charge une jeune femme et ses deux enfants perdus, aux yeux écarquillés, l'air effrayé, portant brassards, étiquettes et masques à gaz. À River House, leur mère étant trop timide pour parler, Elspeth emmena Arthur et Rose jouer dans le jardin avec son nouveau chiot, Roper. Pendant que l'épagneul partait à la chasse aux lapins, les enfants contemplaient en silence la petite rivière, la Dart, et les bois et les collines au-delà, ou un couple de cygnes se laissant dériver au fil de l'eau et les libellules effleurant la surface de leurs ailes iridescentes. Ils levaient leurs visages pâles et amaigris vers le soleil.

– Miss, est-ce qu'on est morts, est-ce qu'on est au ciel ? fit Arthur.

Dans les régions d'accueil, les autorités locales avaient procédé à des visites à domicile pour trouver de possibles lieux d'affectation. Un homme avait rendu visite à Maud, mais elle avait répondu qu'elle n'avait pas de place, en invoquant les divers résidents de The Larches, Mme Newcombe, Elspeth, John pourtant depuis longtemps décédé, ainsi que Hope et elle-même. Elle devait plus tard regretter de ne pas avoir accueilli une mère et un ou deux enfants, car ils lui auraient procuré une présence appréciable, comparée à l'évacué qui finit par débarquer chez elle. L'arrivée de cet homme, après Noël, devait lui altérer une seconde fois le caractère et, en fin de compte, entamer sa réputation, ou ce qui en tenait lieu.

L'âge de la fin de la scolarité obligatoire devait être porté à quatorze ans le 1^{er} septembre 1939, mais la mesure n'entra pas en application – et ne devait pas s'appliquer avant huit ans –, car ce fut le jour où Hitler pénétra en Pologne. La Grande-Bretagne avait menacé le dictateur allemand des pires conséquences si une telle action était commise, mais il ne fut tenu aucun compte de cet avertissement et, le 3 septembre, lors d'une allocution radiodiffusée, Neville Chamberlain annonça que le Royaume-Uni était désormais en guerre contre l'Allemagne.

Les gens étaient terrifiés par les bombardements, surtout à Londres – craintes plus tard justifiées –, mais il s'écoulerait une longue période avant que les premières bombes ne s'abattent. L'Angleterre s'installa dans une période de malaise qui présentait néanmoins les apparences d'une solution de compromis entre la paix et la guerre. Certains des enfants furent reconduits à Londres, mais pas Arthur et Rose, dont la mère, plus du tout intimidée, supplia Guy et Elspeth de les garder tandis qu'elle y retournerait, seule. Apparemment, la jeune femme s'inquiétait de ce que son mari « fabriquait » en son absence. Bien qu'Elspeth se soit déjà prise d'affection pour les enfants, elle ne fut pas mécontente de voir Mme Cramphorn s'en aller. Elle avait fait de son mieux pour interdire à sa progéniture de prendre des bains, de lire des livres et de manger des légumes. En outre, Elspeth attendant son premier enfant pour l'été suivant, elle avait du mal à s'empêcher de tendre l'oreille quand Mme Cramphorn s'étendait en détail sur les horreurs de l'accouchement et leurs conséquences sur une vie entière. Arthur et Rose ne rentreraient pas à Londres avant une bonne année, confiés à la garde de membres de la famille, leur mère ayant disparu.

Un peu partout dans le pays, la vie sociale demeurait à peu près inchangée. Les cinémas et le peu de théâtres qui existaient alors avaient été fermés dès la déclaration de guerre, et rouverts plus tard. À Londres, les dancings ne désemplissaient pas, mais les cinémas éteignaient leurs feux à six heures. Le championnat de la Ligue de football, interrompu pendant un temps, reprit sur un rythme plus limité, un motif de soulagement pour les guichets de paris sur les matchs, la forme de jeu la plus populaire en Grande-Bretagne. À River House, Noël se déroula tranquillement. Surprenant un peu Elspeth et Guy, Maud consentit à leur amener Hope pour le dîner de réveillon, mais changea d'avis quand on lui annonça qu'Alicia Imber et ses fils seraient aussi présents. Elle avait l'intention de leur envoyer sa fille toute seule et celle-ci était sur le point de partir quand Guy vint la prendre en voiture. Maud passa Noël seule, en écoutant la TSF et en dégustant des tranches du cake aux fruits qu'elle avait préparé.

Ce furent ensuite les mois de janvier et de février les plus froids depuis 1895. Le cours de la Tamise gela sur presque treize kilomètres et il y eut d'énormes chutes de neige. Les trains des grandes lignes accusaient des heures de retard, mais pas celui qui amena un jeune homme ayant fait le voyage de Paddington à Ashburton. Il prit un bus pour Dartcombe, où il trouva le n° 2, Bury Row occupé par des inconnus qui n'avaient aucune idée d'où Mme Goodwin (en insistant exagérément sur ce « Mme ») était partie. Mme Tremlett, elle, le savait. Elle l'avait déjà rencontré une fois et, ne lui voulant aucun mal,

lui communiqua l'adresse actuelle de Maud.

– Elle a hérité d'une somme. C'est tout à fait une dame, maintenant, à tous les titres.

– The Larches, Ottery St Jude, répéta-t-il, en notant le nom.

– C'est à au moins huit kilomètres, précisa-t-elle, et il n'y a aucun moyen d'y arriver autrement qu'à pinces.

Il n'avait encore jamais entendu cette expression mais il en devina le sens. Portant son lourd havresac sur le dos, il allait devoir marcher dans ce qu'il restait de neige. Ses vêtements étaient inadaptés : un vieux manteau élimé jusqu'à la corde qui avait jadis appartenu à son père, un pantalon en coton et une chemise. On était en mars et il faisait encore froid, bien que ce ne soit pas l'heure de la tombée de la nuit. L'horaire d'été britannique avait en effet changé. Les champs étaient recouverts d'un mouchetis de neige à moitié fondue, alors que les haies et les arbres restaient aussi noirs qu'au creux de l'hiver, et la campagne baignait dans une lumière pâle et bleuâtre d'apparence surnaturelle. Il se mit en route, sachant que les semelles de ses chaussures étaient si usées que ses pieds nus à l'intérieur seraient vite trempés.

Dans le lointain, Dartmoor enveloppée d'une brume grise se dessinait sombrement à l'horizon. L'obscurité tombait lentement et il faisait plus froid. Le scintillement des clôtures et des piliers de portails trahissait le givre. Les poteaux indicateurs et les plaques portant les noms des lieux avaient été retirés pour la durée du conflit, et il ne savait donc pas du tout si le village dans lequel il entrait, avec son premier cottage, puis un deuxième, puis toute une rangée, était Ottery St Jude ou non. Et l'ensemble de ces maisons en pierre de taille était plongé dans le noir, car le black-out s'appliquait autant à la campagne qu'à la ville désormais. Il avait les pieds si froids et si engourdis qu'il se demandait si vous pouviez souffrir d'engelures en Angleterre autant qu'à l'étranger. Plus la nuit se refermait sur lui, plus il devait scruter chaque portail et parfois s'approcher jusqu'à la porte d'entrée pour vérifier le nom du cottage. La plupart n'avaient que des numéros. The Larches était introuvable. Peut-être avait-il encore plusieurs kilomètres à couvrir.

Il se souvint de Mme Tremlett évoquant Maud (« tout à fait une dame ») et un héritage qu'elle avait touché. Peut-être habitait-elle maintenant une grande maison. Peut-être avait-elle maintenant un mari, ce qui n'était guère une idée très plaisante. Mais alors qu'il se représentait un fermier solidement charpenté venant lui ouvrir, il se retrouva dans un endroit où l'obscurité était encore plus épaisse et

s'aperçut qu'il était à l'ombre de plusieurs arbres qui, bien qu'effeuillés, avaient un peu la silhouette de sapins de Noël. Là encore, il emprunta l'allée qui menait à la porte. Il avait trouvé ce qu'il cherchait. À peine lisible, mais sans que plus aucun doute ne soit permis quand il approcha les yeux à moins de dix centimètres des lettres qui étaient inscrites là, il lut le nom : *The Larches*. Les Mélèzes. Il appuya de l'index sur le bouton de sonnette et entendit la sonnerie stridente retentir dans la maison.

CHAPITRE 22

Maud entendit sonner. Elle n'allait sûrement pas ouvrir. Peu de gens lui rendaient visite et, autant qu'elle se souvienne, jamais personne après la tombée de la nuit. Quelqu'un avait dû se tromper de maison, se dit-elle, ce qui n'était pas difficile, dans le noir.

La sonnette retentit de nouveau.

– Maman, s'exclama Hope, c'est à la porte d'entrée.

– Oui, je sais.

Sa mère lui répondit si doucement que l'enfant n'entendit pas.

Qui que ce fût, elle s'attendait à ce que la personne se lasse et s'en aille, au lieu de quoi il y eut ensuite un violent tapage, la sonnette stridente et la porte tremblant sous une grêle de coups, comme si un doigt appuyait sur le bouton de sonnette et l'autre main cognait sur les panneaux de bois.

Hope, qui était occupée à lire dans la salle à manger, lâcha son livre et se précipita dans la pièce où sa mère, qui venait d'allumer la TSF, demeurait pétrifiée.

– Il y a un raid aérien, maman ? Que devons-nous faire ?

Maud resta en retrait de la porte d'entrée.

– Qui est-ce ?

– Tout va bien, fit une voix d'homme. Je ne vais pas vous faire de mal.

Elle reconnut la voix. Sa première idée fut de battre en retraite dans

la maison, de se terrer au salon et de se boucher les oreilles. Mais les martèlements renouvelés lui firent craindre qu'il n'abatte la porte. Elle défit les deux verrous et ouvrit.

– Bertie. (Elle se souvint même de son nom de famille.) Bertie Webber.

– Je suis gelé. (Il entra et lui tendit la main.) J'ai dû marcher depuis l'endroit où tu vivais avant.

Elle ignore cette main.

– Qu'est-ce que tu fais ici ?

– Je suis un évacué, Maudie. J'ai peur de rester à Londres.

– Tu ferais mieux d'entrer, une minute. Tu ne peux pas rester. Et ne m'appelle pas Maudie.

Il regarda autour de lui, constatant la nouvelle prospérité de la jeune femme, en la précédant pour passer au salon. Hope était là, qui le dévisageait avec de grands yeux ronds.

– Eh ben dis donc, toi, t'as grandi, et pas qu'un peu. Bath endroit que vous avez là.

– Oui, fit Maud. J'aime bien.

Elle s'attendait à ce qu'il l'interroge sur John, mais non.

– Tu as de quoi manger dans la maison ? Je suis affamé. Enfin, de préférence quelque chose à boire, en fait. Je refuserais pas un double scotch, puisque tu ne m'as rien proposé.

Il s'était déjà assis. Elle prit place en face de lui, un bras autour de l'épaule de sa fille, en la tenant près d'elle comme si l'enfant était menacée.

– Ici, c'est plus grand que Dartcombe. Il y a un pub et un hôtel où tu pourrais te trouver une chambre... s'il leur en reste. Les gens qui sont arrivés de Plymouth les ont déjà presque toutes occupées.

– Même s'ils en avaient vingt, je pourrais même pas en retenir une. Je n'ai pas un sou. J'ai utilisé tout ce que j'avais dans mon billet de train et c'était un aller simple. Je prévois pas de rentrer.

– Pourquoi n'es-tu pas dans les forces armées ?

– Exactement comme si j'étais une femme. C'est ce qu'ils me disent tous. Je n'ai pas encore été appelé, voilà pourquoi. J'espère que ça tombera bientôt. J'ai perdu mon boulot et mon locataire est parti. J'ai pas un radis, Maudie.

Elle passa dans la cuisine et revint avec un mug de thé, deux épaisses tranches de pain et un pot de marmelade de prune. Elle n'allait pas lui servir de sa ration de beurre ou de fromage. Il s'était mis à pleuvoir. Elle entendait la pluie tambouriner sur le toit de la marquise.

– Tu peux rester ici une nuit, mais c'est tout. Je ne peux pas accueillir un homme célibataire ici. Les gens vont causer. Les gens d'ici n'attendent qu'une occasion.

Il engloutissait le pain et la marmelade.

– Tu es un chou.

Elle le pria de prendre un bain avant de se coucher dans ses jolis draps propres.

– Quinze centimètres d'eau, c'est tout ce qu'on est supposé utiliser.

Humilié, il hocha simplement la tête, mais il prit ce bain. Fier de la maison qu'elle possédait à présent, elle lui montra la chambre où il allait coucher et quand elle sentit son regard à la fois admiratif et intimidé, elle se rengorgea. Dès qu'il se fut mis au lit, elle tira le rideau occultant sur la porte d'entrée, passa dans la véranda et contempla fixement les mélèzes dégoulinant de pluie et la route déserte, comme si elle s'attendait à voir des hordes de gens, l'air curieux et sévère, à l'affût de la moindre atteinte à la moralité de sa part. Dans sa chambre, une fois la porte close et fermée à clef, elle se demanda pourquoi il ne s'était pas enquis de John. Parce qu'il savait ce qui lui était arrivé ? Ou parce qu'il avait oublié son existence ?

Le lendemain matin, pour son petit déjeuner, elle lui fit frire un œuf. En dépit des pénuries alimentaires, il y avait toujours des œufs à profusion dans le pays. Toujours sans téléphone, elle envoya Hope en imperméable et bottes en caoutchouc à River House avec un mot pour Elspeth lui demandant, et à son mari également si possible, de venir d'urgence à The Larches. Il était arrivé quelque chose d'« imprévu » et d'épouvantable.

Elspeth était enceinte de six mois et le sol détrempé était tout glissant de neige fondue. Guy avait peur pour elle, si elle sortait à pied. Être embêté par Maud, cela n'avait pour lui rien de bien nouveau. Il aurait aimé que l'amitié entre sa femme et elle prenne fin, mais il essayait de ne jamais manifester son animosité devant Elspeth. Si elle avait envie d'aller à The Larches, il la conduirait en voiture, en prenant son temps à cause de l'état des routes de campagne. Hope, qui avait ajouté à ce mot sibyllin qu'un homme qu'elle ne connaissait pas était venu s'installer, fut renvoyée avec le message qu'il serait auprès de sa mère dans l'heure.

En les attendant, soumise comme elle le fut à la description de l'indigence de Bertie, entre la maison sombrant autour de lui dans la décrépitude, le toit qui fuyait, sa pauvreté et sa totale absence d'amis, Maud était au bord de la crise de nerfs. De toute la bande de gens qu'il appelait ses amis, elle était la dernière qui subsistait, elle était riche et à l'aise, et bien logée, avec plein de place.

Pour se débarrasser de Bertie de la seule façon qu'elle savait efficace, elle lui donna deux demi-couronnes et dix shillings et, dès que l'endroit ouvrit ses portes, l'expédia au Fox and Hounds, avec instruction de ne mentionner sous aucun prétexte qu'il habitait chez elle. Il avait à peine atteint le coin de la rue lorsque Elspeth et Guy arrivèrent.

– Qui est cet homme, Maud ? lui demanda Harding, alors que sa femme la serrait dans ses bras en la tapotant dans le dos. Et où est-il, maintenant ?

– Sorti au pub. (Elle omit d'ajouter que c'était elle qui l'avait envoyé là-bas.) C'était un ami de John. Il est venu chez nous, une fois, et maintenant il veut revenir, parce qu'à Londres il n'est pas en sécurité.

– Si je puis me permettre, il y est plus en sécurité qu'il ne le serait dans l'armée, fit Guy.

Maud précisa qu'il n'avait pas encore été appelé sous les drapeaux.

– Quel âge a-t-il ?

– John aurait trente-six ans, s'il était en vie, et Bertie a deux ans de moins.

– En ce cas, il recevra sa convocation sous les drapeaux en juin, quand la classe d'âge soumise au service militaire obligatoire aura été appelée, et tu seras débarrassée de lui.

Maud éclata en sanglots, avec un mouvement de balancier d'avant en arrière, agrippée à Hope. Elle ne supporterait pas sa présence aussi longtemps. Un homme et une femme, tous deux célibataires, tous deux sous le même toit, pendant quatre mois. Que diraient les gens ?

– *Ma, il mondo ?* chantonna Guy, ce qui fit froncer les sourcils à Elspeth.

Maud sanglota encore plus fort. Sans savoir que cela signifiait « que dira le monde ? », elle perçut cette interprétation opératique de la question qu'elle s'était posée comme une moquerie délibérée. Mais de savoir que Bertie serait contraint de rejoindre l'armée en juin, elle se sentait déjà mieux.

– C'est la première fois que je t'entends dire quelque chose de

méchamment, confia Elspeth à Guy lorsqu'ils montèrent en voiture.

– Ah oui, vraiment ? J'essaierai de ne plus recommencer.

Bertie resta et Maud se réfugia plus souvent dans son lit. Elle ignorait si Guy avait conscience de la nature de sa relation avec John. Elspeth connaissait la vérité, mais l'avait-elle révélée à son mari ? Ce n'était pas seulement que Maud ne savait pas, c'était qu'elle n'avait pas envie de savoir. Cela valait mieux ainsi. C'était sa philosophie de la vie. Elle avait dans son salon un petit bibelot en plâtre, les trois singes de la sagesse, qui ne voyaient, n'entendaient et ne disaient jamais rien de mal. Elle répétait souvent qu'elle « singeait » ceci ou cela, et ce jeu de mots la rendait fière. Elle s'abstenait de dire, et peut-être n'en avait-elle pas conscience, qu'elle voyait, entendait et disait aussi très peu de bien.

Hope prit Bertie en grippe. Soit il l'ignorait, soit il la taquinait, en lui racontant qu'il l'avait vue « faire de l'œil » aux garçons du village, qu'elle allait bientôt se chercher un mari et qu'à son âge elle n'avait qu'à pas être si grande et avoir des jambes comme Betty Grable. Hope se mit à passer ses week-ends à River House, en emmenant Rover se promener et lorsque l'université ferma pour les grandes vacances elle rêva et espéra une visite des garçons Imber.

Le temps cet été-là fut magnifique, la température atteignant 32 degrés en juin, mais la guerre tournait mal pour les Alliés. Bruxelles était tombée aux mains des Allemands et, à la tombée de la nuit du 20 mai, ils avaient atteint les côtes de la Manche. Le Corps expéditionnaire britannique, les troupes belges et les Français étaient encerclés dans la poche de Dunkerque. Le 26, l'évacuation de Dunkerque ayant débuté, des centaines de petites embarcations venues d'Angleterre étaient allées chercher les troupes pour les ramener au pays.

Avec les informations d'une heure à la TSF dans sa chambre – et, entorse inouïe aux conventions en 1940, Guy présent à son chevet, au grand amusement du docteur et au grand désarroi de l'infirmière –, Elspeth donna naissance à son fils, Adam. Le bébé était un braillard sain et vigoureux qui pesait huit livres, et sa mère, déterminée à le nourrir elle-même, le mit aussitôt au sein.

– Parce que nous ne savons pas si nous serons en mesure de nous procurer du lait pour bébé ou même du lait tout court, une fois que les Allemands seront là.

Le peuple d'Angleterre croyait qu'après son sauvetage à travers la Manche, l'armée allemande allait poursuivre le Corps expéditionnaire et que l'invasion tant redoutée allait débiter. « Nous nous battons

dans les champs et dans les rues, nous nous battons dans les collines ; nous ne nous rendrons jamais », déclara Churchill, en s'adressant à la Chambre des communes. Mais inexplicablement, Hitler ne lança pas d'invasion et ses troupes se dirigèrent vers le sud et le cœur de la France.

Comme Maud l'avait prédit, la présence de Bertie sous son toit suscita les ragots et la désapprobation. Les craintes nées de la peur de l'invasion, l'érection de barrages routiers et de barrières de fortune sur les routes de campagne, la construction d'emplacements pour les canons dans les champs, bien qu'occupant les esprits, laissaient encore assez de place aux conjectures quant à l'identité de cet homme qui habitait chez Mme Goodwin. Ces conjectures parvinrent aux oreilles de Thomas Cole, un membre de la Home Guard tout récemment constituée, mais ce fut son devoir, plutôt que la curiosité, qui l'amena un soir à The Larches. Le rideau occultant du black-out était en partie tombé d'une fenêtre et les branches des mélèzes ne suffisaient pas à masquer l'éclair de lumière. Maud s'était mise au lit, ainsi qu'elle le faisait de plus en plus souvent ces temps-ci, et ce fut Bertie qui ouvrit la porte. Thomas Cole entra, raccrocha le rideau et, remarquant que l'homme était ivre mais tenait relativement debout, lui demanda son nom.

– Qu'est-ce que ça peut vous faire ?

– C'est la guerre, à moins que ça ne vous ait échappé ? lui rétorqua M. Cole. Je suis dans la Home Guard et c'est notre affaire de connaître les noms de tout le monde au village.

Embrumé par la bière et les godets de whisky qu'il avait bus pour aider à la faire descendre au Fox and Hounds, Bertie supposa que la Home Guard était un autre nom désignant la police.

– Albert Edward Webber. J'habite au 43, Bourne Terrace, à Paddington, à Londres.

Et il ajouta, après un hoquet :

– Mais je crèche ici maintenant, avec mon amie Mme Goodwin.

Ce n'était pas la façon la plus avisée de décrire la situation à un strict moraliste et à un prédicateur baptiste comme M. Cole. Il lui servit sa leçon préparée d'avance sur les comportements faisant le jeu de l'ennemi, dont le but déclaré était de conquérir et de soumettre la Grande-Bretagne, et il ajouta qu'à l'avenir il ouvrirait l'œil sur The Larches, puis s'apprêta à s'en aller.

Ayant entendu ces éclats de voix au rez-de-chaussée, Maud, qui écoutait la TSF au lit, enfila ses vêtements et descendit. Elle aurait mis une robe de chambre si elle n'avait pas eu le sentiment qu'un tel vêtement d'intérieur n'aurait fait que renforcer l'idée que Bertie était son amant. Mais M. Cole avait beau être encore dans la maison, il n'en était pas moins sur le départ et se contenta d'échanger un coup d'œil avec elle.

– Tu es ivre, lâcha-t-elle à Bertie. Tu ferais mieux de te mettre dans le crâne que je ne te donnerai plus d'argent.

– Si t'en as, je peux bien t'en piquer. Je suis un homme et je suis plus fort qu'une petite garce pas épaisse comme toi.

– Dès demain matin, je vais prévenir la police et tu sais ce que je vais lui dire ? Que ton ordre d'incorporation t'attend devant la porte de ton taudis de Paddington. Si tu ne retournes pas là-bas le chercher, tu iras en prison.

Maud n'avait aucune idée de ce que serait le châtiment pour un refus de « s'engager », mais la prison lui semblait une bonne chose. C'était la pire des peines qu'elle puisse s'imaginer, hormis la pendaïson.

– Tu ne ferais pas ça, Maudie.

– Tu vas voir, lui répliqua-t-elle imprudemment.

Bertie lui bondit dessus, les poings brandis, mais il trébucha sur le tapis et s'étala de tout son long. Elle lui flanqua des coups de son pied chaussé d'une pantoufle en fourrure.

– À partir de demain, je ne garde plus d'argent dans cette maison. Je vais l'emporter chez mon amie à River House, pour qu'elle veille dessus. C'est ta dernière chance, Albert Edward Webber – elle l'avait entendu fournir son nom et son adresse à M. Cole – avant que j'ailler chercher la police. Demain je te donnerai le prix de ton billet pour Londres et tu vas rentrer chez toi t'engager.

Et elle reprit l'expression favorite de Bertie, sa version du « tu m'as compris » :

– Pigé ?

Même si Bertie n'était pas parti, elle n'aurait pas eu besoin d'appeler la police, car M. Cole avait son propre canal d'accès aux autorités et il avait déjà écrit une lettre qui mettrait en branle le châtiment de Bertie. Avant son mariage, Mme Cole s'appelait Deborah Joan Goshawk, jeune fille londonienne et baptiste qui avait passé une semaine de vacances à Teignmouth avec d'autres membres de sa

chapelle lorsqu'elle avait rencontré l'homme destiné à devenir son mari. Son frère était cet inspecteur George Goshawk, désormais inspecteur principal et fameuse bête noire des criminels, qui avait élucidé plusieurs crimes jusque-là non résolus. Le sergent Goshawk et son épouse avaient séjourné chez les Cole dans le passé ; l'inspecteur n'avait jamais rencontré Maud mais il avait entendu ces rumeurs à son sujet et appris qu'un homme qui aurait pu être son mari ou son frère avait disparu. Le nom de John Goodwin lui était resté à l'esprit et il avait parfois considéré qu'il y avait là un mystère qu'il aimerait éclaircir. Ce soir-là, Thomas Cole écrivit à son beau-frère à son adresse de Clapham et posta la lettre le lendemain.

CHAPITRE 23

La bataille d'Angleterre débuta le 10 juillet 1940, la première à se livrer sur le sol britannique depuis Culloden, quelque deux cents ans plus tôt. L'objectif était la destruction du Fighter Command, qui serait le prélude à l'invasion. Aucune de ces deux entreprises ne fut couronnée de succès et l'aviation allemande fut finalement mise en déroute. Churchill prononça son fameux discours, soulignant que « jamais tant d'êtres n'auront contracté pareille dette envers si peu de leurs semblables. Un pilote de chasse aurait commenté que la formule devait se référer à l'ardoise du mess.

Mais l'aviation allemande avait lancé des représailles et, pour la première fois, le Grand Londres subit de violents bombardements. Les quartiers sud souffrirent, et alors que la maison de George Goshawk près de Clapham Common en réchappait sans plus de dégâts que quelques carreaux cassés et des tuiles soufflées du toit, d'autres habitations du quartier furent détruites, réduites à un tas de décombres. En homme qui s'adapte à toutes les situations, Goshawk se chargea lui-même de réparer ses fenêtres, pendant que ses enfants écumaient les rues pour récupérer des éclats de bombes à ajouter à leur collection de plus en plus étoffée.

L'inspecteur était un ardent patriote. Mais il n'avait pas laissé la guerre le détourner de son activité principale, chasser ceux qu'il appelait les « scélérats ». Et sa spécialité, c'était en particulier les hommes et les femmes qui avaient, croyait-il, échappé à la justice grâce à ce que les juges, les magistrats et les coroners appelaient le manque de preuves. John Goodwin avait été victime d'un tel cas de figure et depuis des années son nom était resté inscrit dans la mémoire

de Goshawk. Mû par la seule curiosité, il avait suivi l'enquête préliminaire (qui avait eu lieu lors de son jour de congé) et il était resté frappé par un fait qui en était ressorti. Quoique épouvantablement défiguré par sa longue immersion dans l'eau, le corps portait sur le front des marques d'un coup porté avant la mort. Au médecin qui avait établi les preuves, on avait demandé ce qui à son avis avait pu causer cette profonde lésion mais il avait avoué qu'il n'osait hasarder aucune explication. Le coroner lui avait demandé si cela aurait pu être causé quand la tête de Goodwin avait heurté le chaperon de pierre qui bordait le canal et le médecin supposait que oui. Aux yeux de l'inspecteur, le verdict du décès accidentel semblait trop expéditif, mais il n'avait rien tenté jusqu'à ce que la lettre de son beau-frère l'alertât sur l'affaire. Quoi qu'il fasse, il faudrait que ce soit fait au moment approprié, car il devinait que son supérieur immédiat ne s'intéresserait pas à ce dossier.

– L'enquête du coroner me suffit, George, lui fit le superintendant Horlick, et elle devrait vous suffire à vous aussi.

C'était donc le début de la guerre quand Goshawk longea la rive sud du canal de Grand Union. Il avait une semaine de congé, il avait envoyé son épouse et ses enfants à Bournemouth en vacances chez sa sœur et, sur son temps personnel, entama cette marche le long du chemin de halage du canal de Fermoy Road à l'est vers le cimetière de Kensal Green à l'ouest. Le corps de Goodwin avait été retrouvé dans l'eau près de Kensal Road, où le canal passe sous Ladbroke Grove. Le quartier n'était pas le genre de coin où un jeune homme viendrait de son propre chef se promener ou pique-niquer avec quelqu'un (une petite amie ?), en conclut l'inspecteur, puisque c'était une voie d'eau sale et stagnante entre des groupes d'entrepôts noircis de suie et l'arrière d'immeubles de quatre étages miteux dont le mur se dressait à l'aplomb du bord du canal, sans espaces intermédiaires de jardins.

Repartant par où il était venu, il ralentit le pas. Il remarqua des barques à rames amarrées aux pontons qui conduisaient à des cottages délabrés, mais pas d'élégants house-boats à cette hauteur. Se tournant vers le nord, il entrevit par-delà les ruelles et les passages crasseux un autobus rouge qui roulait dans Harrow Road. L'eau par ici était tapissée d'une couche d'algues vertes, trouée aux rares endroits où un couple d'oies ou une foulque nageaient droit devant eux, en direction des étendues herbeuses et des arbres d'ombrage du grand cimetière. À ce qu'il voyait, ici, le visiteur n'avait à sa disposition aucune boutique, aucun pub, aucune distraction, et ensuite, en suivant un coude peu profond du chemin de halage, il tomba sur un petit café coincé entre un cottage à l'abandon, bardé de planches, et la charpente noircie d'une sorte de fabrique, un bâtiment sans fenêtres. C'était le style

d'endroit qu'on appelait en général « un relais de routiers », désignant par là les chauffeurs de poids lourds, mais ici il n'y avait ni poids lourds ni routes où les faire circuler, uniquement des bateaux et des mariniers. Le nom inscrit au-dessus de la fenêtre était celui de Teds Caff, avec l'apostrophe du « s » manquante à la fin du premier nom et le deuxième, orthographié avec deux « f ». Pointilleux en la matière, Goshawk remarqua ces fautes avec un certain dépit.

À l'intérieur, ô surprise, l'endroit était propre, les quatre tables recouvertes d'une nappe à carreaux rouges et blancs. Il demanda une tasse de thé, avec du lait mais sans sucre et, quand le thé arriva, apporté par Ted en personne, l'inspecteur lui demanda s'il avait entendu parler du corps d'un homme repêché dans le canal.

– Du vilain, ça, lâcha Ted. N'a pas non plus fait du bien à mon affaire, d'ailleurs.

Amusé d'entendre le propriétaire des lieux qualifier le Teds Caff d'« affaire », Goshawk lui demanda s'il se souvenait d'avoir vu le mort auparavant.

– Eh bien, je n'aurais pas pu, fit Ted. La plupart de mes journées, je ne suis pas ici. Je suis le patron, voyez-vous ? C'est ma fille qui est ici la plupart du temps, elle fait le service. En quoi ça vous regarde, de toute manière ?

Goshawk exhiba sa carte de police et l'homme adopta aussitôt des manières plus affables, pour ne pas dire flagorneuses.

– Tout ce que je pourrais faire pour vous aider, il suffira de demander.

– D'abord, j'aimerais savoir si vous avez déjà vu cet homme.

Goshawk sortit le cliché sépia de mauvaise qualité de John avec Sybil et Ethel, l'instantané pris dans le jardin des Goodwin à Bristol que Mary Goodwin avait donné à la police.

– Sais pas. Pourrait être n'importe qui. Faudrait questionner ma fille. Enfin, bon, elle s'est mariée à Noël, ajouta Ted, comme si le mariage pouvait affecter défavorablement la mémoire d'une femme. Je peux vous raconter une drôle de chose qui me revient. Il y avait un vieux garçon qui venait tout le temps ici prendre son dîner. Pas tous les jours, notez, mais assez souvent quand même. Il avait un chien avec lui, un grand mastard noir. Je vais vous raconter comment il gagnait sa vie. Il habitait un peu plus loin, juste avant d'arriver au cimetière, il avait un bout de jardin et une serre, il disait qu'il avait installé ça lui-même. Il faisait pousser des légumes et il les apportait de ce côté du canal dans sa barque, pour livrer les house-boats du

Bassin. Les gens lui plaçaient des commandes et le lendemain il apportait la marchandise, il leur passait par la fenêtre, dans un carton. Ensuite il revenait ici et il prenait son dîner, en laissant toujours un morceau pour le chien.

« Bon, je sais pas quand c'est arrivé, il y a longtemps de ça, des années peut-être. Il avait mangé son dîner et le chien avait mangé le sien et il est reparti, mais une minute après il est revenu, en beuglant comme un sourd à cause de sa rame.

– De sa quoi ?

– Sa rame, le machin pour ramer, pour faire avancer le bateau. Ou une de ses rames, en tout cas. Il beuglait comme un sourd que quelqu'un avait dû lui emprunter sa rame, sans même lui demander la permission et quand ce quelqu'un l'avait rapportée il l'avait balancée dans le fond du bateau au lieu de la remettre en place dans ce machin, comment qu'on appelle ça, là ?

– Un tolet, fit Goshawk.

– Exactement. Enfin, il y avait pas de mal, mais pendant des jours après ça, une semaine peut-être, il a continué à propos de cette rame, qui est-ce qui avait pu la lui prendre et pour quoi faire, qui est-ce qui avait pu la balancer dans son bateau et ainsi de suite, et il en faisait tout un foin, en prévenant qu'il allait en appeler à la justice contre celui qui avait fait ça, mais je crois pas qu'il soit allé jusque-là.

– Non, confirma Goshawk, tout en se demandant si cela serait jamais parvenu aux oreilles de Ted, au cas où l'homme serait quand même allé jusque-là. C'est vous qui l'avez entendu raconter tout ça ?

– Moi ? Non, pas moi. Qu'est-ce qui a pu vous donner une idée pareille ? C'était ma fille, ma Reenie, celle qui vit à Elkstone Road.

– Le vieil homme, quel est son nom ?

– Vous voulez dire quel était son nom. Il est mort maintenant. C'était un autre truc curieux. Son chien l'a trouvé et s'est mis à aboyer jusqu'à ce quelqu'un vienne. Mais le chien est mort le lendemain lui aussi.

Ted se lança dans ce qui menaçait de se muer en long compte-rendu de tous les animaux qu'il avait connus et qui étaient morts en même temps que leurs propriétaires, le conduisant à tous les couples mariés parmi ses parents et ses voisins qui étaient morts à quelques jours les uns des autres, mais alors qu'il embrayait sur oncle William et tante Rhoda, Goshawk lui présenta ses excuses et s'en fut.

Il avait perdu son temps. L'incident de la rame était probablement le

seul épisode palpitant qu'ait connu Ted durant toutes ces années, et encore, cela ne lui était pas arrivé à lui, mais à sa fille. Il n'avait même jamais rencontré Goodwin, ne l'avait jamais vu. Curieux de savoir si quelqu'un aurait conservé des souvenirs aussi lointains, il se rendit du côté de ces maisons directement adossées au canal, les pieds dans l'eau, mais s'agissant des souvenirs de leurs occupants, il ne s'était pas trompé. Soit ils avaient oublié, soit ceux qui auraient pu se rappeler avaient déménagé. Seule une femme âgée lui dit avoir gardé le souvenir d'un tandem de « jeunes gars qui baguenaudaient » sur la rive opposée et l'un d'eux est tombé. Ça lui était resté gravé dans la mémoire. Cela paraissait prometteur, jusqu'à ce qu'elle précise que la raison pour laquelle elle s'en souvenait, c'était que celui qui était tombé avait une tête de « moricaud » et qu'on n'en voyait pas beaucoup par ici.

Goshawk n'était pas homme à renoncer. Ted eut beau ne pas lui apporter grand-chose, ce serait peut-être une bonne idée de retourner au café se procurer l'adresse de Reenie. Quand il en trouverait le temps. Mais à son retour sur les berges du canal, deux semaines plus tard, après d'autres bombardements sur l'ouest de Londres, il tomba sur les fenêtres du Teds Caff bardées de planches et un gros cadenas à la porte. Que cette fermeture soit ou non le résultat des bombardements était impossible à dire, mais Ted avait disparu. Une autre semaine s'écoula avant que l'inspecteur puisse trouver le temps – son temps personnel, naturellement – de se mettre à la recherche de Reenie du côté d'Elkstone Road. Sans aucun jeune agent de police pour l'y aider, il entama le premier de ces porte-à-porte qui avaient constitué l'une des tâches si fréquente de sa jeunesse.

Sa besogne fut rendue d'autant plus difficile que beaucoup de maisons étaient divisées en chambres ou en appartements, et il avait frappé à presque trente portes avant de retrouver la fille de Ted. Elle vivait avec son mari, qui était au travail, dans une fabrique de bouteilles en verre, ils occupaient deux pièces et une arrière-cuisine, la partie inférieure d'une maison d'Elkstone Road. Le quartier était pauvre mais pas insalubre, et, bien qu'elle paraisse souffrir de malnutrition, avec un air soumis et abattu, Reenie Davis était propre et correctement habillée.

Son père allait bien, lui dit-elle, mais il avait été chassé de sa maison de Harrow Road par les bombes et il était parti vivre chez sa sœur à Basingstoke. Elle manifestait ce que Goshawk appelait « la sentimentalité de la classe ouvrière » quand il la questionna sur le vieil homme dont le chien était mort en même temps que son maître. Non,

elle n'avait même jamais su comment s'appelait cet homme, mais c'était une honte qu'il soit mort comme ça, sans personne, à part son chien, cela lui mettait les larmes aux yeux. Reenie joignit l'acte à la parole et lâcha un petit sanglot.

Le jeune homme de la photographie ? Elle avait pu le voir et peut-être pas, elle était incapable de le dire. Elle se souvenait de l'incident de la rame reposée au mauvais endroit, du pauvre vieil homme beuglant et brailant et du chien qui cavalcade en tous sens en aboyant, mais n'aurait pu dire ce qui s'était passé. Beaucoup d'histoires pour rien, si on voulait son avis. Maintenant, s'il avait mentionné un autre jeune homme qui venait souvent au Teds Caff, elle aurait pu en parler à l'inspecteur. Il était si beau garçon, il ressemblait à Leslie Howard, mais elle n'aurait pas voulu que son mari l'entende parler de la sorte, il était si jaloux.

– Cet autre jeune homme, le beau garçon, insista Goshawk, est-il jamais venu au café avec quelqu'un d'autre ?

– Bien sûr que oui, mais seulement des hommes. Toutes les filles lui couraient après, mais il restait à l'écart. Il n'avait pas envie de s'engager, si vous voulez mon avis.

L'inspecteur évoqua la photographie.

– L'avez-vous déjà vu avec cet homme ?

Reenie n'aurait su le lui affirmer. Cela se pouvait. Elle aurait été incapable de se souvenir de tout le monde qui venait là.

– Rien que des beaux messieurs, hein ? fit Goshawk, et elle eut un petit rire.

– Je peux vous indiquer où il habite. C'est à Bourne Terrace, derrière Harrow Road. Je sais ce que vous pensez, mais je suis une femme mariée. C'est ma tante qui habite par là-bas, c'est comme ça que je le sais.

Pour le policier, tout cela n'était pas d'une grande aide. Il se rendit à Bourne Terrace mais cela ne lui dit rien. Qu'attendait-il qu'elle lui souffle, cette rue lugubre et sale ? De toute manière, il n'avait aucune raison de supposer que ce beau jeune homme ait le moindre lien avec John Goodwin, le noyé. Il frappa aux portes de plusieurs maisons de part et d'autre du canal, mais tant de rues avaient été dévastées par les bombardements que sa recherche, inévitablement, ne déboucha sur rien. Pour l'heure, il lui fallait la suspendre. Une grosse affaire de meurtre à Clapham, près de l'endroit où il habitait lui-même, accaparait tout son temps et toute son attention.

Ce furent des bombes tombées près de la gare de Paddington, là-

même où la maison du sergent Goshawk avait échappé à la destruction, qui lui ramenèrent la mort de John Goodwin à l'esprit. Goshawk était allé marcher dans Bourne Terrace, qui restait relativement intacte, à part quelques maisons endommagées ici ou là, avant de déboucher sur une scène de dévastation terrible, un quartier entier rasé, hormis les vestiges de petites maisons découpées en deux par les bombes, et parfois un pan de mur à nu resté debout auquel s'accrochaient encore une cheminée et du papier peint à motifs. Il se demanda si la tante de Reenie avait survécu et, en l'occurrence, le beau jeune homme. Ce qu'il devrait faire, se dit-il, ce qu'il aurait dû faire deux ans plus tôt, si une telle initiative n'était pas interdite, c'était d'affecter deux inspecteurs à une enquête de porte-à-porte dans Bourne Terrace. Peut-être devrait-il s'en charger lui-même, un jour de congé, un exercice similaire à celui auquel il s'était livré à Elkstone Road. Dans quel but, cependant ?

Il n'avait ni nom, ni photographie, ni date et ni preuve, mais une question le hantait depuis sa dernière visite, qu'il avait oublié de poser à Reenie. Au bout d'un certain temps, il retourna chez elle, et fut surpris qu'elle le reconnaisse. Son mari, lui dit-elle, était dans l'armée, il avait été appelé avec la classe des plus de trente-quatre ans.

– Il y a eu pas mal de bombardements par ici, fit Goshawk. Est-ce que votre tante va bien ?

– Amusant que vous vous souveniez ! Enfin, elle, ça allait, mais sa maison a pris un coup direct. Ma tante était dans l'abri Anderson du jardin, et à votre avis qui est-ce qui s'est retrouvé là avec elle ? Une fille qui s'appelle Dot et ce jeune gars dont je vous ai parlé, le beau garçon. Ils étaient tous là-bas dedans et ils s'en sont tous tirés. Sa maison à lui n'a pas été touchée.

Goshawk regagna son domicile, où il relut la lettre de son beau-frère. Albert Edward Webber habitait au 43, Bourne Terrace, à Paddington. Il était parti dans le Devon, semblait-il, il vivait chez une femme qui était soit la veuve, soit la sœur de John Goodwin.

CHAPITRE 24

Maud ne lisait plus un journal, et si elle écoutait la TSF, ce n'était jamais les bulletins d'information. Rentrant de l'école un jour de la fin novembre, Hope dit à sa mère qu'elle avait appris que Bristol avait subi de violents bombardements dans la nuit du 24. Sans les avoir jamais rencontrés, elle savait que les parents de sa mère et ses sœurs vivaient là-bas.

– Je ne sais pas pourquoi tu m'en parles, lui répliqua sa mère. Pour moi, ils ne comptent plus.

Maud fut bien plus inquiète et ébranlée par la nouvelle que lui apporta Guy : Bertie avait été traduit devant la cour pénale centrale pour le meurtre prémédité de son frère John. Et il avait séjourné ici, dans sa maison ! Elle lui avait donné de l'argent ! À cause de lui, tout le monde croyait qu'elle était une femme dissolue ! Quant à ses parents, elle avait presque oublié leur existence, et lorsque deux jours plus tard elle reçut une lettre de Sibyl lui annonçant que leur père était mort dans la nuit du bombardement, elle la jeta sans répondre. Et elle ne se rendit pas à l'enterrement, alors que Sibyl lui avait de nouveau écrit pour lui indiquer quand et où il aurait lieu. Elspeth ne lui cacha pas qu'elle était choquée de son refus d'y aller, et Maud lui fit observer combien elle avait changé depuis son mariage, par rapport à la créature anticonformiste et bohème qu'elle avait été.

Supportant avec patience les humeurs de sa mère, un jour, pendant les vacances scolaires, juste avant Noël, Hope changea de cap. Maud ne s'était pas couchée, mais elle était restée silencieuse toute la matinée. Il pleuvait à torrent et Hope s'était tournée vers son

habituelle planche de salut, ses livres. Elle lisait depuis trois heures quand subitement elle posa son volume et lui demanda :

– Qu’est-il arrivé à papa ?

Maud fut saisie, car sa fille avait renoncé à l’appeler papa un an avant sa disparition.

– Ton oncle, tu veux dire.

– Eh bien, je ne saurai jamais vraiment, non ?

– C’était ton oncle, mon frère. Il est mort.

– Si tu ne me le dis pas, je demanderai à Elspeth. Elle le connaissait.

– Tout ce que tu as besoin de savoir, c’est qu’il est parti à Londres et qu’il s’est noyé dans un canal. Tu n’avais pas particulièrement d’affection pour lui, non ?

Hope ne répondit rien.

– Tu ne m’as jamais dit qui était mon vrai père. Tu ne m’as jamais rien dit.

– Ne me parle pas sur ce ton, Hope. Tu devrais avoir du respect pour ta mère.

Elles avaient toutes les deux été invitées à River House pour Noël et cette fois Maud accepta d’y aller. Elle s’était assurée qu’Alicia Imber n’y serait pas. Hope lui demanda si elle pouvait rester pour le Boxing Day, le 25, et le jour suivant, quand elle avait appris que les garçons Imber viendraient.

– Si Mme Harding veut bien te garder, fit Maud.

Elle s’attendait à ce que Hope appelle son amie par ce nom, ce qu’elle ne faisait pourtant jamais. Hope apprenait vite à désobéir à sa mère qui, à son avis, édictait des règles ridicules.

– Ces garçons sont des hommes à présent. Ils n’auront guère de temps à consacrer à une petite fille comme toi.

Il y avait un peu de vrai. Hope venait d’avoir onze ans, alors que Christian en avait dix-sept révolus. Il avait sa voiture à lui désormais et conduisait son frère à River House, où ils prenaient tous les deux part aux conversations des adultes. Elle jouait avec Adam, le bébé, tout en mourant d’envie d’être seule avec Christian, Julian jouant le rôle du troisième si nécessaire (si c’était absolument nécessaire). Après leur départ, elle rentra elle aussi chez elle. Elle estimait avoir perdu ses seuls amis, car les enfants qu’elle avait connus à Dartcombe avaient disparu de son existence depuis plusieurs années maintenant.

À l'école, elle appréciait beaucoup de filles, qui paraissaient aussi bien l'aimer. La plupart d'entre elles habitaient à Ashburton et elle était allée goûter chez quelques-unes. Une bonne chose, dans le fait d'avoir une mère qui était à « moitié invalide », comme Hope avait reçu instruction de la présenter aux gens, c'était que Maud remarquait de moins en moins quand sa fille était ou non à la maison, mais elle n'était pas autorisée à inviter une amie à venir prendre le goûter – même si elle le préparait elle-même. Les deux filles feraient du bruit, alors que Maud était en pleine sieste. Elle avait maintenant vingt-sept ans, mais elle avait amené sa fille à croire qu'elle en avait vingt-neuf. Le simple fait de lui révéler son âge – quel que soit cet âge – lui était odieux, mais il serait encore pire de lui annoncer que Maud n'avait que quinze ans quand l'enfant était née. Près de dix-huit ans, c'était respectable – le mieux était encore de le lui faire croire.

Maud avait beau ne souhaiter entretenir aucun rapport avec sa famille, son éducation avait la vie dure. Elle avait enseigné à Hope la différence entre le bien et le mal, ou sa conception de cette différence. Une chose qu'elle ne lui avait pas dite, c'était d'où venaient les bébés, mais étant déjà très soucieuse de tenir sa fille à l'écart du danger de la compagnie des hommes, elle lui fournissait donc une éducation sexuelle limitée. Comme Hope devait le dire à une amie, bien des années plus tard, elle lui avait appris « comment les bébés sortaient mais pas comment ils étaient entrés ». À l'école, les filles adoptaient la ligne de conduite inverse. L'enfantement ne les intéressait pas du tout, bien qu'elles soient saturées de leçons de biologie avec des diagrammes du système reproducteur féminin, et puis on les encourageait à observer la manière dont les lapines mettaient leurs petits au monde. La fécondation, c'était une autre affaire. Celles qui se sentaient assez d'aplomb pour instruire convenablement les autres appelaient le rapport sexuel « la baise », sans du tout comprendre, dans leur innocence, que c'était là le pire de tous les « gros mots » possibles, imprononçable en société, celui que la plupart des parents n'avaient jamais ni entendu ni énoncé et qu'on ne verrait imprimé nulle part avant des années. Le processus que définissait ce terme fut décrit par un professeur gêné comme le fait de se marier, d'aimer beaucoup son mari et de dormir à ses côtés « dans une espèce particulière d'étreinte aimante ». Si Hope s'était demandé ce que faisaient les gens mariés, un couple comme Elspeth et Guy par exemple, sa curiosité fut vite satisfaite par une autre fille, l'une de ses confidentes, qui lui en dressa un compte-rendu très cru, très différent de la version de l'« étreinte aimante ».

En mars, Bristol souffrit encore. Maud ne tenta rien pour découvrir

ce qu'il était advenu de sa mère, de Sybil et Ethel et de sa famille. Jusqu'à présent, Plymouth avait échappé aux bombes, mais essuyé un blitz de deux nuits, les 20 et 21, qui rasa le centre de la ville et causa des dégâts dans les banlieues. L'église St Andrew, la cathédrale anglicane de la cité, fut presque détruite. Après quoi, pendant des années, elle conserva sur une arche restée debout cet unique mot latin : *Resurgam*. « Je ressusciterai. »

À Plymouth, trente mille personnes se retrouvèrent sans abri. Une jeune femme, mariée à un soldat, abandonna sa maison de Mutley Plain et, avec son nouveau-né sanglé en écharpe contre sa poitrine et son petit de deux ans dans un landau, elle traversa à pied la moitié de la ville détruite pour aller attendre un train qui l'emmènerait à Ashburton. Elle avait été jadis l'élève d'Elspeth et avait entendu dire qu'elle vivait à Ottery St Jude. Avec une autre longue marche devant elle dans le froid mordant, elle n'atteignit River House que le lendemain. Elspeth était enceinte de son deuxième enfant, mais elle accueillit Pauline Moran et ses enfants. Cela allait de soi. Elle n'avait pas hésité une seconde.

La nouvelle de leur arrivée ne tarda pas à parvenir à The Larches. Hope l'apporta à sa mère, qui n'était pas au lit, à cette heure précise, mais allongée dans le vieux sofa désormais retapissé.

– Nous aurions dû les prendre avec nous. Elspeth va bientôt avoir un bébé et ils n'ont que Mme Grendon pour les aider. Susan est partie dans une usine de munitions. Nous avons deux chambres d'amis, nous aurions dû les prendre avec nous.

– Je t'en prie, ne sois pas sottte, rétorqua Maud. Ce n'est pas à toi de décider de ce genre de choses. La maîtresse de maison, c'est moi, au cas où tu l'aurais oublié.

– Alors j'irai aider à River House chaque fois que je pourrai.

– Tant que tu n'oublies pas que tes devoirs passent en premier.

Hope devenait une grande et belle jeune fille. Elle avait de longs cheveux blonds attachés non pas en deux tresses, selon la mode, mais en une seule, une épaisse natte mordorée. Ses yeux étaient d'un bleu sombre et limpide, ses traits d'une régularité classique, malgré des lèvres un peu trop pleines pour une beauté parfaite. Elle était devenue ce que Maud appelait (secrètement, en son for intérieur) le « portrait craché » de Ronnie Clifford. Comme la plupart des enfants, Hope avait aimé sa mère tendrement, plus petite. John Goodwin n'avait jamais signifié grand-chose pour elle, ni elle pour lui. Mais il avait été là, il avait été une sorte de compagnon, quelqu'un avec qui parler. Ces temps-ci, sa mère ne lui adressait jamais la parole, à moins que Hope

ne lui parle la première. Elle se figurait parfois qu'un jour, si elle sortait pour ne jamais revenir, Maud ne s'en apercevrait pas. Son amour pour sa mère s'estompait vite et virait au mépris. Quel genre de femme se faisait passer pour malade alors qu'elle était en réalité bien portante et forte ? Quel genre de personne n'avait aucun ami, rejetait toutes les offres d'amitié et avait même fini par se détourner de la seule femme qui ne l'avait jamais abandonnée quand elle était confrontée à toutes sortes de rebuffades ?

Elspeth mit au monde sa fille, Dinah, après un long travail et un accouchement douloureux, et dut ensuite rester alitée une semaine. Courageuse et dégourdie, Pauline Moran avait sorti ses enfants de Plymouth, les avait tenus au chaud dans des couvertures, avait marché de longs kilomètres avec eux, donnant le sein au bébé en chemin, mais une fois à River House, elle avait violemment accusé le contrecoup, s'était sentie faible, s'effrayait de tout, incapable d'accomplir même les tâches domestiques les plus simples. Hope avait pris la relève. C'était Pâques, il n'y avait donc pas classe, et elle s'installa sur place.

– Mais, ma chérie, tu ne peux pas faire ça, s'écria Elspeth. Ce n'est pas de ton âge.

– Beaucoup de bonnes d'enfants de l'époque victorienne n'étaient pas plus âgées que moi, et elles se débrouillaient très bien.

Hope se débrouilla tout aussi bien. Mme Grendon se chargeait du ménage, du changement de literie et de la lessive. Guy démontra un talent inattendu pour la cuisine, suscitant la forte désapprobation de sa gouvernante. Il commença même à confectionner du pain, la variante complète dont le gouvernement affirmait que tout le monde devrait en manger. Depuis deux ans maintenant ils faisaient pousser des légumes dans ce qui avait été des jardins d'agrément, élevant des poulets et des canards et même un cochon, qui devint un animal de compagnie parce que personne n'avait le cœur – sans parler du tour de main nécessaire – de l'égorger le moment venu. Hope veilla sur les bébés, quatre au total, aucun d'eux n'étant âgé de plus de deux ans et deux mois. En janvier, la ration de viande était tombée à un nouveau plancher et y demeura, mais Guy réussissait à préparer pour sa femme des repas à base d'œufs et de légumes, Hope les lui montait à l'étage quatre à quatre et s'asseyait au chevet d'Elspeth qui nourrissait Dinah, pensant, mais sans le dire, qu'un jour elle en ferait autant.

– Elle est pour moi comme une autre fille, confia Elspeth à son époux.

Quand Hope rentra finalement chez elle pour se préparer à retourner en classe le lendemain, sa mère lui dit qu'elle aurait pu

rapporter des œufs, les Harding devaient en avoir des douzaines, et pour quand attendaient-ils que leurs premières fraises mûrissent ?

Elle n'avait utilisé la machine à coudre achetée par John que quelques mois. La rebuffade qu'elle avait essuyée de la part de Mme Imber lui était toujours restée et cette machine à coudre en était le symbole. Chaque fois qu'elle posait les yeux dessus, elle se remémorait les paroles de Mme Imber ou reconstituait des propos qu'elle s'imaginait avoir entendus dans sa bouche. Les mots véritables avaient été condensés en une série d'insultes. Depuis la naissance de Hope, Maud avait mené une existence si abritée, si protégée qu'elle n'avait jamais appris à intégrer les critiques et à en tirer profit. Elle n'avait jamais compris que ce qu'elle faisait pouvait être tout sauf parfait, ou que n'importe quelle femme dans sa situation, si elle veut vivre une vie de plénitude, doit montrer à la société dans laquelle elle s'intègre qu'en dépit de son passé elle est digne de respect. Elle traitait le moindre petit problème en se couchant dans son lit et elle élevait son enfant en lui imposant des principes sans jamais lui fournir d'exemple à suivre.

Noblesse oblige, lui avait glissé Mme Imber, et Maud avait appris à s'en souvenir, une formule signifiant que les gens des classes supérieures se devaient d'être condescendants envers ce qu'elle avait entendu John appeler le prolétariat. Son travail, coudre cette robe pour l'enfant qui était morte, n'avait pas été à la hauteur des exigences d'Alicia Imber. Cette femme avait refusé d'autoriser sa fille à venir jouer avec Hope. Ce rejet était resté sur le cœur de Maud des années durant, jusqu'à atteindre des sommets d'amertume et de ressentiment. Dans son souvenir, les paroles d'Alicia Imber étaient si déformées que Maud se rappelait à présent d'elle lui disant que les smocks de la robe étaient de qualité médiocre et très au-dessous de ses attentes ; elle ne « songerait pas un instant » à autoriser Charmian à venir jouer avec un enfant des classes inférieures comme Hope.

– J'espère que tu ne mentionneras plus jamais ces gens dans cette maison, lâcha-t-elle à sa fille. Tu te rends compte de la grossièreté avec laquelle cette femme m'a insultée ?

– Ce n'était pas Christian et Julian qui t'ont dit ces choses.

– Si tu étais allée à l'église, comme tu aurais dû, tu saurais que les enfants sont punis pour les péchés de leurs pères, et cela compte aussi pour les mères. Ou en d'autres termes, ces garçons sont bien les fils de leurs parents.

Maud n'allait elle-même jamais à l'église. L'assemblée des fidèles était entièrement composée d'habitants d'Ottery St Jude, à l'occasion

de l'invité de tel ou tel, et à présent de l'afflux de réfugiés de Plymouth. Mettre les pieds dans St Jude un dimanche en matinée ou en soirée aurait supposé qu'elle parle aux voisins ou même qu'elle fasse leur connaissance. Hope n'y allait jamais. Quand le pasteur rendit visite à Maud – il disait qu'il venait « faire un saut » –, elle lui avoua qu'elle était redevenue méthodiste. Elle était encore choquée d'avoir entendu sa fille lui annoncer qu'elle était athée. Hope avait perdu la foi quand Dieu n'avait rien fait pour empêcher le bombardement de Plymouth et laissé les Allemands priver d'abri trente mille personnes et errer dans Dartmoor, avec le froid mordant de la nuit, les réfugiés de cette ville meurtrie, des mères avec de petits bébés.

– Tu as écouté cette Pauline.

Ce fut le seul commentaire de Maud.

Alicia Imber se remaria. Son nouvel époux était le père veuf d'un garçon que Christian et Julian fréquentaient à l'école. Le grand mariage eut lieu à l'église de la Toussaint de Dartcombe. Les Harding étaient invités, naturellement et, à sa grande surprise, Maud le fut aussi, avec Hope.

– Je ne songe pas un seul instant à y aller, affirma-t-elle. Avoir envie d'épouser un homme qui s'appelle Brown, c'est presque aussi lamentable que s'il s'appelait Smith.

– J'aimerais y aller. Tu pourrais porter ta robe rose.

Pour la faire, Maud avait utilisé la totalité de sa dotation annuelle de coupons vestimentaires, redoutant, comme le voulait la rumeur, qu'une gamme de tenues hideuses, sous l'appellation « Utility », sans parements, sans plis ou manchettes, ne fasse son apparition à la boutique. Une année devait s'écouler avant que cela ne se produise, mais elle ne voulait courir aucun risque. La robe se composait d'une jupe longue évasée et d'un corsage cintré garni de minuscules boutons du col à la taille. Vingt-cinq boutons de perles, remarqua-t-elle. Maud la portait parfois quand elle était seule, avec des bas de soie et des chaussures à talons hauts. À une ou deux reprises, en rentrant à la maison, Hope avait vu sa mère vêtue de la sorte, avec une de ses plus belles tasses à thé en porcelaine et la théière en argent sur un plateau.

La première fois que c'était arrivé, elle fut soulagée que sa mère ait enfin une amie pour le thé – c'était ce qu'elle avait cru.

– Non, je suis restée toute seule. Tu ne vois pas qu'il n'y a qu'une seule tasse ?

Mais à la fin de l'été 1941, Maud eut une visiteuse, certes inattendue, comme l'était quiconque se présentait à The Larches. Sa première pensée en voyant sa sœur Sybil sur le seuil, avant même que l'une ou l'autre ne prononce un mot, fut qu'elle avait beaucoup vieilli. À deux ans de la quarantaine, elle avait le visage ridé et les épaules voûtées d'une femme âgée. Et beaucoup de gris dans les cheveux.

Maud portait la robe rose et les talons hauts, ce qui était une chance, songea-t-elle.

– Qu'est-ce qui t'amène ici ? fit-elle, mais comme elle était contente de son allure comparée à celle de Sybil, le ton fut relativement plus affable que d'ordinaire.

– Cela fait si longtemps que je ne suis venue ici. Mère serait venue avec moi mais elle n'est pas bien. Elle voulait savoir comment tu t'en sortais. Mais je vois que tu attends de la compagnie.

– Oh, non. J'espère bien ne pas m'habiller convenablement juste pour les visiteurs.

– Tu as toujours eu le sens des jolies tenues, fit Sybil.

Son regard glissa ensuite de la coiffure de Maud, avec ses « rouleaux de la victoire » alors à la mode, vers l'étoffe de soie rose et jusqu'à ses pieds chaussés d'escarpins vernis noirs.

– Tu es ravissante, Maud, vraiment belle.

Immensément flattée, elle lui répondit avec enthousiasme.

– Eh bien, merci à toi, Sybil. Il faut faire de son mieux, tu ne crois pas, si difficile que ce soit.

Le thé était fini, et le gâteau au carvi, fait maison mais qu'elle ne s'attendait même pas à découper, était déjà à moitié mangé lors du retour de Hope. Sybil fit les remarques obligées, comme elle avait grandi et comment elle se débrouillait à l'école. Les personnes encore jeunes devraient se rappeler combien elles détestaient ces questions quand elles étaient elles-mêmes de jeunes gens, mais cela ne les avait pourtant jamais dissuadées de perpétuer cette épreuve. Comme Maud l'avait su dès qu'elle avait vu Sybil, sa sœur la pria de venir voir leur mère.

– Je suppose que tu as oublié ce qui s'est passé, quand je suis venue.

– Tu ne peux pas être plus tolérante ? Tu ne peux pas être indulgente ?

– Je n'oublie jamais et je ne pardonne jamais, lâcha Maud.

Elle avait oublié que Hope était à portée d'oreille.

- Tu n’as jamais pardonné à Mme Imber, n’est-ce pas, mère ?
- Monte, Hope, fit sa mère, et commence tes devoirs.
- OK, j’y vais. Je veux juste te dire que j’irai au mariage. Elspeth m’a dit que je peux y aller avec elle.
- Nous verrons cela, et ne dis pas « OK ».

Dans la soirée, après que Sybil fut partie attraper son train de retour pour Bristol, Maud monta et se changea, retira sa robe rose, non pas dans l’intention d’enfiler une autre tenue, mais une chemise de nuit et une robe de chambre. Elle entra chez Hope et lui dit que si elle allait au mariage « de cette femme » elle ne devait pas songer à revenir à The Larches. Cela s’avéra une menace vaine, il n’empêche que Hope passa une nuit presque sans fermer l’œil à s’en inquiéter. Où devrait-elle aller ? Que devait-elle faire ? Elspeth lui dit que cela n’arriverait pas et elle avait raison. Quoi qu’il en soit, elle avait toujours un lit à River House. Hope passa un moment charmant au mariage, vêtue d’une robe d’Elspeth, car sa propre garde-robe était assez succincte. Elle apprécia particulièrement de voir Christian remonter l’allée centrale de l’église et conduire sa mère devant l’autel, à M. Brown. L’Angleterre traversait l’une de ses plus graves périodes de pénurie alimentaire de la guerre, et alors qu’on servait à la réception quantité d’alcools, de sherry et de vin, il y avait peu de choses à se mettre sous la dent, de maigres sandwiches au pain noir et à la tomate – cette année-là, la récolte de tomates avait été sensationnelle –, des œufs durs et du *gooseberry fool*, un dessert à base de crème fouettée et de purée de groseille.

Guy reconduisit Hope en voiture à The Larches et attendit dix minutes, au cas où Maud l’aurait mise à la porte. Mais celle-ci était d’humeur joviale. Un jeune fermier, qui lui apportait des œufs et de la crème, et un poulet à l’occasion, était venu lui rendre visite et l’avait demandée en mariage. Après s’être étonnée de tant d’audace, elle lui avait répondu sèchement non. Le jeune M. Greystock avait été assez imprudent pour lui demander pourquoi non, et elle lui avait répliqué qu’elle ne se marierait jamais. La vérité, c’était qu’elle savait que si elle lui disait oui, à lui ou à qui que ce soit d’autre, lors de la publication des bans, on la présenterait comme « une vieille fille », au lieu d’« une veuve de cette paroisse », comme s’il était encore possible d’abuser le village quant à son statut. Jack Greystock lui avait répondu qu’elle ne le pensait pas vraiment et qu’il réessaierait. La semaine suivante, il lui apportait des œufs et de la crème comme d’habitude, et un lapin aussi, et une pintade. Cela émoustillait Maud d’avoir donné à cet homme « ce qu’il méritait » et elle avait même demandé à sa fille comment s’était déroulé le mariage.

Hope lui répondit tranquillement que c'était bien. Elle usait souvent de cette formule avec sa mère, pour un peu tout. Elle pouvait s'appliquer à : comment s'est passée l'école ? Comment allait Elspeth ? Qu'est-ce que tu as mangé ? C'était du froid ? C'était du chaud ? Mais Maud la questionnait de moins en moins. Elle ne s'intéressait d'ailleurs pas aux réponses qu'elle risquait d'obtenir, car elle ne posait jamais de question importante.

Quant à Jack Greystock, elle ne dirait pas qu'elle l'appréciait, mais elle le tolérait parce qu'il paraissait ne jamais avoir entendu de ragots à son sujet dans le village, ou s'il en avait entendu, cela lui était égal. Elle soumettait tous ceux qu'elle connaissait à cette épreuve en forme de questionnement : la prenaient-ils de haut à cause de sa réputation perdue ?

CHAPITRE 25

Après avoir lu un compte-rendu du procès de Bertie Webber dans le journal du matin, Guy se rendit à The Larches pour en annoncer l'issue à Maud, lui dire que Bertie avait été condamné à mort pour le meurtre de John Goodwin. Guy et son épouse étaient fermement opposés à la peine capitale, mais ils croyaient tous deux que Maud y serait favorable et se réjouirait du verdict.

Elle n'était pas contente de voir Guy. Elle n'était jamais contente de voir qui que ce soit. Hope le fit entrer et appela sa mère pour l'avertir qu'il était là, au rez-de-chaussée.

– Tu pourrais l'appeler M. Harding, lui répliqua sa mère, mais elle descendit, et se tint à un ou deux mètres de distance.

– Bonjour, lui dit-elle, et elle eut cette question, manière des plus froides d'accueillir quelqu'un : Qu'est-ce qui vous amène ?

– Nous devrions peut-être nous asseoir.

S'il attendait un transport de joie ou de l'émoi face à ce qu'il avait à lui dire, c'était mal la connaître. Ses jours de joie, ses jours d'émoi appartenaient depuis longtemps au passé. Ils avaient commencé de s'effacer dès ces deux épisodes dans les champs avec Ronnie Clifford. Elle était capable de colère, de mauvaise humeur ou de maussaderie, mais pas de réaction de plaisir spontané. Elle écouta Guy en silence, ne posa pas de questions et, quand il eut terminé, elle eut cette remarque :

– Eh bien, je suppose que c'est une issue dont je dois m'estimer heureuse.

Elspeth avait suggéré à son mari de l'inviter à déjeuner. Il avait tiré un lièvre ce matin-là et ils avaient toujours des légumes. Apparemment, son épouse pensait que Maud aurait besoin du réconfort d'une compagnie lorsqu'on lui rappellerait la mort épouvantable de son frère. Elspeth aurait dû mieux la connaître, or elle ne la connaissait pas plus que son époux. Comme de juste, Maud ne viendrait pas déjeuner, elle avait trop à faire dans la maison, sans préciser quoi. Son intérieur paraissait propre et rangé, la machine à coudre, qu'elle avait apportée avec elle de Dartcombe, dissimulée comme toujours sous sa housse.

On ne l'entendit plus jamais parler de son frère. Jamais elle ne s'enquit de la réaction de sa mère, de Sybil et d'Ethel à la condamnation du meurtrier. Personne n'en parla jamais à Hope, bien que John ait été son oncle et qu'elle ait cru pendant des années qu'il était son père, mais elle l'avait su, naturellement. Lectrice insatiable de journaux, qu'à la maison on lui interdisait, elle en achetait souvent un sur le trajet de l'école. Si elle ne mentionna jamais le procès ou ses conséquences pour Maud, le sort de Bertie marqua un tournant dans ses relations avec sa mère. Les jours où elle prenait place dans sa chambre pour faire ses devoirs, où elle s'asseyait et écoutait la TSF en sa compagnie, où elle se confiait à elle au sujet de ses amis de l'école, tout cela était dépassé. Trop de sujets étaient proscrits, exclus de la conversation : Christian et Julian Imber ainsi que leur mère, sa grand-mère et ses tantes de Bristol, le jeune M. Greystock et, semblait-il, la population entière de Dartcombe. John avait rejoint la liste et quand Hope avait dit à Maud ce qu'elle avait lu dans les journaux, sa mère s'en était pris à elle, en hurlant qu'il ne fallait jamais mentionner Bertie.

– Je ne veux plus jamais entendre le nom de cet homme dans cette maison, tu m'entends ?

Hope passait de plus en plus de temps chez les Harding. Elle était toujours la bienvenue, et pas seulement en raison de l'aide qu'elle leur apportait avec les enfants. À l'automne, il semblait que Plymouth ne subirait plus de violents bombardements, et Pauline Moran, son fils et sa fille rentrèrent chez eux, dans leur maison qui n'avait nécessité que le remplacement de trois vitres. Hope s'était fait une bonne amie à l'école, une véritable « meilleure amie » du nom de Rosemary Langley. Avant ce profond désaccord avec sa mère qui s'était indignée qu'elle lise des choses sur Bertie, Hope lui avait parlé de Rosemary, en lui demandant imprudemment si elle pouvait l'inviter à prendre le thé. Maud, évidemment, avait eu une autre Rosemary dans sa vie, qu'elle haïssait à présent sans aucune raison qu'elle aurait pu se formuler à elle-même, mais cela lui suffisait pour interdire à Hope de jamais

revoir sa nouvelle amie ni de lui répondre si elle lui adressait la parole à l'école.

Bien que Hope soit parfois attristée de ce qu'elle ressentait, comme si elle perdait sa mère, alors qu'elle avait déjà perdu l'homme qu'elle avait cru être son père, elle était une grande fille à présent (c'était ainsi qu'elle se présentait la chose, non sans en rire un peu amèrement). Ronnie Clifford mesurait plus d'un mètre quatre-vingts, ce jeune homme était un vrai dieu nordique, et sa fille était la plus grande de sa classe, blonde et belle. S'il n'est peut-être pas vrai que souffrir affine une nature, les épreuves et le délaissement peuvent certainement renforcer le caractère, et c'était l'effet que cette sorte particulière d'adversité avait eu sur Hope. À bien y réfléchir, elle en avait conclu qu'elle pouvait défier sa mère si sa mère se montrait déraisonnable, et que pourrait-elle tenter contre cela ? La mettre à la porte de la maison ? Lui en interdire l'entrée ? Elle doutait que sa mère aille aussi loin. En outre, elle avait toujours son refuge de River House.

Au début du printemps, il se produisit un incident étrange. Un colis arriva pour Maud, portant le cachet de Dartcombe. Passée maîtresse dans l'art d'esquiver toute chose susceptible de se révéler déplaisante, elle envisagea de ne simplement pas l'ouvrir. Mais le laisser sans y toucher ou le jeter, c'était au-dessus de ses forces. Elle le manipula, le tourna et le retourna, essayant de sentir à travers l'épais emballage de papier kraft quel pourrait en être le contenu, le secoua et l'approcha de son oreille pour écouter s'il en sortait un bruit métallique. Finalement, la curiosité l'emporta et elle arracha la ficelle, le cachet de cire et le papier.

À l'intérieur, il y avait une boîte en carton cabossée et tachée. Là encore, elle hésita, attendit, la regarda et la tâta. Elle secoua la boîte. Quelque chose à l'intérieur se déplaça de quelques centimètres, puis revint à sa place. La boîte était un peu trop grande pour son contenu. Elle la posa sur la table pendant qu'elle allait jeter l'emballage de papier kraft à la poubelle. Comme si la boîte avait des yeux, elle lui donna l'impression de la suivre dans la pièce lorsqu'elle revint, s'assit, se releva, la repoussa de sorte qu'elle soit presque cachée derrière le pot de jacinthes. Des heures s'écoulèrent avant qu'elle ne l'ouvre.

Quand elle le fit, ce fut sur une impulsion, une soudaine décharge d'énergie, typique chez elle. Elle eut la force de suspendre brièvement toute réflexion et toute peur, qui pourtant se raviveraient vite. Elle avait pris son déjeuner, un œuf brouillé servi sur un toast, qu'elle avait mangé seule à la table de la salle à manger, en l'accompagnant d'un

verre d'eau. Elle débarrassa la table, retira l'assiette et le verre, lava les ustensiles. Il était temps de se changer pour l'après-midi. Elle enfila sa nouvelle robe, la toute dernière, des talons hauts, se poudra le nez et appliqua un rouge à lèvres éclatant, retourna au salon et s'assit, les yeux fixés désormais sur le pot de jacinthes qui dissimulait à moitié le paquet. Et ensuite l'impulsion lui vint. Elle se leva d'un bond, avec une détente si brusque qu'elle lui arracha un cri, un « Ah ! », et puis elle se saisit de la boîte, cassant d'un coup de coude l'une des tiges de jacinthes.

Elle avait de nouveau la boîte entre les mains, et elle surmonta son hésitation. Elle souleva le couvercle, les mains crispées. Il y avait à l'intérieur un grand bout de tissu jaunâtre replié. Elle le toucha, le sortit et le secoua. C'était un drap. Pour un lit d'une personne, jadis blanc, aux ourlets cousus aux deux extrémités, taché d'auréoles brunâtres et de traînées vertes. Elle examina l'étiquette cousue à l'un des petits côtés et reconnut le nom du fabricant. C'était un des draps de Mme Tremlett, laissé à leur disposition dans la maison de Bury Row. Dessous, resté au fond de la boîte, il y avait un mot écrit sur une page de papier ligné arrachée d'un carnet. La signature était celle de G. Tranter. Il n'y avait pas de « Chère Maud », mais uniquement ces mots : « Ceci a été déterré du jardin par M. Hoddle, au 2, Bury Row. Mère dit qu'elle n'en veut pas ».

C'était un drap, elle le comprenait à présent, un drap du lit dans lequel John avait dormi quand les gens de Dartcombe croyaient qu'il partageait le sien à elle. « Mère », évidemment, c'était Mme Tremlett et le drap était marqué de ses initiales. Donc elle savait, elle avait peut-être toujours su. Bertie avait dormi dedans lui aussi, couché à côté de John quand il se levait du canapé et se faufilait à l'étage. Et maintenant, Bertie allait être pendu et elle en était contente. Elle aurait aimé voir l'exécution capitale également appliquée à Ronnie Clifford et sa femme, à Mme Tremlett et sa fille. À Mme Imber, désormais Brown, et à tous les Imber. Le drap était trop grand pour entrer dans la chaudière et y brûler. Elle allumerait un bûcher dans le jardin, demain ou après-demain, ou même le surlendemain, et elle regarderait les flammes le consumer.

Dix jours avant son exécution, Bertie se suicida dans sa cellule. Dans les prisons américaines, un condamné à la peine capitale détenu dans le couloir de la mort était surveillé nuit et jour, mais on n'avait exercé aucune surveillance étroite de cet ordre sur lui. Il avait confectionné une corde et un nœud coulant avec son pantalon et sa chemise, placé le nœud coulant autour de son cou et s'était pendu aux barreaux de la

petite fenêtre située en hauteur dans le mur, pas assez haut toutefois pour empêcher l'assassin de John Goodwin de l'atteindre en se dressant sur un tabouret, le seul meuble à part la paillasse et un seau. Après avoir vérifié en tirant dessus que le nœud était solidement en place, il était resté quelques instants la tête contre la corde et il avait repensé à John. Quel idiot ! Quel benêt dégoulinant de sentiments ! Avec sa bouche en cœur et ses yeux de merlan frit. Bon débarras, songea-t-il, et, d'un coup de pied, il repoussa le tabouret.

Parmi ceux qui étaient en relation avec lui – le directeur de la prison, les gardiens qui avaient le plus souvent affaire à lui, les deux visiteuses de prison qui le voyaient –, personne n'avait deviné ses intentions. Il paraissait toujours enjoué, plein d'insouciance, et indifférent à son sort.

Seul l'aumônier de la prison avait des motifs d'inquiétude. Bertie ne possédait aucune foi religieuse et aucune envie d'en embrasser aucune. Mais il lui avait semblé comprendre sa honte et son regret. « Il m'aimait comme une femme, lui avait dit Bertie. Quel idiot ! J'aurais préféré ne rien faire. »

Jeune, innocent et très choqué, l'aumônier avait transmis ces propos à Guy, qui le connaissait.

– Je suis en mesure de vous répéter ce qu'il a dit. Nous ne sommes pas catholiques romains, ce n'était pas dans un confessionnal.

Rien n'avait transpiré dans les journaux, sauf deux lignes sur l'enquête, où l'on rapportait un verdict de suicide, ou *felo de se*, « félon de soi », selon une formule juridique ancienne.

Guy et Elspeth discutèrent de savoir s'il fallait prévenir Maud, redoutant qu'elle ne fasse la sourde oreille – qu'elle ne se bouche littéralement les oreilles comme cela lui arrivait parfois –, mais l'inspecteur principal Goshawk les devança. Il effectua le voyage en train jusqu'à Ashburton et prit le bus pour Ottery St Jude spécialement pour lui apporter la nouvelle.

La porte d'entrée de The Larches fut ouverte par Enid Biddle, la jeune fille de seize ans qui avait pris la place de Mme Newcombe et que Maud, selon la manière traditionnelle des Goodwin, appelait « la bonne ». Petite, fluette et perpétuellement apeurée, Enid introduisit George Goshawk au salon et, avec un accent du Devon si prononcé qu'il la comprit à peine, le pria de s'asseoir dans le canapé. Maud n'était pas au lit. Vêtue de sa plus belle robe, protégée d'un large tablier blanc, elle était dans la cuisine, où elle employait sa ration de sucre et d'œufs apportée par Jack Greystock pour préparer un gâteau Victoria qu'elle mangerait toute seule, une tranche par jour, la

semaine prochaine. En chaussures à talons roses, elle venait d'ouvrir la porte du four et y plaçait le plat en fer rempli d'une mixture jaune presque liquide quand Enid entra et lui souffla timidement qu'un monsieur était là. Sa patronne retira son tablier.

Se disant qu'un policier n'était pas un monsieur, elle le salua d'un signe de tête et usa de cette phrase qui devenait chez elle une habitude, et qu'elle appliquerait à peu près à tout le monde :

– Qu'est-ce qui vous amène ?

Il lui demanda s'il pouvait s'asseoir et suggéra qu'elle en fasse autant. Elle obéit de mauvaise grâce et, usant d'un euphémisme et d'un ton aimable parce qu'elle était une femme, il lui annonça l'acte qu'avait commis Bertie Webber. Pendant un moment, elle ne répondit rien.

– Je ne peux pas prétendre que je suis désolée, avoua-t-elle enfin.

– J'imagine que vous ne l'êtes pas, madame Goodwin.

Il lui réservait ce titre de courtoisie, le genre de titre honorifique qu'on accorde à une cuisinière ou à une gouvernante parce que son travail mérite le respect. Sans que cela s'applique vraiment à la sœur de John Goodwin, qu'il avait appelée « miss » auparavant.

Il avait effectué un long trajet, consacré des heures à ce voyage en payant son billet de sa poche, mais elle ne lui proposa pas de thé, pas même un verre d'eau.

– Est-ce tout, alors ?

– Tout à fait.

– Alors si cela ne vous ennuie pas, j'ai à faire.

Il croyait ne plus pouvoir être affecté par la grossièreté d'autrui, mais cette fois, ce fut le cas. Il avait déferé le meurtrier de son frère devant la justice et il avait eu la considération de lui annoncer la nouvelle de sa mort avant quiconque, espérait-il. Mais il ne lui dit rien de tout cela.

– Je vais vous souhaiter une bonne journée, dans ce cas, conclut-il.

Il ne s'était pas éloigné de la porte de trois pas qu'elle l'avait déjà refermée derrière lui. Il se mit en route, pour le long trajet du retour vers Londres.

Les choses dont Maud avait dit à l'inspecteur Goshawk qu'elle avait à s'occuper consistaient à jeter de nouveau un œil aux lettres qui n'arrêtaient pas de lui parvenir, ou plutôt aux enveloppes que souvent elle ne décachetait pas. Son nom et son adresse étaient en lettres

majuscules et parfois mal orthographiés et, d'après le cachet de la poste, elles provenaient toutes de petites villes et de villages du South Devon. Ces gens qui lui écrivaient des insultes et qu'elle appelait des « malfaisants » savaient tout du séjour de Bertie chez elle et de son suicide. Après le départ de Goshawk, elle ouvrit l'une des enveloppes qu'elle n'avait fait jusqu'à présent que regarder dans le vain espoir peut-être que son contenu soit aimable et porteur de bonnes dispositions à son égard, mais celle-ci était tout aussi injurieuse.

Combien de « Jules » avait-elle eus ? s'enquérail-on. Peut-être bien que ça ne comptait pas pour elle une fois qu'elle avait forniqué avec son frère, mais celui-là, un meurtrier, c'était ce que l'auteur de la lettre anonyme appelait « un comble ». Jusque-là, elle avait conservé toutes ces lettres, avec vaguement l'intention courageuse de les montrer à un policier un jour. Mais celle-ci, c'était vraiment le comble. Aucune autre ne l'avait accusée de relations sexuelles avec John. C'était sa faute à lui, songea-t-elle, c'était lui qui avait tout commencé. Tout le mal était venu de là. Si elle ne pouvait plus les voir, ces lettres, elle les oublierait peut-être. Elle ouvrit la porte de la cuisinière et les fourra à l'intérieur.

Elle donna à Enid Biddle son après-midi et, après l'avoir regardée partir, elle sortit le drap dans le jardin, empila du bois de chauffage sur les journaux que Hope avait laissés dans la maison et déposa le drap dessus. Ensuite elle versa de la paraffine et y jeta une allumette. C'était une telle satisfaction de voir le drap brûler qu'elle regretta de ne pas avoir préservé ces lettres anonymes et leurs enveloppes pour pouvoir les regarder brûler, elles aussi.

CHAPITRE 26

Ce soir-là, Hope rentra chez elle à The Larches, mais sans intention d'y rester. Les Harding étaient avec elle. Guy prêt à parler à Maud de Bertie et de sa fin épouvantable, mais elle l'interrompit avant qu'il ait achevé sa première phrase, lui apprit qu'elle savait ce qui s'était passé et n'avait aucune envie d'en parler. Ils eurent toutefois la surprise de la voir sortir une bouteille de sherry. Servi dans ses plus beaux verres, rarement utilisés, il était difficile de ne pas voir cela comme une célébration.

À leur yeux, comme à ceux de George Goshawk, bien qu'il n'en ait rien dit, Maud n'avait jamais semblé aussi bien, ou, selon une formule un peu surannée s'agissant d'une femme, aussi bien de sa personne. C'était à présent une belle femme et elle devait sûrement en avoir conscience, sinon pourquoi s'habiller avec tant de recherche et se maquiller aussi soigneusement ? C'était une époque – peut-être la première de l'histoire – où les femmes ordinaires, pas les actrices ou celles qui faisaient le trottoir, mais celles des classes laborieuses, les filles des fabriques comme celles des classes moyennes, mettaient systématiquement du maquillage, de la poudre et du fard, et du rouge à lèvres écarlate, du fard à paupières et du crayon à sourcils. Elspeth n'avait jamais succombé à cette tendance et Hope n'avait pas commencé, mais Maud ne faisait jamais un pas hors de chez elle sans ce que Guy appelait sa « peinture de guerre ». Mais pour qui le faisait-elle ? Pour elle-même, sans doute, estimait Elspeth, car Maud était désormais entièrement privée d'amis, à moins qu'on ne puisse les appeler ses amis, elle et Guy, et c'était leur première rencontre depuis un bon moment. Maud n'avait envie de personne dans sa vie. Jack

Greystock l'avait encore demandée deux fois en mariage et il avait de nouveau essuyé ses refus, mais il continuait de lui apporter des provisions en cadeau.

Quand ils prirent congé, Maud embrassa sa fille et lui glissa que c'était gentil de la part de M. et Mme Harding de la recevoir et qu'elle ne devait pas abuser de leur hospitalité. C'était la dernière fois qu'elle la verrait avant plusieurs semaines, ce qui gênait Elspeth, qui craignait pour la jeune fille. Elle que sa mère adorait quand elle était bébé puis jeune enfant, elle était maintenant presque rejetée, un fardeau et un fléau quand elle était sous son toit. Elspeth essaya d'en parler à Maud, toutes les deux seule à seule, mais Maud lui répondit simplement :

– Si tu ne veux pas d'elle, pourquoi ne pas le dire sans détour ?

– Bien sûr que je veux d'elle, Maud. Je l'aime. Elle fait maintenant partie de la famille, mais je pense qu'elle a besoin de toi.

Elle n'ajouta pas que Hope avait peur, si elle revenait plus souvent à The Larches que ce n'était le cas, que sa mère lui dise qu'elle y était indésirable. C'était une vraie peur. Hope avait dit à Elspeth, et c'était la confiance la plus franche qu'elle lui ait jamais faite, que si sa mère refusait de la laisser entrer, cela lui briserait le cœur. Sans les Harding et leurs enfants, Hope aurait été une adolescente solitaire, incapable de comprendre ce qu'elle avait fait pour pousser sa mère à la rejeter.

– Je suppose qu'elle a fini par lui en vouloir d'exister.

Elspeth dit cela alors qu'il fut un temps où Maud avait considéré que Hope avait transformé son existence, en lui procurant son plus grand bonheur, et elle la percevait maintenant comme celle qui la lui avait gâchée. Sans elle, où serait Maud, à présent ? Diplômée de l'université, enseignante peut-être, mariée à un homme riche et pourvue de toute une famille d'enfants.

– Mais ressent-elle vraiment cela ? lui demanda Guy.

– Qui sait ? Elle ne le dira jamais. Aurait-ce été différent si John avait vécu ?

– Seulement si elle avait été capable de l'accepter tel qu'il était.

– Jamais elle n'en aurait été capable.

Ce furent des temps paisibles, à la campagne, en ces dernières années de la guerre. Pour Hope, il y avait le collège et de rares amis, parmi lesquels la Rosemary que Maud avait refusé de recevoir sous son toit mais qu'Elspeth accueillait volontiers. Pour Maud, une seule

chose avait changé, et c'était un changement colossal. Hope avait presque quinze ans, l'âge auquel sa mère l'avait conçue et mise au monde. Un propos que lui tint Maud l'effraya davantage que tout ce qu'elle avait pu lui dire auparavant.

– Tu devrais te couper ces cheveux. (Non pas « les cheveux », mais « ces cheveux ».) Tu devrais aussi les laisser revenir à leur couleur naturelle. Tu les as décolorés, je le vois bien.

Quelques heures plus tard, elle scruta les yeux de sa fille.

– Tu n'y vois pas très bien, n'est-ce pas ? Tu tiens ça de ma mère, elle était myope. Nous allons devoir nous occuper de te trouver des lunettes.

Hope le répéta à Elspeth, et Elspeth, qui essayait de ne jamais critiquer Maud devant sa fille, lui répondit de ne pas y prêter attention, mais elle pourrait subir un examen oculaire si elle en avait envie. Quand ils furent seuls, Elspeth confia à son mari qu'elle se demandait si Maud n'avait pas eu ces remarques parce qu'elle craignait une rivalité avec sa fille, qui était vite devenue si belle.

– Et je me suis demandé, lui répondit Guy, si Hope ne lui rappelle pas trop son père. Si, disons, chaque fois qu'elle la regarde, elle ne revoit pas le père de l'enfant. Évidemment, nous n'avons aucune idée de l'allure qu'il a.

Alicia Brown invita Hope à séjourner à Dartcombe Hall pour les vacances d'été et de nouveau au printemps suivant. Christian, rentré d'Oxford pour la dernière fois, avait décroché une note excellente en histoire contemporaine et entraînait dans la marine. Hope était presque aussi grande que lui et d'une beauté indéniable, mais pour Alicia, c'était encore une petite fille, qui avait eu la chance d'être reçue – pratiquement adoptée – par ces gentils Harding, et, en raison de ses bonnes manières et de son caractère serviable, elle était la bienvenue dans sa maison. Son fils était un homme à présent et il devait considérer Hope comme une enfant. Alicia n'eut pas connaissance des baisers que lui donna Christian et qu'elle lui rendit dans le jardin au crépuscule, avant qu'il ne parte rejoindre son navire à Portsmouth.

Cet été-là, Hope passa son brevet des collèges avec deux « mentions très bien », quatre « bien » et deux passables. Cette réussite signifiait qu'elle pouvait entrer au lycée et préparer son examen de fin d'études secondaires, qu'elle présenterait dans deux ans. Si Maud remarqua les résultats de sa fille, elle ne lui en fit aucun commentaire personnellement. Mais elle devait avoir conscience que si Hope avait paru suivre les pas de sa mère, elle était maintenant bien au-delà de l'âge où elle avait elle-même atteint la fin de son enfance, de sa

jeunesse et de son instruction, en tombant enceinte. Hope était partie pour faire des études supérieures et, quand elle serait à Reading ou Exeter, elle rencontrerait peut-être un jeune homme convenable, très différent de Ronnie Clifford.

Mais si Maud réfléchissait en ces termes, elle n'en parla à personne. Cela faisait maintenant des années qu'elle n'avait plus de contacts avec sa famille à Bristol, ignorant s'ils habitaient toujours Bristol, si sa propre mère était encore en vie. Que Sybil soit encore dans ce que Maud appelait « la terre des vivants », ça, elle le savait, car une carte arrivait régulièrement à Noël avec le prénom de sa sœur en signature sous un vers à la tonalité sentimentale. Maud avait elle-même envoyé des cartes de Noël du temps où John était avec elle, pas plus d'une demi-douzaine, mais enfin, ils les envoyaient en les signant tous les deux, comme s'ils avaient été réellement mari et femme.

CHAPITRE 27

Au bout de quelques mois, les lettres anonymes cessèrent. Certains voisins et des gens du village détournaient encore la tête quand ils la croisaient dans la rue, certaines femmes lui tournaient encore le dos. Mais Elspeth Harding lui demeurait fidèle, une bonne amie, et Jack Greystock le fermier restait son admirateur.

Les événements qui surviennent dans les familles survinrent, à commencer par un décès, celui de Mary Goodwin. La nouvelle parvint à Maud sous forme d'une lettre froide de sa sœur Ethel lui précisant quand et où aurait lieu l'enterrement. Sa réaction habituelle à une nouvelle relative à quelqu'un dont elle ne savait plus rien depuis longtemps consistait à se remémorer les blessures, réelles ou imaginaires, que cet homme ou cette femme lui avait infligées dans le passé. Dans le cas de sa mère, elles étaient nombreuses. Dans son esprit, le ressentiment laissait place à l'indignation et à une maussaderie pleine de rancœur. Il ne fallait pas qu'ils croient, tous autant qu'ils étaient, qu'elle se présenterait à cette cérémonie. Elle se défoula de sa mauvaise humeur sur Hope, qui avait maintenant dix-sept ans et qu'une place attendait à l'université de Reading. Elle aussi avait reçu du courrier, mais le sien émanait de Christian Imber, qui entamait alors des études de droit à Londres. C'était la dernière d'une série de nombreuses lettres, qu'elle cachait toutes à sa mère, sachant que la moindre allusion susciterait chez Maud une dénonciation de toute la famille Imber-Brown.

Mais celle-ci, Maud l'avait ramassée sur le paillason avant que sa fille puisse la devancer – réminiscences fantomatiques de l'époque de John et Bertie – et elle reconnut l'écriture du jeune Imber.

– Je suis surprise qu'il s'embête avec toi, vu toutes les jolies filles qu'il doit croiser à Londres. (Maud ne voyait-elle pas combien sa fille était jolie ? Ou le voyait-elle trop ?) À moins qu'il ne soit différent du reste de la famille, il ne peut pas faire ça par gentillesse.

Hope ne commenta pas. Elle allait passer le week-end prochain à Londres avec lui dans un hôtel de Kensington, et ses préparatifs supposaient notamment qu'elle se munisse d'une alliance et annonce à sa mère qu'elle allait séjourner dans la famille de Rosemary, à Lostwithiel, un village des Cornouailles. Maud avait ses propres projets sentimentaux, ou plutôt le projet de refuser à nouveau toute relation sentimentale. Jack Greystock venait prendre un verre de sherry à six heures, le prétexte de sa visite (et celui de Maud) étant la livraison d'une douzaine d'œufs, d'un chapon et de deux pots de la confiture de damassines de sa mère. Il lui demandait sa main à peu près deux fois par an et elle calcula que le laps de temps de six mois s'était écoulé. Ils se révélaient assez proches pour devenir aussi amis que Maud l'aurait accepté de quiconque, en dehors d'Elspeth, mais une fois que Jack lui eut remis ce qu'il appelait les « provisions » et qu'elle l'eut remercié, ils avaient peu à se dire. Ils burent leur sherry et prirent chacun un deuxième verre. Il lui déclara qu'il était amoureux d'elle, mais elle en doutait. De *quoi* était-il amoureux ? De son apparence, naturellement. Elle regarda dans le miroir et vit qu'à trente-trois ans elle avait plus belle allure que jamais, son visage et sa silhouette offrant le type d'idéal qui serait particulièrement attirant aux yeux d'un péquenaud du Devonshire (c'était ainsi qu'elle le considérait) – blonde, les yeux bleus, les traits réguliers, une silhouette de rêve, des pieds à la cambrure très prononcée et des jambes bien galbées.

Il avait beaucoup d'argent. La ferme était vaste et bien entretenue. Cela n'aurait rien représenté aux yeux de Maud si sa mère avait vécu chez lui. Mais elle habitait dans un gros et joli cottage à toit de chaume à une centaine de mètres de distance, où elle confectionnait ses confitures, chauffait sa crème battue et préparait ses œufs au vinaigre. Maud était à l'aise, mais elle avait bien conscience de disposer d'un revenu fixe qui, à dix ou vingt ans de là, n'aurait plus l'air aussi florissant. Elle restait assise en silence, attendant que Jack lui demande de l'épouser, faisant comme toujours précéder sa demande de ces quelques mots « Vous savez que je suis fou de vous, n'est-ce pas ? », prononcés sur un ton contraint et monocorde, comme s'il avait dû apprendre son propos par cœur.

Or il ne lui demanda rien. Cette fois, il n'y eut pas de proposition. Il ne lui dit pas qu'il était fou d'elle et ne lui demanda pas non plus de l'épouser. Peut-être que les six mois n'étaient pas tout à fait écoulés.

Après son départ, elle essaya de vérifier. On était en septembre et la dernière fois, c'était en mars. Elle le savait parce que l'anniversaire d'Elsbeth était en mars et c'était le lendemain. Il n'allait peut-être plus jamais lui demander sa main. Elle menait une vie tellement empreinte de routine, régulière, qu'elle n'appréciait guère que quoi que ce soit vienne perturber cette régularité, et pourtant, s'il lui avait fait cette proposition, elle aurait bien eu l'intention de la perturber elle-même. Elle allait dire qu'elle ne savait pas, mais qu'elle aimerait y penser.

Privée de cette occasion, elle sortit la chemise où elle conservait ses relevés bancaires ; en les examinant, elle se demandait avec une crainte croissante pourquoi, tout au long de ces années, depuis la mort de John, sa situation financière lui avait paru si satisfaisante. À présent, bien qu'elle soit restée inchangée, elle ne percevait plus que le retour de la pauvreté et l'approche d'un grand âge marqué par l'indigence. Jack Greystock était son seul espoir.

Voulait-elle l'épouser ? Elle avait envie de plus d'argent et d'être libérée des soucis. Il fallait qu'intervienne dans son existence quelque chose qui la pousserait à franchir le pas et à accepter sa demande. Elle le savait, elle se connaissait assez pour ça. Mais il était peu probable qu'il lui arrive grand-chose, puisque rien ne lui était arrivé depuis si longtemps.

Hope s'était mal conduite. Elle savait qu'elle se conduisait mal et elle le faisait exprès, refusant d'entreprendre la démarche évidente qui l'éviterait. C'était une vengeance vis-à-vis de sa mère, qui l'avait négligée. L'aspect curieux, peut-être, c'était qu'avant de comprendre ce qui s'était passé, elle n'avait pas saisi la similitude que cela aurait avec ce qu'avait vécu Maud. Personne n'en fut informé, à part Christian. Ils n'avaient ni l'un ni l'autre tout à fait prévus l'ampleur de la fureur de Maud quand Hope le lui annonça. Si Christian avait eu la moindre idée de ce que serait cette réaction – s'il avait su, par exemple, comment elle avait bondi de son siège et crié sur sa sœur quand il avait été suggéré d'exclure Hope, alors sa favorite, d'une réunion de famille –, il aurait veillé à être présent quand Hope avait tout révélé, et pas à plusieurs kilomètres de là, occupé à faire sa propre confession au domicile d'Alicia Brown, à Dartcombe.

Il ne serait guère venu à l'idée de Hope de laisser sa mère découvrir le fait par elle-même, d'entrer dans la chambre de sa fille alors qu'elle était en train de s'habiller, comme Mary Goodwin jadis. Pour la première fois en quinze jours, elle avait dormi la nuit précédente dans sa chambre à The Larches, et elle était descendue le lendemain matin un peu après neuf heures.

– Tu arrives très tard, remarqua sa mère.

Elle était assise à table, fidèle à son habitude de manger des quarts de tranches de toasts de la main gauche tout en se servant de la droite pour boire de petites gorgées de thé.

– Tu es là si rarement que tu as oublié, je suppose, que nous sommes des lève-tôt dans cette maison.

– Je ne pensais pas que ça te gênerait.

– J’imagine que je dois faire avec.

Le thé était froid. D’ordinaire, à River House, Hope buvait un café au petit déjeuner, mais elle prépara une deuxième théière, en apporta à sa mère dans une tasse propre et une autre pour elle-même. Maud la remercia sur un ton préoccupé. Elle ne consultait pas de journal – il n’y en avait pas – ni ne lisait de livre, ainsi qu’il avait été dit et répété à sa fille de ne pas le faire à table, mais elle pensait à Jack Greystock, comme souvent ces temps-ci, et à ce qu’il fallait décider le concernant. Il avait dû entendre depuis belle lurette ces rumeurs sur son passé, les histoires qui circulaient au sujet de Bertie Webber et les conjectures sur ce qu’avait été sa véritable relation avec John, sans parler du fait qu’elle avait mis un enfant au monde à seulement quinze ans – ou ne lui étaient-elles parvenues qu’entre sa dernière demande et celle à laquelle elle s’était attendue et qu’elle n’avait jamais reçue ? Elle était si préoccupée par ces pensées-là qu’elle s’aperçut à peine que sa fille lui parlait.

– Oui, que disais-tu ?

– Je disais que j’avais une chose à te dire.

Si Maud s’était rendu compte que sa fille ne l’appelait presque jamais « mère » ces derniers temps, et encore moins « maman », une habitude autrefois douce à ses oreilles, ou de n’importe quel autre petit nom, elle n’en avait jamais fait la remarque.

– Oui, très bien, de quoi s’agit-il ?

– Quand quelqu’un va te causer un choc, as-tu remarqué que la personne te demande de t’asseoir ? Comme si elle pensait que tu risquais de t’évanouir, de t’effondrer ou je ne sais quoi.

– Je ne vois vraiment pas de quoi tu veux parler.

Maud se leva comme si elle avait compris ce que sa fille entendait par là, mais était déterminée à braver la chose.

– Quelle est cette confidence que tu as à me faire ?

– Tu n’es pas assise, mais tant pis. Je veux t’annoncer une nouvelle

qui va te causer un choc. (Hope respira profondément.) Je suis enceinte.

Maud s'assit. Elle s'assit pesamment comme une femme de deux fois son poids.

– Je te demande pardon ?

– C'est vraiment ce que j'ai dit. Je suis enceinte. Je vais avoir un bébé.

Maud se comporta exactement comme lorsque Sybil lui avait suggéré, si elle venait voir son père, de laisser l'enfant. Elle se leva d'un bond, laissa échapper un cri et s'emporta.

– Je n'y crois pas. Ce n'est pas vrai. Tu mens. Tu veux ma mort.

Hope s'était levée elle aussi et sa mère, qui n'avait encore jamais eu de geste violent envers quiconque, se jeta sur elle. Elle la gifla, l'empoigna par les épaules, et elle se mit à la secouer, en hurlant pendant tout ce temps que sa fille mentait, qu'elle inventait. Mais Hope était plus grande et bien plus forte que sa mère. Elle lui agrippa les mains et la força à descendre les bras le long du corps, et détourna le visage jusqu'à ce qu'elle la sente toute molle et faible, et qu'elle s'effondre sur son siège dans des flots de larmes.

– Bon, je vais avoir un bébé, reprit Hope, exactement comme tu m'as eue moi, sauf que j'ai deux ans de plus que toi à l'époque. Tu vois que je connais ton âge véritable. Et je n'ai pas envie d'être blessante, mais je crois que je possède plus de bon sens que toi.

La réaction fut presque mécanique.

– Comment oses-tu me parler sur ce ton ?

– Eh bien, comme tu vois, j'ose. À propos, le père, c'est Christian Imber.

– Que veux-tu dire par « à propos » ?

– J'ai pensé que tu voudrais être informée de cet élément essentiel. Les enfants ont très envie de savoir qui sont leur père, au cas où cette réalité t'aurait échappé.

Cette fois, Maud ne répondit rien au sujet du manque de respect de sa fille, mais elle semblait avoir oublié le traitement qu'elle avait reçu de ses propres parents en pareille situation.

– Tu ne peux pas rester ici, hurla-t-elle. J'ai suffisamment connu la déchéance, sans que ce soit du tout de ma faute, et je ne te laisserai pas m'en faire subir davantage. Je savais que ces Imber causeraient ma perte, je l'ai su dès le premier jour où j'ai rencontré cette femme.

Hope se rassit. Elle était passée de sa chaise au canapé et s'installa les pieds calés en l'air. Elle attendait que sa mère lui dise qu'elle avait beau haïr Christian (un Imber), il allait devoir l'épouser. Si quelqu'un lui avait affirmé qu'elle prendrait un jour plaisir à se venger de sa mère, elle ne l'aurait jamais cru. Elle n'avait pas pensé être ce genre de personne, mais peut-être que si. Pourtant, sa mère ne lui reprocha rien de tel. Elle courut à l'étage, croisa Enid Biddle, bouche bée, qui passait le balai mécanique sur le palier et entra en trombe dans sa chambre à coucher. Quand elle redescendit, elle portait la dernière tenue qu'elle s'était achetée avant le début du rationnement vestimentaire, et un chapeau que sa fille ne lui avait encore jamais vu. Hope ne demanda pas à sa mère où elle allait. Elle savait, et n'ignorait pas non plus qu'il serait inutile d'essayer de l'en empêcher.

C'était une journée de chaleur, mais Maud arriva devant la porte de River House en tailleur sur mesure bleu ciel, chapeau de feutre marron et chaussures à talons hauts en daim marron. Elle était si élégamment vêtue qu'en lui ouvrant Elspeth crut un moment qu'une des deux s'était trompée de date et qu'elle venait déjeuner ou pour une réception. L'illusion ne dura que quelques secondes, car Maud, entrant au pas de charge, se mit à hurler qu'elle et Guy avaient laissé sa fille se dévoyer, qu'ils l'avaient dépravée et s'étaient arrangés pour que Hope et Christian partagent un lit sous leur toit. Où auraient-ils pu commettre « cet acte », sinon ? À l'évidence, elle avait oublié les prés derrière la maison de ses parents, à Bristol. Quand Guy fit son apparition et demanda ce qui se passait, elle le traita de « maquereau », un mot dont les Harding furent sidérés qu'elle le connaisse.

Sa diatribe continua un certain temps, frôlant de plus en plus la crise de nerfs, jusqu'à ce qu'elle se transporte au salon et se mette à attraper de petits bibelots, des livres et des coussins et à les jeter à travers la pièce. Heureusement, rien de tout cela ne se cassait, à part une jolie petite pièce de vaisselle Royal Copenhagen. Quand Elspeth essaya vaguement de la réfréner, elle se débattit, lui assenant un coup en travers de la joue. Guy s'interposa et l'éloigna vers le sofa, où il la força à s'asseoir. La colère se mua en cris et en sanglots, qui s'apaisèrent lorsqu'il lui approcha des lèvres un petit verre de cognac. Il était assez tard et, une bonne demi-heure après le début de tout cela, Maud était à même, malgré son visage maculé de larmes et les hoquets, de comprendre que le couple Harding n'avait pas la moindre idée de ce qu'elle leur racontait (ou plutôt de ce qu'elle leur criait).

On lui servit un thé et on la reconforta, puis Guy la reconduisit chez elle en voiture. Elle ne lui présenta aucune excuse pour ses insultes. Elle ne présentait jamais aucune excuse à personne. Après son départ,

elle avait l'intention de se mettre au lit, mais d'abord elle avait quelque chose d'important à faire. Il n'y avait aucun signe de Hope. Ce qui venait de se produire était le déclic qui allait provoquer un changement dans sa vie. Elle se procura de quoi écrire, une feuille de papier à en-tête qu'elle n'avait presque jamais utilisé, le stylo à plume qu'Elspeth lui avait offert en cadeau d'anniversaire, et une enveloppe sur laquelle elle colla un timbre d'un carnet que Hope avait dû acheter et oublier là. Elle s'assit, adressa d'abord l'enveloppe à « John Greystock Esq. » – s'ils l'appelaient Jack, ce devait être John, n'est-ce pas ? –, « Windstone Farm, Ottery St Jude, Devon », puis écrivit, avec lenteur et application :

Cher M. Greystock

Après mûre réflexion, j'ai décidé que je pouvais accepter votre proposition. Peut-être voudriez-vous me rendre visite afin que nous puissions discuter des dispositions de notre mariage prochain. J'aimerais que nos noces aient lieu dès que possible.

Avec mon meilleur souvenir,

Sincères salutations,

Maud Goodwin

En la relisant, elle n'y trouva rien de déplacé. Appeler un futur époux « M. » suivi de son nom de famille aurait été acceptable en 1847 mais pas cent ans plus tard. Pourtant, cela lui plaisait et elle n'aurait pas envisagé de le changer. Jack n'avait pas renouvelé sa demande, mais elle choisit de n'en tenir aucun compte. Il n'avait pas encore accepté la sienne et peut-être ne l'accepterait-il pas, mais cela, elle ne l'envisagea guère. Quant aux bans et à la description que l'on y ferait d'elle en vieille fille, peut-être auraient-ils la latitude de se marier devant un officier d'état civil et ainsi, croyait-elle savoir, il ne serait fait aucune allusion à son statut ou au nom qu'on y accolerait.

Elle était tout à fait enchantée de ce qu'elle avait écrit et alla aussitôt poster sa lettre à la boîte dans la rue. Il était encore tôt quand elle rentra chez elle, mais elle monta au premier, prit un long bain chaud et se coucha. Rien d'inhabituel à cela. Depuis quand l'heure ou la position du soleil avaient-elles affecté l'heure de son coucher ? Plus depuis des années.

CHAPITRE 28

Quand Hope revint, Christian était avec elle. À en juger d'après sa propre expérience, Maud avait décrété qu'on ne reverrait jamais le père de l'enfant de sa fille. Même s'il voulait « rester auprès d'elle », sa mère s'y opposerait. Mais il était là, sur le pas de la porte. Hope ayant sonné au lieu d'utiliser sa clef, sa mère se leva pour aller ouvrir.

Elle avait décidé de ne pas lui adresser la parole, elle ne le regarderait même pas.

– Quand je te l'ai annoncé ce matin, j'ai pensé à une question que tu me poserais forcément, mais que tu n'as pas posée.

– Oh, oui, et laquelle était-ce, alors ?

Hope et Christian entrèrent tous deux, passèrent au salon.

– Si tu ne la poses pas, nous allons t'en parler, fit Hope.

Elle regarda Christian et il lui sourit.

– Peut-être vaut-il mieux que je le dise à ta mère, Hope.

Il eut à peine prononcé ces mots que Maud cria.

– Ne t'avise pas de m'adresser la parole. Je ne t'ai jamais invité ici. Tu peux t'en aller !

– J'allais juste dire, répliqua-t-il, que nous venons d'aller voir M. Morgan et il va nous marier d'ici trois semaines.

Maud resta sans voix. Il ne lui était jamais venu à l'esprit de s'excuser. Elle n'aurait pas su comment faire. Elle le dévisagea, dévisagea Hope, puis elle la prit dans ses bras, une étreinte peu

habituelle à laquelle sa fille échappa en battant un peu en retraite. Elle n'éprouvait que dégoût pour le bonheur de sa mère et une nuance de désarroi face au ton triomphant et presque vertueux dont avait été empreinte l'annonce de Christian. Depuis qu'elle avait su pour sa grossesse et le lui avait dit, elle aurait souhaité avoir le courage de ne pas se marier mais d'opter pour la solution moderne qu'en 1947 déjà certaines personnes adoptaient et de vivre avec lui « dans le péché ». Elle lui en avait même parlé, mais avec mélancolie, cédant assez vite à son insistance pour qu'ils se marient. Elle n'était pas suffisamment forte pour lui tenir tête (cela se produirait assez tôt) ainsi qu'à leurs mères respectives, et à toutes les autres personnes qu'ils connaissaient.

Au revoir l'université, avait-elle pensé, et il ne servait à rien qu'il lui dise qu'elle pourrait y aller plus tard, ou d'ici deux ou trois ans. Elle savait que cela n'arriverait jamais maintenant. Sa réputation serait sauve et l'enfant légitime. C'était tout. Sans réellement savoir à quoi cela ressemblait d'être amoureuse, elle comprenait qu'elle n'était pas amoureuse de Christian.

Sa mère apporta une bouteille de sherry et trois verres, et si quelqu'un estimait que l'alcool n'était pas bon pour Hope, future maman, personne ne l'exprima.

Pour la première fois de sa vie, Maud proposa un toast.

– À la mère et au bébé.

Hope la dévisagea. Elle avait du mal à en croire ses yeux et ses oreilles.

Cela s'était révélé une bonne journée, satisfaisante. Dans l'ensemble. Mais Maud se sortit vite de l'esprit ses crises de hurlements et de destruction des biens d'autrui. Si tant est qu'elle en conservait même le moindre souvenir. Hope allait se marier à un homme fortuné et vivrait dans le confort, très loin d'ici. Rien à craindre de ce côté-là. Elle aussi aurait un époux riche, et elle se représentait la bague de fiançailles et l'alliance qu'il lui donnerait, la robe qu'elle allait pouvoir se faire confectionner pour la cérémonie. Mais non, pas de mariage à l'église pour elle, où cette formule de « vieille fille » aurait pu être évoquée. Enfin, elle pourrait quand même avoir une ravissante robe de réception et un chapeau. Elle aurait même la latitude de se réconcilier avec Ethel et de renouveler son affection pour Sybil, de sorte qu'elles pourraient venir. Elle allait devoir penser aux Harding, voir si elle ne pourrait enfreindre sa propre règle et leur pardonner d'avoir orienté Hope vers des comportements immoraux, ce dont elle était sûre à présent, en dépit de leurs dénégations. Longtemps encore

avant le coucher du soleil, elle s'endormit avec le halo jaune de la lumière en plein visage.

CHAPITRE 29

Hope et Christian se marièrent par un beau samedi de novembre à l'église de St Jude. La mère et le beau-père du jeune Imber étaient là, ainsi que son frère, Julian, et la mère de Hope, Maud. Les Harding vinrent avec leurs enfants et un grand nombre de parents Imber et Brown. Mais aucun membre de la famille Goodwin ne fut invité, et si Sybil Goodwin ou Ethel Burrows lurent le faire-part de mariage dans le *Western Morning News*, elles n'en manifestèrent aucun signe auprès de Maud ou Hope. Rosemary Clifford, désormais Rosemary Lindsay de par son second mariage, écrivit à Maud, adressant ses meilleurs vœux au jeune couple, transmettant les salutations de son frère Ronnie à sa fille et joignant de sa part un chèque de vingt livres. Maud jeta la lettre et le chèque au feu, rare fois où un geste furibond de sa part était justifié.

Christian acheta une petite maison dans une jolie rue de Chelsea et au mois de juin suivant le fils de Hope naquit dans une maternité de Sloane Avenue. Mais bien avant cela un autre mariage eut lieu à Ottery St Jude. Jack Greystock avait finalement renoncé à demander la main de Maud, lorsque sa lettre lui était parvenue. Il y avait renoncé des mois auparavant, et avait donc reçu sa lettre avec une sorte d'étonnement. Elle l'avait fait sourire mais il l'admirait aussi grandement. Homme médiocrement éduqué lui-même, sans être illettré, il s'émerveillait des expressions dont elle usait. « Noces », par exemple, était un mot qu'il n'avait encore jamais entendu. Il réfléchit longtemps, profondément, à cette lettre, envisageant de la montrer à sa mère mais s'y refusant finalement. C'était à Maud elle-même qu'il pensait, guère ravi qu'elle ait pris sur elle de le demander en mariage

sans attendre qu'il revienne de nouveau vers elle, mais au total cela lui importait peu.

Maud était indéniablement belle femme, une silhouette ravissante, de jolies jambes. Elle paraissait saine. Elle avait de l'argent, les revenus de son capital, et il savait qu'elle ne louait pas mais était propriétaire de The Larches. La fille, qui aurait pu être un fléau en traînant sur les lieux, était elle-même sur le point de se marier et avait apparemment l'intention de vivre à Londres. Son existence lui démontrait que Maud était une femme fertile qui lui donnerait des enfants. Il accepterait sa proposition, mais la ferait attendre quelques jours. Durant ces quelques jours, qui se prolongèrent une semaine, Maud, si elle avait été vraiment amoureuse de Jack Greystock, aurait connu les tourments du cœur. Il ne lui répondrait jamais, son argent s'épuiserait, sa mère lui interdirait ce mariage, et l'un après l'autre tous les gens qu'elle connaissait l'abandonneraient. Sa fille allait bientôt partir, ses seuls amis allaient certainement l'abandonner une fois que Hope ne serait plus là. La maladie dont elle se convainquait de souffrir quand elle racontait à sa fille qu'elle était « à moitié invalide » prenait la forme de migraines récurrentes, d'une douleur dans le dos, de fièvre qui survenait dans la soirée.

Tous ces symptômes s'en furent quand Jack Greystock se présenta devant chez elle. Il entra, la prit par la taille et l'embrassa. Elle se soumit, songeant qu'elle y avait intérêt. Après tout, il y aurait encore bien davantage de tout cela lorsqu'ils seraient mari et femme, et il fallait qu'elle s'y habitue. Ronnie Clifford et les prés du printemps étaient à des années-lumière. Avenant et enjoué quand tout allait dans son sens, Jack lui affirma sans avoir été sollicité qu'il n'avait jamais cru à ces ragots de village, mais au sujet d'un mariage devant l'officier d'état civil, il était catégorique. Ils allaient se marier à l'église, évidemment, cela ne soulevait pas de question.

– Que je n'entende plus de sornettes de ce genre, ajouta-t-il, plus du tout avenant, mais sur un ton impérieux.

Maud geignit mais ne lui fit plus entendre de sornettes de ce genre. Le pasteur, un homme innocent et peu soupçonneux, tint pour acquis qu'elle était veuve et ce fut ainsi qu'elle fut désignée dans les bans : « Maud Jean Goodwin, veuve de cette paroisse. » Elle arrivait à peine à en croire sa chance et fut joyeuse tout le reste de la journée. Mais au cours des années à venir, elle se demanda quelquefois si ce seul mot, le mauvais mot au bon endroit, ne rendrait pas son mariage illégal ; si peut-être un temps viendrait où Jack voudrait échapper au lien matrimonial ou, d'ailleurs, elle en aurait aussi envie, et s'ils ne pourraient pas s'en extraire en avouant au pasteur qu'elle était

réellement vieille fille.

Le mariage fut tranquille, seuls y assistèrent la mère de Jack et quelques personnes du village, ses amis, pas ceux de Maud. Mais les Harding vinrent et M. et Mme Christian Imber aussi. Jack emmena Maud en voyage de noces pour un long week-end à Sidmouth, où elle commença de partager un lit avec un homme, chose qui ne lui était encore jamais arrivée auparavant, et expérimenta autre chose qui ne lui était arrivé que deux fois, le rapport sexuel. Elle se souvint de ce qu'elle avait oublié depuis des années, l'enseignant disant à Hope et aux autres filles que le sexe entre mari et femme était une « espèce particulière d'étreinte aimante ». Elle n'avait aucune intention d'en faire part à Jack. Il ne disait jamais grand-chose, mais il lui répétait sans relâche qu'il était fou d'elle. Cela devint une sorte de mantra, accompagnant chaque avance sexuelle. Il n'usait jamais de contraceptif car il espérait plusieurs enfants, et elle ne savait pas comment procéder.

Si le mariage de Hope, contracté si jeune, semblait assez heureux, avec quatre enfants en douze ans – ils évoluaient tant bien que mal, selon les termes de Christian, relevant que peu de gens divorçaient, dans les années 1950 –, celui de Maud tenait un peu du supplice. Alors que Jack l'entretenait dans un niveau de confort supérieur à celui auquel elle avait été habituée, il se comportait comme si la loi sur le Married Women's Property Act, la loi régissant le régime de la propriété chez les femmes mariées, à présent vieille de soixante-dix ans, n'avait jamais été promulguée. Considérant pour acquis que tout ce qu'elle possédait devait lui être transmis, il lui refusait néanmoins d'avoir un compte joint au motif que les femmes ne savaient rien du maniement de l'argent. Jack était un sadique, à son petit niveau. Cela l'amusait de faire en sorte qu'elle ait peur de lui, justifiant son comportement intimidant en se rappelant que sa femme n'avait pas été un modèle de vertu quand il l'avait épousée. Et d'une, il y avait l'enfant illégitime, et puis cette drôle d'affaire où l'on avait prétendu que le frère était le mari, sans parler de ce meurtrier qui avait vécu sous son toit. Un brin de tyrannie, voilà tout ce qu'elle méritait.

C'était un homme imposant à la voix forte, et les faibles manifestations de défi de sa femme provoquaient un « Ça suffit comme ça, ma petite », puis il serrait les poings, la réduisant à un silence maussade. Il ne la frappait jamais mais il ramenait souvent son visage tout près du sien, la mâchoire proéminente, comme s'il lui rappelait qu'en prononçant ses vœux de mariage elle avait promis de lui obéir. Les enfants qu'il voulait ne vinrent jamais. S'il lui en tenait rigueur, il ne le signifia pas, bien que sa mère le lui ait reproché, accusant Maud de « faire quelque chose pour contrarier la nature ». Mais les

Greystock vivaient bien. Windstone Farm était une terre d'abondance alors que depuis des années le pays souffrait des privations d'après-guerre. Leur dîner de la moisson était un grand événement, à Ottery St Jude. Maud se chargeait de presque toute la cuisine – les meilleurs gâteaux présentés étaient les siens – comme elle le faisait pour les dîners que Jack aimait donner fréquemment à ses nombreux amis et à leurs épouses. C'étaient les seules occasions où Jack et Maud donnaient l'impression de former un couple heureux, lorsqu'il vantait ses talents de ménagère et la faisait admirer dans la nouvelle robe qu'il avait choisie et achetée pour elle.

Hope et Christian venaient parfois séjourner quelque temps avec leur troupe d'enfants, consacrant quelques jours à Windstone Farm, deux fois plus chez Alicia Brown et son mari, au village, et un week-end à Guy et Elspeth. Jack ne faisait pas mystère de ce que les visites des Imber étaient pour lui un pensum, mais elles lui démontraient une chose, que les enfants étaient des créatures fatigantes, dans une maison, et n'en avoir aucun à lui pourrait être une bénédiction. Après le départ de la famille, Maud et lui se sentaient toujours plus proches qu'à aucun autre moment, durant quelques heures. Leur accord tenait à leur aversion partagée des Brown, celle de Jack parce que Geoffrey Brown l'avait un jour snobé au County Show, la foire du comté, et celle de Maud depuis le mythique épisode du *noblesse oblige*. Toujours très sobre, elle célébrait le départ de la petite famille avec un verre de sherry, tandis que Jack se servait force whiskys allongés d'eau. Sans s'en rendre compte, elle avait remplacé ses ancêtres par ses descendants, de sorte que Hope et Christian avaient pris la place de Mary et John Goodwin et leurs enfants celles de Sybil et Ethel, des gens envers qui nourrir du ressentiment et, pour finir, de l'aversion.

Le temps passait et Maud prenait progressivement ses distances avec Elspeth et Guy. Ainsi que Jack le formulait, Maud avait des œufs, du lait et du gibier qui lui « sortaient jusque par les oreilles » et aucun besoin de charité de la part de gens de l'acabit des Harding, des snobs, comme devaient l'être tous les amis des Brown. Maud était à Ashburton un vendredi matin, pour s'acheter une paire de chaussures. Le rationnement des vêtements était terminé depuis longtemps ; Jack lui avait donné de l'argent et lui avait dit qu'il ne voyait pas d'inconvénient à ce qu'elle en claque un peu. Une voiture s'arrêta et Ronnie Clifford en descendit. Les grands changements qui, avec les années, s'imposent à l'apparence d'un homme ou d'une femme n'avaient pas encore eu lieu ni chez l'un ni chez l'autre, et elle le reconnut tout de suite. Il avait dû la reconnaître lui aussi, et elle pensa bien que oui, au vu de la rougeur qui s'empara de son visage. Son regard fixé lui arracha un « Oh, bonjour », mais le mot qui aurait dû

suivre après cela demeura absent. Il avait oublié son nom.

En silence, elle s'éloigna et entra dans le magasin de chaussures.

2011

CHAPITRE 1

Je n'avais encore jamais vécu tout à fait seule. J'avais toujours partagé les lieux ou alors j'avais un voisin qui habitait de l'autre côté du couloir. Dinmont House était un sacré endroit pour y être seule, si vaste, si haut de plafond et, bien que situé dans une rue très construite, isolé entre ses murs couverts de lierre. Exactement comme je l'avais été lorsque je marchais sur le chemin de halage le long du canal et que le cycliste avait failli me renverser, j'avais conscience de ma vulnérabilité particulière et de celle de mon bébé. Fay s'en était aperçue et m'avait demandé si je voulais habiter chez eux les quatre prochains mois et même au-delà si cela me faisait plaisir. Je leur en étais reconnaissante mais j'ai refusé. Elle a insisté, m'a presque harcelée, ce qui ne lui ressemblait pas du tout. Après avoir omis de répondre au téléphone à plusieurs reprises, et laissé la messagerie se déclencher, elle fut convaincue. J'étais déterminée à ne pas m'installer chez eux, mais j'ai accepté qu'à l'avenir, si elle me téléphonait plus de trois fois sans obtenir de réponse, Malcolm et elle viendraient faire un saut en voiture. Je pense qu'elle a compris que j'estimais devoir rester ici pour Andrew lorsqu'il reviendrait. Si jamais il revenait.

Je n'ai jamais accordé beaucoup d'attention au fantôme de James ou aux coupures d'électricité. Le premier n'était pas possible et j'étais capable de surmonter les secondes. Sara est venue avec son bébé, Ashling, et Damian est venu avec sa fiancée et leur bébé. Fay et Malcolm passaient souvent. Les gens parlent de solitude comme si n'importe quelle sorte de compagnie y mettait un terme : la femme de ménage qui entre ici deux heures ou une personne qui se dit votre amie mais que vous n'avez jamais vraiment appréciée. N'importe qui

fera l'affaire, semble-t-il. Pourtant, Andrew me manquait. Pas James, bien que j'apprécie ses coups de téléphone et ses emails attentifs. Je gardais à l'esprit ce qu'il avait formulé, sa volonté de ne plus jamais mentir à Andrew, et je me demandais s'il allait jusqu'à dire à mon frère chaque fois qu'il était en contact avec moi, ou si sa promesse s'était limitée à la vérité mais pas toute la vérité ? Lorsqu'Andrew vivait ici, il s'écoulait des journées où nous ne nous voyions pas, mais à l'époque je n'étais pas seule. Je savais que je le verrais le lendemain et si ce n'était le lendemain, le surlendemain.

Ma thèse était une autre source d'anxiété, et j'avais fini par penser qu'ils allaient peut-être la rejeter d'emblée, lorsque j'ai appris que j'avais une date de soutenance. Je devais la présenter un jour d'octobre. J'y suis allée en prévoyant d'être confrontée à deux femmes et un homme, et m'entendre dire qu'il fallait y introduire de nombreux amendements, mais à mon entrée, et à ma grande surprise, j'ai été saluée en tant que professeur Easton. Surtout, après cela, tout n'a été que louanges et félicitations, et ce n'est que lorsque j'étais sur le point de partir qu'ils m'ont indiqué, comme en passant, qu'« une ou deux petites choses » méritaient un peu d'attention.

Je savais que le procès de Kevin Drake était fixé en novembre et même si j'avais oublié la date précise, j'avais le sentiment curieux qu'après cela, une fois qu'Andrew aurait livré son témoignage et que tout serait fini, les choses se clarifieraient. Mais comment se résoudraient-elles, je ne le savais pas. Lorsque j'y réfléchissais, cela me ramenait toujours à l'énormité de ce que j'avais fait, car tout tenait à ce que j'avais fait, moi, et pas tellement à ce que James avait fait. J'aurais pu dire non, j'aurais dû en tout cas agir en ce sens. Et cela aurait été facile. Cela aurait pu se dénouer plaisamment et avec un sourire, avec un mouvement de la tête et un retrait en douceur de ma part. Maintenant, quand je revoyais l'événement, j'avais peine à imaginer pourquoi j'avais fait ça. J'achevais toujours ces investigations en me disant que si je n'avais rien fait je n'aurais pas porté Tess, je ne l'aurais pas eue en moi, remuant en tous sens avec cette détermination joyeuse.

L'hiver dernier, le temps avait été extrêmement froid, avec les premiers gels et de fortes chutes de neige en novembre. Nous avions même eu droit à une rareté, un Noël blanc, qui semble ravir tant de gens. Cette année, il faisait doux, même chaud, comme en septembre. Des fleurs sont sorties, qui ne devraient pas fleurir avant avril et hier j'ai eu droit à une hirondelle, qui aurait dû partir pour un pays chaud mais que cette douceur trompeuse a convaincu de rester. Je me suis

inquiétée pour cette hirondelle, bien que je ne l'aie plus revue, et je me suis demandé si elle était morte. Mais le froid attendu n'est jamais venu.

Le temps était doux, mais il faisait jour tard dans la matinée et nuit tôt le soir. Fay venait souvent, sur le trajet du retour du bureau et, à une ou deux occasions, il a fait suffisamment chaud pour que l'on s'assoie au salon, portes ouvertes sur un jardin hivernal où les feuilles étaient encore aux arbres, mais s'en détachaient doucement. Lors d'une de ces soirées, après le départ de Fay, j'avais verrouillé la porte, la sonnette a retenti. Cela se produisait rarement, tout comme la ligne fixe sonnait rarement. Les correspondants comme les visiteurs utilisaient leur téléphone portable, de préférence à la ligne fixe, ou à la sonnette. Sonner à la porte était donc tellement inhabituel, surtout depuis que j'étais seule à la maison, qu'au début je n'ai pas compris ce que c'était. Ensuite j'ai compris et décidé de ne pas ouvrir.

La sonnerie qui a retenti de nouveau, avec insistance cette fois, m'a remémoré Maud, dans *L'Enfant née d'une enfant*, qui entend la sonnette mais n'ouvre pas, alors que Bertie a marché tous ces kilomètres par une nuit humide et froide. À la fin, elle ouvrait, parce que Hope l'y poussait. Mais je n'avais pas encore de petite fille pour m'y inciter. Je n'allais pas ouvrir cette porte, pas moi, une femme seule dans une grande maison, à huit heures du soir. Au lieu de quoi, je suis entrée dans mon bureau et j'ai jeté un coup d'œil par la fenêtre. Un homme et une femme s'éloignaient dans l'allée, mais quand j'ai ouvert la fenêtre ils se sont tous les deux retournés.

Leur allure m'évoquait fortement quelque chose, et ce n'était pas étonnant. Ils étaient jeunes, elle avait plusieurs années de moins que mes étudiants de premier cycle, et lui avait dix-neuf ou vingt ans. Il portait la tenue qui est devenue l'uniforme des hommes que les tabloïds appellent les « jeunes », blouson de cuir noir, sweatshirt bleu, jeans, tandis qu'elle portait une jupe qui s'arrêtait à mi-hauteur de ses cuisses replètes et nues, rosies par le froid. C'était certes une soirée assez douce, mais on était à la mi-novembre. Ses cheveux étaient couleur crème renversée, d'un blond trop orange pour être naturel, et les siens à lui étaient invisibles parce qu'il s'était rasé le crâne. À la lumière de la fenêtre du bureau, j'ai pu entrevoir les marques d'acné et les cicatrices grêlant son visage.

Naturellement, avant de leur parler et qu'eux ne parlent, cela ne m'était pas venu à l'esprit. Ce n'est venu que lorsqu'ils m'ont adressé la parole, lorsqu'il m'a demandé si mon frère était à la maison. « M. Andrew Easton, genre il serait pas là, tout de suite ? », c'était ainsi qu'ils l'avaient exprimé dans cette langue londonienne de la rue

souvent très difficile à comprendre.

La fille hochait la tête.

Ils n'étaient pas menaçants, ils n'étaient pas agressifs, mais je sentais que je devais me montrer prudente. Je devais rester sur mes gardes et évasive. Tess a remué, agitant délicatement une main ou un pied.

– Il ne vit plus ici. Il a déménagé il y a longtemps de cela.

– Où ce qu'il est parti ?

C'était la fille cette fois qui assassinait la langue, de sorte que j'ai dû lui demander de répéter ce qu'elle avait dit.

– Je ne sais pas, ai-je répondu. Je le connaissais à peine.

Que pouvaient-ils lui vouloir ? Je l'ignorais. Ils semblaient inoffensifs, trop jeunes et ignorants – et, enfin, trop perdus pour constituer une menace quelconque. Et en reniant Andrew je me sentais comme saint Pierre, quoique me comparer à des personnages bibliques ne soit pas mon style.

– Désolée de ne pas pouvoir vous aider, ai-je dit, et j'ai refermé la fenêtre.

Ils se sont retournés pour me voir les regarder partir.

J'ai écrit à Toby Greenwell, pour lui dire que j'aimais bien *L'Enfant née d'une enfant* et que je le croyais publiable. Personne ne pouvait rien reprocher aux détails cliniques et aux franches allusions à l'amour homosexuel. Je me suis attelée aux améliorations nécessaires qu'on m'avait signalées dans ma thèse. Mais pendant tout ce temps j'avais l'esprit à moitié occupé par ce garçon plein d'acné et cette fille d'une blondeur improbable qui s'étaient présentés à ma porte. Je ne pouvais les oublier. J'aurais préféré ne plus repenser à cette phrase, à propos d'« assassiner la langue ». À propos d'assassiner quoi que ce soit ou qui que ce soit. Pourquoi cela me tracassait-il ? Je n'en savais rien, mais j'ai rêvé que je voyais quelqu'un que je ne connaissais pas, quelqu'un que je n'avais jamais vu auparavant, un homme originaire du Moyen-Orient gisant mort sur le trottoir, dans son propre sang, entouré d'individus diaboliques et monstrueux, à la Bruegel.

Tout le temps que nous avons été séparés, je n'avais jamais contacté James, je lui laissais le soin de me faire signe, comme cela lui arrivait très régulièrement, mais Andrew et lui étaient partis en vacances pour une semaine, et seraient de retour une huitaine de jours avant le procès. Leur absence n'interdisait pas à James de rester en

contact, il aurait pu envoyer un message, passer un coup de fil ou même envoyer un SMS, mais durant leur dernière brève escapade, il s'était abstenu. Ce qui m'empêchait de lui adresser la parole, c'était ma certitude qu'Andrew serait informé de toute... enfin, de tout signe que James recevrait de ma part, ou de qui que ce soit d'autre. J'aurais souhaité, mais avec un temps de retard, demander leur nom à ce garçon et à cette fille. Ensuite, j'aurais pu les communiquer à la police. Mais pour quelle raison ? Ils n'avaient rien fait, ils s'étaient contentés de me demander où vivait mon frère. Je me demandais encore pourquoi ils avaient voulu le savoir.

James m'appela à leur retour. Seulement pour prendre de mes nouvelles. Je lui ai parlé du garçon et de la fille, et il m'a répondu que ce n'était rien, il ne s'était rien passé, néant. Cela valait aussi pour ma rencontre avec eux. Ils ne m'avaient rien dit et je ne leur avais rien dit, si ce n'est qu'Andrew ne vivait plus à Dinmont House, ce qui était vrai. James ignore presque la chose, mais je savais qu'il détestait toute allusion à ce qui touchait au procès à venir et, d'ailleurs, il n'était même pas question du procès. Évoquer le livre de Martin Greenwell le distrairait, et j'avais envie d'en discuter avec lui, de lui parler de ce qu'il savait de son grand-oncle et s'il avait connu un sort similaire à celui de John Goodwin. Je repensais au garçon et à la fille, je songeais qu'ils pouvaient avoir une tout autre raison de vouloir contacter Andrew, mais force était de reconnaître que je n'avais aucune idée de ce que c'était.

Fay m'informa que le procès était prévu dans une semaine. Après l'incident avec le garçon au crâne rasé et la fille blonde, je serais contente que ce soit terminé. J'ai essayé de me sortir cela de la tête et j'y suis plus ou moins arrivée. Ensuite je me suis réveillée au milieu de la nuit en me demandant si l'homme au crâne rasé pourrait être Gary Summers, celui qui accompagnait Kevin Drake au moment du meurtre, mais qu'Andrew et James n'avaient pas été sûrs de pouvoir identifier. Aucune photographie de lui n'avait paru dans les journaux et je ne connaissais son nom que par l'intermédiaire d'Andrew.

Quatre jours avant le début de l'audience, j'étais sortie, je retrouvais Louise à déjeuner dans Hampstead High Street. C'était une belle journée lumineuse mais assez froide, et bébé William était presque invisible dans sa combinaison marron doublée de fourrure qui lui donnait l'allure d'un chiot dodu. La prochaine fois que nous nous verrions, j'aurais bébé Tess avec moi, emmitouflée de façon similaire, car ce serait encore l'hiver et il ferait probablement beaucoup plus froid. Ma fille aurait elle aussi un lien de parenté avec le grand-oncle

de James, ce serait son arrière-petite-nièce, ce qui ne m'était encore jamais venu à l'esprit. La nouvelle de Louise, c'était que Damian et elle allaient se marier, et je me suis dit que ce mariage légitimerait la naissance de William, même si je doutais que quiconque s'en soucie beaucoup ou même s'en aperçoive. C'était simplement que, depuis ma thèse, j'avais tendance à réfléchir en ce sens.

Louise est revenue avec moi à Dinmont House, pour une petite heure. Nous avons pris le thé, je l'ai raccompagnée à la station de métro et j'ai entamé l'assez long trajet du retour en haut de la colline. La nuit tombe si tôt à cette époque de l'année et le soleil étant passé depuis longtemps derrière l'amoncellement des nuages, il faisait noir avant que je n'arrive en vue de Dinmont House. Notre rue, qui ressemble plus à une voie à la campagne, est toujours calme et apparemment déserte. Les gens qui habitent dans les quelques maisons vont et viennent dans leur voiture, qu'ils rangent à l'intérieur des garages. S'il y a des places dans la rue, personne ne s'en sert. J'ai donc été surprise de voir un homme debout près du portail de notre allée et, quand il m'a vue, il s'est avancé un peu dans la rue. Elle est ponctuée de grands arbres aux troncs à l'écorce tachetée, des platanes je suppose, et il se tenait sous l'un d'eux, le visage tourné, jusqu'à ce que j'ouvre notre portail et que je m'avance à mi-chemin de l'allée en direction de la porte d'entrée.

Il a dû se déplacer vite et en silence. J'avais atteint le perron, vitré et surmonté d'une sorte de marquise, quand j'ai tourné la tête et l'ai vu fondre sur moi. C'est une sensation désagréable que de se retourner et, s'attendant à voir quelqu'un à distance, de découvrir au contraire à quelques centimètres de votre visage un autre visage, inconnu, d'autant plus avec un foulard noué sous une capuche.

– Qu'est-ce que vous voulez ? me suis-je exclamée – une manœuvre inutile, car il n'y avait personne à deux ou trois cents mètres à la ronde.

– Tu sais ce que je veux.

Il m'a plaqué la main sur la bouche. J'ai essayé de baisser la tête, mais la pression de cette main sur mon visage était trop forte.

– Si tu fais ce que je te dis, je te ferai pas de mal.

Je suppose qu'ils racontent tous ça. En tout cas, ils le racontent tous dans les films et à la télé. J'ai pensé à Tess, et à cet instant je l'ai sentie doucement remuer. J'ai observé mon agresseur. C'était un grand type, pas le garçon au crâne rasé.

– Donne-moi ton sac.

Une femme enceinte est le plus vulnérable des êtres humains. Tout ce que je pourrais tenter – coups de chaussure, coups de genou dans l'entrejambe, lui piétiner les pieds – ne me vaudrait que des blessures, à moi et, par conséquent, à elle. Je lui ai remis mon sac. Il en a sorti les clefs, a ouvert la porte et m'a poussée devant lui à l'intérieur.

– Mon Dieu ! Cent personnes pourraient vivre là-dedans et il resterait encore de la place.

Il n'aurait pu recevoir de réponse de ma part et peut-être n'en attendait-il aucune. Le ton de sa voix était celui d'un homme éduqué, plus ou moins, assez semblable à celui de mes étudiants, qui s'exprimaient comme la fille blonde lorsqu'ils étaient petits mais dont le langage s'était affiné à l'adolescence. J'ai pensé à eux et fugitivement à Maud, en me demandant pourquoi je ne m'étais jamais interrogée sur le style d'accent qu'elle avait.

Il a retiré sa main et m'a repoussée loin de lui. J'ai dû me rattraper au canapé de Verity pour ne pas tomber.

– Tu sais ce que je veux savoir.

– Ah oui ? ai-je fait, honteuse de ma voix subitement suraiguë.

Il m'a regardée, en partant de la tête jusqu'à hauteur de ce qui avait été mon tour de taille et un peu plus bas.

– Tu as intérêt.

Ces trois mots contenaient en quelque sorte la pire des menaces pour Tess. La mort, pour elle, si ce n'était pour moi.

J'ai lâché un petit bruit, un minuscule gémissement de peur et de protestation.

– Dis-moi où vit Andrew Easton. Cette folle, cette tantouze.

Ma réaction fut étrange. Mon visage me brûlait et je me suis sentie rogir en marmonnant que je ne savais pas.

– Bien sûr que tu sais. C'est ton frère.

Il tenait mon sac à la main. Il a remis les clefs dedans, a sorti mon portable et appuyé sur l'icône des contacts. Je savais que c'était ce qu'il faisait parce qu'il me l'a dit. Il s'est lancé dans une espèce de commentaire simultané de ses propres actes.

– Je cherche l'adresse de ton frère.

– Elle n'est pas là-dedans.

Certaines personnes ajoutent une adresse de domicile là où il y a de la place, mais moi jamais. D'ailleurs, il n'y avait pas d'emplacement

pour Andrew, dont j'avais toujours considéré qu'il vivait ici. L'homme n'avait pas l'air de connaître le nom de James. Il m'a ordonné de m'asseoir et, alors que je me dirigeais vers le canapé, m'a hurlé de ne pas me mettre là mais dans l'unique siège droit du bureau. Quand il a tâté les poches de la veste molletonnée qu'il portait et en a sorti un rouleau de corde, ce qu'il comptait en faire aurait dû me paraître évident, mais ça ne l'était pas. Me torturer, ai-je pensé, me fouetter. Mais c'était pour me ligoter. Quoique pas dans le bureau.

– Lève-toi, et apporte la chaise. (J'ai hésité, en tressaillant un peu, mais je me suis levée, en effet.) Obéis. Fais ce que je dis.

Il s'est chargé de la corde, me laissant porter la chaise. Il a sorti une cigarette d'un paquet et, pour je ne sais quelle raison, cela m'a effrayée plus que tout ce qui s'était produit jusqu'à présent. Lorsqu'il a relevé son foulard pour libérer sa bouche, j'ai songé aux cigarettes qui servaient à torturer les gens dans les thrillers que j'avais lus en vacances ou dans des avions, écrasées sur la paume de la main ou pire.

– Assieds-toi sur la chaise, a-t-il fait alors que nous entrions dans la salle à manger, la pièce la plus éloignée de la porte d'entrée.

Mais je ne me suis pas exécutée. J'ai reculé, en la tenant comme un bouclier. Ensuite, tout ce que j'ai compris, c'est qu'il m'avait frappée violemment au visage. De la manière dont Maud avait frappé sa fille mais comme personne ne m'avait jamais frappée. J'en ai eu le souffle coupé, et je me suis assise sur cette chaise. C'était tout ce que je pouvais faire, pour ne pas avoir à le supplier de ne pas me faire de mal. Je pouvais résister à toute envie de me débattre, et ce n'était pas difficile, avec les yeux rivés sur le bout rougeoyant de la cigarette.

Dans *L'Enfant née d'une enfant*, quelqu'un dit à Maud qu'elle avait mené une vie protégée. Mais dans le monde occidental, n'est-ce pas le cas de la plupart d'entre nous ? Plus encore qu'à l'époque de Maud ? Je n'avais jamais été frappée, et je n'avais jamais subi de violences physiques. Pour y résister, il faut de l'entraînement, il faut y avoir été dans une certaine mesure habituée. J'ai essayé de toutes mes forces de rester ferme et de ne pas trembler, mais j'ai échoué. Mon corps tout entier tremblait quand il m'a attaché les jambes aux pieds de la chaise et les mains au dossier. Le dôme de mon ventre était proéminent à présent, exposé, vulnérable, mais en un sens cette posture inconfortable m'a en partie soulagée de ma peur.

Il a allumé une autre cigarette. J'ai entendu mon portable sonner, mais bien sûr ni lui ni moi n'envisageons de répondre. J'ai remarqué qu'il portait de grosses rangers, pas des baskets et, en tenant sa

cigarette à quelques centimètres de mon menton, il a levé une jambe et posé le pied sur un tabouret. Ce n'était peut-être pas un geste menaçant, mais cela y ressemblait.

– Où est-ce qu'il habite ?

J'avais une telle peur que, si insensé que cela paraisse, j'avais oublié l'adresse de James. Je la connaissais parfaitement bien, sans être jamais allée sur place. Et là, quelque chose m'a sauvée. J'ai levé les yeux vers une bibliothèque pleine des livres de Verity, ces livres qui étaient partout, même dans cette pièce, et mon œil s'est posé sur les romans de Paul Scott. C'est là que j'ai béni une fois encore Verity de posséder tant de choses à lire.

– Paul. Paultons Square.

Le numéro de la voie m'est venu sans aucune difficulté.

J'étais si soulagée de m'en être souvenue qu'en voyant le pied se retirer et la cigarette qu'on écrasait (quoique sur l'accoudoir du fauteuil), j'en ai oublié ce que j'avais fait. L'énormité de ce que j'avais fait.

– Si tu m'as raconté un mensonge...

– Je n'ai raconté aucun mensonge, aucun.

– Je ne cours pas de risque.

Louise avait laissé son foulard, jeté sur le dossier d'une chaise de la table de la salle à manger. Il l'a attrapé et m'a bâillonnée avec. Je savais comment on procédait. Je l'avais vu, à la télévision. Il faut mordre le foulard pour qu'il soit à moitié dans votre bouche quand il est étroitement noué. Je me suis soumise. Je n'avais pas le choix. Le choix, je l'avais fait avant, en prononçant le nom de Paultons Square.

– S'il n'habite pas là-bas, je reviendrai.

Le bâillon ne me faisait aucun mal et je pouvais tout à fait respirer, mais je n'étais pas à l'aise. Tess remuait vigoureusement, comme toujours à cette heure de la soirée. Si j'étais privée d'air, le serait-elle ? C'était un expert du ligotage, je le comprenais chaque fois que je changeais de position et que je me contorsionnais, car au lieu de se relâcher autour de mes mains, la corde semblait se resserrer. Le téléphone a sonné de nouveau. Combien de temps avant qu'il sonne de nouveau ou combien de fois allait-il devoir sonner avant que quelqu'un prenne peur pour moi et vienne ?

Dans certains endroits où j'avais vécu, j'aurais simplement eu à me

jeter par terre, même encore attachée à ma chaise, et à ramper le long du mur de séparation entre mon appartement et le voisin, tambouriner aussi fort que possible avec mes pieds, en utilisant la chaise pour provoquer encore plus de bruit, avant que quelqu'un n'entende et ne se rende compte que quelque chose n'allait pas. Mais cette maison était vaste et isolée. De longs mètres la séparaient du voisin le plus proche. En plus, me retrouver par terre aurait supposé que je me jette avec mon bébé contre cette surface dure. Cela aurait-il des conséquences ? Cela déclencherait-il le travail, alors que je n'étais qu'à trois mois du terme ?

Je ne savais même pas où était le téléphone, où il l'avait laissé. Et d'ailleurs, si je l'avais su, cela ne m'aurait pas aidée. À mon arrivée, la pendule sur le manteau de la cheminée de la salle à manger marquait six heures dix. Elle indiquait maintenant neuf heures moins le quart. Quand vous avez été bâillonnée, l'un des orifices par lesquels vous inhalez est obstrué. Pour respirer, ma bouche m'était inutile, mais mes narines étaient encore utilisables. Après avoir pensé à cela, j'ai craint que quelque chose ne puisse me boucher le nez. Un éternuement pourrait suffire, si jamais je ne réussissais pas à me moucher après coup, et à peine y avais-je pensé que j'ai senti un picotement derrière la cloison nasale, puis une sensation de manque d'air dont je n'étais pas certaine qu'elle ait été là auparavant.

Je dois paraître terriblement solipsiste, car c'est à peine si j'avais réfléchi au sort d'Andrew, mais là, j'y ai pensé. Son adresse leur était nécessaire, pour qu'ils puissent aller le tuer, je n'en doutais pas. La pendule m'indiquait qu'il était neuf heures et quart. Peu importe le moyen de transport que l'homme avait emprunté, il avait eu amplement le temps d'arriver à Paultons Square, de réunir des comparses ou un acolyte et d'aller trouver Andrew. J'ai prié pour que James et lui soient sortis, mais s'ils étaient dehors, ils allaient rentrer à une heure ou une autre. Le téléphone a sonné de nouveau à dix heures moins dix. Cette fois, ce devait être James, qui m'appelait pour me dire qu'ils avaient découvert Andrew. Mon nez ne s'était pas bouché. Ma bouche était douloureuse, elle me lançait, et le bâillon était mouillé de salive, mais je ne pensais qu'à une chose, et c'était que j'avais trahi mon frère pour la seconde fois.

CHAPITRE 2

Ce n'était pas le moment de pleurer. Je me suis souvenue de ce que Fay m'avait dit à propos des pleurs nés de l'émotion, et non du malheur, mais j'ai quand même pleuré. Je crois que mes larmes étaient des larmes de peur. Il risquait de revenir, il avait menacé de revenir si je lui avais fourni une fausse adresse. Ce n'était pas le cas, je n'en avais pas eu le courage. Avait-il emporté mes clefs ? Je pouvais apercevoir mon sac sur la table, à des kilomètres, me semblait-il, très loin, hors de portée, et encore aurait-il fallu que je puisse tendre le bras. Les clefs y seraient peut-être encore, mais même si elles s'y trouvaient, elles ne m'auraient servi à rien. Il était dix heures et le téléphone a de nouveau sonné. Il a cessé et j'ai pensé à un thriller de Stephen King que j'avais lu où quelqu'un était ligoté, bien plus horriblement que moi, mais réussissait malgré tout, avec une incroyable ingéniosité, et au bout d'un long moment, à trancher ses liens et à se libérer. Je pensais à cela quand soudainement la sonnette de la porte a retenti.

Effrayée comme je l'étais, je me suis néanmoins rendu compte que cela ne pouvait être lui. Il avait très probablement mes clefs. Ce devait être quelqu'un qui s'attendait à ce que je vienne ouvrir. La sonnette a retenti de nouveau.

Cette fois, je me suis penchée en avant et je me suis laissée tomber sur le côté, en tremblant de frayeur pour Tess. Sur le sol, qui était nu, sans tapis, j'ai réussi à glisser et à progresser vers le hall d'entrée et une fois là-bas, j'ai proféré le seul son dont j'étais capable, une sorte de braiment inarticulé, étranglé, à travers le bâillon. Cette porte d'entrée est en bois massif, mais apparemment pas en chêne, qui

aurait pu se révéler plus résistant. Malcolm est un grand gaillard, et Fay et lui avaient un policier avec eux. Je suppose que les deux hommes l'ont enfoncée à eux deux, à coups de pied. La porte s'est abattue, fendue en deux, mais pas tout près de là où j'étais. C'est l'un des avantages d'une vraie grande maison, il y a de la place pour quantité de manœuvres, même si vous êtes ficelée comme un poulet.

Un fois libre et indemne – Tess bondissait en tous sens comme un frêle esquif dans la tempête –, je leur ai expliqué ce qui s'était passé. Le policier a voulu savoir si je serais capable d'identifier l'homme, mais j'ai répondu que je ne le pensais pas et je lui ai parlé du foulard sous sa capuche.

– Je reconnaîtrais sa voix, ai-je précisé, et puis j'ai demandé à ma mère et à Malcolm ce qui les avait poussés à venir ici, à Dinmont House, à cette heure précise, bien trop tardive pour qu'il s'agisse de leur part d'une simple visite de courtoisie.

– Je t'avais prévenue que nous passerions. Ne me dis pas que tu avais oublié.

J'avais oublié, mais maintenant cela me revenait.

– Si je téléphonais trois fois sans recevoir de réponse, nous venions.

– Oh, oui. Oui.

– Tu vas devoir revenir avec moi maintenant, a-t-elle ajouté, le temps que ta porte d'entrée soit réparée.

J'ai donc attrapé mon sac à main sur la table et j'ai vu que j'avais raison et que mes clefs avaient disparu. Je suis repartie avec Fay, pendant que Malcolm et le policier partaient à la recherche d'Andrew. Fay l'avait vu encore la veille, il allait bien, il était heureux, mais n'avait aucune envie de parler de moi, bien qu'elle ait soulevé le sujet. Nous avons bu chacune un petit whisky, moi me souvenant que c'était bien la dernière chose à faire et, après la première gorgée, je l'ai vidé ailleurs. Nous ne trouverions pas le sommeil, nous en étions certaines, mais Fay, qui est d'une nature plus optimiste que moi, n'arrêtait pas de répéter que maintenant que la police était informée, Andrew serait en sécurité.

Mais ce n'était pas le cas. Summers et deux autres amis de Kevin Drake l'avaient trouvé, dans l'endroit le plus anodin qui soit, à la sortie du cinéma de Fulham Road. James était avec lui, mais pas à cet instant précis, car il était retourné à l'intérieur récupérer son portable, tombé, croyait-il, derrière le siège où il était assis. Au milieu de la cohue, quasi invisibles, trois couteaux avaient pénétré dans la poitrine et le dos d'Andrew.

Mon agresseur, qui s'était révélé être effectivement Gary Summers, avait plusieurs heures d'avance sur nous. Il s'est écoulé quelques jours avant que je sache ce qui s'était passé. Summers était allé directement à Paultons Square, il était entré dans le groupe d'immeubles où habitait James et, dans le hall d'entrée, avait vérifié le numéro de l'appartement sur les boîtes aux lettres. C'est le genre d'endroit où vous êtes censé demander au concierge d'appeler l'appartement pour vous, mais Summers avait évité l'ascenseur et pris l'escalier. Ne trouvant personne, il avait fait demi-tour, et il était tombé nez à nez avec la jeune fille qui habitait juste en face. Oui, elle les avait vus sortir, elle les connaissait très bien, et James lui avait dit qu'ils allaient au cinéma. Elle lui avait volontiers fourni l'information, sans y être invitée, qu'ils seraient sortis pour neuf heures et demie et qu'ils iraient ensuite dîner. Elle avait même indiqué à Summers le nom du restaurant où ils dînaient souvent. Il n'aurait même pas besoin de cette dernière information.

C'était dans les journaux et à la télévision, mais trois jours plus tard aucune arrestation n'avait eu lieu. Je n'ai pas pu identifier Summers, et les hommes qui étaient avec lui sont demeurés anonymes. Mais ce n'était, Dieu merci, pas un meurtre, seulement une tentative de meurtre. Andrew avait subi deux opérations chirurgicales, demeurant dans ce que les hôpitaux (ou peut-être seulement les médias) appelaient un « état critique » pendant trois jours. Fay était presque tout le temps avec lui, et moi très souvent, mais ils n'ont pas laissé entrer le pauvre James. Qu'était-il, après tout, sinon juste un ami ?

– Je regrette que nous n'ayons pas conclu d'union civile, m'a-t-il confié, j'aurais pu compter comme un parent.

Les coups de couteau avaient manqué le cœur, mais l'un d'eux lui avait perforé la rate.

– Qui a besoin d'une rate ? a ironisé Andrew quand il a commencé à se rétablir. Je ne sais même pas à quoi ça sert.

Savait-il que j'étais assise à son chevet avec Fay, et dès qu'il en avait reçu la permission, avec James ? Je ne lui ai jamais posé la question, et quand j'ai constaté qu'il était de nouveau lui-même, capable de s'asseoir et de bavarder, je suis entrée craintivement dans sa chambre, tremblante, certaine qu'il se détournerait et enfouirait son visage sous ses draps. Il n'en a rien été. Il parlait à Fay, disant (tout à fait dans sa manière) qu'elle devrait suggérer que le procès soit renvoyé pendant des mois en attendant que...

À mon entrée, il a levé les yeux. Il m'a tendu les bras.

– Attention à mes blessures. Salut, sœurlette.

Remerciements

Je suis grandement redevable à *The People's War: Britain 1939-1945*, d'Angus Calder, publié chez Jonathan Cape, pour les informations que j'y ai puisées sur la Seconde Guerre mondiale, en particulier sur la manière dont la guerre a affecté le peuple britannique.

Ruth Rendell a été récompensée par quatre Golden Dagger de l'Association britannique des auteurs de romans policiers et un Diamond Dagger pour sa contribution exceptionnelle à ce genre littéraire. L'association des Mystery Writers of America lui a attribué à trois reprises l'Edgar Award ainsi que l'Ultimate Master Award pour l'ensemble de son œuvre.

Pionnière dans le genre du roman psychologique à suspense, elle est célèbre pour sa subtile analyse de la société anglaise contemporaine. Elle est l'auteur de plus de soixante-dix ouvrages, traduits dans trente-deux langues. Plusieurs de ses œuvres ont été portées à l'écran. Ainsi les vingt-quatre enquêtes de l'inspecteur Wexford ont été adaptées pour la télévision par Meridian et diffusées sur la chaîne britannique ITV : un succès qui a duré treize ans. Plus récemment, en France, François Ozon a adapté au cinéma *Une nouvelle amie* et Pascal Thomas *La Maison du Lys tigré*. Son roman *Regent's Park* le sera prochainement.

Commandeur de l'Empire britannique (CBE) depuis 1996 et pair à vie depuis 1997, Ruth Rendell vit à Londres, où elle consacre ses matinées à l'écriture, et assiste tous les après-midi aux séances de la Chambre des lords. Elle est particulièrement engagée dans la lutte contre l'illettrisme et défend activement les droits des femmes et des enfants.

Bibliographie sélective des romans psychologiques du même auteur

La Danse de Salomé

Éditions du Masque, 2008

La Maison de la mort

Éditions du Masque, 2006

Le Jeune Homme et la mort

Éditions du Masque, 2007

Un démon sous mes yeux

Éditions du Masque, 2013

L'Analphabète

Éditions du Masque, 2005

Le Livre de Poche, 2006

Le Maître de la lande

Éditions du Masque, 2006

Betty Fisher et autres histoires

Calmann-Lévy, 2001

L'Homme à la tortue

Calmann-Lévy, 1987

Le Livre de Poche, 1997

L'Été de Trapellune

Calmann-Lévy, 1988

Le Livre de Poche, 2007

La Demoiselle d'honneur

Calmann-Lévy, 1991

Le Livre de Poche, 2007

Fausse route

Calmann-Lévy, 1993

Le Livre de Poche, 2006

Le Journal d'Asta

Calmann-Lévy, 1994

Le Livre de Poche, 1996

L'Oiseau crocodile

Le Livre de Poche, 1997

Une mort obsédante

Le Livre de Poche, 2006

Noces de feu

Calmann-Lévy, 1997

Le Livre de Poche, 2008

Regent's Park

Le Livre de Poche, 2000

Édition des Deux Terres, 2015

Jeux de mains

Calmann-Lévy, 1999
Le Livre de Poche, 2007

Sage comme une image
Calmann-Lévy, 2000
Le Livre de Poche, 2007

Danger de mort
Calmann-Lévy, 2002
Le Livre de Poche, 2003

Pince-mi et Pince-moi
Calmann-Lévy, 2003
Le Livre de Poche, 2007

Crime par ascendant
Calmann-Lévy, 2004
Le Livre de Poche, 2007

Rottweiler
Éditions des Deux Terres, 2006
Le Livre de Poche, 2007

La Treizième Marche
Éditions des Deux Terres, 2007
Le Livre de Poche, 2008

Deux doigts de mensonge
Éditions des Deux Terres, 2008
Le Livre de Poche, 2009

Et l'eau devint sang

Éditions des Deux Terres, 2009

Le Livre de Poche, 2010

On ne peut pas tout avoir

Éditions des Deux Terres, 2010

Le Livre de Poche, 2011

Portobello

Éditions des Deux Terres, 2011

Le Livre de Poche, 2012

Underground

Éditions des Deux Terres, 2011

La Maison du Lys tigré

Éditions des Deux Terres, 2012

Le Livre de Poche, 2013

Bon voisinage

Éditions des Deux Terres, 2014

Le Livre de Poche, 2015

Dans la même collection

Jodi Compton

La 37^e Heure

Les jeux sont faits

Patricia Cornwell

Postmortem

Mémoires mortes

Et il ne restera que poussière

Une peine d'exception

La Séquence des corps

Une mort sans nom

Havre des morts

Voile rouge

Vent de glace

Jeffery Deaver

Priez pour mourir

La Belle Endormie

La Carte du pendu

Clair de lune

Instinct de survie

Suzanne Finnamore

Ce que tu dois savoir

Alexandra Fuller

Larmes de pierre

Une vie de cow-boy

Jane Green

Le bonheur est simple

L'Autre Femme

Une seconde chance

Carl Hiaasen

Cousu main

Presse-People

Jesse Kellerman

Jusqu'à la folie

Alexander McCall Smith

Le Club des philosophes amateurs

Amis, amants, chocolat

Une question d'attitude

Jennifer McVeigh

La Route du Cap

Jacquelyn Mitchard

Aussi profond que l'océan

Tant de choses à vous dire

Douze fois chéri

Comme des étoiles filantes

Un été pas comme les autres

Chris Morgan Jones

L'Or noir des oligarques

Malla Nunn
Justice dans un paysage de rêve
Le Sang et la Poussière

Ruth Rendell
Underground
Ni chair ni sang
Rottweiler
La Treizième Marche
Deux doigts de mensonge
Et l'eau devint sang
On ne peut pas tout avoir
La Maison du Lys tigré
Regent's Park

William Ryan
Le Royaume des Voleurs
Film noir à Odessa

Jô Soares
Meurtres à l'Académie

Joanna Trollope
Un amant espagnol
Désaccords mineurs

Découvrez l'œuvre de Ruth Rendell en e-book !

